CAN.
ARCH.
PUB'NS

3&4


UNIVERSITY OF ALBERTA
QVAECVMQVE VERA

CA'
SA
2-3/ 1911

Publications des archives canadiennes—No. 3.

JOURNAL DE LAROCQUE

DE LA

RIVIERE ASSINIBOINE JUSQU'A LA RIVIERE
"AUX ROCHES JAUNES"

1805

EDITÉ AVEC DES NOTES PAR
L. J. BURPEE, F.R.G.S.

*Publié avec l'autorisation du ministre de l'Agriculture
sous la direction de l'archiviste.*

OTTAWA
IMPRIMERIE DE L'ÉTAT
1911

JOURNAL DE LAROCQUE

INTRODUCTION

Dans une lettre en date du 7 novembre 1806, Sir Alexander Mackenzie écrit ce qui suit à son cousin Roderick Mckenzie: 'Lorsque je vous ai écrit au sujet de la publication d'une seconde édition de mes voyages, je n'avais pas la moindre idée de l'intention de la Compagnie de publier l'histoire du Nord-Ouest, et pour cette raison, au lieu de demander aujourd'hui votre concours, je viens vous offrir mes services puisque vous semblez être celui qui a pris l'initiative de ce projet.' Dans les *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, de L. R. Masson, se trouve un renvoi à la lettre ci-dessus qui fait mieux connaître ce projet: "L'honorable R. Mckenzie avait acquis une grande réputation littéraire et c'était un travailleur infatigable. Il semble avoir conçu à une certaine époque, le projet de publier une histoire des tribus aborigènes du Nord-Ouest de même que l'histoire de la compagnie du Nord-Ouest. Afin de se procurer les matériaux nécessaires à l'accomplissement de cette tâche, il avait transmis durant l'hiver des circulaires imprimées à plusieurs associés et commis de la compagnie du Nord-Ouest, leur demandant de recueillir et de lui faire parvenir, sous forme de lettres ou de journaux, les renseignements qu'ils pourraient obtenir au sujet de la région où ils passaient l'hiver, de même que sur les natifs, sur l'origine, la religion, les mœurs et les coutumes de ceux-ci et sur leurs principaux chefs, leur gouvernement et l'origine de leur trafic avec les blancs, etc. En réponse, il reçut plusieurs rapports, mémoires et journaux du Nord-Ouest dont quelques-uns sont publiés dans la collection (*Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.*) Cependant il ne paraît pas avoir mis son projet à exécution, et il semble qu'il se soit contenté de recueillir un grand nombre d'extraits intéressants des travaux de différents voyageurs et écrivains et de les classer de façon à prouver et à établir une analogie parfaite entre les aborigènes du Nord-Ouest et les autres nations anciennes et modernes de la terre, par suite de la similitude des idées, des coutumes et du genre de vie."

Finalement, les matériaux que Roderick Mckenzie avait recueillis devinrent la propriété du sénateur Masson et celui-ci en fit une sélection qu'il publia avec une introduction et des notes dans ses *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.* Après la mort du sénateur Masson, ces documents précieux furent vendus à l'enchère; un certain nombre de ceux-ci furent adjugés au bureau des archives du Canada, et les autres à la bibliothèque de l'université McGill. Parmi ceux de la bibliothèque de McGill se trouve un sommaire du travail que Roderick McKenzie s'était proposé de faire, travail qui apparemment aurait formé deux volumes et dont voici le titre: 'Histoire de la compagnie du Nord-Ouest, contenant la ressemblance entre les nations anciennes et modernes, par Roderick Mckenzie, directeur de cette compagnie membre du Conseil législatif du Bas-Canada, lieutenant-colonel de la milice, membre de la Société littéraire et historique de Québec, membre de la Société américaine des antiquaires et membre de la Société royale des antiquités du nord de Copenhague.' Est-ce que Roderick McKenzie s'est effrayé en face de la tâche gigantesque qu'il avait entreprise ou découragé en considérant les dépenses requises? Il est impossible de s'en rendre compte. En tout cas, le travail qu'il avait eu l'ambition de faire, n'a jamais vu le jour en dépit du titre qui avait été préparé.

Parmi les journaux que McKenzie avait reçus pour exécuter son travail, se trouvaient les récits d'une série d'expéditions par terre depuis l'Assiniboine jusqu'aux villages des Mandans sur le Missouri. Ces journaux rédigés par François Antoine Larocque et Charles Mackenzie, commis au service de la compagnie du Nord-Ouest comprennent les années 1804, 1805 et 1806. Ce qui les rend intéressants, ce n'est pas seulement la lumière qu'ils jettent sur l'histoire du commerce de fourrures, mais encore les renseignements qui s'y trouvent sur la vie et les coutumes de l'une des plus remarquables tribus de l'ouest, les Mandans. Le *Missouri Journal*, 1804-1805 de Larocque, et la première partie des *Missouri Indians* de Charles Mackenzie, ont trait au même voyage. La direction de l'expédition fut confiée à Larocque et Mackenzie l'accompagna en qualité d'assistant.

La direction de la seconde expédition, beaucoup plus importante que la première, fut encore confiée à Larocque qui avait Mackenzie pour assistant. Dans la *Second Expedition* de Mackenzie,

en 1805, se trouve la narration de ce voyage ou d'une partie de celui-ci, mais jusqu'à une date récente, il avait été impossible de mettre la main sur la narration de Larocque. Il est possible qu'elle ait fait partie des matériaux recueillis par Roderick McKenzie; en ce cas, Masson ne l'a pas eu en sa possession, et, de fait, ce dernier ne paraît pas en avoir eu connaissance. Dans la narration de sa *Third Expedition,* 1805, Mackenzie fait allusion au journal de Larocque, mais pendant longtemps il fut impossible de retracer le document lui-même. Il est vrai que le journal original manque encore, mais il se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de l'université Laval de Montréal, ce que l'on prétend une copie conforme de ce document avec un certain nombre d'autres manuscrits légués à cette institution par feu le juge Baby de Montréal. Ce *Journal of a Voyage to the Rocky Mountains from my leaving the Assinibois River on the 2nd june,* 1805, tel qu'intitulé, est imprimé aujourd'hui pour la première fois et autant qu'il est possible de s'en assurer pour le moment, c'est la transcription mot pour mot de l'original.

Mackenzie accompagna Larocque jusqu'aux villages Mandan et Minnetaree seulement. Jusque là le journal de l'un complète admirablement le journal de l'autre, tel que constaté lors de l'expédition précédente. Mackenzie complète le récit de Larocque quant aux préparatifs du voyage de ce dernier depuis les villages du Missouri jusqu'à la contrée des sauvages Rocky Mountain ou Crows et quant aux efforts de quelques Minnetarrees pour en entraver l'exécution. Quoiqu'il en soit, nous ne possédons encore sur ce qui s'est passé depuis le départ de Larocque jusqu'à son retour au mois d'octobre, aucun autre renseignement que le bref passage ci-après que l'on trouve dans la *Third Expedition* de Mackenzie : ' Le 18 novembre, écrit-il (il avait été un mois absent; le journal de Larocque indique qu'il revînt le 18 octobre) nous fûmes heureux de voir revenir notre digne ami M. Larocque avec son parti, de leur visite aux Rocky Mountain. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans les détails de son voyage, puisque M. Larocque en a lui-même rédigé un journal; aussi, je me bornerai à faire connaître son désappointement à l'égard de son expédition, les grandes fatigues qu'il a eu à subir et qu'il lui a fallu trente-six jours pour rejoindre notre établissement.' Pour être exact il faut ajouter qu'il lui en a fallu trente-quatre.

Avant d'aller plus loin, il peut être à propos de citer le passage intéressant ci-après, en date du 10 avril 1805, contenu dans *Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America* de Daniel William Harmon:

'Une fois rendu à la Montagne à la Basse, M. Chaboillez me fit consentir à entreprendre une longue et difficile exploration. Je dois partir d'ici au commencement du mois de juin avec six ou sept Canadiens et deux ou trois sauvages. Le village Mandan, sur la rivière Missouri, est le premier endroit où nous arrêterons. De là nous nous dirigerons du côté des Rocky Mountain, accompagnés d'un certain nombre de sauvages Mandan qui prennent cette direction chaque printemps pour rencontrer une autre tribu sauvage qui réside de l'autre côté des Rocky Mountain et trafiquer avec celle-ci. Il est probable que nous serons de retour au mois de novembre prochain.'

Harmon ajoute ce qui suit à ce récit, probablement lorsqu'il se préparaît à publier sa narration: "Je n'ai jamais entrepris ce voyage, car immédiatement après en avoir arrêté le projet, ma santé devint si précaire que je me trouvai dans l'obligation de me rendre au quartier général et d'avoir recours aux services du médecin. Un M. La Rocque a entrepris ce voyage, mais il ne s'est pas rendu plus loin qu'au village Mandan." Ce compte rendu indique une grande ignorance de l'étendue du voyage de Larocque, et paraît bien étrange si l'on tient compte que Larocque et Harmon étaient tous les deux membres d'une même compagnie et que Harmon était sur un pied d'intimité avec Charles J. B. Chaboillez, le *Bourgeois* ou l'associé chargé de l'administration du département de la rivière Rouge ou Assiniboine, département qui avait chargé Larocque de son expédition et auquel il fit son rapport à son retour. Il est possible que pour des considérations inhérentes aux intérêts du commerce de peaux ou pour d'autres motifs, l'on ait soigneusement supprimé à cette époque les détails du voyage Larocque et que Harmon ne fut pas complètement renseigné à ce sujet. Après avoir lu la narration de Larocque, il devient évident aussi que Harmon n'est pas exact quant à la manière d'agir des sauvages sur lesquels il comptait pour l'accompagner aux Rocky Mountain.

Ce qui rend le journal de Larocque particulièrement intéressant, c'est qu'il contient la description de la première visite des blancs à la contrée des sauvages Crow, depuis l'expédition de

La Vérendrye, 1742-43, et que l'on y trouve les premiers renseignements exacts sur cette tribu. La narration remarquablement claire et complète, dénote un voyageur intelligent et vigilant; bien que le champ parcouru soit comparativement restreint, ce journal mérite d'être classé parmi les productions de valeur relatives au commerce de peaux, entre autres, celles d'Alexander Henry, l'aîné et de son neveu du même nom, de Daniel William Harmon, de John McDonald de Garth, d'Alexander Ross, de Gabriel Franchère, de Charles MacKenzie et de Ross Cox. Le journal de Larocque est de fait plus lisible que bien d'autres récits plus prétentieux relatifs au commerce de peaux. Il s'y trouve ici et là de ces couleurs vivides qui permettent au lecteur de parcourir cette période disparue de l'histoire de l'Ouest, alors que des hommes intrépides et souvent héroïques ont ouvert de nouvelles voies à travers l'immensité sauvage, et qu'en dépit des chances de succès du joueur de profession, avec lesquelles il fallait compter presque toujours, ils s'engageaient sur des rivières inconnues dans de frêles canots, s'élançaient au milieu des rigueurs de l'hiver à travers les distances qui séparaient deux postes éloignés l'un de l'autre et qu'ils s'exposaient même à mourir de faim ou d'une autre manière en s'engageant sans aide sur le territoire de tribus hostiles. Ces rudes traiteurs n'était pas des saints, mais c'étaient pour la plupart des hommes dont tout pays pourrait être fier. Ils avaient les défauts et les qualités d'une race virile. Ils furent les véritables pionniers de cette région dont l'avenir apparaît si brillant et l'on peut dire qu'ils ont largement contribué à conquérir à la civilisation la moitié de l'ouest de ce continent.

Bien que le récit de Larocque renferme surtout des renseignements sur les Crows et sur leur contrée, il éclaire aussi d'un jour nouveau les traits distinctifs des Mandans et des Minnetarees et complète avantageusement les récits de Lewis et de Clark quant aux tribus du versant du Pacifique, les *Flatheads and Snakes*. Comme Alexander Henry, le jeune, et d'autres chroniqueurs de la période relative à la traite des pelleteries, Larocque montre dans toute sa franchise les dessous du genre de vie des natifs. Le Dr. Coues a dit des sauvages dont parle Henry: "Ceux-ci sont des types aborigènes et non les héros ridicules de la romance de Leatherstocking." Pour cette raison, le récit de La-

rocque, comme pièce ethnologique de l'Amérique du nord, n'en est que plus précieux.

L'écrivain de ce journal, François Antoine Larocque est peu connu. D'après Masson, il était le frère de Joseph Larocque qui a rempli pendant plusieurs années une charge importante dans les compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson. Masson ajoute: "Mr. F. A. Larocque était doué de grandes aptitudes et c'était un homme très courageux et très énergique. Il avait beaucoup lu, était studieux et connaissait les langues françaises et anglaise au même degré, mais il préférait décidément la dernière. La vie de traiteur n'avait pas pour lui autant d'attraction que pour son frère; il quitta bientôt le Nord-Ouest, se rendit à Montréal et se livra à un genre de commerce dans lequel il fut très malheureux. Il passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite où il se livrait ardemment à l'étude et mourut à un âge avancé dans le couvent de Grey à Saint-Hyacinthe. M. Larocque épousa une demoiselle Côté, fille d'un traiteur indépendant du Nord-Ouest et la sœur de M. Jules Maurice Quesnel. Il ne laissa qu'un fils, M. Alfred Larocque, qui fut le père de M. le chevalier Larocque, ex-zouave du pape, de M. Armand Larocque et de Mme Aldéric Ouimet épouse du [premier] président de la Chambre des communes." Le Dr. Elliott Coues a publié sur Larocque dans son *Henry Thompson Journals*, I. 361, une note biographique puisée en partie dans les données de Masson et Joseph Tassé, dans ses *Canadiens de l'Ouest*, (II, 324-5) en fait aussi brièvement mention. Il est souvent fait allusion à Larocque dans les journaux de Lewis et de Clark qui l'avaient rencontré aux villages des Mandans sur le Missouri et il est aussi fait mention de lui par Alexander Henry, le jeune, par Charles Mackenzie et Daniel Williams Harmon. La présente publication du récit de Larocque renferme les maigres renseignements qu'il a été impossible d'obtenir jusqu'à présent sur la vie de celui-ci dans l'Ouest avant sa première expédition au Missouri avec Charles Mackenzie durant l'automne de 1804. L'on constatera par les notes fragmentaires qui se trouvent à la fin de son journal, qu'il partit de Montréal ou de Lachine le 26 avril 1801, pour le compte de la Compagnie X. Y. et qu'il arriva au Grand Portage à la fin du mois de juin. De là il fut envoyé au fort Charlotte sur la rivière Pigeon et un peu plus tard durant la même année, à la rivière English où il passa l'hiver. Au printemps, il se di-

rigea vers l'ouest jusqu'au fort des Prairies et aux environs de la rivière Rouge. En 1802 il était encore à l'emploi de la compagnie X. Y. mais il ne dit pas à quel endroit il se trouvait. Durant deux années il ne donne aucun renseignement à son sujet, mais nous savons qu'il se trouvait au fort Assiniboine à l'automne de 1804 et comme il a été dit déjà, c'est alors qu'il partit avec Charles Mackenzie, J. B. Lafrance et quatre voyageurs pour se rendre chez les Mandans. Il est mentionné comme commis dans le département du *Haut de la Rivière Rouge,* dans la 'Liste des bourgeois, commis, engagés, et voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest, après la fusion de 1804' à la fin de V. I. des *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest* de Masson. Il s'y trouve une carte qui permettra de suivre Larocque pas à pas depuis son départ du Fort à la Bosse sur l'Assiniboine, le 2 juin 1805, jusqu'à son retour au même endroit le 18 octobre de la même année. Les notes bibliographiques ci-après seront utiles à ceux qui désireraient exploiter davantage les mines fécondes que renferme la littérature de la traite des pelleteries de l'Ouest, sur l'ethnologie, l'histoire et la nature humaine à l'état primitif. Ces notes tiennent lieu de commentaires à l'égard du récit de Larocque:

Histoire personnelle de Larocque:—

L. R. Masson. 'Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest,' I, 81 *et seq,* 299.

Joseph Tassé. 'Les Canadiens de l'Ouest,' II, 324–5.

Elliott Coues. 'Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson,' I, 301.

Daniel Williams Harmon. 'Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America,' Oct. 4, 1804.

Compagnie du Nord-Ouest:

L. R. Masson. 'Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.'

George Bryce. 'Remarkable History of the Hudson's Bay Company, including that of the French Traders of North-western Canada and of the Northwest, X Y and Astor Fur Companies.'

'Origin and Progress of the North West Company of Canada,' London, 1811.

'History of the Fur-Trade,' in Alexander Mackenzie's 'Voyages from Montreal to the Frozen and Pacific Oceans.'

'Rapport sur les archives canadiennes, 1888, *Note E*, traite du Nord-Ouest.

Rapport sur les archives canadiennes, 1890, *Note C*, explorations du Nord-Ouest.

Manuscrits du Nord-Ouest qui font partie des archives canadiennes.

Documents de Masson à la bibliothèque de l'université McGill.

Alexander Henry. 'Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories, 1760—1776.' Ed. par James Bain.

Elliott Coues. 'Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson.'

Daniel Williams Harmon. 'Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America.'

Alexander Ross. 'Fur-Hunters of the Far West.'

Alexander Ross. 'Red River Settlement,' London, 1856.

Ross Cox. 'Adventures on the Columbia.'

Gabriel Franchère. 'Narrative of a Voyage to the Northwest Coast of America.'

Edouard Umfreville. 'The Present State of Hudson Bay.'

H. H. Bancroft. 'History of the Northwest Coast.'

Joseph Tassé. 'Les Canadiens de l'Ouest.'

G. Dugas. L'ouest Canadien.

Alexander Begg. 'History of the Northwest.'

Les Mandans et autres tribus du haut du Missouri:

Journal de la Vérendrye, 1738–39. 'Rapport sur les archives canadiennes, 1889,' *Note A*.

Journal of La Vérendrye, 1742–43. Manuscrits des archives canadiennes.

Maximilian, Prince of Wied. 'Travels in the Interior of North America, 1832–34.'

Lewis and Clark. 'Expedition to the Sources of the Missouri,' &c., 1804–5–6.

George Catlin. 'Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians.'

George Catlin. 'O-Kee-Pa and Other Customs of the Mandans.'

Charles Mackenzie. 'The Mississouri Indians', dans Masson, I.

E. A. Larocque, 'The Missouri Journal, 1804–5', dans Masson, I.

David Thompson. Mandan tour. In his MSS. Journals, Book 9, vol. 5, Crown Lands Department, Toronto. Voir aussi la note du Dr. Coues', dans Henry-Thompson Journals, I, 301.

Alexander Henry. The Mandan Tour, 1806. 'Henry-Thompson Journals,' chap. IX.

H. R. Schoolcraft. 'Information respecting the History, Condition and Prospects of the Indian Tribes of the United States,' &c., pt. III, pp. 247 *et seq.*

Lewis H. Morgan. 'Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family,' 181 *et seq.*

Lewis H. Morgan. 'Houses and House Life of the American Aborigines.'

Lewis H. Morgan. 'Ancient Society.'

J. O. Dorsey. 'Study of Siouan Cults.'

J. O. Dorsey. 'Siouan Ethnology.'

Les Sauvages Crow:

Morgan. 'Ancient Society.'

Morgan. 'Systems of Consanguinity,' &c.

J. P. Beckwourth. 'Life and Adventures.'

F. V. Hayden. 'Contributions to the Ethnography and Philology of the Indian Tribes of the Missouri Valley.'

Maximilian. 'Travels in the Interior of North America.'

Thomas Say. Vocabulary of the Uparoka or Crow. In E. James' 'Account of an Expedition,' &c.

R. G. Latham. 'Miscellaneous Contributions to the Ethnography of North America.'

M. I. Carrington. 'Ab-Sa-Ra-Ka.'

Elliott Coues. 'Henry-Thompson Journals.'

Catlin. 'North American Indians.'

Les sauvages Flathead:

Lewis and Clark Expedition.

Elliott Coues. 'Henry-Thompson Journals.'

Gabriel Franchère. 'Narrative of a Voyage,' &c.
Paul Kane. 'Wanderings of an Artist among the Indians of North America.'
Patrick Gass's Journal.

Les sauvages Snake ou Shoshone:

Lewis and Clark Expedition.
Coues. 'Henry-Thompson Journals.'
Maximilian. 'Travels in the Interior of North America.'

Les rapports annuels du Bureau d'ethnologie des Etats-Unis, sources incomparables de renseignements, peuvent être indiqués comme productions à consulter d'une manière générale à l'égard de toutes ces tribus, de leurs habitudes, de leurs coutumes, de leurs langues et de leurs conditions physiques et géographiques.

Il doit être indiqué ici que tous les renvois sous forme de notes au bas des pages, ont trait à l'édition incluse dans les 'Early Western Travels,' de R. G. Thwaite, lorsqu'il s'agit de Maximilian; à l'édition de J. R. Hosmer lorsque le renvoi fait mention de Lewis et Clark; à la traduction de J. V. Huntingdon lorsqu'il fait mention du récit de Gabriel Franchère excepté dans certains cas indiqués; et à la nouvelle édition de 1903, lorsqu'il s'agit de Harmon. Il est entendu que les renvois à Lewis et Clark dans les notes bibliographiques ont trait aussi aux éditions de Coues et de Thwaite. Les notes nombreuses ajoutées à ces éditions donnent une très grande valeur au travail au point de vue historique, ethnologique, géographique et scientifique.

JOURNAL D'UN VOYAGE AU PAYS DES ROCKY MOUNTAINS; DÉPART DE LA RIVIÈRE ASSINIBOIS,[1] 2 JUIN 1805.

Dès mon arrivée à la 'Rivière Fort de la Bosse'[2], je me préparai pour entreprendre un voyage de découvertes aux Rocky Mountains. Je partis le 2 juin avec deux hommes; chacun de nous avait deux chevaux dont l'un était chargé de marchandises afin de faciliter les relations avec les sauvages que nous pourrions rencontrer. M. Charles McKenzie[3] et M. Lassana[4] se mirent en route avec moi pour aller passer l'été au Missouri et comme nous allions dans la même direction, ils m'accompagnèrent jusqu'au village B.B.[5]

M. McKenzie et les autres hommes se mirent en route à deux heures de l'après-midi environ, mais comme j'avais été tellement occupé que je n'avais pu encore donner des nouvelles à mes amis, je restai pour écrire des lettres et mettre ordre à quelques affaires personnelles. Après le coucher du soleil le repas du soir fut servi,

1. L'une des multiples épellations du mot Assiniboine. L'on a aussi donné plusieurs autres noms à ce principal tributaire de la rivière Rouge. La Vérendrye, le premier blanc qui a visité ses rives, l'avait appelé rivière Saint-Charles. Dans sa carte manuscrite, David Thompson, astronome de la compagnie du Nord-Ouest, l'appelle rivière Stone Indian. Voir note p. 45, de Coue, *Henry Thompson Journals.*

2. Larocque donne quelque part à ce poste le nom de *Mount à la Bosse.*

3. McKenzie entra au service de la compagnie du Nord-Ouest comme commis en 1803. En 1804, il fit en compagnie de Larocque une expédition aux villages des Mandans sur le Missouri et en 1805, tel qu'indiqué précédemment, il se rendit encore une fois avec Larocque jusqu'au Missouri. Il visita une troisième fois les Mandans durant l'automne de cette même année et une quatrième fois en 1806. Ses récits de ces quatre voyages sont imprimés dans Masson, V. I. Voir note biographique de Masson, p. 317 et Coues, p. 345.

4. Ce nom ne se trouve pas dans la 'Liste des propriétaires, des commis, des interprètes, etc., de la compagnie du Nord-Ouest, 1799' de McKenzie, ni dans la 'Liste des bourgeois, commis, engagés et voyageurs de la compagnie du Nord-Ouest, après la fusion de 1804' de Masson, I, 395. Il s'agit peut-être de J. B. Lafrance, mentionné par Charles McKenzie comme membre de l'expédition.

5. Big Bellies appelés Gros Ventres par les Français. Ce nom a été donné à diverses époques, par différents écrivains, à deux tribus complètement distinctes, savoir: les Atsina (appelés *Fall Indians* par Umfreville et *Rapid Indians* par Alexander Henry) et les Minnetarees ou Hidatsas. Les premiers sont d'origine algonquine et les derniers de la famille des Sioux.

après quoi prenant congé de MM. Chabelly[1] et Henry[2] et des autres nous reprîment notre marche. Notre départ impressionna tout le monde, car il semblait plus que probable que mes hommes et moi nous ne reviendrions pas. Je dois avouer que j'avais le cœur gros en quittant le fort, mais comme nous allions bon train, la gaité me revint bientôt et je ne pensai plus qu'aux moyens à prendre pour assurer le succès de mon entreprise.

A 10 heures nous atteignîmes la rivière aux Prunes[3] où je trouvai ceux qui y étaient campés plongés dans le sommeil.

Lundi, 3. Je partis de bonne heure le matin; à midi je fis halte pour permettre aux chevaux de se délasser. Nous campâmes le soir à la rivière la Sourie[4] où nous étions depuis deux heures à peine, lorsque trois Assiniboins suivis peu après de plusieurs autres, s'élancèrent de notre côté; quelques-uns tentèrent d'enlever nos chevaux, mais lorsqu'ils aperçurent nos carabines et qu'ils constatèrent que nous foncions sur eux, ils disparurent. Plus tard ils s'approchèrent de notre feu et après s'être rendu compte que nous étions bien armés et que nous étions bien disposés à défendre nos personnes et notre propriété, ils devinrent paisibles. A moins de 10 acres de notre camp se trouvaient 40 de leurs tentes que nous n'avions pas aperçues. Je fis cadeau d'une brasse de tabac[5] à leur chef pour lui permettre de faire fumer ses jeunes gens et je les engageai à rester paisibles. Quelques-uns proposèrent de nous

---

1. Charles Jean-Baptiste Chaboillez, *Bourgeois* ou associé de la compagnie du Nord-Ouest, chargé à cette époque de l'administration du département de l'Assiniboine. Voir Masson, I. 81 et la note au bas de la page, de même que Coues, note p. 60.

2. Alexander Henry surnommé le jeune pour le distinguer de son oncle, Alexander Henry l'aîné, dont les *Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories* furent publiés en 1809 pour la première fois (nouvelle édition, par le Dr. James Bain, 1901.) Les journaux manuscrits de Henry le jeune, furent édités par le Dr. Elliott Coues avec ceux de David Thompson sous le titre de '*New Light on the Early History of the Greater Northwest,*' New-York, 1897. Le chapitre 18 renferme la narration de Henry relative à son voyage à la contrée des Mandans.

3. Rivière Pipestone, l'une des branches de la rivière Souris. Je ne puis trouver sur aucune carte le nom que lui donne Larocque.

4. Ailleurs, Larocque écrit rivière la Sourie. La Souris est indiquée comme la rivière Mouse sur quelques cartes anciennes.

5. Appelé tabac du Brésil. Ce tabac employé pour le commerce par les compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson est préparé sous forme de cordes que l'on coupe suivant le besoin. Larocque fit cadeau d'une brasse de ce tabac aux Assiniboines. Voir Dr. Bain, note p. 321 ainsi que les *Travels and Adventures* de Henry.

accompagner jusqu'au Missouri, mais après leur avoir répondu que leur proposition nous était agréable, ils n'en parlèrent plus.

Néanmoins, croyant qu'il n'était pas prudent de passer la nuit si près de leurs tentes, nous sellâmes nos chevaux et nous partîment en dépit de leurs efforts pour nous engager à passer la nuit sous leurs tentes. L'un d'enx nous conduisit à un bon gué de la rivière Sourie que nous traversâmes pour entrer ensuite dans la plaine. Nous marchâmes toute la nuit afin de nous soustraire à leur atteinte, car ce sont les plus habiles voleurs de chevaux dont j'ai entendu parler. Un peu avant le jour nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos.

Mardi, 4. Nous partons de bonne heure le matin; nous jouissons d'une belle température durant tout le jouret le soir nous campons sur les bords de la rivière Sourie à un en droit appelé rivière Green[1], parcequ'il ne s'y trouve pas de bois ni d'un côté ni de l'autre jusqu'à une distance de trente miles. A l'exception de quatre cabois[2] dont deux sont abattus, nous n'avons rencontré aucun autre animal.

Mercredi, 5. Nous suivons le cours de la rivière Green jusqu'à 11 heures, alors que nous atteignons les bois, et comme le temps est à la pluie, nous décidons de camper. Il n'y a aucun buffle en vue. A midi il commence à pleuvoir, et il pleut abondamment et sans interruption jusqu'au lendemain matin. Il y a ici beaucoup d'oiseaux sauvages, des canards, des outardes, des oies, des cygnes, etc., et nous en tuons un grand nombre.

Jeudi, 6. Comme le temps semble devenir beau nous nous mettons en route et nous parcourons environ trois milles, alors que le temps devenant nuageux nous nous arrêtons pour camper, mais avant d'avoir pu mettre nos effets à l'abri, il commença à pleuvoir de nouveau et la pluie tomba en si grande abondance que dans l'espace de quelques heures toutes les parties basses de la plaine furent submergées et tous les ruisseaux devinrent des rivières. Il y avait un grand nombre de buffles et le soir la pluie

1. Petit cours d'eau appelé *Cut Bank Creek*, qui prend sa source près de la ligne internationale et qui rejoint la Souris dans la partie sud du comté Bottineau.

2. Ailleurs, Larocque appelle cet animal caribo. Il s'agit de l'antilode domestique américain, *Antilocapra americana*.

ayant cessé, un jeune mâle[1] très gras fut abattu ainsi qu'un cerf. La nuit venue, il recommença à pleuvoir et la pluie tomba sans interruption jusqu'au matin.

Vendredi, 7. Le temps s'est maintenu nuageux, mais le soleil se montrant dans le moment, nous espérons que le temps va devenir beau et nous nous mettons en route. Mais à midi il commence à pleuvoir comme hier et à deux heures ayant trouvé du bois sur des monticules de sable dans la plaine, nous nous y arrêtons complètement trempés pour faire cuire des aliments. Comme il n'y avait pas d'eau à cet endroit, nous enlevâmes d'un orme un morceau d'écorce dont l'une des extrémités fut abaissée dans une chaudière de manière à recueillir entièrement dans ce vase l'eau qui descendait le long du tronc de l'arbre et dont nous eûmes une quantité suffisante pour le moment. Puis nous fabriquâmes une tente avec de l'écorce et nous passâmes une nuit assez confortable.

Samedi, 8. Nous nous mettons en route pour atteindre une élévation appelée Grosse Butte[2] afin d'y faire sécher nos effets et de faire boire nos chevaux, vu qu'il n'y a pas d'eau ici. Nous sommes arrivés à cet endroit à deux heures et demie et nous y avons passé le reste du jour et la nuit. La Grosse Butte est un mont élevé que l'on aperçoit de tout côté à vingt milles de distance. En bas, du côté nord, se trouve un lac de 8 milles de circonférence dans lequel il y a des brochets de moyenne grosseur. Entre le lac et le mont se trouve du bois, en partie de l'orme, et aux environs on aperçoit plusieurs lacs qui, depuis les dernières pluies, communiquent les uns avec les autres. Du sommet du mont l'on peut voir la montagne Turtle[3] du côté nord ainsi que la rivière la Sourie du côté N. N. E. et du côté S. S. O; de fait on aperçoit celle-ci de tous les côtés du mont excepté à l'ouest.

Dimanche, 9. Nous nous mettons en marche de bonne heure le matin dans la direction du S. S. O., et à une heure de l'après-

1. Au commencement de la saison, dit Alexander Ross, dans son '*Red River Settlement*' les mâles sont gras et les femelles sont maigres, tandis qu'à l'automne, les mâles sont maigres et les femelles sont grasses.

2. La position de ce mont est suffisamment indiquée dans le paragraphe suivant. Le Dr. Coues dit que la Grosse Butte est devenue aujourd'hui le mont White Rock, Dakota du nord.

3. La montagne Turtle est une borne bien connue traversée par le parallèle du 49°; elle est située en partie sur le territoire canadien et en partie sur celui des E.-U. Les journaux des traiteurs et des explorateurs en font mention constamment, car la route primitive entre l'Assiniboine et le Missouri conduisant dans la direction de l'ouest, passait par là.

midi nous atteignons la rivière la Sourie[1]. Le niveau de celle-ci étant très élevé nous fabriquons un radeau pour transporter nos effets de l'autre côté et les chevaux traversent la rivière à la nage. Nous nous mettons en selle immédiatement et nous allons campé dans une *Coulé*[2] à quatre milles environ de la rivière.

Lundi, 10. Après avoir quitté ce dernier endroit nous allons nous reposer dans la 'plaine Mandan.[3] Nous apercevons des buffles dans toutes les directions mais nous n'osons pas tirer sur eux car nous sommes sur le terrain ennemi des Sioux.[4] Il a plu un peu durant la nuit.

Mardi, 11. A 8 heures du matin j'aperçois les rives du Missouri[5] et à midi nous atteignons la rivière Bourbeuse[6]. A cet endroit les chevaux sont dessellés et débarrassés de leurs fardeaux, et comme la profondeur de l'eau ne dépassait pas deux pieds, nous transportons nos effets sur nos épaules, mais nous enfonçons dans la boue jusqu'à la ceinture, puis les chevaux s'embourbèrent et c'est avec difficulté que nous parvenons à leur faire franchir la rive opposée aussi bourbeuse que le lit de la rivière. Nous nous proposons d'atteindre le village aujourd'hui, mais nous sommes arrêtés par une averse et nous campons dans un ravin à la 'Loge de Serpent,'[7] village situé à l'angle de la rivière où les Big Belleys hivernaient; c'est là que je passai une partie de l'hiver. Je jugeai à propos de ne pas faire connaître aux sauvages du village les marchandises que j'avais en ma possession de peur que les Big Belleys

---

1. Il traverse la Souris la où elle se rapproche le plus du Missouri, c-à-d à un endroit situé à son extrémité sud.

2. Un ravin profond. C'est probablement l'un des premiers exemples de l'usage de ce mot.

3. Le 'Côteau du Missouri' ou plateau séparant les eaux du Missouri de celles de l'Assiniboine.

4. Toute cette région s'étendant à l'ouest de la rivière Rouge, entre la frontière et le Missouri formait le territoire des Sioux. Arrivé à cet endroit le blanc comme le Peau-Rouge s'avançait avec précaution. Il valait mieux ne pas rencontrer ces féroces et rusés guerriers des plaines. Lorsque Alexander Henry remonta la rivière Rouge en 1800, il parvint difficilement à empêcher ses hommes de rebrousser chemin en arrivant sur les confins de la région des Sioux.

5. Charles McKenzie et d'autres ont écrit Mississouri; Alexander Henry à écrit Missourie. On trouve ce nom écrit de diverses autres manières dans les narrations et les journaux de cette période.

6. *Miry Creek* de Lewis & Clark, aujourd'hui *Snake Creek*; se dirige vers le S. O. et se jette dans le Missouri.

7 Ainsi appelée dans la narration de Henry. Il s'agit d'un cap à pic à l'entrée du cours d'eau Snake Creek.

ne m'empêchassent de me rendre chez les Rocky Mountains. Aussi je n'ai transporté ici qu'une petite partie des articles requis pour les dépenses inévitables.

Mercredi, 12. A 9 heures du matin nous atteignons les rives du Missouri où nous tirons quelques coups de fusils pour avertir les sauvages de notre arrivée. Quelques heures après un grand nombre d'entre eux vinrent en canots pour nous traverser avec nos effets. Lafrance se rendit chez les Mandans,[1] mais je restai avec mes hommes et M. McKenzie, puis nous traversons pour visiter les Big Belleys où nous pénétrons dans différentes cabanes; chacun de mes hommes était muni d'une petite quantité de couteaux, de tabac et de munitions qu'il devait distribuer aux propriétaires.[2]

Jeudi, 13. Quatre Assinibois sont arrivés le soir et quatre Canadiens qui font la chasse au castor dans ces parages sont venus me voir. Je distribuai à chacun d'eux 6 pouces de tabac (Brésil), qu'ils acceptèrent avec beaucoup de joie, car depuis plusieurs mois ils n'avaient fumé que du tabac préparé des sauvages.

Vendredi, 14. Les sauvages ici sont extrêmement désireux de nous vendre leurs chevaux, mais avec le montant qu'il faut habituellement leur payer pour un nous pouvons en acheter deux des sauvages Rocky Mountain qui sont attendus de jour en jour. Ils désirent aussi que nous ayons une plus grande quantité d'effet à l'arrivée des sauvages attendus, afin de bénéficier eux-mêmes de tout le trafic. Je leur ai fait entendre que le but de notre voyage était de n'acheter des chevaux ni d'eux ni des Rocky Mountains, que nous étions venus pour nous procurer des peaux et des fourrures et que pour cette raison, l'un de nous passerait l'été avec eux et un autre avec les Mandans; en outre, que j'avais été envoyé

---

1. Aucune tribu américaine, à l'exception de celle des Iroquois peut-être, n'a suscité plus d'intérêt et de curiosité que la tribu des Mandans. Quelque chose de particulier dans leur langage, leurs habitudes et leur physique, a donné lieu à bien des commentaires sur leur origine. Le premier blanc qui a visité les Mandans a été Pierre Gauthier de Varennes, Sieur de La Vérendrye et le récit de son voyage se trouve dans le rapport sur les archives, 1889. John McDonnell fait mention des premières visites des traiteurs anglais aux Mandans, (Masson, I, 273.)

2. Les traiteurs étaient habituellement les hôtes de quelques membres influents de la tribu, mais ces derniers s'attendaient toujours à recevoir quelques rémunérations sous forme de cadeaux.

avec deux hommes par le chef de la population blanche[1] pour fumer le calumet de la paix et de l'amitié avec les sauvages Rocky Mountain et accompagner ceux-ci jusqu'à leur contrée pour l'explorer et se rendre compte s'il s'y trouvait des castors comme on l'avait rapporté, afin de les engager à en faire la chasse; que nous n'achèterions des chevaux de personne et que par conséquent le meilleur parti qu'ils devaient prendre, c'était de préparer des peaux de buffles afin de se procurer des munitions pour trafiquer avec les sauvages Rocky Mountain.

Ils prétendirent qu'ils avaient raison de craindre les nations voisines qui comprenaient les assiniboines,[2] les Sioux,[3] les Cheyennes[4] et les Ricaras,[5] afin de donner un prétexte pour ne pas trafiquer leurs fusils avec les sauvages Rocky Mountains et nous engager à en faire autant. Quelques-uns de ces sauvages Rocky Mountain sont déjà venus ici et sont repartis, mais nous en attendons un plus grand nombre que j'ai l'intention d'accompagner.

Samedi, 15. L'un des chefs me fait demander et veut savoir ce que j'ai l'intention de faire de la pipe que j'ai apportée. Après lui avoir appris que cet objet était reservé pour les sauvages Rocky Mountain, il m'adresse une longue harangue pour me dissuader d'aller chez ces derniers. Il me dit que je serai obligé d'y passer l'hiver à cause de la grande distance à parcourir, que les Cayennes et les Ricaras sont des ennemis constamment à l'affût et que probablement ils me tueront. Il me parle ensuite d'une manière très défavorable des sauvages Rocky Mountain, et

---

1. Ce chef était alors le bourgeois Chaboillez. Quant à l'attitude des natifs à l'égard du chef des blancs, voir Masson, I, 383-4.

2. Voir les journaux manuscrits et les lettres de Pierre de La Vérendrye et de ses fils, dans les archives canadiennes; la note au bas des pages 269-70, des *Contributions to the Historical Society of Montana*, I, (1876, 2e éd.); Maximilian, I, 387 *et seq.* Les Assiniboines appartenaient à la famille des Sioux.

3. C'est dans les *Relations des Jésuites* qu'il est fait mention pour la première fois des Naudowessi ou Sioux. Les autres documents de cette période qui en font mention sont les 'Lettres de Daniel Greyselon Du Lhut et du père Guignas (Archives canadiennes) *Postes de la mer de l'Ouest*, vol. 16); les voyages de Pierre Esprit Radisson (Société prince, 1885); les *Expéditions to Headwaters of the Mississipi* de Pike (ed. de Coues) I, 341 *et seq.*

4. Charles Mackenzie les appellent Shawyens ou Chawyens et dans sa *Fourth Expedition* (Masson, I, 373 *et seq.*) se trouve le récit d'une visite à ces sauvages. Il est fait mention de cette tribu antérieurement dans le journal de La Vérendrye déjà cité, 1742-44. Ils appartiennent à la famille des Algonquins.

5. Autrefois les Pawnees qui s'établirent sur le Missouri plus bas que les Cheyennes et se fixèrent plus tard dans le voisinage des Mandans.

pour preuve que ceux-ci étaient menteurs et voleurs, il m'informe qu'un Canadien du nom de Ménard[1] qui avait demeuré ici pendant quarante ans environ, était parti il y a quelques années pour aller faire le trafic de chevaux et de castors avec les Rocky Mountains, que l'on avait tout fait pour le dissuader, mais que voyant sa détermination irrévocable on l'avait laissé partir; qu'une fois arrivé aux tentes des sauvages Rocky Mountain, il avait été bien accueilli et s'était procuré 9 chevaux, deux femmes esclaves et une certaine quantité de castor, après quoi il quitta l'endroit très satisfait; qu'enfin quelques jeunes gens le suivirent et lui volèrent 7 chevaux durant la nuit, que quelques nuits après les deux esclaves désertèrent avec les autres chevaux, que d'autres jeunes gens le rejoignirent et lui enlevèrent tout ce qu'il possédait, même son couteau, qu'il revint en pleurant au village des B. B., presque mourant, n'ayant que sa couverte pour se fabriquer (avec de la pierre à fusil) des chaussures qu'il attacha à ses pieds avec des cordes et que les B. B. furent si indignés qu'ils tuèrent quelques *Roche Mountain*[2] pour se venger, etc., etc. Il me fit part de plusieurs autres faits et à tout cela je répondis, que mon chef m'ayant envoyé je me rendrais là ou je mourrais.

Cinq jeunes gens sont allés à la rencontre des sauvages Rocky Mountain il y a une semaine; nous les attendons de jour en jour avec ces derniers.

Dimanche, 16. Les femmes ont dansé ce soir en l'honneur du scalpe d'un sauvage Black feet[3] qui a été tué le printemps dernier. Les Canadiens venus d'en bas rapportent que ces sauvages ont aussi tué quelques blancs à la même époque, qu'ils ont vu des vêtements tels que vestons et pantalons de velours, cols de chemise, morceaux de tentes de toile, des gilets et beaucoup d'autres objets qui ont appartenu à des blancs. Le grand chef de ce pillage [sic], le Borgne,[4] m'a dit qu'un détachement de guerre

1. Probablement le même Ménard qu'Alexander Henry mentionne comme ayant été pillé et assassiné par trois Assiniboines en 1803 lorsqu'il se rendait au Missouri.

2. Sauvages Rocky Mountain.

3. Il est fait mention des Blackfeet pour la première fois dans le journal d'Anthony Henry (Société royale du Canada, 1907). Voir aussi le journal de Matthew Cocking (Société royale du Canada, 1908).

4. Il est question de ce sauvage remarquable dans toutes les relations contemporaines relatives au Missouri. Voir les *Missouri Indians* de Charles Mackenzie (Masson, I); les Henry Thompson *Journals* p.p. 259, 322, 346, etc.; Lewis et Clark, ch. VI, et XVIII.

avait tiré sur des gens qui descendaient une rivière très large dans des canots fabriqués avec des peaux,[1] que ceux-ci avaient été tués mais que l'on ne pouvait dire si c'était des Crees,[2] des Sauteux[3] ou des blancs. J'ai questionné à ce sujet, le vieux Cerina Grape[4], le père du chef de ce détachement et le chef lui-même et ils ont pris à témoin le feu, le ciel et la terre que ce n'étaient pas des blancs. Ils ont fait une description de la région qu'ils avaient traversée, et, à mon avis, ce doit être quelque part aux environs de la Sas Katchewini[5] ou de ses tributaires. Ils m'ont fait voir une partie de ce qu'ils avaient pillé, et à l'exception d'un demi-baril de poudre et de deux cents balles au moins, je n'ai rien vu qui pût prouver que ceux qui avaient été tués étaient des blancs. Ce qu'ils avaient pillé avait été partagé entre tous les guerriers et leurs parents. Parmi les objets que le vieux Cerina Grappe m'a fait voir, se trouvaient un vêtement fabriqué avec la peau d'un jeune cheval et ouvragé avec des piquants de porc-épic et des cheveux; deux peaux de mouffettes garnies de cordons rouges et de perles bleues tels que ces sauvages en portent généralement autour du poignet; un mousquet de Ketland, un fusil de Barnett[6] et enfin un scalpe provenant évidemment d'un sauvage. Cependant je crois réellement qu'ils ont tué quelques blanc aux environs de fort des Prairies[7] car ils ont rapporté plus d'effets que je n'en ai vu encore en la possession des sauvages à un moment donné.

---

1. Le *bull-boat* du Missouri et de la Saskatchewan que Bodmer a parfaitement représenté dans une de ses gravures (Voyages de Maximilian.)

2. Les Crees qui appartenaient à la famille des Algonquins possédaient au temps de Larocque un immense territoire. Connus tour à tour sous les noms de Christineaux, Christinapx, Kilistinaux, Kinistinees et Knistineaux, ils formaient une tribu nombreuse dont il est constamment fait mention dans les *Relations des Jésuites* et dans les récits des traiteurs, des explorateurs et des voyageurs jusqu'à la fin de la période du régime français au Canada et même plus tard. Ils se rencontraient partout dans la région du lac Supérieur, de la rivière Rouge, du lac Winnipeg; à l'ouest ils allaient quelques fois jusqu'à la région du haut du Missouri et du sud de la Saskatchewan et au nord-ouest jusqu'à la rivière Peace.

3. Chippewas quelques fois appelés Ojibways; de la famille des Algonquins.

4. Il n'est pas fait mention de ce nom ailleurs.

5. Saskatchewan. Au temps de La Vérendrye elle portait un autre nom diversement épelé Poskoiac, Pasquayah, Basquia, etc.

6. Fabriquants anglais bien connus.

7. Plusieurs postes différents sur la Saskatchewan ont porté ce nom. Celui mentionné par Larocque était situé dans la région sud de la Saskatchewan.

Lundi, 17. J'ai descendu au village Mandan à cheval; à cet endroit j'ai acheté une selle pour laquelle j'ai donné 30 lbs de munitions et j'ai demandé à Lafrance de me procurer des vivres pour mon voyage, car il n'y a pas de céréales où je me suis arrêté.[1] Je suis retourné à ma hutte et le soir j'ai réglé un compte avec un nommé Jusseaux[2] qui devait à la compagnie.

Mardi, 18. Le fils de *White Wolf* a fait une chute de cheval et s'est fait une terrible blessure à la jambe; la chair a été complètement enlevée depuis la cheville jusqu'au mollet. Le guérisseur sauvage fut requis et il commença à souffler sur la blessure et à chanter pour la guérir pendant que l'enfant souffrait patiemment. Orage accompagné de tonnerre.

Mercredi, 19. Comme il y avait une autre personne malade dans ma cabane et que l'on faisait beaucoup de vacarme avec la méthode de conjurer et de chanter, je me suis dirigé vers une autre cabane où j'avais installé un de mes hommes. Je suis allé voir le Borgne, notre chef, et comme je désirais l'avoir pour nous en cas de besoin, je lui ai fait cadeau de ¾ lb. de tabac, d'un couteau et de 50 charges de munitions, ce qui lui a fait un grand plaisir. C'est le plus grand chef de cet endroit et il ne cherche pas comme les autres chefs à nous dissuader de nous rendre chez les Rocky Mountains. Pluie et tonnerre le soir.

Jeudi, 20. Quelques-uns des chefs ont encore essayé de me faire acheter des chevaux et l'on m'a dit que les Big Belleys n'étaient pas tous du même avis et que l'on ne savait pas s'ils me permettraient d'aller chez les Rocky Mountains. Ils eurent recours à toute leur adresse dans une longue harangue pour me faire renoncer à mon projet; ils me représentèrent que le trajet était dangereux au suprême degré, que les Rocky Mountain ne viendraient pas parcequ'ils craignaient les Bicaras et les Assiniboines. Je ne pus répondre à tout cela que par des signes, car il ne se trouvait personne dans le moment pour parler leur langue; un de mes hommes nommé Souci[3] parlait le Sioux mais personne comprenait

---

1. C'est-à-dire sur l'Assiniboine.

2. D'après Masson, ce Jusseaux aurait résidé pendant quinze ans dans la région du Missouri comme traiteur indépendant et il aurait servi de guide et d'interprète à David Thompson lors de son voyage d'exploration en 1797.

3. Le nom de Pierre Soucie se rencontre dans le département du *Haut de la Rivière Rouge* et se trouve dans la *Liste des Bourgeois* etc., à la fin du vol. I, de Masson.

cette langue. A midi environ, deux des jeunes B. B., qui étaient allés à la rencontre des Rocky Mountains arrivèrent et nous apprirent qu'ils avaient quitté les sauvages Rocky Mountain le matin et que ces derniers seraient ici dans 3 ou 4 jours. En apprenant cette nouvelle, le chef prétendit qu'il avait été informé que les Crils[1] et les Assiniboines s'étaient réunis pour venir attaquer les Rocky Mountain (ce qui est faux) et des harangues furent prononcées pour engager la population à conserver ses fusils et ses munitions, à ne pas les trafiquer avec les sauvages Rocky Mountain, etc. Je crois que tout cela n'est qu'un stratagème pour me faire renoncer à mon voyage, car ils n'aiment pas à avouer ouvertement que tel est leur dessein; de fait ils persistent toujours à dire qu'ils ont deux manières de voir, ce qui veut dire qu'ils ne savent pas encore quel parti prendre.

Vendredi, 21. Je suis allé voir le Borgne pour savoir ce que lui et les B. B. pensaient de notre voyage chez les Rocky Mountains et s'ils avaient l'intention de nous empêcher de le faire. Il a répondu à ma demande en me déclarant que les Rocky Mountains étaient de bonnes gens et qu'ils avaient beaucoup de castor en leur possession; de plus, que son fils adoptif, l'un des chefs des Rocky Mountains et le plus grand de ces chefs, prendrait soin de nous, car il lui recommanderait d'accorder son affection aux blancs et de veiller sur eux. Je lui répondis que les B. B. n'avaient pas raison d'être mécontents, puisque l'un de nous devait rester au milieu d'eux avec une grande quantité de munitions, de couteaux de tabac, de hachettes et autres articles qui leur seraient remis au besoin chaque fois qu'ils seraient disposés à faire des échanges. Il dit que c'était vrai et que personne ne nous ferait de mal[2]. C'est le seul chef qui parle de la sorte, mais comme il exerce plus d'autorité que qui que ce soit, j'espèrequ'avec sa protection nous pourrons partir. Un moyen sûr de surmonter toute difficulté consisterait à rassembler les chefs, à leur faire présent de tabac et de munitions, à les faire fumer et à leur faire part de ce que je pourrai faire pour eux à l'avenir. Je ne veux pas avoir recours à cette méthode sans y être absolument obligé, car réunir un conseil et prononcer une harangue sans faire de présents ne

---

1. Il s'agit des Crees.
2. La version de ce discours, fournie par Mackenzie se trouve dans Masson, I, 344.

valent pas mieux que d'adresser la parole à un amas de pierres. En outre je crains qu'une trop grande libéralité lors de notre première visite à ces nations, ne donne un pied aux B. B. et ne les encourage à devenir chaque fois plus exigeants lorsque nous nous rendrons à ces endroits si des mesures sont prises pour y faire la traite. Et si nous passons cette fois-ci sans leur faire aucun présent je crois que nous aurons surmonté la difficulté pour toujours. Si le Borgne exerce encore l'autorité qu'il avait autrefois, il sera seul capable de nous tirer d'embarras et il paraît être notre ami sincère.

Samedi, 22. Je me rendis d'abord à la tente d'un sauvage dont les deux fils avaient fait partie de l'expédition qui avait tué des blancs sur la Saskatchion. Il me fit le récit complet de ce qui s'était passé et apparemment avec plus de franchise que tout autre. Il m'a dit qu'il y avait quatre tentes en toile et quatre autres en cuir sur les bords de la rivière où se trouvaient des canots; qu'ils avaient tiré sur la plus grande tente en cuir et avaient tué trois hommes dont deux étaient des sauvages et que, sans pouvoir l'affirmer, ils avaient pensé que le troisième était un blanc. Ils avaient apporté un scalpe et si c'est celui que j'ai vu, il provient d'un sauvage. Il y avait beaucoup de tentes de toutes sortes sans compter les effets. Ce qu'ils n'ont pu apporter avec eux, ils l'ont brisé et jeté dans la rivière.

Dimanche, 23. Trois hommes et une femme appartenant aux Rocky Mountains sont arrivés à midi environ; les autres seraient arrivés aujourd'hui s'il n'avait pas plu le soir.

Durant la soirée je suis allé voir le frère de le Borgne où j'ai rencontré deux sauvages Rocky Mountain dont l'un était le chef déjà mentionné par le Borgne.[1] Après avoir fumé avec eux quelques moments, le Borgne leur dit que j'allais les accompagner et il fit grandement mon éloge. Ils parurent très satisfaits.

Lundi, 24. Lafrance et les autres blancs qui résident plus bas chez les Mandans sont venus voir ceux des Rocky Mountains qui étaient arrivés; les autres en avaient été empêchés par le mauvais temps. Il a tonné durant toute la journée mais il n'a pas plu. J'ai fait cadeau d'un couteau à mon hôtesse.

1. Charles Mackenzie écrit: Le Borgne nous envoya chercher afin de présenter Mr. LaRocque au chef Rocky Mountain qui portait le nom de Nakesinia ou Red Calf. Masson, I, 345.

Mardi, 25. A une heure de l'après-midi environ les sauvages Rocky Mountain sont arrivés et ont campé non loin du village avec leurs guerriers qui comprenaient 645 hommes. Ils ont traversé le village à cheval, munis de leurs boucliers et autres attirails de guerre,[1] se sont rendus au petit village,[2] puis chez les Souliers[3] et chez les Mandans, et sont retournés à leur camp. Il ne resta pas vingt personnes dans le village; hommes, femmes et enfants se rendirent au camp des nouveaux arrivés emportant avec eux du maïs cru et bouilli qu'ils échangèrent contre des guêtres, des couvertes et de la viande séchée. Il y a 20 huttes de sauvages Snake[4] et 40 hommes environ. Les autres bandes sont plus nombreuses.

Ce matin, le Borgne m'a envoyé chercher et après m'avoir fait connaître le chef Rocky Mountain des Ererokas[5] il informa celui-ci en ma présence que je l'accompagnerais et lui recommanda de prendre bien soin de nous; puis il fit grandement notre éloge et me dit que les B. B., ne savaient pas encore s'ils nous laisseraient aller ou non, mais que nous partirions si nous le voulions, parcequ'il aplanirait les difficultés si c'était nécessaire. J'ai donné à deux Ererokas chacun 6 [pieds] de tabac et 20 charges de munitions.

---

1. Mackenzie fait un récit plus animé de l'arrivée des Rocky Mountain: Au-delà de 300 tentes furent dressées et nous fûmes témoins d'un spectacle admirable. Tout le monde était à cheval; les jeunes enfants étaient attachés aux selles et ceux qui avaient atteint l'âge de six ans pouvaient conduire un cheval. Les femmes avaient des selles de bois, tandis que la plupart des hommes n'en avaient pas. Le nombre de chevaux, y compris ceux qui servaient au transport des bagages, dépassait deux mille; ils couvraient une étendue considérable et l'on se croyait en présence d'une armée. Ils s'arrêtèrent sur une élévation derrière le village où ils se formèrent en cercle, puis le chef leur ayant adressé la parole, ils descendirent à toute vitesse, traversèrent le village et déployèrent leur adresse de cavaliers de mille manières. Je fus étonné de leur agilité et de leur aisance et je les crois les meilleurs cavaliers du monde. Drapés dans des vêtements de cuir, leur tenue ne manquait pas de dignité et d'élégance; quelques-uns portaient des colliers et des anneaux comme ornements. Ils avaient pour armes des arcs et des flèches ainsi que des lances et des pierres rondes qu'ils lançaient avec une sorte de fronde qui avait l'apparence d'un fouet. Ils se servent aussi de boucliers et ils ont quelques fusils.

2. Le village Minnetaree appelé Metaharta par Lewis & Clark et Awatichay par Maximilian. Il était situé sur la rive sud de la rivière Knife et c'est là que résidait Le Borgne.

3. Les Amahami appelés par les traiteurs français *Gens des Souliers* ou *Souliers Noirs.*

4. Sauvages Shoshone. Henry et les autres écrivains de cette période les appelaient sauvages Snake. Ils résidaient aux environs des sources du Missouri ou de ses tributaires.

5. Les Crows, dit Granville Stuart, sont appelés Absarokis ou Upsuroka. (*Contr. Hist. Soc., Montana*, I, 274.)

Mercredi, 26. Les Mandans, les Souliers, la population du petit village et celle du Village sont montés à cheval et sont allés faire autour du camp des Rocky Mountains les mêmes parades que ceux-ci ont faites ici hier.[1] Ils étaient 500 environ, mais un grand nombre de guerriers sont partis pour la guerre.

Jeudi, 27. J'ai rassemblé les chefs des différentes bandes de Rocky Mountains et je leur ai fait présent de:

2 grosses haches	16 larges couteaux
2 petites haches	12 petits couteaux
8 peignes d'ivoire	2 lbs. de vermillon
10 colliers de coquilles	8 douzaines d'anneaux
8 briquets et pierres à fusil	4 paquets de verres coloriés
4 casse-têtes[2]	4 douzaines d'alênes
6 "Masses" de perles B. C.[3]	1½ lb. de perles bleues
4 brasses de tabac	2 douzaines de perles bleues
8 plumes de coq	Mille balles et de la poudre

Je les ai fait fumer dans un calumet que je leur ai dit être celui du chef des blancs. J'ai ajouté que ce dernier désirait qu'il devinssent ses enfants et ses frères, qu'il n'ignorait pas qu'ils étaient à plaindre parce qu'ils n'avaient pas d'armes pour se défendre contre leurs ennemis, mais qu'ils ne seraient plus à plaindre dès qu'ils deviendraient de braves chasseurs. Je les informai que je les accompagnerais avec deux hommes pour visiter leurs terres, que nous apporterions les articles dont ils avaient besoin actuellement, que notre chef leur envoyait les objets qu'ils avaient devant eux afin qu'ils écoutassent avec bienveillance les propositions que nous avions à leur faire; que notre chef espérait qu'ils traiteraient tous les blancs comme des frères parce que nous étions sur un pied de paix et d'amitié avec les Peaux-Rouges, que nous n'avions pas l'intention de rapporter des scalpes, que probablement ils verraient sur leurs terres des blancs venus d'un autre endroit, mais que ceux-ci étaient nos frères et que nous espérions qu'ils ne leur fe-

1. Masson, I, 345.

2. Dans son journal du Missouri (Masson, I, 309), Larocque fait mention d'un *casse-tête à calumet*. Il s'agit d'un tomahawk qui servait de pipe.

3. B. C. est probablement l'abréviation de *Blue Canton*. John McDonnell fait mention de 6 *bunches blue beads* et Larocque (dans Masson) fait mention de l'achat d'un chien pour lequel il donna entre autres choses "13 china beads."

raient pas de mal, qu'ils avaient dépouillé et maltraité, il y a quelques années, un blanc qui était allé traité avec eux[1], que nous tenions à savoir comment nous serions reçus, que si leur conduite à notre égard était bienveillante et que s'ils tuaient des castors, des loutres et des ours, des blancs iraient dans quelques années sur leurs terres pour y passer l'hiver et qu'il leur serait fourni tout ce dont ils auraient besoin, etc., etc. Je leur ai dit bien d'autres choses que je croyais nécessaires et j'ai terminé ma harangue en leur faisant fumer le calumet de la paix.[2] Il m'ont remercié et m'ont fait présent de 6 peaux de buffles, d'une peau de puma,[3] de 4 *Shirts*, de 2 *Cotillons* de femmes,[4] de deux peaux de cerf préparées, de 3 selles et de 13 paires de guêtres. J'ai alors présenté un habit au chef des Ererokas[5] avec un drapeau et une ceinture et je leur ai dit que notre chef n'avait envoyé qu'un habit pour celui-là parcequ'il ne savait pas que nous allions rencontrer plusieurs nations, mais que durant l'été nous allions choisir un endroit avantageux pour eux tous où nous établirions une station afin de traiter avec eux, si nous constatons qu'ils désirent encourager les blancs à aller sur leurs terres en devenant de bons chasseurs, et qu'alors tous leurs chefs qui se conduiraient bien recevraient un habit.

La cérémonie de l'adoption des enfants avait lieu en même temps, mais j'étais tellement occupé que je n'ai pu être témoin que de la dernière moitié. Aussi, mes observations personnelles ne me permettent-elles d'en donner qu'un compte rendu incomplet, et comme les deux nations étaient présentes, je m'acquitterai de cette tâche à un autre moment.

Vendredi, 28. J'ai préféré me rendre à la cabane du chef Erreroka le soir afin de me préparer à partir avec lui le lendemain matin, mais comme tous les chefs avaient été appelés à un conseil d'adieu, je n'ai pu rien faire à ce sujet.

---

1. L'infortuné Ménard dont il a été fait mention déjà.
2. Chez toutes les tribus le calumet de la paix était tenu en grande vénération et tous les traités ou rencontres entre les sauvages eux-mêmes ou entre les sauvages et les blancs s'accompagnaient toujours de la cérémonie qui consistait à fumer le calumet de la paix.
3. *Felix concolor*, connu aussi comme la panthère ou le lion des montagnes ou le chat sauvage (*Lynx rufus fasciatus.*)
4. Jupes. Chacune était évaluée à 7 peaux de castor. Voir *Roderick McKenzie's Reminiscences* (Masson, I, 14 et I, 87.
5. La présentation d'un habit de chef constituait un acte important lors d'une première rencontre entre deux tribus. Le journal de James McKenzie (Masson, II, 384) indique en quoi consistait cet habit.

Samedi, 29. Après avoir sellé nos chevaux, nous avons quitté le village des B. B. Nous sommes restés une demi-heure environ au camp des Rocky Mountains pendant que ceux-ci pliaient leurs tentes, après quoi nous nous sommes tous mis en route. Nous avons suivi la rivière Knife[1] sur un parcours de 8 miles environ alors que nous avons fait halte et avons campé. Le Borgne et plusieurs autres B. B. sont venus passer la nuit avec nous.

Dimanche, 30. Nous avons parcouru 4 miles environ dans la direction du sud alors que nous avons fait halte pour dîner, puis nous nous sommes mis en marche dans la direction du S. S. O., et nous avons campé pour la nuit. Là où il n'y avait pas de colline, nous pouvions apercevoir à notre droite la rivière Knife à 6 miles de distance. Orage accompagné de tonnerre le soir.

Lundi, 1er juillet. Nous sommes partis à 8 heures du matin et nous sommes campés à midi après avoir marché dans la direction du S. O. et avoir traversé trois petits cours d'eaux qui coulent du N. au N. E. et se jettent dans la rivière Knife. La pluie a commencé à tomber aussitôt après que les tentes furent dressées et il a plu durant toute la journée. Les sauvages ont chassé et tué quelques buffles. Je leur ai fait cadeau de quelques articles, tels que couteaux, perles pour collier.

Mardi, 2. Nous partons à 9 heures et nous campons à 2 heures de l'après-midi après avoir marché dans la direction du sud. Il a tonné beaucoup durant toute l'après-midi et au coucher du soleil, il est tombé un orage de grêle tellement violent que je n'ai rien vu de semblable encore; les morceaux de grêle étaient de la grosseur d'un jaune d'œuf de poule et quelques-uns étaient aussi volumineux que l'œuf même; ils tombaient avec une telle violence que plusieurs tentes furent renversées. Le vent était à l'ouest durant l'ouragan puis il tourna au nord et souffla durant toute la nuit.

Mercredi, 3. Nous avons marché durant 4 heures environ à travers une région très montagneuse et nous avons campé au pied d'une montagne très élevée. Je suis monté jusqu'à son sommet, mais je n'ai pu rien apercevoir à une grande distance parce qu'une rangée de montagnes nous entourait de tous côtés. J'ai perdu

1. La rivière Knife vient du sud se jeter dans le Missouri. Le village que Larocque et ses amis venaient de quitter était situé au sud de la rivière Knife à un ½ mille environ au dessus de sa source. Il s'ensuit que le parti suivait la rive nord de la rivière.

ma lunette en descendant et il m'a été impossible de la trouver. Nous avons marché dans la direction du sud.

Jeudi, 4. Après nous être avancés dans la direction du sud, nous avons fait halte pour la nuit sur le versant d'une petite colline près d'une rivière[1] qui se jette dans le Missouri au-dessus du village des Panis[2] à une distance de cinq lieues environ de notre dernier campement. Nous avons traversé un autre petit cours d'eau qui se jette dans le Missouri à un mile environ au-dessous du village des Mandans. Les éclaireurs ont rapporté qu'il y avait des buffles à proximité.

Vendredi, 5. Nous avons découvert un voleur hier soir au moment où il s'emparait d'un fusil parmi nos bagages alors qu'il nous croyait endormis. Le chef envoya deux jeunes garçons pour passer la nuit près de notre tente et veiller sur nos effets. Après avoir marché durant 3 heures et demie dans la direction du sud, nous avons aperçu des buffles et nous avons tous fait halte. Le chef prononça une harangue et les jeunes partirent pour la chasse, après quoi nous avons parcouru une lieue et demie environ et avons campé. Il n'y avait ni ruisseau ni rivière pour nous fournir de l'eau; nous ne trouvâmes que quelques mares d'eau stagnante que les chevaux et les chiens avaient rendu si épaisse et si boueuse qu'elle n'était pas buvable.

Samedi, 6. Un sauvage B. B. a trouvé ma lunette et me l'a remise. Nous sommes partis à 8 heures et à 11 heures les éclaireurs ont rapporté qu'ils avaient vu des ennemis. Nous fîmes tous halte, les hommes s'armèrent et montant leurs chevaux les plus rapides, s'élancèrent à la poursuite de ces derniers. Ils revinrent quelques heures après, car les éclaireurs avaient pris pour des ennemis un parti de leur propres gens qui étaient allés à la chasse. Après nous être remis en route nous avons campé à 1 heure sur la rive d'une petite rivière qui coule à l'ouest et qui se jette dans le petit Missouri. Le vent a soufflé en tempête le soir. Parcour 4 lieues dans la direction du sud.

Dimanche, 7. Nous avons levé le camp à 10 heures et à 3 heures nous avons aperçu des buffles. Des harangues furent pro-

1. La rivière Heart qui se jette dans le Missouri un peu à l'est de la long. 101°.

2. Pawnees. Pour l'historique et la description de cette tribu, voir Henry, I, 334; Lewis & Clark (éd. Hosmer), I, 35-36; Coues' 'Pike,' II, 532 *et seq.*; Catlin, II. 27.

noncés pour inciter les jeunes à leur faire la chasse, pendant qu'un parti de ces derniers qui constituaient une garde de soldats,[1] paradait devant la masse du peuple pour empêcher que quelqu'un ne s'esquivât avant le départ des chasseurs, après quoi nous nous mettons en route de nouveau et allons camper au pied d'une montagne que nous avions en vue depuis avant-hier. Parcouru 18 miles environ dans la direction du S. O.

Lundi, 8. Avant de lever le camp il fut fait un dénombrement général des fusils dont le total atteignit le chiffre de 204 à l'exclusion des nôtres. Ce jour-là nous avons parcouru 7 milles environ dans la direction du sud.

Mardi, 9. La région parcourue depuis le village des Big Belly jusqu'à l'endroit où j'ai perdu ma lunette est très montagneuse; ensuite le terrain, sans être entièrement uni est moins accidenté. L'herbe croit abondamment dans les plaines. En poursuivant notre marche ce jour-là, nous avons passé entre deux grosses montagnes sur le sommet desquelles nous avons aperçu des buffles en grand nombre aussi loin que la vue pouvait atteindre. Nous avons campé sur le bord d'un petit cours d'eau qui coule vers l'ouest et se jette dans le petit Missouri. Les sauvages ont chassé les buffles et en ont tué un grand nombre. Neuf milles parcourus dans la direction du S. S. O. et du S. O. Le vent a soufflé avec violence durant la nuit, mais nous n'avons pas eu de pluie. Plusieurs tentes ont été renversées bien que solidement attachées à des piquets.

Mercredi, 10. Nous avons passé la plus grande partie de la journée où nous avions campé la veille pour faire sécher la viande et enterrer une femme qui est morte. Nous nous sommes mis en route à 4 heures de l'après-midi et nous avons dressé les tentes près d'un petit cours d'eau qui se dirige vers l'ouest, après avoir parcouru 5 milles dans la direction du S. O. et de l'O. La région est montagneuse mais l'herbe y croît abondamment et il s'y trouve une quantité incalculable de fleurs de toutes sortes.[2]

1. Presque toutes les tribus nomades des prairies se soumettaient à une forme de discipline qui devait être observée lorsqu'elles étaient en marche ou campées temporairement. A cette fin une police était chargée de maintenir l'ordre. Voir Journal de La Vérendrye (Archives, 1889) et Henry l'aîné (éd. Bain, 294) pour ce qui est des Assiniboines; le journal de Hendry (R.S.C., 1907) pour ce qui est des Blackfeet. Maximilian fait la description de ces soldats ou de cette police chez les Mandans.

2. Voir Maximilian. Liste des plantes collectionnées dans le territoire du Missouri, à la fin de son ouvrage.

Jeudi, 11. Nous avons traversé une chaîne de montagnes d'une largeur de trois milles environ et sur leurs sommets, gisait un amas de pierres qui paraissaient avoir été brûlées; une partie du roc s'était détachée des montagnes. Nous avons ensuite traversé une plaine assez unie, puis nous avons campé près d'un petit cours d'eau qui se dirige vers le nord-ouest; nous avions parcouru 12 milles environ et à cet endroit nous apercevons le petit Missouri à droite, à 4 milles environ dans la direction du S. O. Nous avons vu quelques serpents à sonnettes durant le trajet, mais nous n'en avons pas rencontré de grandes dimensions. Ce sont les premiers que j'ai vus dans les régions des sauvages et il ne s'en trouve pas plus au nord.

Vendredi, 12. Nous avons traversé aujourd'hui une plaine agréable et nous avons dressé nos tentes près d'un petit cours d'eau à 5 milles au S.O. de notre dernier campement.

Samedi, 13. Nous sommes partis à 9 heures et après avoir traversé une région montagneuse et aride et franchi deux petits cours d'eau, nous sommes arrivés à midi sur les bords du petit Missouri. Après l'avoir traversé, nous sommes allés camper à deux milles plus haut sur le bord de ce cours d'eau. La largeur de cette rivière, d'une rive à l'autre, est de ¾ d'acre environ; il y passe très peu d'eau et à plusieurs endroits l'on aperçoit le fond qui se compose de sable et de graviers. Quelques rares liards[1] croissent ci et là sur ses bords. Les élévations ont un aspect rude et aride; elles se composent d'une glaise blanchâtre qui ressemble à du roc à distance. Le terrain sur lequel [nous] étions campés, [était couvert] d'un tapis de......[2] épineux si épais que l'on ne savait où marcher; cet endroit est complètement dépourvu d'herbe. En somme l'aspect de cette région est loin d'être agréable. Nous avons parcouru 12 milles dans la direction du S. S. O. Il y a quelques jours j'ai donné quelques gouttes de Beaume de Turlington[3] à un enfant qui souffrait de colique et ce remède l'a immédiatement guéri. Cette guérison m'a valu une telle réputation d'habile médecin que je suis requis de guérir tous ceux qui sont malades dans le camp. Un homme est venu aujourd'hui me demander pour accoucher sa femme.

---

1. *Populus balsamifera.* Le cotonnier bien connu des plaines de l'ouest. Le mot français a servi de nom à la grande branche de la rivière Mackenzie.
2. Mot omis dans l'original.
3. Un vieux remède anglais encore en usage.

Dimanche, 14. Nous avons passé toute la journée à l'endroit où nous avons campé hier; les hommes ont fait sécher de la viande. J'ai remonté la rivière jusqu'à une certaine distance et j'ai constaté des traces de castor.

Lundi, 15. Nous avons traversé la rivière trois fois aujourd'hui, lorsqu'elle barrait la route que nous poursuivions dans la direction du S. S. O. et nous avons campé sur ses bords à 14 milles plus haut. Elle a le même aspect sous tous les rapports qu'à l'endroit où nous l'avons vue pour la première fois. Les sauvages ont tué quelques castors et j'en ai fait préparer deux par mes hommes pour les familiariser avec ce travail.

Mardi, 16. Nous sommes restés ici aujourd'hui. Les sauvages ont essayé de danser la danse des bœufs à la manière des B. Belley, mais ils ont bien mal réussi.

Mercredi, 17. Il a plu ce matin, mais à 11 heures le temps devenant beau, nous nous mettons en route et nous parcourons 9 milles en suivant la rivière dans la direction du S. S. O. Le lit et les bords se composent de roc solide et il y coule très peu d'eau. Il y a quelques arbres ici sur le versant de la colline.

Jeudi, 18. Je suis allé à la chasse pendant que l'on s'occupait de lever le camp. Nous avons tué un buffle et à 3 heures de l'après-midi nous sommes retournés du côté de la rivière où nous avons trouvé nos gens campés à 15 milles au S. O. de notre dernier campement. Le lit et les bords de la rivière se composent de roc; les plaines se composent d'une série continuelle de collines formées de roc dont le sommet et les côtés sont en partie couverts de pin rouge et de quelques autres variétés de bois, tels que le peuplier, l'orme, le frêne et une sorte d'érable.

Vendredi, 19. Nous avons fait halte une heure avant le coucher du soleil et nous avons campé près de la rivière après l'avoir remontée sur un parcours de cinq milles.

Samedi, 20. Quelqu'un étant malade, nous sommes restés ici aujourd'hui. Les bords de la rivière sont assez étendus et couverts de bois, tels que, le frêne, le liard et une sorte d'arbuste qui ressemble au frêne piquant et qui produit un fruit rouge de la grosseur d'un petit pois, un peu sur au goût mais qui n'est pas désagréable.

Dimanche, 21. Le camp est levé à 8 heures du matin et nous suivons le cours de la rivière sur un parcours de 15 milles dans la

direction du S. S. O. Le lit et les bords de la rivière sont formés de terre boueuse. J'ai aperçu un castor mort sur la rive. A cet endroit il est possible de traverser la rivière sans se mouiller en sautant sur de larges pierres disséminées dans son lit. Comme nous avons trotté continuellement aujourd'hui, les bagages ont subi des secousses telles sur le dos des chevaux, que mon thermomètre a été brisé. A cet endroit, nous avons laissé le petit Missouri à notre gauche; plus loin il semble se diriger du sud au nord. Nous sommes entrés dans la plaine et à 1 heure de l'après-midi après nous être dirigés dans la direction du S. O., nous campons sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans le petit Missouri. Nous apercevons les rives du "L. M.[1]" [petit Missouri]. Nous avons traversé deux petits cours d'eau; que sont à sec dans le moment, mais il s'y trouve des mares profondes où il y a des castors. Nous avons vu en grand nombre de buffles aujourd'hui.

Nous sommes restés deux jours à cet endroit. J'ai été très malade depuis quelque temps et si faible que je pouvais difficilement me tenir à cheval. Pour cette raison les sauvages ne se sont pas mis en route. J'ai acheté quelques castors.

Jeudi, 25. Nous sommes partis à 10 heures ce matin et après avoir suivi le petit cours d'eau près duquel nous étions campés, sur un parcours de 4 milles, dans la direction du S. O., nous avons campé. Vent du S. E.

Vendredi, 26. Nous avons traversé une chaîne de montagnes[2] dont les côtés et le sommet sont couverts de pins. Au pied se trouve plusieurs petits cours d'eau bien bordés de chênes et d'érables et à cet endroit croissent une grande variété de menthes qui répandent une odeur agréable. Nous avons traversé trois petits cours d'eau qui coulent dans la direction du N. et du N. O. et se jettent dans la rivière Powder[3] dont nous apercevions les rives sur le sommet des montagnes. Un vent très fort soufflait du N. O. et une tempête s'éleva durant la nuit. Nous avons franchi une distance de 22 milles dans la direction de l'O. et traversé une région très aride.

1. Little Missouri.
2. Les montagnes de la rivière Powder.
3. Une branche de la Yellowstone. Elle prend sa source au Wyoming dans les montagnes Big Horn et se jette dans la Yellowstone par environ 46° 46′ de lat. nord.

Samedi, 27. A midi nous avons atteint la rivière Powder après avoir parcouru 20 milles durant 6 heures dans la direction de l'ouest-quart sud-ouest. La largeur de la rivière est ici de $\frac{3}{4}$ d'acre environ; elle est d'une profondeur moyenne, mais elle semble avoir monté dernièrement car elle est couverte de feuilles et de bois. Des pointes larges couvertes de grands arbres s'avancent dans la rivière, mais il n'y a pas de broussailles et dès notre arrivée nous avons aperçu divers troupeaux de cerfs[1] à travers le bois. Il y a des barrages de castor tout le long de la rivière et les sauvages ont tué trois de ces animaux.

A notre arrivée ici, nous avons constaté que les plaines à l'ouest de la rivière étaient couvertes de buffles et que sur les rives se trouvaient un grand nombre de cerfs, d'antilopes[2] et d'ours; ces derniers sont presque entièrement jaunes et très féroces.[3] La région qui s'étend entre cet endroit et le petit Missouri est remarquablement aride et l'on y aperçoit guère d'autre végétation que des *Cornes de Raquettes*.[4] Nos chevaux étaient exténués par la faim. Il y a de l'herbe dans les bois, mais les plaines en sont dépourvues, et, de fait, celles-ci devraient plutôt être considérées comme des côteaux, car bien que l'on y rencontre peu de bois, il est impossible, excepté aux environs de la rivière, d'y trouver un terrain uni de un ou deux milles d'étendue. Le courant de la rivière est très fort et l'eau est si boueuse qu'elle n'est guère buvable. Les sauvages disent qu'il en est toujours ainsi et que c'est pour cette raison qu'ils l'ont appelée rivière Powder, car le vent de la côte[5] soulève et emporte un sable fin qui aveugle et salit l'eau. Il y a tout le long de la rivière, des bancs de sable considérables dont la longueur et la largeur couvrent plusieurs acres; le fond se compose aussi de sable et cette rivière coule dans la direction du N.E.

Dimanche, 28. Nous sommes restés ici durant toute la journée pour laisser paître les chevaux et les femmes ont été fort occupées à préparer les peaux des animaux qui ont été tués hier. J'ai fait l'acquisition de trois peaux de castor et d'une peau d'ours.

---

1. *Cervus canadensis*. Le cerf américain ou wapiti. Les traiteurs et les trappeurs français l'appellent *la biche*, ce qui explique ce nom donné à un lac dont il est souvent fait mention dans le Journal de Henry.

2. Antilope (*Antilocapra americana*). Voir la note précédente.

3. Ours gris (*Ursus horribilis*).

4. Probablement qu'il s'agit du cornouiller (*Cornus*).

5. Il s'agit du vent "Chinook" probablement.

Lundi, 29. Nous avons levé le camp le soir et nous sommes allés planter nos tentes à 4 milles plus haut sur la rivière après avoir marché dans la direction du S. O.

Mardi, 30. Nous sommes partis de bonne heure ce matin. Pendant que tout le monde suivait le cours de la rivière sur un parcours de 17 milles dans la direction du S. O., je suis allé à la chasse avec le chef et quelques autres. Nous avons blessé un *Cabrio,* un buffle et un animal qui portait de longues cornes,[1] mais nous n'en avons tué aucun. Le chef fit la remarque que quelqu'un avait jeté quelque mauvaise *medicin*[2] sur nos fusils et que s'il parvenait à le connaître, le coupable en mourrait.

La région est très montagneuse aux environs de la rivière mais elle ne semble pas l'être autant vers le nord. A deux milles environ du campement, du côté ouest de la rivière, commence une chaîne de montagnes élevées qui s'étend au nord et semble longue de 20 milles environ. De l'autre côté coule non loin la Tongu.[3] Une chaîne de collines sépare les deux rivières.

J'ai fait l'ascension de quelques montagnes très élevées sur le côté desquelles j'ai trouvé un grand nombre de coquilles de la variété *Cornu ammonys*,[4] appelées par quelques-uns "Snake Shell," ainsi qu'une sorte de pierres brillantes[5] gisant sur la surface du sol. Apparemment elles avaient été transportés par les eaux de pluie qui avaient détrempé la terre aux alentours. Il y en a de dimensions et de formes différentes; elles ont le clair et le brillant de l'aquarelle et réflètent avec autant de force qu'un miroir de même dimension. Ce sont certainement ces pierres qui ont valu à cette montagne le nom de "Shining Mountain."[6] Les collines sont accidentées, stériles, formées de roc et sur leur sommet ou aux alentours de celui-ci, se trouvent des couches de graviers rouges mouvants qui après avoir été lavés par les pluies donnent à ces endroits une teinte

---

1. Mouton des montagnes. (Ovis Montana).

2. Le sauvage attribue toujours sa malchance à la chasse à quelque mauvaise *medicin.* Voir Mackenzie (Masson, I, 373).

3. Rivière Tongue. Le nom sauvage était (Lazeka).

4. *Cornu Ammonis* ou Ammonite. Fossile cephalopode du genre nautilus.

5. Quartz.

6. La version de Larocque est peu probable. Il est plus raisonnable de supposer que ce nom—que les sauvages ont dû les premiers faire connaître aux Européens, doit son origine aux brillants pics couverts de neiges qui couronnent les rochers. Voir Thwaites' *Rocky Mountain Exploration,* chap. II.

rougeâtre. Sur plusieurs collines se trouve un amas de "calomid stone,"[1] dans lequel j'ai trouvé quelque fois de la pierre ponce.

Lorsque nous avons quitté le campement ce matin nous avons été arrêtés par un parti de soldats qui ne voulaient pas nous laisser partir, parce que, dirent-ils, une chasse générale devant avoir lieu, ils craignaient que notre départ ne donnât l'arlerte aux buffles. Néanmoins, la promesse du chef de ne pas chasser aux environs du camp, et la considération de ma présence les firent consentir à nous laisser partir, mais nous avons dû, pour éviter la jalousie, nous esquiver sans être aperçus.

Mercredi, 31. Nous sommes partis à 7 heures du matin et après avoir remonté la rivière sur un parcours de 13 milles dans la direction du sud, nous avons campé vers le milieu du jour, parce que le vent soufflait du sud et qu'il faisait très chaud. J'ai fait l'acquisition de quelques peaux de castor.

Jeudi, 1er août. La pluie et le tonnerre nous ont empêchés de partir aujourd'hui. Le niveau de la rivière s'est élevé de 6 pouces et l'eau est aussi épaisse que de la boue. Le courant n'est pas fort.

Vendredi, 2. Hier soir des coups de feu ont été tirés sur quelques enfants qui jouaient sur le bord de la rivière à quelque distance du camp. L'alarme se répandit dans le camp et des gardes furent installées pour la nuit, mais elles ne découvrirent rien. Il a plu abondamment durant la plus grande partie de la nuit. Nous avons levé le camp à 1 heure de l'après-midi et nous avons parcouru 9 milles en suivant le cours de la rivière dans la direction du sud. Les collines de chaque côté de la rivière sont plus rapprochées les unes des autres qu'elles ne l'étaient jusqu'à présent. Les rives ou bords ne sont ni aussi étendus ni aussi bien couverts de bois et l'herbe y a été complètement mangée par les buffles et les cerfs.

Samedi, 3. Nous sommes partis au moment où le soleil se levait. Le temps était beau, le vent soufflait du sud-est et nous avons campé à 1 heure de l'apsès-midi, après avoir marché dans la direction du sud. Nous avons, comme à l'ordinaire, suivi le cours de la rivière dont les coudes sont très brusques; ces derniers n'excèdent pas deux milles et plusieurs ne mesurent pas même un mille. L'état de la région indique que nous approchons des larges

1. Probablement 'calumet' stone ou 'pipestone.' Pierre à pipe.

montagnes et des sources de la rivière.[1] Quelques antilopes ou chevreuils ont été abattus aujourd'hui. Les dernières nuits ont été très froides.

Dimanche, 4. Nous n'avons levé le camp que tard le soir. Le matin, après avoir monté sur les hauteurs qui bordent la rivière, nous avons aperçu les Rocky Mountains[2] à une grande distance avec une lunette d'approche; nous pouvions facilement distinguer les précipices et les crevasses de même que les arbres dispersés sur les rochers. Nous avons transporté le camp à 4 milles plus haut sur la rivière après avoir marché dans la direotion du S. E.

Lundi, 5. Brume très épaisse ce matin et la nuit a été tellement froide que j'ai acheté deux peaux de buffles, parceque notre couverte ne nous préservait pas assez contre le froid pour nous permettre de dormir. Cependant le temps est très chaud au milieu du jour. Nous nous mettons en route à 7 heures; le vent souffle du nord-ouest et nous parcourons 12 milles en suivant la rivière dans la direction du sud. Nous atteignons l'endroit où la rivière Pine[3] se bifurque et coule ainsi sur un parcours d'un mille environ. L'eau de cette rivière qui provient des montagnes à peu de distance, est claire, excellente et très froide, tandis que celle de la rivière Powder est si boueuse que les sauvages ont dû [creuser] sur la rive afin de se procurer de l'eau pour boire. Nous avons laissé cette dernière rivière à notre gauche pour remonter la rivière Pine qui coule sur un lit de roc et dont la largeur est de 20 à 30 verges. Elle est parsemée de rapides et il y a peu de bois sur ses rives.

Mardi, 6. Nous avons levé le camp à 7 heures et nous parcourons 12 milles dans la direction du S.O. en remontant la rivière Pine. Devant nous sont les Rocky Mountains que nous avons en vue durant toute la journée. Le vent souffle du N. O. et le temps est brumeux. Un sauvage a blessé dangeureusement la femme d'un autre en lui tirant un coup de feu dans la poitrine.

1. Il s'agit du petit Missouri.

2. Lewis et Clark ont aperçu les Rocky Mountains quelques semaines avant Larocque, mais ni celui ci ni ceux-là ne peuvent réclamer l'honneur d'une découverte, puisqu'il y a déjà soixante-deux ans que La Vérendrye à accompli cet exploit. De fait Larocque n'a atteint que le "Big Horn" un fragment de la chaîne principale.

3. Il se trouvait un grand nombre de rivières et de cours d'eau qui portaient ce nom dans l'Ouest. On ne trouve nulle part ailleurs que celle-ci ait été appelée Pine. C'est une branche de la rivière Powder qui prend sa source dans le Big Horn.

C'est la jalousie qui l'a poussé à commettre cet acte. L'on s'occupe de ce cas au moment où je me prépare à partir. Ils semblent désirer que je m'éloigne. J'ai en ma possession 23 peaux de castor; à leur avis, c'est un nombre très considérable et beaucoup plus que nous n'avons besoin. Ils croyaient qu'après avoir vu les Rocky Mountains nous retournerions sur nos pas immédiatement, car ils ne peuvent comprendre que je puisse avoir l'intention d'y découvrir quelque chose. Il est bien difficile de les faire comprendre par des signes seulement, surtout en cette occurrence, parcequ'ils ne veulent pas comprendre.

Mercredi, 7. Nous sommes partis à 6 heures et après avoir marché dans la direction du sud nous avons dressé nos tentes à 9 milles plus haut sur le bord de la rivière. Les sauvages ont chassé et tué plusieurs buffles et une femelle est venue se réfugier parmi les chevaux où elle a été tuée. A 5 heures du soir nous nous sommes remis en route et après avoir marché contre le vent dans la même direction que le matin, nous campons à 5 milles plus haut.

Jeudi, 8. Nous avons parcouru 24 milles dans la direction du S. O. en suivant le cours de la rivière Pine. Plusieurs petits cours d'eau viennent s'y jeter à peu de distance les uns des autres. Un homme et un cheval ont été blessés par un ours mais les blessures ne sont pas dangereuses. Il y a beaucoup de fruits aux environs et des ours en grand nombre. Vent S. E. Nous sommes campés ici au pied de la montagne.

Vendredi, 9. Les sauvages sont allés à la chasse et sont revenus avec plusieurs peaux qui doivent être préparées pour confectionner des tentes. Le temps est couvert et le vent vient du sud. Les rapides sont très fréquents à cet endroit de la rivière; le courant est rapide entre ces derniers et le lit de cette rivière se compose de roc.

Samedi, 10. Quelques sauvages sont revenus de la chasse et ont apporté 9 peaux de castor que j'ai obtenues pour des perles. Même température que la veille.

Dimanche, 11. Ils ne savent pas quelle direction prendre en partant d'ici et pour cette raison il est décidé de rester où nous sommes jusqu'au retour d'un parti de jeunes gens envoyés du côté ouest des montagnes. Ils s'informent souvent de notre départ au sujet duquel leur anxiété est grande; ils demandent si je dois les quitter bientôt et aujourd'hui ils ont été plus importuns

que d'habitude. Ce que j'ai vu de leurs terres jusqu'à présent ne m'a pas appris ce que je tiens à savoir au sujet des castors. Je leur ai dit que je resterais avec eux 20 à 30 jours de plus; que je désirais beaucoup voir la rivière aux Roches Jaunes[1] et l'endroit où ils résident habituellement, sinon que je me trouverais dans l'impossibilité de revenir et de leur apporter ce dont ils avaient besoin. Ils admirent que c'était vrai, mais quand à mon ignorance de leurs terres, ils résolurent d'écarter cette objection en se réunissant quelques-uns d'entre eux pour dresser sur une peau préparée, je crois, une très bonne carte de leur contrée[2] sur laquelle ils m'indiquèrent les endroits où je pourrais les rencontrer aux différentes saisons de l'année. La seule raison qui leur fait désirer mon départ, c'est, je crois, leur hâte de recevoir les autres objets que j'ai en ma possession, car nous ne gênons en aucune façon ceux dont la tente nous sert d'abri. De plus ils prétendent nous être attachés, ils nous traitent bien et pleureront disent-ils lorsque nous les quitterons.

Lundi, 12. Les jeunes gens qui avaient été envoyés pour reconnaître, sont revenus et rapportent qu'il y a beaucoup de buffles et des fruits en abondance sur la rivière Small Horn,[3] qu'ils ont vu l'endroit où de leurs gens qui n'étaient pas allés au Missouri avaient campé récemment (9 huttes), qu'ils avaient traversé les montagnes et qu'ils n'avaient vu aucune trace d'ennemis de l'autre côté. Ensuite ils tinrent conseil et des harangues furent prononcées à l'effet de lever le camp le matin suivant et de se diriger du côté de la rivière aux Roches Jaunes.

Mardi, 13. Nous nous mettons en route à 8½ heures du matin. Nous avançons dans la direction de l'ouest le long de la montagne à travers des cours d'eau et des monts tels que je n'ai rien vu de semblable auparavant. Comme il est impossible de gravir ces monts avec des chevaux chargés nous sommes obligés de les contourner à mi-hauteur où nous courons le grand danger de rouler en bas, car ils sont tellement à pic que l'un des côtés du cheval qui porte du bagage effleure le côté du mont. Un faux pas

1. Ce nom français qui lui a été donné en premier lieu est probablement l'équivalent de celui qui lui avait été donné par les indigènes.

2. Tracer une carte est une tâche naturellement facile pour le sauvage. Il est constamment fait mention dans les narrations des explorateurs et des traiteurs, de l'habileté et de la précision de ces géographes indigènes.

3. C'est la petite "Big Horn" de Lewis & Clark.

du cheval serait certainement fatal à celui-ci et à son cavalier. Le vent qui soufflait du S. E. est tourné au N. O. durant la soirée et l'atmosphère est suffocante. Nous campons à midi sur un petit tributaire de la rivière Tongue dont l'eau est très claire et froide comme de la glace. Les sauvages ont tué deux ours aujourd'hui. J'ai fait l'acquisition de quelques peaux d'ours. J'ai vu quelques corneilles aujourd'hui et ce sont les seuls oiseaux que j'ai rencontrés depuis mon départ du Missouri, à l'exception de quelques piverts.

Mercredi, 14. Il a plu durant une partie de la matinée. Dès que la pluie a cessé nous nous sommes mis en route, mais il a commencé à pleuvoir de nouveau et la pluie est tombée sans interruption jusqu'à notre arrivée à une autre branche de la rivière Tongue où nous avons campé. Nous avons parcouru 10 milles environ dans la direction de l'ouest en suivant de près la montagne et nous avons traversé plusieurs petits cours d'eau qui se jettent tous dans la rivière Tongue. La plupart de ceux-ci étaient à sec et couvert d'une épaisse couche de saule blanc. Il n'y avait pas de barrage de castor, mais j'ai vu quelques grues.

Jeudi, 15. Temps beau et clair. J'ai fait l'acquisition de 8 peaux de castor et j'ai acheté un cheval pour lequel j'ai donné un fusil, 200 balles, un vêtement de flanelle, une chemise, une hache à un tranchant, une hache d'armes, un arc en fer, un peigne, un couteau-poignard, un couteau court, 2 "Wampoon hair pipes," un ......, deux haches, "one Wampoon shell, 40 B. Blue Beads, 2 Mass Barley Corn do" et une brasse de "W. S. Red Stroud.[1]" Nous sommes partis d'ici à 11 heures et après avoir parcouru 9 milles dans la direction du N. O. nous avons campé sur une autre branche de la rivière Tongue. Vent du N. O; temps beau et chaud. Les sauvages ont tué des buffles et quelques ours; mais ils ne chassent ces derniers que pour s'amuser car ils ne mangent leur chair que l'orsqu'ils y sont poussés par la nécessité. Tout le monde s'amuse présentement de la position d'un ours que l'on a fait pénétrer dans un fourré; après l'avoir mis au supplice pendant longtemps ils l'ont tué. Ils enlèvent rarement la peau de cet animal.

1. Couverte grossière de flannelle fabriquée à Stroud, Gloucestershire et qui a été très en vogue à une époque pour faire la traite. Dans son journal du Missouri (Masson) Larocque fait mention qu'il a livré une brasse de "Hudson's Bay red strouds."

Vendredi, 16. J'ai acheté une selle et une [bride] pour le cheval dont j'ai fait l'acquisition hier, et en retour j'ai donné de la poudre pour 40 coups de fusil, car il me reste peu de balles. "I gave 20 pounds Powder for a Beaver only, 1 Knife, I sell 2 Beavers, 10 String Blue Beads, 1 Beaver and so on." Nous avons parcouru 15 milles dans la direction du N. O. en suivant la montagne comme à l'ordinaire; nous avons traversé trois petits cours d'eau qui se jettent dans la rivière Tongue où nous sommes arrivés à 1 heure de l'après-midi. Nous l'avons traversée à gué et nous avons campé sur le côté nord. Du côté N. et N. E. se trouve entre cette rivière et la rivière large Horn, une petite montagne qu'ils appellent Wolf Teeth[1] (*Se la* dans le langage des Rocky Mountains et *Seja* dans celui des Big Belley). Beau temps, vent du N. O.

Samedi, 17. Les sauvages ayant fait la chasse hier, le camp n'a pas été levé et nous avons passé la journée ici. Il y avait plusieurs ours aux alentours attirés par les cerises sauvages[2] et les autres fruits qu'il y a ici. Les bords de la rivière sont couverts de fiente d'ours comme les abords d'une étable le sont de fumier de bestiaux. Un grand nombre de cerisiers de grande taille sont brisés par ces animaux. Les sauvages en tuent un ou deux presque tous les jours. La rivière Tongue est étroite ici; sa largeur est de 20 pieds environ et sa profondeur de deux pieds dans les parties les plus profondes des rapides. Elle va se jeter dans la rivière Roches Jaunes et plusieurs petits cours d'eau viennent s'y déverser sur son parcours. Il s'y trouve des pointes de terre assez étendues et bien garnies de bois, savoir:........et de l'érable.

Dimanche, 18. Nous sommes partis à 7 heures et nous . ous sommes dirigés vers le nord. A midi nous nous sommes arrêtés sur une branche de la petite rivière Horn et la plupart des sauvages se sont rendus jusqu'à cette dernière pour faire la chasse. Nous sommes repartis à 2½ heures de l'après-midi et après avoir traversé la rivière nous avons campés sur l'autre rive où nous avons trouvé ceux qui étaient allés à la chasse bien approvisionnés de viande fraîche. Nous avons parcouru 15 milles aujourd'hui et

1. La rivière Tongue coule à travers une petite chaîne de montagnes appelées "Chetish ou Wolf." Une autre petite chaîne appelée montagnes Rosebud, s'étend entre la rivière Tongue et la rivière Big Horn. Larocque veut parler de l'une ou de l'autre.

2. Le cerisier sauvage (*Prunus Virginiana*) se trouve partout sur le haut Missouri et sur la rivière aux Roches Jaunes.

bien que nous soyons encore à proximité de la montagne, nous nous en sommes éloignés un peu plus qu'à l'ordinaire.

Lundi, 19. Depuis que nous sommes à proximité de la montagne, plusieurs femmes ont déserté avec leurs amoureux pour s'envoler vers leurs belles tentes de l'autre côté. Il n'y a pas d'animaux dans la montagne ni sur l'autre côté, et, pour cette raison, ils ne sont par enclins à prendre cette direction, bien que la désertion de leurs femmes les y attire fortement. Des harangues furent prononcées deux fois à l'effet de faire lever le camp et un contre-ordre fut donné avant que les tentes fussent pliées. Ce malentendu est causé par la désertion de la femme du "Spotted Crow" qui dirigeait notre itinéraire, car celui-ci désire que nous allions d'un côté tandis que le chef des autres bandes veut que nous allions de l'autre. Depuis que je suis avec eux, la jalousie a été cause que des chevaux ont été tués et que des femmes ont été blessées. Un sauvage Snake a tué sa femme d'un coup de feu aujourd'hui et il semble que ce n'est pas sans raison, car c'est la troisième fois, dit-on, qu'il la trouvait avec son séducteur. La petite rivière Horn coule à l'est de la montagne et forme à l'endroit où nous sommes un coude nord-quart-nord-est, puis contournant le 'Wolf Teeth,' elle se jette dans la grande rivière Horn. Le lit de la rivière est formé de roc, l'eau qui y coule en rapide continuel est claire et froide comme de la glace. Le terrain est aride et sur les bords de la rivière se trouve un peu de bois de la même sorte que celui dont il y a déjà été fait mention. J'ai fait l'acquisition de 6 castors.

Mardi, 20. Nous sommes partis dans la direction de l'ouest et après avoir parcouru 3 milles, nous avons campé dans un magnifique endroit où il y avait de l'herbe en abondance pour les chevaux. J'ai fait l'acquisition de 3 castors.

Mercredi, 21. J'ai fait cadeau de quelques articles au chef et à quelques autres personnages importants. Nous avons passé toute la journée ici. Il y a beaucoup de frêne et presque tout le monde en a profité pour fabriquer des manches de fouet. C'est pour cette raison qu'ils sont venus à cet endroit, car le frêne se trouve rarement ailleurs. J'ai remarqué des barrages de castor sur cette rivière.

Jeudi, 22. La nuit dernière il s'est formé une couche de glace de l'épaisseur d'un papier sur l'eau accumulée dans les cavités lais-

sées par le passage des chevaux. J'ai été appelé à un conseil tenu sous la tente du frère du chef. Le "Spotted Crow" a abandonné la charge de diriger notre itinéraire et un homme âgé s'est chargé de cette tâche. Ce dernier m'a dit qu'il avait l'intention de suivre la route habituelle qui conduit à la rivière aux Roches Jaunes. J'ai fait l'acquisition de 8 castors des sauvages Snake qui avaient en leur possession une chaudière ou pot fabriqué avec une pierre solide. Ce vase qui avait 1½ pouce d'épaisseur et contenait 2 gallons environ avait été fabriqué sans autre instrument qu'un morceau de fer.

Vendredi, 23. Nous avons levé le camp à 11 heures de la matinée, et après avoir marché un mille dans la direction du N. E. "N. O. 6 de," nous avons campé sur l'une des branches de la rivière......[1] où il y a des barrages de castor et d'autres traces de ces mammifères. J'ai fait l'acquisition de 4 castors. Vent du S. E. Les seuls endroits où il est possible de traverser la montagne se trouvent aux sources de cette dernière rivière et de la rivière Tongue.

Samedi, 24. Ce matin nous avons été alarmés par la nouvelle que trois sauvages avaient été aperçus sur la première partie de la montagne, que trois buffles étaient poursuivis et que deux coups de feu avaient été entendus du côté de la grande rivière Horn. Trente hommes sellèrent leurs chevaux et partirent immédiatement pour se rendre compte de se qui se passait, tandis que les autres se tenaient prêts à les suivre en cas de nécessité. Quelques-uns revinrent au bout de quelques heures et rapportèrent qu'ils avaient vu 35 personnes à pied qui s'avançaient sur les bords de l'une des branches de la grande rivière Horn. En moins de temps qu'il en faut pour le raconter, tous avaient quitté le camp, et à l'exception de quelques vieillards et de quelques femmes, le reste s'était élancé à la poursuite. Je les ai accompagné, mais comme tous ne purent partir au même moment ni se tenir ensemble car il y avait des chevaux moins rapides que les autres, les plus avancés cessèrent de galoper sur une hauteur et mirent leurs chevaux à un trot modéré pendant que les autres s'avançaient. La danse[2] eut lieu quand le chef arriva. Celui-ci et sa bande ou une partie de cette dernière passèrent deux fois au galop devant le front

1. Le nom est illisible.
2. Danse de guerre. Voir Maximilian, II, 291 *et seq.*

de la masse qui continuait d'avancer au trot, pour arrêter l'élan de celle-ci pendant que l'un des amis du chef, son aide de camp je suppose, prononçait une harangue. Tous avaient revêtu leurs meilleurs habits. Un grand nombre étaient accompagnés de leurs femmes qui portaient leurs armes et devaient les leur remettre au moment du combat. Il y avait aussi plusieurs enfants mais ceux-ci pouvaient se tenir en selle. En avant de nous, quelques jeunes gens se tenaient sur différentes hauteurs et nous indiquaient par des signes de quel côté nous devions nous diriger.[1] Après l'arrivée de tous les chefs qui prononcèrent leurs harangues, chacun s'élança immédiatement à la poursuite du côté où l'appelait son instinct. La région est très montagneuse et sillonnée de larges cours d'eau dont les rives sont bordées de roc, ce qui permettait à ceux qui étaient poursuivis de ce réfugier dans des endroits où il était impossible de pénétrer avec les chevaux et de s'y cacher. Tous s'échappèrent à l'exception de deux des plus avancés, qui envoyés comme éclaireurs s'étaient plus rapprochés de nous que les autres sans nous apercevoir. Après une longue poursuite, ils furent entourés puis tués et scalpés en un clin d'œil. Lorque je suis arrivé auprès des corps, j'ai constaté que le cuir chevelu et les doigts de la main droite avaient été enlevés et que celui qui avait fait le coup était parti (?). Ils empruntèrent mon couteau de chasse pour couper la main gauche et me le rendirent tout couvert de sang en témoignage d'estime et m'exprimèrent le désir "to......at him." Hommes, femmes et enfants se pressaient pour voir les cadavres et goûter du sang. Chacun désirait poignarder ces corps pour montrer ce qu'il aurait fait s'il les avait rencontrés vivants et répandre ensuite sur ces restes l'insulte et l'outrage dans un langage horrible. En peu de temps il devint difficile de reconnaître dans ces débris la forme d'un corps humain. Tous les jeunes gens avaient attaché un morceau de chair à leur fusil ou à leur lance, puis ils reprirent en chantant la route du camp et montraient ces trophés avec orgueil à toutes les jeunes personnes qu'ils rencontraient. Quelques femmes avaient un membre entier suspendu à leur selle. Le spectacle de telles cruautés me fit frémir d'horreur et les sentiments que j'avais éprouvés en partant avaient fait place à un état d'esprit bien différent.

1. Maximilian, III, 300 *et seq*—Notes sur le langage par signes des sauvages.

Dimanche, 25. La danse du scalpe a absorbé la nuit entière et les scalpes ont été promenés en procession durant le jour.

Lundi, 26. Il a plu ce matin comme hier, mais à midi le temps devenant beau nous partons dans la direction du S. O. Beau temps, vent du S. E. Nous avons campé dans la montagne à 9 milles de notre dernier campement, sur une petite rivière dans laquelle il passait peu d'eau mais où il y avait des barrages de castor en grand nombre. Les jeunes gens ont paradé toute la journée avec les scalpes attachés à la bride de leurs chevaux, chantant et marchant en cadence au son du tambour et du *Sheskequois*[1] *or Rattle.*

Mardi, 27. Nous avons passé toute la journée ici. Dix jeunes gens ont été envoyés pour observer les mouvements de ceux qui ont été mis en fuite dernièrement, car l'on craint une attaque après avoir relevé les traces d'un parti nombreux sur la grande rivière Horn. Dans la soirée la nouvelle arriva que des buffles étaient en fuite sur la grande rivière Horn et des harangues furent prononcées à l'effet de monter la garde autour du camp.

Mercredi, 28. Deux heures avant le jour, les sauvages sellèrent leurs chevaux qu'ils placèrent aux portes de leurs tentes, et après avoir mis tous leurs jeunes enfants à cheval et les avoir attachés aux selles, ils dormirent le reste de la nuit. Ils chargèrent aussi quelques chevaux de leurs objets les plus précieux, tandis que dans l'attente d'une attaque, ils étaient assis dans leurs tentes avec leurs armes à la main et leurs chevaux sellés aux portes. Lorsque le jour paru, rien n'étant survenu, ils enlevèrent leurs enfants et déchargèrent leurs chevaux. Quatre jeunes gens arrivèrent à 9 heures et rapportèrent qu'ils n'avaient trouvé aucune trace d'ennemi, mais qu'il y avait un grand nombre de buffles entre la grande rivière Horn et la rivière aux Roches Jaunes.

Jeudi, 29. Nous avons levé le camp ce matin et nous avons marché dans la direction de l'ouest-quart-nord-ouest. Les chefs ont prononcé des harangues continuelles durant toute la nuit, harangues qui avec le chant et la danse rendaient le sommeil impossible. Nous avons dressé les tentes à 20 milles environ de notre dernier campement, sur un petit cours d'eau qui se jette dans la grande rivière Horn.

---

1. Catlin donne à castagnettes le nom de She-she-quois; celui dont on se servait habituellement était fabriqué avec de la peau crue à laquelle on attachait des cailloux qui produisaient un bruit aigu servant de mesure pour les danses et les chansons des sauvages. Voir gravure 101½, p. 210, Catlin, I.

Vendredi, 30. Après avoir parcouru 5 milles environ dans la direction de l'ouest, nous campons sur la grande rivière Horn à peu de distance du pied de la montagne et de rochers très élevés.

Samedi, 31. Nous avons passé la journée au même endroit. Quelques jeunes gens envoyés en éclaireurs sont revenus d'un camp abandonné qui se composait de 30 huttes où ils ont trouvé des habits de chef, "N. B. Straud" des coquilles de colliers et autres articles qui semblent avoir été laissés à la suite d'une panique, par ceux qui avaient occupé ces tentes. Telle est l'opinion des sauvages à ce sujet, mais je crois que ces objets avaient plutôt été présentés à l'être suprême comme une offrande que les sauvages font souvent; ils réunissent ces objets en trois paquets bien enveloppés et ce sont paquets que nos jeunes gens ont trouvés. Cette rivière est large et profonde; l'eau est claire et le courant est fort. Son lit se compose de pierres et de graviers et à ½ mille du camp, elle coule entre deux gros rochers où elle gagne proportionnellement en profondeur les ¾ qu'elle perd de sa largeur. La rivière n'a pas d'abords à cet endroit car les rochers la surplombent perpendiculairement. La sensation de vertige éprouvée en contemplant la rivière du sommet de ces rochers, est horrible.[1] Celle-ci paraît passablement étroite et coule avec une grande rapidité sous nos pieds. Je ne me suis pas aventuré à regarder l'onde écumante sans avoir une pierre pour appui afin de ne pas tomber. Cette rivière ne prend pas sa source dans cette montagne; elle traverse les montagnes et vient d'une chaîne de montagnes voisines.[2] A 30 ou 40 milles au-dessus de cet endroit il y a dans cette rivière une chute où règne un Manitoin[3] ou diable. Ces sauvages disent que c'est un homme-loup qui vit dans la chute et en sort pour dévorer toute personne ou bête qui s'approche trop près. Ils prétendent qu'il est impossible de le tuer parce qu'il est à l'épreuve des balles. J'ai trouvé une corne de bélier en longeant la rivière, d'une longueur de 5 empans et qui pesait beaucoup. Il

1. Le récit semble indiquer qu'il s'agit du "Big Horn Cañon" mais il est évident que Larocque se trouvait bien au dessous de cet endroit.

2. La rivière Big Horn prend sa source au Wyoming dans la chaîne principale des montagnes Rocheuses. Elle contourne l'extrémité nord-ouest de la chaîne de Big Horn.

3. Manitou ou plutôt Windego. Des centaines de chutes d'eau ont été considérées comme le refuge de ce pitoresque mais sanguinaire esprit. Sous des formes variées et sous des noms différents le Windego se rencontre de l'Atlantique au Pacifique.

semble que l'animal qui la portait a dû mourir de vieillesse, car le petit bout était beaucoup usé et séparé en plusieurs fragments, ce que je n'ai observé chez aucun de ces animaux qui ont été tués et dont les cornes n'atteignaient pas cette longueur.

La montagne ici se compose de roc solide; la plus grande partie est aride et dénudée, à l'exception de quelques endroits où il se trouve quelques pins rouges. Les côtés de certaines "Coulées" sont aussi unis et perpendiculaires qu'un mur et d'une hauteur extraordinaire. Ces rochers perpendiculaires renferment à certains endroits des enfractuosités qui ressemblent tantôt à des niches où l'on place des statues, tantôt à des portes d'église ou à des voûtes. En somme, le tout est grand et imposant. Sur certaines parties de ces rochers se présentent aux regards des tableaux admirables, mais les endroits les plus élevés sont inaccessibles. On y voit la grande rivière Horn serpenter à travers une plaine unie de 3 milles de largeur environ et l'on peut suivre son cours à une grande distance, non loin de son point de rencontre avec la rivière aux Roches Jaunes.

Dimanche, 1er sept. Nous avons quitté cet endroit et nous sommes allés dresser nos tentes 3 milles plus bas où nous avons passé deux jours. Il est arrivé ici un sauvage Snake qui avait été absent depuis le printemps et avait vu une partie de sa tribu qui avait fait des échanges avec les Espagnols. Il a apporté une bride espagnole, une hache d'armes, une grande couverte épaisse rayée de blanc et de noir et quelques autres articles. Un Big Belley a fait la pêche ici et en très peu de temps il a pris 14 "moyens Cat fish."

Les scalpes ont donné lieu a beaucoup de danse encore. Il y a plusieurs îles dans la rivière ici, mais la plupart ne sont que des amas de sable. A travers les pointes couvertes de bois qui s'avancent dans la rivière l'on aperçoit la plaine où il y a beaucoup de bois à certains endroits. Les feuilles commencent à tomber.

Mercredi, 4. Nous nous mettons en route dans la direction du N. O. et après avoir parcouru 15 milles nous avons dressé les tentes sur un petit cours d'eau qui se jette dans la grande rivière Horn. Après nous être écartés de la rivière nous avons traversé une plaine unie de 4 ou 5 milles, puis nous avons rencontré une région montagneuse et aride.

Jeudi, 5. Nous avons suivi la même direction que la veille et nous avons campé sur un très petit cours d'eau qui ressemble au précédent et se jette dans la même rivière.

Vendredi, 6. Nous avons levé le camp de bonne heure et nous sommes arrivés à 11 heures à la rivière Mampoa ou Shot Stone[1] d'où les sauvages sont partis pour la chasse, car nous avons vu un grand nombre de buffles en nous rendant ici. Les montagnes ci-après sont situées comme suit:—

Au S. E. celle que nous avons suivi à partir de la rivière Pine; au S. la montagne appelée Amanchabé Clije et au S. O. la montagne Boa [ou Bod]. Cette dernière était à peine perceptible à cause d'un épais brouillard qui l'enveloppait.

Samedi, 7 Nous sommes restés ici durant toute la journée. Les femmes ont employé le temps à faire sécher les langues et les meilleures parties de la viande et à préparer des peaux pour une grande fête qui doit avoir lieu. En même temps ils célèbrent leurs exploits de guerre.

Dimanche, 8. Je suis parti de bonne heure ce matin avec deux sauvages pour visiter la rivière aux Roches Jaunes et les parties environnantes. J'avais l'intention de retourner ensuite vu que les sauvages doivent prendre une route très détournée pour se rendre à cet endroit. Nous n'étions pas encore à mi-chemin lorsque nous avons rencontré des buffles et mes guides se mirent à chasser avec tant d'ardeur qu'ils ne me conduisirent pas où je voulais aller. Nous sommes revenus au camp le soir avec de la viande, mais nous avons dû voyager à la pluie, car il a plu depuis midi jusqu'au soir. Les sauvages m'ont montré une montagne et m'ont dit que celle-ci était située dans la direction de chutes du Missouri et qu'elle n'en était pas très éloignée.[2] Nous avons remarqué à certains endroits les indices récentes de deux campements de sauvages étrangers. A la porte de la plus grande tente il y avait 7 faisceaux de bâtons. Comme chaque faisceau contenait dix bâtons il s'ensuit que le camp se composait de 70 tentes.

Lundi, 9. J'ai acheté un cheval. La nouvelle arrive que quatre étrangers ont été vus, que ces derniers ont constaté notre

---

1. Rivière Manpoa ou Shot Storm—Larocque l'appelle plus loin "Shannon's Creek" un petit tributaire de la Yellowstone.

2. Ce ne doit pas être exact, car les grandes chutes du Missouri se trouvent à une distance de 200 milles en ligne droite de l'endroit où se trouvait alors Larocque.

présence et qu'ils se sont cachés. Un jeune homme est arrivé le soir; il avait rencontré un Big-Belley[1] du "fort de prairie" avec lequel il avait conversé (je ne puis pas dire qu'ils se sont parlé, puisque l'un ne comprenait pas la langue de l'autre et que la conversation avait lieu par signes). Ils essayèrent l'un et l'autre de se faire suivre à leur camp respectif, mais la crainte empêcha les deux hommes de faire cette démarche. Les B. B. sont campés sur la grande rivière Horn derrière la montagne. Ils occupent 275 à 300 huttes et c'est avec des sentiments pacifiques qu'ils sont venus dans cette région.

Mardi, 10. Le camp est levé à 9 heures et nous nous dirigeons dans la direction du N. O. vers la rivière aux Roches Jaunes, où nous arrivons à 2 heures de l'après-midi[2] après avoir parcouru 16 milles. Nous nous sommes rendus jusqu'à une grande île dans laquelle nous avons campé. Le courant de cette belle et grande rivière est très fort; les sauvages disent qu'il ne s'y trouve pas de chute. Il est difficile d'y trouver des endroits guéables bien que l'eau y soit à son niveau le plus bas. Les abords sont étendus et bien couverts de bois.

Mercredi, 11. Cinq Big Belleys sont arrivés et sont venus à notre hutte qui est celle du chef. Ils ont apporté des paroles de paix de la part de leur nation et disent qu'ils sont venus pour se procurer des chevaux. Les sauvages les ont bien accueillis et leur ont fait présent de divers articles. Ils m'ont dit que l'hiver dernier ils avaient trafiqué avec M. Donald qu'il m'ont désigné comme le 'Bras-Croche'[3] J'ai fait le tour de l'île sur laquelle nous sommes campés; elle a 5 milles de circonférence et quelques parties sur le côté nord sont abondamment couvertes de bois. Les castors ont rasé une étendue de bois de cinquante pieds environ. Les occupants de 9 cabanes, qui avaient été laissés ici le printemps dernier

---

1. Les sauvages Fall de la Saskatchewan (Atsinas).

2. Il a atteint la rivière aux Roches Jaunes au dessous de Pryor's Fork.

3. John McDonald connu parmi les traiteurs et les sauvages comme le "Bras Croche" à cause de son bras difforme. Il a écrit une série de notes autobiographiques excessivement intéressantes, 1791-1816—voir Masson, II, 1-59. Comme il les a écrites à l'âge de 85 ans, l'on ne peut toujours y ajouter foi à l'égard des dates. Il dit qu'il a construit la maison New Chesterfield (sur la Saskatchewan du sud, à l'embouchure de la Red Deer) en 1805, puis il décrit l'arrivée de sauvages "Mississourie" (évidemment les 'Big Bellys' dont parle Larocque) vers l'époque de Noël de cette même année. Le journal de Larocque indique sûrement qu'il s'agissait de 1804.

se sont joints aux autres; ils ont quinze tentes aujourd'hui. Ils étaient campés sur le côté opposé de la rivière.

Jeudi, 12. J'ai fait l'acquisition de six gros castors des sauvages Snake. Nous avons traversé de l'île sur le côté ouest de la rivière, puis nous avons parcouru 9 milles en remontant dans la direction du S. O. et nous avons campé sur une pointe où ils préparent habituellement "their fall medicine."

Vendredi, 13. J'ai acheté un arc en corne, quelques flèches, une selle et "pichimon,"[1] une partie de tente et quelques-unes de ces perles en verre bleu qu'ils ont reçus des Espagnols et auxquelles ils attachent une telle valeur qu'ils échangent un cheval contre 100 de ces perles.

Samedi, 14. Après avoir visité les terres des sauvages Crow pour constater s'il y avait des castors comme on l'avait rapporté et avoir engagé ceux-ci à leur faire la chasse, conformément aux instructions reçues de M. Chaboillez, je me prépare à retourner sur mes pas. J'ai réuni les chefs en conseil et après avoir fumé je les ai informés que jallais partir, que j'étais content d'eux et de leur conduite à mon égard et que je reviendrais au milieu d'eux l'automne prochain. Je leur ai demandé de tuer des castors et des ours durant tout l'hiver parce que je reviendrais pour trafiquer avec eux et leur fournir ce dont ils avaient besoin. Je leur ai dit d'autres choses encore pour les convaincre qu'ils retireraient des profits à faire la chasse aux castors, puis nous nous sommes occupés des moyens de nous reconnaître l'automne prochain et de savoir comment je les retrouverais. Il a été entendu que si je ne les rencontrais pas sur l'île à mon arrivée, je me rendrais sur la montagne appelée Amanchabé Chije où j'allumerais 4 feux différents 4 jours de suite et qu'alors ils viendraient nous rejoindre, (car la montagne est très élevée et un feu peut être aperçu à une grande distance), mais quatre d'entre eux seulement devaient venir et si un plus grand nombre s'avançaient, nous devions nous tenir sur la défensive car se serait d'autres sauvages. Dans le cas où j'allumerais moins de trois feux, ils ne viendront pas parcequ'ils croiront que des ennemis seront là. Ils m'ont dit que durant l'hiver on peut toujours les trouver à l'endroit où se trouve un

1. Ou pichimoni; la copie n'est pas distincte. C'est peut-être le nom d'une bride en langue Crow. C'est peut-être encore une mauvaise épellation ou transcription de pemmican, mélange de viande pilée et de gras fondu qui constituait une partie si importante de l'attirail des traiteurs.

parc au pied de la montagne ou aux environs. Le printemps et l'automne ils se trouvent toujours sur cette rivière et l'été sur les rivières Tongue et Horse.[1]

J'ai en ma possession 122 peaux de castor, 4 peaux d'ours et deux peaux de loutre que j'ai achetées non en considération de ce qu'elles valent (parceque ce sont toutes des peaux d'été) mais pour montrer aux sauvages la valeur que j'attache aux peaux de castor et aux effets que nous leur donnons. Avec les présents que je leur ai faits je crois avoir réussi à gagner leur bienveillance.

Je ne leur ai jamais rien donné sans leur faire entendre que j'attendais quelque chose en retour. Si nous leur avions donné davantage ils auraient pensé que nous avons des marchandises en grande abondance et auraient accordé aucune valeur à celles-ci. Les sauvages qui ont rencontré quelques blancs seront plus satisfaits de recevoir quelques articles seulement, car ils attachent peu de prix ou aucune valeur à ce qui leur est donné trop libéralement. C'est pourquoi j'ai acheté leurs peaux d'ours et en même temps je voulais pouvoir prouver qu'il y a des castors dans cette région sans compter qu'il était avantageux de distribuer nos articles à ceux qui le méritaient le plus, c-à-d aux moins paresseux.

Nous sommes partis à 2 heures avec deux chefs qui nous ont accompagnés jusqu'à 8 milles environ, alors que nous nous sommes arrêtés pour fumer le calumet d'adieu. Ils nous ont ensuite embrassés et après nous être serré mutuellement la main, nous nous sommes séparés. Ils nous ont suivi à distance jusqu'à un mille environ, ralentissant graduellement leur marche. Ils pleuraient ou faisaient mine de pleurer et lorsque nous fûmes hors de vue à peu près, ils nous tournèrent le dos et s'en retournèrent. Au moment du départ ils nous promirent qu'aucun de leurs jeunes gens ne nous suivrait et après avoir pris le ciel et la terre à témoin de leur sincérité, ils dirent qu'ils avaient écouté attentivement mes paroles et qu'ils feraient ce que je leur avais demandé. Ils me firent jurer de la même manière que je reviendrais et que je n'avais rien dit de faux (certainement que je n'avais pas alors et que je n'ai pas aujourd'hui l'intention de violer mon serment, car si je ne tiens pas les promesses que je leur ai faites, ce ne sera pas ma faute).

1. Il s'agit peut-être du "Pumpkin Creek" l'une des branches principales de la rivière Tongue.

Nous avons parcouru 20 milles dans la direction du N. E. Un peu avant le coucher du soleil nous avons été surpris par un orage qui nous à forcés à rejoindre un endroit de la rivière où nous avons campé et passé la nuit. Nos chevaux ont été effrayés et c'est avec difficulté que nous avons réussi à les rassembler. Nous avons fait le guet durant la nuit.

Dimanche, 15. Nous avons marché dans la direction du N. E. et après avoir traversé la rivière 'Roche Jaune' à 9 heures, nous avons continué notre route sur la rive sud. A 10 heures nous avons traversé la rivière Manpoa à l'endroit où elle se jette dans la rivière aux Roches Jaunes. La rivière Manpoa ou Short Storm a une largeur de 10 pieds environ et il y passe très peu d'eau. Elle prend sa source à peu de distance dans 'Amanabe Chief' et l'on trouve du bois le long de ses rives surtout près de la montagne. Il y a des castors sur le côté est de cette rivière et près de l'endroit où elle se jette dans la 'Riv. Rocher Jaune,' se trouve un rocher blanchâtre perpendiculaire sur lequel est dessiné avec de la terre rouge une bataille entre trois personnes à cheval et trois autres à pied.[1] A 2 heures de l'après-midi nous somme arrivés à une haute montagne située sur le côté de la rivière et que les natifs appellent Erpian Macolié; nous nous sommes arrêtés là pour faire reposer nos chevaux et nous avons tué un buffle femelle. Nous sommes repartis une heure avant le coucher du soleil et il faisait nuit lorsque nous avons campé sans faire de feu, de crainte d'êtredécouverts par des voleurs de chevaux ou des ennemis. De Manpoa jusqu'à cet endroit nous avons suivi la direction de l'est. Nous avons vu des buffles et des cerfs en grande quantité. Vent du S. O.

Lundi, 16. Forte gelée la nuit dernière. Temps couvert. Neuf milles dans la direction du N. E. Nous nous arrêtons pour faire cuire des aliments pour la journée, car nous ne faisons pas de feu la nuit. Des buffles et des cerfs en grande quantité. Il a

---

1. En descendant la Yellowstone au mois de juillet 1806, le capitaine Clark visita un rocher remarquable près du confluent du Shannon Creek et de la Yellowstone. Dans la description qu'il en fait, il dit "que ce rocher mesure quatre cents pas de circonférence environ, que sa hauteur est de deux cents pieds et qu'il n'est accessible qu'au nord-est, les autres côtés n'étant que des falaises perpendiculaires composées de roc graveleux légèrement coloré. Les sauvages ont gravé des figures d'animaux et fait d'autres dessins sur les côtés de ce rocher et sur le sommet s'élèvent deux amas de pierres." Il donna le nom de "Pompey's Pillar" à ce rocher remarquable, nom qui sert aussi à le désigner sur sa carte. C'est apparemment le même rocher dont Larocque fait mention et la rivière Manpoa dont il parle est le Shannon Creek de Clark.

plu jusqu'à 3 heures de l'après-midi alors que le temps devenant beau, nous sommes venus camper près des rochers de la grande rivière Horn où nous sommes arrivés à 8 heures du soir.

Mardi, 17. Ce matin nous avons traversé la rivière de bonne heure. Ses pointes ici sont larges, magnifiques et abondamment couvertes de bois. Nous avons passé à travers une région abominable et nous avons désespéré plus d'une fois d'en sortir, car nous y avons rencontré des rochers qu'il était impossible d'escalader ou de contourner. En sorte que nous étions obligés de retourner sur nos pas pour suivre un autre chemin où nous rencontrions les mêmes difficultés. Finalement nous avons gravi la montagne, mais une fois sur le sommet de celle-ci notre position n'était guère plus encourageante, car il nous fallait souvent décharger nos chevaux et transporter nos bagages nous-mêmes, puis faire franchir des........[1] de rocher à nos chevaux légers, leur faire longer des précipices et courir le danger de les perdre. Enfin à 3 heures de l'après-midi nous étions sortis de notre mauvaise position et sur le bord d'un rocher nous pouvions voir un terrain uni devant nous, mais le soleil se coucha avant qu'il nous fût donné de rencontrer un chemin praticable pour opérer notre descente. Il nous a fallu encore décharger nos chevaux et transporter nos bagages sur une partie du parcours, pendant que les chevaux durent franchir 25 verges environ en se laissant glisser sur la croupe. Nous avons brisé quelques-unes de nos selles et nous avons rejoint la plaine au moment où le jour paraissait, puis nous avons campé un peu plus loin sur le bord d'une rivière. Il est probable que si nous avions eu un guide, nous aurions évité ces rochers , tandis que notre ignorance de la route nous y a conduit et qu'une fois engagés dans cette impasse, il était aussi difficile de rétrograder que d'avancer. Nous n'avons pas suivi de direction déterminée, car pour nous dégager nous avons dû marcher en tout sens. Nous avons tué un cerf.

Mercerdi, 18. Ce matin nous avons aperçu à 9 milles au sud les pointes couvertes de bois où nous avons campé la nuit dernière; nous en étions séparés par la rivière d'un côté et par les rochers de l'autre. J'ai entendu hier le bruit des chutes ou Great Rapids,[2]

---

1. Illisible; c'est peut-être "channels" dans le sens de "chasms"—ravins.
2. L'on ne saurait dire de quelle chute Larocque fait mention, car le Yellowstone est navigable depuis son embouchure jusqu'à un endroit situé au-dessus de la position où il se trouve présentement.

mais je me trouve présentement trop éloigné de la rivière et trop occupé pour me rendre à cet endroit. Il a gelé très fort la nuit dernière et nous avons quitté notre campement plus tard qu'à l'ordinaire, parceque nos chevaux étaient fatigués, mais une fois en route, nous nous sommes arrêtés qu'après le coucher du soleil. Nous avions parcouru 22 milles dans la direction de l'est et le vent soufflait du S. O. Beau temps; des buffles et des cerfs en grand nombre.

Jeudi, 19. Le temps est froid et couvert. Vingt-deux milles parcourus dans la même direction que la veille. Nous avons fait halte à 2 heures de l'après-midi et nous avons tué un cerf qui n'avait pas grand valeur parcequ'il était entré dans sa saison de chaleur. Nous nous remettons en route dans la direction du N. E. et après avoir parcouru 8 milles nous campons pour la nuit.

Vendredi, 20. Nous sommes partis de bonne heure aujourd'hui. Nous avons gravi les collines qui sont accidentées et arides et nous avons parcouru 36 milles dans la direction du N. E. Nous avons tué un gros...... Beau temps; vent du N. E.

Samedi, 21. La route étant très mauvaise, nous sommes descendus à la rivière dans l'espoir d'y trouver un meilleur passage, mais celle-ci atteignant le roc à chacun de ses coudes, nous avons dû regravir la colline et poursuivre péniblement notre route à travers les rochers. Après le coucher du soleil nous avons campé sur la rivière à la Langue[1] où nous avons tué deux cerfs qui étaient très gras. Direction de l'est pendant 18 milles; vent du N. E.

Dimanche, 22. Nous avons traversé la rivière à la Langue et nous avons franchi une plaine de 9 milles de largeur, après quoi nous avons rencontré des rochers et des précipices sans nombre que nous avons dû traverser, puis nous avons campé deux heures avant le coucher du soleil, sur le bord de la rivière près d'un rapide. Il y a peu ou pas du tout de bois ici le long de la rivière, à l'exception de quelques liards disséminés ci et là et l'herbe fait complètement défaut. Direction du N. E. pendant 18 milles environ; vent du S. O.

Lundi, 23. Nous avons traversé une plaine assez unie aujourd'hui. Nous avons parcouru 12 milles dans la direction de l'ouest et 24 autres dans la direction du N. E. A 10 heures nous avons traversé la rivière Powder; il n'y a pas de bois sur ses rives

1. Rivière Tongue.

ici, l'eau y est encore boueuse, et elle est beaucoup moins profonde qu'à l'époque où nous l'avons traversée en allant. Nous avons campé le soir près d'un petit cours d'eau et comme nous n'avions pas trouvé d'herbe pour nos chevaux durant la journée, nous avons dû abattre trois liards et leur en faire manger l'écorce.

Mardi, 24. Nous partons de bonne heure. A 9 heures nous trouvons un endroit où il y a de l'herbe et nous nous y arrêtons pour faire manger nos chevaux. Nous nous mettons en selle à 3 heures de l'après-midi et nous campons après le coucher du soleil, ayant parcouru 13 milles dans la direction de l'est. Beau temps; vent du S. O. C'est la quatrième nuit qu'il n'a pas gelé.

Mercredi, 25. Nous avons traversé une région très accidentée, mais comme il n'y avait pas de rochers nous avons poursuivi notre route sans trop de difficulté et nous avons campé le soir sur une grande pointe de bois où il avait beaucoup de cerfs. Nous avons parcouru aujourd'hui 37 milles dans la direction du nord et comme nous avons vu quelque chose qui ressemblait à un homme, ramper sur la rive, nous faisons le guet durant la nuit. Les plaines sont en feu et le vent pousse de notre côté des colonnes de fumée si épaisse que nous pouvons à peine distinguer autour de nous. Comme la marche continuelle de nos chevaux sur des pierres mouvantes depuis le printemps dernier, les a rendus boiteux par suite de blessures aux pieds qui saignent quelques fois, nous avons dû employer de la peau de cerf verte pour leur protéger les sabots écorchés au vif.

Jeudi, 26. Nous avons constaté ce matin que ce que nous avons aperçu hier au soir et qui nous a paru un homme, était un ours car nous avons vu ses pistes. Nous partons à 8 heures et comme la plaine est unie nous avançons à grande allure, puis nos provisions étant épuisées nous nous arrêtons à 2 heures pour tuer un buffle femelle. Nous nous remettons en route à 3 heures et nous tuons une ourse qui mangeait........sur notre route. Nous enlevons la peau qui est bonne et à 5 heures nous faisons halte pour camper.

La rivière se divise ici en plusieurs ramifications qui forment autant d'îles.[1] Celles-ci et les rives de la rivière sont abondamment couvertes de bois qui se compose exclusivement de liards, de chênes

1. Voir la description de cette partie de la Yellowstone, dans Lewis & Clark, II, chap. 17.

et d'érables. Nous avons franchi 39 milles dans la direction du nord et le vent qui était contre nous nous apportait une fumée abondante. Nous avons vu aujourd'hui un grand nombre de cerfs et de buffles.

Vendredi, 27. Nous avons traversé une plaine de 6 milles environ, après quoi nous avons rencontré un coude de la rivière où il nous est devenu impossible de poursuivre notre route du côté de la plaine. Nous avons dû descendre vers la rivière sur les parties basses où nous avons embourbé trois de nos chevaux que nous avons dégagés au prix de grandes difficultés. Nous avons fait halte à 1 heure pour faire manger les chevaux et comme le vent soufflait du sud nous n'avons pas souffert de la fumée mais il y avait apparence de pluie. Nous avons trouvé de l'herbe en abondance et nous avons campé au moment où le soleil se couchait après avoir parcouru 24 milles dans la direction du nord.

Samedi, 28. Le temps a été beau et nous avons parcouru une région unie durant toute cette journée. Nous avons parcouru 30 milles dans la direction du nord et nous avons constaté les traces de trois campements de sauvages qui devaient être des guerriers car ils n'avaient pas de tentes.

Dimanche, 29. Nous avons traversé une très belle et très agréable région et les bords de la rivière sont abondamment couverts de bois. Depuis notre départ du Missouri, je n'ai trouvé nulle part de plus belle herbe et par suite les buffles se trouvent en grand nombre. Vent du N. O; temps froid et couvert. Après avoir parcouru 30 milles dans la direction du N. N. E. nous avons campé sur un petit cours d'eau.

Lundi, 30. Nous avons gravi la hauteur sur laquelle il croît en abondance une herbe magnifique. De là nous avons aperçu le confluent de la rivière aux Roches Jaunes et du Missouri. Direction du N. E; 27 milles. Nous descendons ensuite à la rivière (le Missouri) qui ne forme qu'un coude. Nous avions suivi celle-ci sur un parcours de 7 milles lorsque nous avons entendu deux fois la décharge d'un fusil et la voix d'une femme qui semblait se lamenter. Nous nous sommes arrêtés et Morrison[1] fut envoyé en éclaireur pendant que Souci et moi restions pour veiller sur les chevaux et les bagages. Morrison revint au bout de deux heures environ et nous apprit que nous avions pris les cris d'un jeune

1. William Morrison. Voir *Liste des Bourgeois, etc.*, de Masson, I, 402,403.

ourson pour la voix d'une femme, puis nous avons supposé que le bruit que nous avions pris pour une décharge de fusil, avait été causé par la chute d'arbres renversés par un vent très violent, car les buffles, les cerfs et les ours étant tranquilles dans les bois et la plaine, rien n'indiquait la présence d'un être humain aux environs. Nous avons ensuite gravi les hauteurs pour éviter un grand coude de la rivière et après avoir parcouru 11 milles dans la direction de l'est nous avons campé pour la nuit sur une large pointe couverte d'ormes. Le vent soufflait du N. O. avec une grande violence et à tout moment arrachait des arbres avec leurs racines.

Mardi, 1er octobre. Temps couvert; il pleut de temps à autre, vent du N. O. très froid; 12 milles dans la direction du nord. En traversant "a Coulé" hier, j'ai trouvé des cabanes construites comme celles des Mandans et des Big Bellys (qui ont dû construire celles qui sont ici) et qui étaient entourées d'un petit fort. Elles semblaient avoir été construites il y a trois ou quatre ans mais elles n'ont pas été habitées durant l'hiver dernier. A l'extérieur du fort il y avait une sorte d'étable pour les chevaux. Il y avait plusieurs têtes de buffles dans le fort et quelques-unes étaient peintes en rouge.

Mercredi, 2. Temps froid et couvert; fort vent du N. O. Direction du N. E.; 26 milles. Nous avons tué un buffle femelle. La région est unie et l'herbe y abonde.

Jeudi, 3. Nous nous mettons en route à 7 heures à travers une région montagneuse. Vingt milles dans la direction du N. E. et quinze dans la direction de l'E. et nous avons campé sur la rivière. Vent très froid du N. O.; il a plu durant une partie de la journée.

Vendredi, 4. Il a plu et le temps a été mauvais durant toute la nuit. Il a commencé à neiger à l'aurore et la neige est tombée en abondance jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Vent très violent du N.O. Nous avons cherché nos chevaux durant toute la journée sans succès et ce n'est qu'après le coucher du soleil que nous les avons trouvés, parce que le mauvais temps les avait poussés dans le bois.

Samedi, 5. Nous partons de bonne heure. Direction sud-quart-sud-est; 26 milles. Des buffles en grande quantité sur les deux côtés de la rivière. Nous avons tué un buffle femelle.

Dimanche, 6. Tous les petits cours d'eau et les mares étaient gelés ce matin. Direction sud-quart-sud-est, 20 milles. Vers le quatrième mille nous avons traversé un bois très épais.

Lundi, 7. Deux milles dans la direction de l'est et onze dans celle du sud. Nous sommes arrivés au petit Missouri que nous avons traversé. Trois milles dans la direction du S. E. Nous avons vu un grand nombre d'ours et de mouffettes.

Mardi, 8. Nous avons gravi les hauteurs. Plaines unies; direction du S. S. E., 39 milles. Temps beau et chaud; vent du S. O.

Mercredi, 9. Nous avançons sur les hauteurs à travers une belle région; direction est-quart-sud-est, 12 milles, puis deux milles dans la direction du sud et nous arrivons chez les Big Bellys qui étaient campés à trois milles au-dessus de leur village. J'ai trouvé ici une lettre que M. Charles McKenzie m'avait adressée.

Jeudi, 10. Je suis resté ici toute la journée pour faire reposer les chevaux avant de me rendre à la rivière Assinibois. Les sauvages m'ont dit entre autres choses, qu'il y a 14 embarcations américaines au-dessous des villages qui remontent vers cet endroit.[1] Les Sioux ont tué huit blancs sur la rivière St.-Pierre le printemps dernier et il ont tués trois Big Belleys ici.

Vendredi, 11. J'avais l'intention de traverser la rivière aujourd'hui, mais la force du vent qui a soufflé du N. O. durant toute la journée avec une grande violence, m'en a empêché. Je me suis fait faire quelques paires de souliers et j'ai fait moudre du maïs qui doit nous servir d'aliment. On nous apprend que les Sioux sont campés plus bas non loin d'ici. S'attendant à être attaqués ils [les Big Bellies] ont passé toute la nuit les armes à la main.

Samedi, 12. A midi environ le temps devenant calme et beau, nous avons traversé la rivière et les chevaux qui ont dû faire tout le trajet à la nage étaient presque épuisés. Nous avons rencontré trois Assiniboines avec leurs femmes sur le côté nord de la rivière; ils se rendaient chez les Big Bellys pour trafiquer. Nous avons marché lentement jusqu'au coucher du soleil alors que nous avons campé sur le bord d'un petit lac situé dans les plaines qui sont en feu à l'ouest. Direction du nord.

1. Il semble être question de l'expédition de Lewis & Clark, mais à cette époque ceux-ci étaient sur les eaux de la Colombie à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Dimanche, 13. Beau temps, vent du N. O. Une grande quantité de........[1] buffles font leur apparition dans la plaine; il y en a dans toutes les directions. Ceux-ci étant en marche, nous ne pûmes les approcher assez pour tirer sur eux et je n'ai pas décidé de les poursuivre avec nos chevaux fatigués et harassés. Nous avons traversé l'endroit où était le feu au moment où le soleil se couchait et nous avons campé près d'une petit lac dont les bords avaient échappé à la conflagration.

Lundi, 14. La crainte des Assiniboines dont nous avons constaté les traces hier au soir, nous a obligés de veiller sur nos chevaux durant toute la nuit. Nous partons avant le lever du soleil et à 10 heures de la matinée nous arrivons à la rivière la Sourie où nous passons le reste de la journée. Ici l'herbe n'a pas été brûlée sur les bords de la rivière, mais des deux côtés nous apercevons le feu à distance. Direction O et N. Les buffles ont commencé à s'agiter de bonne heure le soir sur le côté nord de la rivière, ce qui nous a fait craindre pour nos chevaux.[2]

Mardi, 15. Il faisait noir lorsque nous avons quitté notre campement hier au soir et nous avons marché pendant deux heures à la lumière des étoiles jusqu'à ce que celle-ci nous fit défaut par suite de nuages qui vinrent obscurcir le ciel et nous empêcher de suivre notre direction. Nous nous sommes arrêtés sur le bord d'un petit cours d'eau où nous avons passé la nuit sans inquiétude.

Nous sommes repartis le lendemain matin. Temps froid et couvert; vent du N. O. Nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit sur la rivière Deep[3] qui ne devrait pas être appelée une rivière, car il ne s'agit que d'un......[4] enfoncé où se trouvent de petites mares profondes qui communiquent les unes avec les autres le printemps et durant les saisons pluvieuses seulement; il n'y croît rien et l'on ne pourrait pas même y trouver une brindille. Il a commencé à pleuvoir au coucher du soleil et il a plu sans relâche durant toute la nuit. Nous nous sommes servis d'un fragment de tente pour couvrir nos effets et nous avons passé la nuit entière à

1. Ici comme partout où des mots ont été omis, la lacune provient de la copie de l'université Laval dont celle que nous publions est une transcription.

2. L'agitation des buffles indiquant la présence des ces voleurs de chevaux redoutés, les Assiniboines.

3. Quelque petit cours d'eau disparu.

4. Mot illisible.

grelotter auprès d'un petit feu entretenu avec de la bouse de vache[1] (que nous avions eu soin de ramasser avant qu'il commença à pleuvoir) en se servant de nos selles en guise de manteau pour nous protéger.

Mercredi, 16. Il est tombé de la neige, de la pluie et de la grêle durant tout le jour. Vent très violent du N.O. Il faisait noir lorsque nous avons atteint les bois de l'une des rivières Elk Heads,[2] trempés jusqu'aux os et complètement engourdis par le froid.

Jeudi, 17. Temps couvert. Comme le vent qui souffle du N. O. est très froid, nous sommes obligés de nous arrêter et de faire du feu pour nous réchauffer, sans compter que nous sommes loin d'être vêtus suffisamment pour lutter contre le froid. Après s'être enveloppés dans des peaux de buffles nous avons pris la route du "Grand Coulé"[3] et nous avons campé au même endroit où nous avions eu une querelle avec les Assiniboines le printemps dernier.

Vendredi, 18. Nous avons rencontré ce matin quelques Assiniboines qui revenaient du Fort et nous nous sommes arrêtés pour fumer le calumet avec eux. Ils nous ont dit que le Mont à la Bosse [fort] avait été évacué[4] et que M. Falcon[5] se construisait une maison pour y passer l'hiver[6] à mi-chemin environ entre ce dernier endroit et "R. qu'il appelle Fort.[7] Ensuite nous sommes arrivés au Mont *à la Bosse Fort* où j'ai trouvé M. Charles McKenzie et trois hommes chargés de prendre soin de ce qui restait.

J'ai passé une journée ici et ensuite je suis allé voir M. Falcon au Grand Bois situé à 15 milles au-dessus de cet endroit. Je suis revenu le lendemain et je suis parti pour la rivière *la Sourie Fort*[8] où je suis arrivé le 22 octobre. Ainsi finit ce journal de mon voyage aux Rocky Mountains.

---

1. Les journaux des traiteurs de l'Ouest font souvent mention qu'il fallait souvent s'en servir en guise de combustible en traversant la prairie où il n'y avait aucune sorte de bois.

2. Criques appelées Antler, l'une au nord et l'autre au sud. Celle du nord s'appelait autrefois *Tête à la Biche*.

3. Près de la rivière Souris au nord ou au nord-ouest de la montagne Turtle.

4. Détail important au sujet de la date de l'évacuation du poste de la *Montagne à la Bosse*, date incertaine jusqu'à présent.

5. Pierre Falcon. Voir la *Liste* de Masson, pt., *Haut de la Rivière Rouge*. C'était le père du métis du même nom qui prit part à l'affaire de Seven Oaks lorsque le gouverneur Semple a trouvé la mort et qui fut l'auteur d'une chanson sur la bataille. Voir Hargrave's *Red River*, p. 488 et *Canadiens de l'Ouest* de Tassé, II, 339 *et seq.*

6 Grand Bois comme Larocque l'indique dans le paragraphe suivant.

7 Rivière Qu'appelle Fort à l'embouchure de la rivière du même nom.

8. Sur le côté de l'Assiniboine, à l'embouchure de la rivière Souris.

QUELQUES REMARQUES SUR LES SAUVAGES ROCKY MOUNTAIN AVEC LESQUELS J'AI PASSE L'ETE DE 1805.

Cette nation connue parmi les Sioux sous le nom de sauvages Crow, habite la partie est des Rocky Mountains près de la source de la rivière aux Roches Jaunes (que les Kinistinaux et les Assiniboines appellent la rivière à la Biche à cause du grand nombre de cerfs qui abondent dans toute la région qui l'avoisine) et de ses tributaires et près de la source du Missouri.

Ils forment trois tribus principales dont voici les noms dans leur langage: *Apsarechas, Kee the resas* et *Ashcabcaber.* Celles-ci se divisent ensuite en plusieurs petites tribus[1] dont le nombre de membres est très restreint aujourd'hui, car c'est ce qui reste d'un grand peuple réduit au chiffre actuel par les ravages de la petite vérole qui a sévi parmi ces sauvages pendant plusieurs années et qui n'a cessé que depuis trois ans. Ils m'ont dit qu'avant l'apparition de la petite vérole, ils comptaient 2000 huttes ou tentes dans leur camp lorsqu'ils étaient tous réunis. Leur nombre à présent est de 2400 personnes environ qui se logent sous 300 tentes et qui comme les Sioux et les Assiniboines peuvent mettre 600 guerriers sur pied. Ils vivent à l'aventure sous des tentes de cuir et restent où il y a des buffles et des cerfs. Après avoir passé quelques jours dans un endroit, lorsque la chasse devient moins abondante, ils se transportent où il y a des buffles et des cerfs et ainsi font-ils tout

1. Lewis H. Morgan dans 'Ancient Society' donne la liste suivante des tribus de Crows or Absarokas:—

1. Prairie Dog gens, A-che-pä-bé-cha.
2. Bad Leggings, E-sash'-ka-buk.
3. Skunk, Ho ka-rut'-cha.
4. Treacherous Lodges, Ash-bot-chee-ah.
5. Lost Lodges, Ah-shin'-nä-dé-ah.
6. Bad Honors, Ese-kep-kä'-buk.
7. Butchers, Oo-sä-bot'-see.
8. Moving Lodges, Ah-hä-chick.
9. Bear-Paw Mountain, Ship-tet'-zä.
10. Blackfoot Lodges, Ash-kane' na.
11. Fish Catchers, Boo-a-da'-sha.
12. Antelope, O-hot-du-sha.
13. Raven, Pet-chale-ruh-pä-ka.

le long de l'année. Depuis que leur nombre a considérablement diminué, ils se tiennent habituellement ensemble, se déplacent en même temps et se séparent rarement lorsqu'il leur est possible de se réunir au même endroit. La crainte de quelques-uns de leurs voisins avec lesquels ils sont sur un pied de guerre les oblige à cela, car réunis ils peuvent repousser un plus grand nombre de leurs ennemis que lorsqu'ils sont divisés en petites bandes. Cependant aux époques où ils ne sont pas en danger d'être attaqués, ils se séparent pour peu de temps. En général ce sont des hommes de taille moyenne bien que plusieurs d'entre eux soient grands et robustes et que quelques-uns soient enclins à l'embonpoint, ce que l'on observe rarement parmi les sauvages de l'Amérique.

Ceux d'entre eux qui ne sont pas dans l'habitude de s'exposer nus au soleil, ont la peau presque aussi blanche que les blancs.[1] Les parties du corps que les femmes tiennent couvertes sont également blanches, mais sous l'influence des rayons brûlants du soleil, le visage, la poitrine, les bras et les épaules portent cette teinte cuivrée qui est commune au sauvages. La plupart de ces sauvages qui n'ont pas l'habitude de se tenir nus ont, en général, une plus belle peau que bien d'autres tribus que j'ai eu l'occasion de connaître. C'est mon opinion que si ces indigènes adoptaient notre manière de vivre et protégeaient leurs corps contre les ardeurs du soleil, la plupart deviendraient après quelques générations aussi blancs que les Européens. Quelques-uns, bien que jeunes encore, ont les cheveux entièrement gris[2] et malgré mes efforts pour me renseigner à ce sujet, je n'ai pu apprendre si la maladie en était la cause. Comme les autres sauvages d'Amérique ils se font une habitude d'extraire les poils de toutes les parties du corps, à l'exception des cheveux, aussi vite qu'ils croissent et ils considèrent comme inconvenant, surtout pour un jeune homme, d'avoir de la barbe. Les vieillards devenus insouciants à l'égard de leurs personnes, laissent pousser leur barbe et les poils sur les autres parties du corps. Il semble que les poils poussent plus vite qu'ils ne peuvent les arracher.

---

1. Depuis l'époque où les traiteurs et les voyageurs de race blanche ont rencontré les tribus du haut du Missouri, ils ont constamment fait mention du teint relativement blanc des sauvages de cette région.

2. La Vérendrye et tous les autres voyageurs qui ont visité le haut du Missouri ont tous fait mention de cela. Voir Catlin, I, 94-5.

Comme ils se servent toujours de chevaux et qu'ils marchent et courent trèspeu ils ne sont pas aussi rapides à la course que leurs voisins les Big Bellys et les Mandans. J'ai vu plus d'infirmes et de vieillards décrépits parmi eux que parmi les autres nations, excepté les Big Bellys et les Mandans. On dit que les Sauteurs et les Kinisteneaux envoient leurs infirmes et leurs vieillards au "Kingdome Come" afin de ne pas être obligés d'en avoir soin.[1] Ces nations[2] cependant ne font pas cela, car leurs infirmes et leurs vieillards leur causent peu d'embarras. Les Mandans et les Big Bellys sont sédentaires et les sauvages Rocky Mountain ont un si grand nombre de chevaux qu'ils peuvent transporter leurs malades sans difficulté. J'ignore qu'elle a été la conduite de ces derniers à cet égard avant qu'ils se soient procurés des chevaux. De plus leur contrée est remplie de buffles et de cerfs et il ne leur est pas difficile de fournir la subsistance à de nombreuses familles, ce qui serait vraisemblablement la cause de la pluralité des femmes[3] parmi eux. Quelques-uns ont en effet 8 ou 10 et même 12 femmes qui, en ce cas, ne vivent pas toutes avec leurs maris et parmi celles-ci se trouvent des jeunes filles qui ne sont que *betustted*[4]. Néanmoins la très grande partie de ces sauvages n'ont que deux ou trois femmes, tandis que quelques-uns n'en ont qu'une et ces derniers accusent de folie ceux qui épousent plusieurs femmes, parceque, disent-ils, il est impossible de vivre heureux et tranquille avec plusieurs femmes qui se jalousent et se querellent sans cesse. Ils ne sont pas aussi stupides que les sauvages ont la réputation de l'être généralement. Ils tirent des conclusions assez justes à

1. Dans son précieux travail. *The Sauteux Indians* (Masson, II, 307-366), Peter Grand dit: "Qu'ils respectent beaucoup leurs vieillards aussi longtemps que ceux-ci sont utiles, mais que si par suite de leur grand âge ou de quelque infirmité ils deviennent incapables de les suivre dans leurs campements, ils sont alors considérés comme morts pour la société et leurs plus proches parents même ne se croient plus obligés de les supporter. En ce cas on leur prépare un abri temporaire où il leur est laissé des provisions et les choses nécessaires pour prolonger leur misérable existence pendant quelques jours et on les abandonne pour toujours." Hearne et Mackenzie parlent de pratiques semblables chez les nations du nord. Voir Lewis et Clark, II, 145-6.

2. Les Crows, les Mandans et les Minnetarees.

3. Voir Catlin, *North American Indians* I, 118-120. Peter Grant dit que parmi les Sauteux "la généralité se contente d'une femme bien que la polygamie y soit encouragée et qu'un bon chasseur en ait communément deux ou trois." Grant ajoute que la première s'arroge une certaine supériorité sur les autres et qu'elle est généralement considérée par le mari comme la maîtresse de la famille.

4. Probablement *bethroted*—fiancées.

l'égard de ce qu'ils ont eu l'occasion de voir et de connaître. Ils expriment sans doute de la surprise et de l'admiration lorsque nous leur montrons des choses dont ils n'ont aucune idée, telles que des lunettes d'approche, des montres, etc., mais ce n'est pas un indice de stupidité. Ils s'y entendent parfaitement pour conclure un marché désavantageux[1] lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter et savent se montrer très ingénieux dans la manière de façonner leurs selles et de fabriquer des couteaux, etc., avec des bouts de fer cassé, etc.

Ils ne sont pas enclins à cette taciturnité que l'on remarque chez les nations du Nord et je ne les ai jamais vus seuls dans leurs tentes se tenir silencieux les mains entre les genoux; au contraire ils sont sociables, ils aiment les réunions et s'ennuient lorsqu'ils sont seuls. Il faut parcourir leur camp pour voir des petits groupes d'hommes âgés fumer et converser ensemble tandis que les jeunes se livrent à divers jeux ou s'exercent au tir à la cible et........ Le Sauteux ou l'Assiniboine qui pénètre dans la tente d'un étranger se tient la tête basse ou s'enveloppe avec sa couverte de façon à la dissimuler. Les Rocky Mountain ne font jamais cela car ils sont hardis, ils portent la tête haute partout et disent que c'est un indice de mauvais dessein, d'avoir honte de se laisser voir le visage. Il en est ainsi avec quelques sauvages Fall[2] que j'ai rencontrés.

Les sauvages du Nord-Ouest ont été généralement représentés sous un faux jour par quelques auteurs et il n'est pas juste de les taxer de stupidité et de nonchalance. Je suis persuadé qu'un enfant enlevé de bonne heure à ses parents, pourrait se livrer à l'étude des sciences avec autant de succès que qui que ce soit. Ce n'est pas par timidité que le Sauteux et l'Assiniboine se cachent le visage en entrant dans une tente étrangère, mais parcequ'ils considèrent cette coutume conforme à la politesse. Ceux-ci se découvrent le visage en commençant à fumer ou après avoir fumé pendant quelque temps, mais ce sont plutôt les jeunes gens que les hommes d'un certain âge qui pratiquent cette coutume.

1. Désavantageux pour les autres sans doute.

2. Atsinas. Le nom de sauvages Falls donné ici à cette tribu se rencontre pour la première fois dans *Present State of Hudson Bay* d'Umfreville. Voir son vocabulaire de leur langage en regard de la p. 202, ainsi que *Coues' Henry*, II, 530.

La jalousie semble être leur passion prédominante et plusieurs ne vont pas à la chasse sans être accompagnés de leur femme favorite. La femme qui se rend coupable d'infidélité conjugale est souvent en danger d'être tuée ou blessée de même que son amant quelques fois, mais la vengeance que le mari furieux exerce le plus souvent, consiste à tuer les chevaux de l'amant de sa femme ou à s'en emparer et à battre le coupable sans pitié. Ils offrent quelques fois leur femme à un étranger pour la nuit, mais c'est un fait constaté très rarement et toujours ils n'agissent de la sorte que lorsqu'ils veulent en retirer quelque chose.

Leurs femmes, comme celles de toutes ces nations, font la plus grande partie du travail, mais elles ne sont pas dans une condition misérable comme celles des nations qui vivent dans les forêts, et par suite, bien que ces femmes soient chargées du travail que font les hommes chez les Cree, les Sauteux, etc., elles ont moins à faire cependant et elles sont plus à l'aise en dépit de l'indolence des hommes.[1] Lorsque ceux-ci font la chasse et qu'ils tuent un animal, leurs femmes qui les suivent habituellement, sont chargées d'enlever la peau et de la préparer pendant qu'ils les regardent faire. Ils ne sellent pas même leurs chevaux lorsque leurs femmes sont avec eux et ils n'enlèvent pas eux-mêmes leurs souliers et leurs guêtres quand ils entrent pour se coucher. Dans leurs déplacements, les femmes vont à cheval et n'ont pas de bagages à transporter sur leur dos comme on le

---

Dans son esquisse de la région du Nipigon (Masson, II, 339-300), Duncan Cameron donne le compte rendu ci-après du travail quotidien des femmes Sauteux et ce compte rendu, légèrement modifié, pourrait s'appliquer aux femmes de la plupart des tribus de l'ouest: "Les femmes doivent, quelle que soit la rigueuer du temps, dresser toutes les huttes et couper tout le bois de chauffage, car un homme croirait se dégrader en se livrant à un tel travail, même s'il n'a absolument rien à faire, car en ce cas il reste assis paisiblement, fume sa pipe et diligente les femmes. L'homme part de bonne heure le matin avec son *medicine bag*, son fusil, sa poire à poudre, sa giberne, sa hache et les femmes doivent rassembler, empaqueter et traîner tout l'attirail. Si celles-ci ont des filles, elles leur donnent à porter un fardeau proportionné à leurs forces, puis elles transportent sur leur dos, leurs plus jeunes enfants attachés dans une sorte de berceau particulier à cette région, bien enveloppés de peaux d'élan ou de lapin et recouverts d'une couverte pour les préserver contre les rigueurs du temps. Les femmes doivent apprêter le cuir, faire et réparer les souliers de toute la famille, préparer toutes les peaux, réparer les habits, faire la cuisine, dresser les tentes, couper et transporter le bois, allumer le feu tous les matins, faire sécher les souliers des hommes puis les frotter pour les ramollir avant de les présenter à leurs maris le matin. Elle doivent aussi préparer et surveiller les filets quand ils font la pêche. En somme elles servent leurs maris généralement et même quand ceux-ci n'ont rien à faire et qu'elles-mêmes sont surchargées de travail."

constate souvent chez les autres nations, mais il est certain que si elles n'avaient pas de chevaux, leur situation serait la même que celle de leurs voisines moins fortunées, car bien que les hommes soient attachés à leurs femmes et les traitent avec bonté, il est à croire qu'ils ne s'occuperaient pas plus de faire le travail que les autres sauvages. C'est uniquement parcequ'elles ont des chevaux que leur condition est préférable à celle de leurs voisines. Elles sont très éprises de leurs enfants, mais elles les réprimandent jamais, sinon rarement.

Ils se nourrissent de chair de buffles et de cerfs; bien peu mangent de la chair d'ours ou de castors sans y être poussés par la faim. Ils ne mangent pas de poisson et sont très imprévoyants à l'égard des vivres. C'est étonnant de constater le nombre de quadrupèdes qu'ils détruisent; cependant deux ou trois jours après une chasse abondante, il ne reste plus rien. A la chasse ils ne prennent que les parties grasses et des tranches de l'animal et ils abandonnent le reste; aussi, bien que cette région soit remplie de cerfs de toutes sortes et de buffles que les habitants, toujours à cheval, tuent avec beaucoup de facilité, il n'est pas surprenant que leur goût pour la bonne chair ne les expose à jeuner temporairement. Ce sont les buffles surtout qu'ils abattent, car le cerf se tient généralement dans les bois, à l'exception du "Cabri" sorte de petit cerf qui ressemble au chevreuil et qui se tient toujours dans la plaine.

Les partis de chasse sont dirigés par une bande de jeunes gens qui exercent une grande autorité. Ceux-ci ordonnent de camper ou de se mettre en route comme il leur plaît; ils indiquent les endroits où il y a des buffles, donnent l'ordre de leur faire la chasse, empêchent les chasseurs de partir les uns après les autres et prescrivent à ceux qui sont prêts les premiers, d'attendre les autres, afin que tous puissent partir ensemble et avoir les mêmes avantages. Ceux qui enfreignent les ordres sont punis par une correction ou bien l'on brise leurs armes ou l'on met leurs tentes en pièces.

C'est généralement un vieux chef qui administre leurs affaires et fait exécuter ses ordres par ces jeunes gens que l'on appelle soldats. Tous les jeunes gens jouissent de cette dignité à tour de rôle. Dix ou douze sont choisis à la fois et tous y compris le conducteur et les jeunes gens sont désignés par les au-

tres chefs. Le conducteur conserve son poste aussi longtemps qu'il en est satisfait et un autre est choisi pour le remplacer qu'après avoir reçu sa démission. Leur autorité ne s'exerce pas sur tout, car elle ne consiste qu'à diriger les partis de chasse et les campements, quant au reste chacun est libre de faire à sa guise. Ils dirigent aussi les *medicin feasts.* Le conducteur, c'est ainsi qu'on l'appelle, ne fait jamais rien d'important sans consulter les autres chefs et c'est à la suite de la détermination prise par le conseil qu'il adresse ses harangues et agit. Sa tente est pliée la première quand il s'agit de lever le camp; il marche presque toujours en avant (à l'exception de quelques jeunes gens envoyés au loin comme éclaireurs) et plante le premier sa tente, puis les autres s'installent autour de lui. Avant de se mettre en route, il parcourt le camp, donne l'ordre de plier les tentes et fait connaître que pour tels motifs ils vont se rendre à tel endroit. Quelques soldats marchent au loin en avant tandis que d'autres restent en arrière pour surveiller et s'assurer qu'il n'y a pas d'ennemis. Si l'on aperçoit des buffles sur la route et qu'ils décident de leur faire la chasse, ils font arrêter tout le monde que le vieux chef harangue du premier jusqu'au dernier. Quand tous sont prêts, les chasseurs s'élancent et les autres suivent lentement.

Si une querelle survient entre deux personnes ils interviennent et s'efforcent d'obtenir une réconciliation par des moyens raisonnables (si la querelle est poussée trop loin), mais je n'ai pas eu connaissance qu'ils aient jamais eu recours à l'autorité en semblable occurrence. Généralement il est fait présent d'un cheval ou d'un fusil à la personne offensée comme moyen de réconciliation; néanmoins les querelles ne sont pas fréquentes parmi eux et la plupart sont causées par leurs femmes et la jalousie. Les jeunes gens chassent rarement avant leur mariage et jusqu'alors ils emploient uniquement leur temps à se toiletter et à parader[1]. Le jeune homme se lève tard le matin, puis il commence au milieu du jour sa toilette qu'il ne termine que tard le soir; il monte ensuite à cheval après avoir couvert celui-ci de "2 *fais* Red and Blue," traverse le camp en compagnie de ses associés, avec une

1. Maximilian dit: "Il est remarquable que les hommes sont beaucoup plus vaniteux que les femmes et que celles-ci doivent être bien inférieures aux seigneurs de la création dans leurs atours et leurs ornements. Un guerrier consacre plus de temps à sa toilette que les plus élégantes parisiennes." Voir Catlin, I, 112 au sujet du dandy sauvage.

aile d'outarde ou de faucon qui lui tient lieu d'éventail pour se protéger le visage contre les ardeurs du soleil, puis le soir venu il met pied à terre, courtise les femmes ou se rend au rendez-vous fixé et se retire pour dormir quand le jour commence à paraître. Les hommes mariés ne s'habillent avec soin que dans certaines circonstances et lorsque le camp est levé. Les jeunes gens s'occupent à ce point de leur toilette pour plaire aux femmes et attirer leur attention. Celles-ci à leur tour se font coquettes et séduisantes pour plaire aux jeunes gens. J'ai vu faire la cour de la même manière que la font les blancs à peu de chose près, mais je n'ai pu me rendre compte si c'est la coutume parmi eux de courtiser les jeunes filles avant de les épouser.[1] Cependant l'on semble avoir certains égards et quelque déférence pour les jeunes personnes.

Je ne sais pas quelles sont leurs croyances ou leurs idées à l'égard de leur origine, je sais seulement qu'ils croient aux bons et aux mauvais esprits et en un maître suprême de la vie. Ils ne fument jamais le calumet, sans offrir les premières bouffées au soleil levant, au soleil du midi et au soleil couchant, puis à la terre, et aux cieux; le calumet est pointé tour à tour vers l'endroit où vont leurs offrandes et une autre bouffée est poussée dans cette direction, après quoi quelques bouffées sont lancées à divers esprits que le fumeur nomme et auxquels il marmotte quelques mots, puis le calumet fait la ronde et chaque personne tire quatre bouffées et pas davantage. Le calumet doit toujours être présenté au voisin de gauche, parce que c'est la direction que prend le soleil. Ils donnent le nom d'esprits à des quadrupèdes et à des oiseaux et ceux-ci, à leur avis, remplissent les fonctions d'anges gardiens. Il est certain que leurs notions sur les esprits sont différentes des nôtres; ils croient que ceux-ci sont des êtres invisibles qui peuvent leur faire du mal ou du bien et c'est à eux qu'ils font leurs offrandes. L'un pense que c'est la lune qui veille sur lui, l'autre croit que c'est une abeille ou une souris et ainsi de suite. Ce sont leurs rêves qui les portent à adorer une chose plutôt qu'une autre, mais le soleil, la lune, les étoiles, le ciel et la terre sont l'objet d'un culte général et lorsqu'ils sont pris à témoins d'un serment, celui-ci est reconnu

1. Sur leur manière de faire la cour, voir Catlin, I, 120; Maximilian, II, 279; Harmon, 294; James McKenzie (Masson, II, 417); Peter Grant (Masson, II, 319.)

inviolable. Il n'y a pas un animal, un oiseau un reptile ou un insecte que n'adorent quelques-uns de ces sauvages, lorsqu'ils croient que l'objet de leur culte peut leur sauver la vie ou les rendre *invaluable*,[1] que se soit une abeille ou une souris. Ils croient aussi que les choses inanimées, telles que les balles, les pierres, etc., peuvent également leur faire du bien ou du mal.

Ils n'ont aucune représentation de la chose qu'ils adorent comme idole et ils ne prient seulement qu'en allumant leurs pipes. Ils ont de grandes *medicin feasts*, mais celles-ci ne sont célébrées qu'à l'automne et je n'en ai pas été témoin. Ils ne sont pas superstitieux à l'égard de leurs pipes qui sont l'objet de leur plus respectueuse vénération.[2] Elles sont innombrables les cérémonies qui accompagnent l'acte de fumer du tabac dans une pipe. Les règles ci-après doivent être observées par tous; le tuyau et le fourneau doivent être nets et l'on doit tirer un tison du feu pour allumer la pipe, puis il faut avoir soin de ne pas allumer la pipe dans les flammes ou les cendres et nul autre que celui qui l'a remplie ou allumée ne doit en vider la cendre. Il m'est arrivé, une fois qu'il y avait très peu de feu, d'allumer la pipe dans la cendre, et quelques jours après mon hôte m'apprit qu'il avait mal aux yeux et que le fait d'avoir allumé la pipe dans les cendres en était la cause. Quelques-uns ne fumeront pas si la pipe a touché l'herbe et d'autres refuseront également s'il y a des femmes ou des fusils dans la tente, s'ils aperçoivent des souliers en fumant, si quelque partie des accoutrements a été jetée sur la pipe, si quelqu'un souffle dans le tuyau pour le nettoyer ou si la pipe "pass over *Assichimous*." Quelques autres ne permettront pas de fumer devant la porte ou bien ils ne videront les cendres que sur de la bouse de vache apportée à cette fin; un autre enfin ne fumera que si chaque fumeur est nu et que s'il n'y a que les fumeurs dans la tente. A l'un la pipe doit être présentée par le tuyau et à l'autre par le fourneau; un autre ne la prendra que si vous la lui poussez aussi rudement que vous le pouvez et un autre que si vous la lui présentez doucement. En somme chaque homme a sa manière particulière de fumer et il semble qu'il ait juré de ne pas s'en écarter et d'y contraindre ceux avec lesquels il fume, sans quoi il croit avoir encouru le mécontentement de cette chose insivible (son ange

1. *Invulnerable* probablement.
2. Ici le texte n'est pas clair: "They are not superstitious with regard to the pipe which is the object of their most sacred regard."

gardien), avoir mérité son ressentiment et en ce cas il fait pénitence. Une paire de guêtres ayant été jetée sur un tuyau de pipe, quelqu'un qui était présent et avait juré d'empêcher un tel acte en sa présence, se fit souffler dans la bouche le contenu du tuyau qui était rempli de jus de tabac; il avala cette potion tellement désagréable qu'il s'est presque évanoui et il attribua sa faiblesse à la colère de la divinité qui avait été offensée. Quelques-uns qui sont trop cérémonieux dans leur méthode de fumer, ne fument seulement qu'avec leurs intimes et avec ceux qui sont familiers avec leurs momeries, tandis que ceux qui le sont moins, cherchent à s'asseoir à côté d'un homme qui sait de quelle manière la pipe doit leur être présentée. Les femmes ne fument jamais. Avant de commencer à fumer celui qui a une manière particulière de fumer en fait part aux autres et tous s'y conforment.

Leurs guérisseurs ont recours à des applications de simples pour opérer les guérisons et de ces simples il en est bien peu dont ils connaissent les propriétés. Ils soufflent aussi sur la partie malade, puis ils fument, chantent, font brûler des feuilles de sapin sur des tisons et le guérisseur étend les mains aussi près que possible de la plaie sans la toucher. A l'intérieur ils font prendre des racines purgatives et ils se servent d'autres racines qu'ils préparent eux-mêmes, mais comme personne n'a été malade pendant que j'étais avec eux, je n'ai pas vu faire de guérison importante. Ils n'ont pas d'autres animaux domptés que des chiens et des chevaux. Tandis qu'ils ne gardent qu'un petit nombre de chiens, ils se servent d'un grand nombre de chevaux dont ils ont besoin pour la chasse et la guerre et en toute autre occasion. Ils obtiennent ces derniers à très bon marché et en très grand nombre au moyen d'échanges qu'ils font avec les sauvages 'flat head[1]'. Ils en vendent ensuite une partie aux Big Bellys et aux Mandans le double du prix qu'ils ont payé et ils font un troc continuel de ce genre. Jusqu'à présent ils n'avaient pas encore échangé de munitions et de fusils contre des chevaux avec les sauvages *Flat Head.* Mais comme ils possèdent cette année des articles de cette sorte en grande quantité, ils ont l'intention d'en troquer avec ces derniers. Quand vient le printemps, celui qui n'a pas dix chevaux avant l'époque fixée pour le trafic qui se fait au Missouri, est considéré comme un

1. Sauvages Flathead dont Larocque fait mention plus loin. On donnait un peu trop librement ce nom à diverses tribus qui résidaient à l'ouest des Rocky Mountains.

homme pauvre; quelques-uns d'entre eux en ont jusqu'à trente ou quarante. Tous, hommes, femmes et enfants vont à cheval et les femmes comme les hommes enfourchent leurs montures. L'enfant trop jeune pour se tenir en selle y est attaché, puis on lui attache un petit fouet au poignet et c'est ainsi qu'il suit au gallop ou au trot durant tout le jour si les circonstances l'exigent. Leurs selles sont façonnées de façon à empêcher les chutes en arrière ou en avant;[1] la partie de derrière s'élève jusqu'à la hauteur des épaules et celle de devant jusqu'à la poitrine. Les selles dont se servent les hommes ne sont pas aussi relevées et plusieurs d'entre eux emploient des selles fabriquées par les Canadiens dans la région du N. O.

Leur habitude d'aller à cheval depuis leur enfance en a fait d'excellents cavaliers. A la guerre ou à la chasse, lorsqu'ils veulent pousser leurs chevaux à l'extrême, ils ne se servent pas de selles. Souvent dans leurs courses et leurs évolutions l'on aperçoit qu'une jambe sur le dos du cheval, car en ce cas ils entourent le cou du cheval de leurs deux bras et se tiennent penchés du côté opposé à l'ennemi. La plupart de leurs chevaux peuvent être dirigés sans bride à n'importe quel endroit car il suffit de se pencher d'un côté pour les y faire tourner immédiatement jusqu'à ce que l'on reprenne une position verticale. Ils aiment beaucoup leurs chevaux dont ils prennent un grand soin et dès que ceux-ci sont blessés au dos ils ne s'en servent pas avant qu'ils soient guéris. Nul prix ne pourra induire qui que ce soit à faire le sacrifice d'un cheval favori sur lequel il peut compter pour sa sécurité dans l'attaque ou la fuite.

Ils prétendent qu'un nombre égal de sauvages, à quelque tribu qu'ils appartiennent, ne peuvent les vaincre à cheval, mais qu'à pied ils ne valent pas les nations qui n'ont pas de chevaux. Ils passent pour braves et courageux parmi leurs voisins. Il est rare qu'ils fassent la guerre ou volent des chevaux mais ils se défendent courageusement lorsqu'ils sont attaqués. Ils exercent une grande surveillance, et le jour et la nuit, des jeunes gens font le guet à deux ou trois milles du camp sans compter que souvent ils se font précéder de deux ou trois jours par des détachements de jeunes gens qu'ils envoient comme éclaireurs sur la route qu'ils

1. Il s'agit de selles espagnoles apportées du sud ou de celles de cette contrée modelées sur celles-ci.

doivent parcourir. Toute personne, de quelque tribu quelle soit, est bien accueillie et bien traitée dans leur camp, hormis qu'elle s'y rende durant la nuit ou quelle soit surprise à rôder alors qu'il ne lui est point fait de merci. Ils coupent et hachent les ennemis tués en combattant mais ils ne les mangent pas. Les enfants et les jeunes gens recherchent le sang et jouent avec les débris de cadavre mais je n'ai jamais vu un chef ou une personne respectable commettre un acte semblable. Lorsqu'ils se sont procurés un scalpe ils dansent le soir de ce jour-là et des deux jours suivants. Voici comment s'exécute leur danse du scalpe dont j'ai été témoin lorsqu'ils ont tué deux Assiniboines:[1] Dix-sept jeunes gens, le visage peint en noir et vêtus avec la plus grande recherche se tiennent en demi-cercle et chantent en battant la mesure avec des tambours, des Shrisiquois ou castagnettes. Devant eux, vêtues des habits de guerre des hommes et portant les armes de ceux-ci, le visage peint en noir, trente jeunes femmes dansent au son de la musique des jeunes gens pendant que deux d'entre elles portent les scalpes attachés à la *Enclosa Pole.*[2] Elles dansent en cercle qui se rétrécit à mesure qu'elles s'avancent lentement vers le centre, puis elles reprennent leur première position pour revenir au centre de nouveau et continuer à exécuter ces mouvements en branlant la tête en cadence avec la musique. Des soldats se tiennent autour du cercle pour empêcher les spectateurs de serrer les danseuses de trop près. Vers le milieu de la cérémonie l'un des chefs prend par la bride un cheval monté par un jeune homme richement paré et le conduit au milieu des danseuses en haranguant le cavalier qui avait tué l'un des Assiniboines, puis le chef ayant reconduit ce dernier, la danse recommença. Un autre chef introduit ensuite de la même manière au milieu du cercle celui qui avait tué les deux Assiniboines [sic] et peu après la danse cessa. Durant la nuit une bande de jeunes gens parcoururent le camp en chantant et s'arrêtèrent devant la porte de chaque chef où ils firent entendre des chansons dans lesquelles étaient redits les exploits de chacun. Cette cérémonie dura trois jours. Durant le jour, les scalpes étaient attachés à la bride des chevaux sur lesquels

---

1. Voir p. 43 de ce journal et description de la danse du scalpe de Catlin, I, 246 et gravure 104.

2. La signification de ce mot n'est pas claire. Il est possible qu'une erreur ait été commise dans la transcription. Voir Catlin, gravure 104.

les jeunes gens se promenaient en chantant avec tambours battants.

Ils ont pour armes des arcs et des flèches avec des fusils et des lances et lorsqu'ils partent pour la guerre ils apportent leurs "medicin bags;[1]" le chef de la troupe du moins s'en munit et après avoir trouvé leurs ennemis le "bag of medicin" s'ouvre, puis ils entonnent quelques chants, fument quelques instants et s'élancent à l'attaque. C'est généralement au point de jour qu'ils tombent sur leurs ennemis alors que ceux-ci sont profondément plongés dans le sommeil. L'un des chefs porte une partie de lanterne magique qu'il considère comme le plus précieux appui, car il croit que les figures dessinées sur les verres sont des esprits qui le protègent et dont il ne doit jamais se séparer quand il part pour la guerre.

Comme tireurs à la cible ils sont très habiles avec leurs arcs tandis qu'ils sont bien inférieurs avec le fusil, mais je dois dire que depuis quelques années ils s'exercent tous les jours au maniement de ce dernier et ils ont aujourd'hui plus de munitions qu'à l'ordinaire.

Etant donné qu'ils n'ont jamais eu de traiteurs au milieu d'eux ils ont échangé contre des fusils, avec les Mandans et les Big Bellys, des chevaux, des peaux, des guêtres et des chemises. Et comme ils ne cultivent pas la terre, ils achètent aussi des Big Bellys des céréales, des citrouilles et du tabac.

Quant à leurs accoutrements, les hommes portent des guêtres étroites qui montent jusqu'aux hanches et dont l'extrémité est fixée à une ceinture ou ceinturon. Les coutures sont ornées de perles, de piquants de porc-épic, de crins de chevaux et de cheveux provenant d'êtres humains teints de diverses couleurs. Ces guêtres sont fabriquées avec de la peau de cabri ou autre jeune cerf.

Leurs chemises se composent de trois peaux du même genre dont deux servent à former la partie qui couvre le corps et la troisième à façonner les manches. Ces peaux ne sont jointes que sur l'épaule de même que les manches qui sont ouvertes à partir de l'aisselle. L'une des peaux recouvre la poitrine et l'autre recouvre le dos; les manches portent les mêmes ornements que les guêtres de même que leurs souliers qui sont fabriqués comme des

---

1. Catlin le décrit minutieusement avec son contenu, I, 35-8, gravure 18.

mitaines avec une bordure sans pli autour de la partie extérieure du pied. Sur cette partie de leur accoutrement ils portent une peau de buffle sur laquelle sont représentés leurs exploits guerriers ou bien la ceinture est garnie de perles et de piquants de porc-épic. Ils s'entourent généralement la cheville d'une lisière de peau de loup ou de mouffette à laquelle sont attachés des fragments de drap rouge qu'ils traînent en marchant. Ils portent aussi sur la poitrine la peau du pied d'un ours munie des griffes et à laquelle sont cousus autant de boutons qu'ils ont pu trouver; 12 à 15 griffes d'ours cousues de cette façon et attachées autour du cou constituent un ornement très à la mode.[1] Leur front est couvert de deux morceaux de peau ornés de perles coloriées, de grelots ou de boutons; une mèche de crins de cheval teints en jaune leur descend de chaque côté du nez et ils portent une plume de *Killion* sur la tête entourée d'un cercle de laiton et de fer-blanc. Il n'y a pas de ....parmi eux; ceux qui ont les cheveux longs les séparent en 10 à 12 tresses qu'ils enduisent de terre blanche à l'exception des extrémités qui sont bien peignées. Ceux dont les cheveux ne sont pas de la longueur voulue, y ajoutent des crins de cheval au moyen de gomme et ils les séparent ensuite de la même manière que les autres. J'en ai vu un qui avaient ajouté à ces cheveux très noirs, deux grosses queues de chevaux blancs qu'il traînait derrière lui sur le sol en marchant. Ils tiennent beaucoup à avoir les cheveux longs.[2]

L'accoutrement des femmes se compose de guêtres qui montent jusqu'au milieu de la cuisse avec une jarretière au-dessous des genoux; Elles ne portent pas de poil parmi leurs ornements; la ceinture de leurs guêtres est couverte de perles bleues (qu'elles préfèrent aux autres) et de boutons quand elles peuvent s'en procurer. Leurs guêtres sont de forme arrondie comme des bas et elles n'ont pas de frange comme celles des hommes. Leurs chemises ou *cotillons* descendent jusqu'à mi-jambe et plus bas et se composent de peau de cerf, mais pour être de valeur, cette partie de leur accoutrement doit se composer de deux grandes peaux de cabri ou de bélier de montagne; les extrémités sont frangées de la même manière que chez les hommes et garnies de piquants de porc-épic. Les peaux sont jointes jusqu'à la partie in-

---

1. Maximilian, II, 261-2.
2. Catlin, I, 49-50.

férieure des côtes et une ouverture est pratiquée de chaque côté pour leur permettre d'allaiter leurs enfants. Les manches jointes à la chemise sur les épaules seulement enveloppent le bras du coude jus qu'au poignet tandis que la partie supérieure du bras n'est recouverte qu'à l'extérieur, mais une partie de la peau retombe de manière à cacher le creux de l'aisselle.[1]

La peau qui leur sert de couverte et leurs souliers sont aussi garnis, mais la première est jamais peinte. Elles ne portent pas d'ornements sur leur tête et elles se badigeonnent le visage en rouge. Les enfants sont vêtus de la même manière que ceux du sexe auquel ils appartiennent; néanmoins les enfants mâles sont laissés nus jusqu'à l'âge de huit à dix ans, non parce que les vêtements font défaut, mais parce qu'ils sont plus à l'aise; les petites filles ne sont jamais nues. Les deux sexes sont très propres, car hommes et femmes se lavent et se baignent chaque matin dans la rivière ; durant l'hiver ils se plongent dans la neige. Ils tiennent leurs vêtements très nets et aussi blancs que la neige, au moyen d'une sorte de terre blanche qui ressemble à de la craie et avec laquelle ils les nettoient tous les jours. Cette terre a non seulement la propriété de blanchir le linge mais elle sert aussi à faire disparaître les taches de graisse et autres saletés sur le cuir et les tissus; c'est un article dont ils ne manquent jamais. Une femme ne place jamais une chaudière sur le feu le matin avant de se laver les mains et les hommes ne mangent pas sans en faire autant.

Les hommes se mettent rarement en culottes excepté lorsqu'ils ne portent pas leurs guêtres car celles-ci sont faites de telle façon qu'en y ajoutant une bande s'étendant jusqu'à mi-corps, elles tiendraient lieu de pantalon. Ils portent des coquilles et des perles suspendues à leurs oreilles mais ils ne coupent pas celles-ci comme les Sioux et les Sauteux.

L'un d'eux avait dans son "medicin bag" la queue d'une vache espagnole dont il s'ornait la tête quand il partait pour la guerre ou lorsqu'il voulait se vêtir d'une manière attrayante. A la mort de leurs parents, ils se coupent les cheveux et se font des excoriations aux jambes. Ils attachent beaucoup d'importance à ces petites perles en verre qu'ils obtiennent des Espagnols, mais

1. Au sujet de l'accoutrement des femmes, voir Maximilian, II, 265; Catlin, I, 51, 204. Comparer à Harmon, 275 et à Alexander Mackenzie, XCIV sur l'accoutrement des femmes parmi les Crees et autres tribus du nord.

qui doivent passer par deux ou trois mains avant d'arriver jusqu'à eux.

C'est généralement au mois de septembre que le niveau de l'eau est le plus bas.

Leur langage comme celui des Mandans et des Big Bellys est évidemment une corruption du Sioux.[1] Il se rapproche surtout du big belly auquel il ressemble au même degré que le Kinistinaux ressemble à l'algonquin ou Chipway.[2]

	Big Bellys	Rocky Mountain
un[3]	Nowaza	ama té
deux	Nomba	Nomba
trois	Nomini	Namini
quatre	Tobas	Shobas
cinq	Kichon	Kichons
six	Akaw was	Akaw
sept	Shapois	Sapois
huit	Noobassé	Noobassé
neuf	Noobetzapé	Amatapé
dix	Pirakau	Pirakau
cent	Pirakau tié	Piraké sash
vingt	Noombau Pirakas	the same
	&c	&c
grand	Eties	Se
petit.	Carishta	Casota
tête	Auto	Austio
rivière	Amjé	Amjé
couteau	Matse	Mitsé
homme	Matray	the Same
femme	Meay	Meay
mon enfant	Matijay eshié	Matsay sa
couverte	Ituwjé	I saw jé

1. Au sujet de vocabulaire, de noms, etc., voir Bibliographie du langage Sioux, p. 22, James C. Pilling.

2. Pilling dit que. "Les nations parlant l'algonquin couvraient une plus grande étendue que n'importe quelle autre aglomération de races parlant une langue commune dans l'Amérique du nord. Elles s'étendaient du Labrador jusqu'aux montagnes Rocheuses et de la rivière Churchill de la baie d'Hudson jusqu'au détroit de Pamico dans la Caroline du nord." Préface de "Bibliography of the Algonquian Languages."

3. Dans son vocabulaire de langue des 'Minnitarris ou Gros ventres,' Maximilian donne la traduction ci-après: Un *nowassà*; deux, *dùupa*; trois,

Ils font avec les mains des signes très expressifs aux personnes qui ne comprennent pas leur langage. Ils m'ont souvent raconter de longues histoires sans ouvrir les lèvres à peine et je les ai très bien compris. Pour désigner un Sioux ils passent le bord de la main d'un côté du cou à l'autre, tandis que pour désigner un Panis ils indiquent de grandes oreilles et se mettent les mains de chaque côté de la tête pour indiquer un Flat head.

Les animaux qui se rencontrent dans leur contrée sont les suivants:

Le buffle
L'ours
Le castor
Quelques loutres
Le cerf
Le cabri
Un animal à longues cornes[1]

Le daim ou chevreuil des deux sortes
Le *Bektail* blanc[2]
Voir (a) ci-après

Le *Kitt*[3]
Quelques renards
Une sorte de tigre (que je crois être une panthère semblable à celle des montagnes Alleghanies[4]

(a) C'est une sorte de petits animaux qui vivent dans des trous qu'ils pratiquent dans la terre; ils se réunissent en bandes très nombreuses et forment un espèce de village. Tout bruit les fait sortir de leurs trous et aboyer avec fureur contre la cause de leur dérangement.[5] Il est difficile de tirer sur eux car ils se tiennent sur le bord de leurs trous où ils disparaissent à la moindre alerte. Lorsqu'ils sont tués ils tombent dans leurs trous dont il est difficile de les sortir. Le capitaine Lewis en a attrapé un en inondant son trou, car cet animal se sauve à l'approche de l'eau; c'est par ce moyen que celui-là fut fait prisonnier et gardé ensuite dans une cage durant tout l'hiver dans un fort sur le Missouri. Il

nàhwi; quatre, *tohpà*; cinq, *kechù*; six, *akahuà*,; sept, *schàchpu*. L'on constate qu'à l'exception du nombre deux, le vocabulaire de Larocque est presque le même que celui de Maximilian. Ce dernier ne donne pas les nombres dans son vocabulaire de langue Crow.

1. Voir les notes précédentes au sujet du cabri et de l'animal à longues cornes.

2. Chien de prairie (*Cynomys ludovicianus*).

3. Le *Kitt* renard (*vulpes velox*) ou coyote peut-être (*Canis latrans*).

4. Puma connu sour les divers noms de chat sauvage, lion de montagne, lion américain, couguar, panthère. Il se rencontre du Canada à la Patagonie, surtout dans les montagnes.

5. Voir la description graphique d'un village de chiens de prairie, près des rives du Missouri, Catlin I, 76-7, et gravure 42.

se nourrit de chair et de racines, devient gros comme un rat musqué et sa couleur est grisâtre. Il y a un grand nombre de leurs villages aux environs du Missouri et quelques-uns ont une circonférence de trois ou quatre acres.

Sur le parcours de la rivière aux Roches Jaunes, j'ai vu une troupe d'oiseaux qui ressemblaient aux coqs de bruyère; ils étaient cependant beaucoup plus gros que ces derniers et avaient une large queue qu'ils tenaient ouverte en volant.[1] Je n'ai pu en tuer aucun, car ils se tenaient sur le sol parmi les herbes et je ne les ai aperçus qu'au moment où ils se sont levés et envolés. Ils ne s'enfuient pas tous ensemble, mais s'envolent les uns après les autres comme les faisans,[2] à mesure qu'ils sont dérangés.

Les Flat heads habitent le côté ouest des Rocky Mountains aux sources des rivières qui coulent dans la direction du sud-ouest et se jettent dans l'océan de l'ouest. La chaîne de montagnes qui sépare ces rivières du Missouri peut être franchie en deux jours après quoi l'on ne rencontre plus de montagne jusqu'à l'océan. Ils se rendent tous les automnes au fort du Missouri ou aux alentours pour tuer des buffles qui ne se trouvent pas de l'autre côté de cette chaîne de montagnes et pour se procurer des couvertes et de la viande séchée et ils s'en retournent aussitôt que l'hiver arrive. Il se trouve des cerfs de différentes sortes sur leur territoire ainsi que des castors; ils se font des couvertes avec les peaux de ces derniers mais ils préfèrent pour cela les peaux de buffles. Ils ont un grand nombre de chevaux qu'ils vendent pour des bagatelles et ils en donnent beaucoup pour rien. Ils disent qu'il y a des blancs qui habitent les parties du bas de la rivière, qu'ils résident sur les terres de ces derniers qui leur fournissent des perles en verre et une sorte de petit bâton cylindrique qui ressemble à un *wampoon.* Ces blancs, disent-ils, ne font pas la traite, Les castors que ces sauvages tuent sont rôtis et la peau est mangée avec la chair. Ils harponnent le poisson et le castor au moyen de dards fabriqués avec des cornes de cerf, et ils se nourrissent de poisson durant une partie de l'année. La description qu'il m'en ont faite me porte à croire qu'il s'agit de saumon.

---

1. Poulet de prairie, poule de prairie, coq de bruyère (*Tympanuchus Americanus*). Il se trouve dans la prairie au sud de la Saskatchewan. Voir la description donnée dans Lewis & Clark, I, 201.

2. Perdrix commune qui se rencontre dans les bois du Canada et dans le nord des Etats-Unis.

Lorsqu'ils ont obtenu une chaudière de cuivre de leurs voisins ils ne s'en servent pas comme d'un objet de cuisine mais ils la coupent en petits morceaux dont ils se servent pour orner leurs accoutrements et leurs cheveux. Ils échangent un cheval contre 70 ou 80 dents de cerfs qui sont considérées comme une grande parure parmi eux. Ils trafiquent surtout avec les Ererokas avec lesquels ils échangent des chevaux et des arcs fabriqués avec des cornes contre des articles que ces derniers ont reçus de nous, des Mandans et des Big Bellys. Les flèches dont ils se servent à la guerre sont empoisonnées et beaucoup plus petites que celles dont ils se servent à la chasse.[1] Ils combattent à cheval généralement et sont munis de deux arcs et de deux carquois remplis de flèches avec lesquels ils se défendent et harcèlent beaucoup leurs ennemis même en fuyant, car ce sont des cavaliers accomplis. Ils disent que leur contrée est si fertile que les arbres fruitiers qui ne dépassent pas des arbrisseau ici deviennent là de grands arbres. Ils parlent généralement très bas et aucune nation environnante ne parle leur langage très difficile à apprendre et qui ressemble au son produit par de petits morceaux de verres heurtés les uns contre les autres. Leurs arcs sont fabriqués d'une seule pièce et presque tous avec des cornes de différentes sortes de cerfs. Ils n'ont jamais vu d'élan.[2]

Les Snakes habitent à l'est des Flat heads au pied des de la même chaîne de montagnes et à proximité de la source des rivières qui coulent aussi vers le sud. Ils disent qu'il y a beaucoup de castors sur leurs terres et qu'ils fabriquent une partie de leurs vêtements avec les peaux de ces animaux. Ils sont tous sur un pied d'amitié avec les Rocky Mountains et font avec ceux-ci le même trafic que les Flat Heads. Ils forment une population très nombreuse dont chaque tribu porte un nom différent.[3] Les tribus

---

1. La description que Lewis & Clark font des arcs, des flèches et des carquois des Shoshones est d'accord avec ce que Larocque dit ici au sujet de ceux des Flat heads, à l'exception de ce qu'il ajoute au sujet des flèches empoisonnées. Je n'ai pu trouver la confirmation de ce fait nulle part. (Lewis & Clark, I, 151.)

2. L'élan ne se trouve pas à l'ouest des Rocky Mountains et il n'est pas fait mention qu'il se soit rencontré en Amérique nulle part aussi au sud, dans ces latitudes.

3. 'Les shoshones forment une petite tribu qui fait partie de la nation appelée Sauvages Snake, dénomination vague qui comprend à la fois les habitants des parties sud des Rocky Mountains et des plaines qui s'étendent de chaque côté.' Lewis & Clark, I, 445.

qui se trouvent le plus au sud ont des relations avec les blancs du Nouveau-Mexique qui leur fournissent d'épaisses couvertes rayées, des brides et des haches de guerre en échange de peaux de buffles et de cerfs, mais il est probable que ces articles ne leur arrivent qu'après avoir passé par deux ou trois mains et qu'eux-mêmes ne trafiquent pas directement avec les Espagnols. L'une de leurs tribus a été en partie détruite et le reste qui forme un groupe de douze tentes environ, vit avec les sauvages Rocky Mountain qui sont sur un pied de paix avec toute la nation et fournissent aux Snakes une sorte d'herbe sucrée enivrante qu'ils fument en guise de tabac. Ils se servent d'une pierre transparente pour fabriquer leurs pipes et échangent des arcs en corne et des chevaux contre des couteaux, du tabac, etc. Comme les Flat heads ils n'ont pas encore obtenu de fusils dans les échanges qu'ils font avec les Ererokas, mais ces derniers qui en ont beaucoup se proposent de leur en vendre quelques-uns cette année.[1]

Les quelques mots suivants qui font partie de leur langage indiquent évidemment que leur origine doit être tout à fait différente des sauvages Big Bellys et Rocky Mountain.

Un—*Shemits.*
Deux—*Wawk.*
Trois—*Pa its.*
Quatre—*Waw tsouts.*
Cinq—*Waw ni kith.*
Six—*waw watch.*
Sept—*tawt souts.*
Huit—*na waw tsouts.*
Neuf—*sheman doun.*
Dix—*Toshamb.*
Onze—*Shemits shemandow.*
Douze—*Wawk o mandon.*
Treize—*Past o mandow.*
Vingt—*Wawk on torhamb.*
Loin—*Mawnatow.*
Près—*Mush tits.*
Bon—*tsanti.*
Mauvais—*tish tsent.*
Je vous aime—*Mahaw makan.*
Venir—Keman.
Aller—*Mean.*
Courir—*Kech tan.*

1. Les Shoshones forment une famille qui possède une langue distincte. Les Snakes qui en faisaient partie formaient l'une des tribus du nord, tandis que les autres tribus s'étendaient au sud jusqu'au Mexique. Les Minnetarees et les Crows appartenaient à la famille des Sioux.

Octobre 1805.[1]

A mon arrivée à la rivière *la Sourie* j'ai rencontré M. Pierre Rocheblave[2] devenu propriétaire et *Bourgeois* du département à la place de M. Chabilly transféré au département du fort Dauphin.[3] En compagnie de ce monsieur et de F. N. *Lamoth,*[4] j'ai passé un hiver très agréable durant lequel je n'ai eu à constater aucun fait remarquable. J'ai visité les tentes des sauvages deux fois durant cet hiver et j'ai employé le reste du temps à lire, car il y avait beaucoup de livres à cet endroit.[5] Lamoth est allé prendre charge du for *Appell*[6] à la place de Poitras[7] qui abandonnait son poste. Le 28 courant M. Rocheblave (très malade) quitta cette place pour se rendre à Kaministiquia.[8] M. Falcon étant aussi parti durant la même année,[9] il ne resta pas de commis à l'intérieur, à l'exception de ceux qui avaient fait ou faisaient leur apprentissage à la rivière Qu'Appelle et à la rivière la Sourie où je me trouvais moi-même

1. En imprimant le journal de Larocque, nous avons strictement suivi la méthode adoptée par l'auteur pour raconter les faits, car autrement il eut été plus à propos d'insérer ce qui suit à la fin du journal avant les " Remarques sur les sauvages Rocky Mountain." Comme il est dit à la fin du journal, Larocque est arrivé au fort de la rivière La Souris le 22 octobre 1805, après avoir accompli son voyage aux Rocky Mountains. Il va maintenant raconter brièvement les incidents de l'hiver 1805-06 et de l'été suivant.

2. Pierre Rastel de Rocheblave était l'un des pionniers de la compagnie du Nord-Ouest. Ils rejoignit la compagnie X. Y. en 1801, signa la convention conclue à Montréal le 5 novembre 1804 en vertu de laquelle il y eut fusion des deux compagnies et remplaça Chaboillez l'aîné au département de l'Assiniboine en 1805.

3. Situé aux environs du lac Dauphin, dans la région qui comprend aujourd'hui l'ouest du Manitoba.

4. A part la mention qui en faite par Larocque et l'incident désastreux décrit par McDonald de Garth dont il est question dans une note ultérieure, cet homme est très peu connu. McDonald dit qu'il appartenait à une famille respectable.

5. Ce passage remet sur le tapis la question intéressante de l'existence de bibliothèques dans les postes de trafic de l'Ouest, y compris la fameuse petite bibliothèque du fort Chipewyan sur les bords lointains du lac Athabaska et les autres bibliothèques dont il est fait mention au hasard dans les récits des traiteurs.

6. Fort de la rivière Qu'Appelle.

7. André Poitras qui avait charge du poste de la Compagnie du N. O. à l'embouchure de la Qu'Appelle durant l'hiver de 1804-05.

8. Ce voyage à Kaministiquia ou Kaministikwia, pour adopter l'épellation approuvée par le bureau géographique du Canada, ajoute quelque chose aux maigres renseignements relatifs aux relations de Pierre de Rocheblave avec les traiteurs de l'Ouest.

9. Pierre Falcon. Voir note antérieure. Il s'agit de l'année 1806.

avec deux autres de ces derniers. J'ai passé l'été de 1804 à cet endroit[1] et bien qu'il n'y eût des buffles qu'à une grande distance nous avons assez bien vécu et quant à la traite j'ai eu un grand avantage sur mes voisins les........[2] C'est le seul endroit où ils........[3] ont un établissement durant l'été sur la rivière Assiniboine, en sorte que M. Lamoth qui se trouve à la rivière Qu'Appelle n'a pas de concurrence. Comme j'avais très peu de travail à faire j'ai tenu des livres à double entrée suivant la méthode usitée aux postes, afin de ne pas l'oublier; c'est à cela et à la lecture que j'ai consacré mes loisirs. Messieurs Chaboilley, Chr. Henry et Hess McDowell sont venus me visiter durant l'été et sont partis pour le Missouri[4] d'où ils sont revenus avec des hommes qui avaient passé l'été à faire la traite à cet endroit.[5] Le dernier jour du mois d'août, il est arrivé un homme de Kamt[6] qui fait partie du département de la rivière Red; ce dernier n'était pas prêt à partir quand les autres se sont mis en route. A la fin de septembre, la brigade envoyée pour ce département arriva sous le commandement de

1. Fort Assiniboine sur le côté sud de l'Assiniboine, près de l'embouchure de la Souris. Il doit être question de 1806 au lieu de 1804, car autrement Larocque parlerait d'incidents qui auraient eu lieu deux ans auparavant. Il vient justement de raconter ce qui s'est passé durant l'hiver 1805-06 et au printemps de 1806, en sorte que l'été dont il vient de parler doit être celui de 1806.

2. Si la date 1804 est exacte, Larocque aurait eu alors pour voisine la compagnie de la baie d'Hudson ou la compagnie X. Y. ou bien les deux. Si la date 1806 est exacte, il doit être question de la compagnie de la baie d'Hudson. Harman dit dans son journal, à la date du 20 juin 1805: "Il y a ici trois établissements formés séparément par les compagnies du N. O., X. Y. et de la baie d'Hudson. Le Dr. Coues ajoutent d'autres renseignements au sujet de ces postes (Henry-Thompson, I, 298.) Comme la fusion de la compagnie du N. O. et de la compagnie X. Y. n'a eu lieu que le 5 novembre 1804 (Masson, II, 482 *et seq.*) c'est la compagnie de la baie d'Hudson avec laquelle Larocque a dû rivaliser en 1806 sur le terrain commercial.

3. Il est certainement question cette fois-ci de 1806 et de la compagnie de la baie d'Hudson.

4. Il y a de la confusion à ce sujet soit dans l'original ou dans la copie. L'expédition dont il est question n'est autre chose que la visite d'Alexander Henry aux Mandans. Ce dernier quitta le fort Assiniboine le 14 juillet 1806, et le parti se composait d'Alexander Henry, Charle J. B. Chaboillez, Allan McDonald, Toussaint Viandrie ou Vandry, Joseph Ducharme, Hugh MacEacan (McCracken) et d'un jeune sauvage, Pautchauconce, beau frère de Chaboillez. (Voir Henry-Thompson, I, 304).

5. Henry et son parti revinrent du Missouri le 9 août 1806. Charles McKenzie et James Caldwell qui l'accompagnèrent à son retour sont sans doute ceux dont Larocque fait mention.

6. Kaministikwia ou comme Larocque l'appelle généralement Kaministiquia ou Caministiquia.

Big Joh. McDowell[1] qui était le *bourgeois* durant la première année que j'ai passée dans cette région et venait alors de Montréal. M. Rocheblave ayant appris que son frère Noël venait de mourir à Caministiquia se rendit à cet endroit. M. Macdonell[2] me laissa le commandement du fort où je venais de passer l'été et me donna M. Lamoth pour commis. Ce jeune homme avait très bien fait à R........[3]. Il semble qu'en dépit de la fusion des deux compagnies[4] et de la résolution prise d'oublier tous les malentendus, les querelles, etc., auxquels la rivalité commerciale avait donné lieu, la compagnie du N. O. ne pouvait oublier la mort du vilain King[5] que ce M. Lamoth avait tué dans un cas de légitime défense dans le département de la Sassratcheoin ou fort des Prairies. M. A. N. McLeod[6] appartient à cette catégorie d'hommes qui ne croient jamais qu'une personne qu'ils ont grossièrement injuriée soit capable de pardonner, parce qu'ils ne savent eux-mêmes pardonner et qu'ils conservent de la haine, des mauvais desseins et le désir de nuire, à l'égard de cette personne qu'ils croient animée des mêmes sentiments envers eux. Ce M. McLeod et quelques autres usèrent de leur influence sur M. McDonell pour lui faire promettre de rendre la tâche de M. Lamoth aussi insupportable et désagréable que possible afin de le pousser à quitter la région, car la vue de

1. Dans la *Liste des Bourgeois*, etc., de Masson, sont inclus John MacDonnell, John McDonald (de Garth) et John Macdonald, tous *bourgeois* et associés de la compagnie, mais il n'y a pas de McDowell et ce nom ne se trouve nulle part dans les écrits des traiteurs de cette période. Probablement que le 'Big Joh. McDowell' de Larocque peut être considéré comme le *bourgeois* John MacDonnell.

2. Il s'agit évidemment de celui qui vient d'être désigné comme *bourgeois*, ce qui démontre clairement que 'McDowell' doit se lire 'McDonell.'

3. Probablement rivière Qu'Appelle.

4. Elle eut lieu le 5 nov. 1804, tel que déjà mentionné.

5. Dans ses réminiscences (Masson, II, 25-26) John McDonald de Garth décrit les incidents de la mort de King (James King est inclus dans la liste du département du fort des Prairies et des montagnes Rocheuses dans *Arrangements of Proprietors* de Roderick McKenzie, [Masson, I, 63] tué d'un coup de feu par LaMothe en 1801 près du *Fort de l'Isle* sur la Saskatchewan. Il existait évidemment de la haine entre les deux hommes et Lamothe prétendit n'avoir tiré que pour se défendre. Il semble difficile de justifier le cruel épithète de 'vilain' dont Larocque s'est servi. En tout cas, McDonald avait une excellente opinion de cet homme. Le procès de Lamothe fut instruit à Montréal et celui-ci fut acquitté ou comme McDonald le dit cyniquement il appartenait à une famille honorable et ne fut pas condamné.

6. Archibald Norman McLeod inscrit comme *bourgeois* sur la liste de Masson, 1804. Voir note de Coues, Henry-Thompson, I, 277. Il est possible que McLeod ait agi d'une manière vendicative à l'égard de La Mothe, mais il ne doit pas avoir été aussi méchant que Larocque le fait entendre, car Harmon et d'autres contemporains parlent de lui avec les plus grand éloges.

cet hom me qui leur rappelait leurs basses manœuvres à son égard, était pour eux un tourment. Pour exécuter ce complot et remplir sa promesse, M. McDonell n'accorda pas de commandement au jeune homme et ne lui confia aucune charge; en outre il ne voulait ni le voir ni lui parler et l'envoya passer l'hiver avec moi espérant qu'en agissant ainsi, il s'en débarrasserait. M. McDonell exprima quelques fois son chagrin de se voir obliger de traiter ainsi M. Lamoth; il savait que ce dernier ne l'avait pas mérité, mais il s'efforçait d'excuser sa conduite par la nécessité de suivre les instructions de ses coassociés et de remplir sa promesse. M. Lamoth supportait ce traitement avec une indignation qu'il s'efforçait de concentrer, mais sa bonne humeur habituelle ne s'en ressentait pas Il méprisait trop l'auteur de tout cela (qu'il croyait être M. McLeod) pour permettre à cette pensée d'occuper longtemps son esprit. J'ai trouvé que c'était un excellent compagnon et avec le temps il est devenu un ami. Il m'a rendu tous les services qu'il a pu et chaque fois il l'a fait volontairement, services que requéraient les affaires de la compagnie et qui consistaient souvent à entreprendre la tâche, aussi dangereuse que désagréable, de se rendre aux tentes des sauvages; et souvent il a fait le travail d'un simple engagé[1] pour se rendre utile à ceux qui le maltraitaient. Il m'est arrivé un fois de m'absenter durant vingt-deux jours du fort dont je lui ai confié la charge pendant mon absence, bien que je n'ignorasse pas que le *bourgeois* serait mécontent. A mon retour j'ai tout trouvé dans le meilleur ordre et je dois ajouter que j'ai contracté envers lui d'innombrables obligations et que nous avons passé ensemble un hiver agréable. J'avais à mon service un commis, un interprète, un guide qui remplissait aussi la charge d'interprète et neuf hommes.[2] Il y avait sur le côté opposé de la rivière[3] un établissement rival de la baie d'Hudson, dont le chef nommé Thomas Vincent avait vingt-trois hommes à son service

1. Ou *voyageur* à qui incombe tout le travail manuel de la traite.
2. A son arrivée au fort Assiniboine, le 12 juillet 1806, Alexander Henry dit: "M. F. A. Larocque a été chargé de la direction de ce poste durant l'été. Il y a ici 3 manœuvres, un interprète assiniboine, quarante femmes et des enfants qui meurent presque de faim. Il n'y a pas de buffles à présent dans cette région et ils ont épuisé la provision de pemmican qui avait été laissée à cet endroit le printemps dernier. Tout ici porte l'empreinte de la détresse et de la désolation." Le gai récit de Larocque contraste étrangement avec cette peinture.
3. Poste de Brandon établi en 1794, aux environs ou presque'en face de l'embouchure de la rivière La Souris.

et une grande quantité de marchandises. A l'automne nous avons conclu à l'égard des sauvages et de la traite à faire avec eux, un arrangement qui a été strictement observé d'un côté comme de l'autre et dont nous avons bénéficier mutuellement.[1] Mes profits ont été plus considérables que ceux de l'année dernière et plus élevés que ceux de mes voisins, mais comme je n'avais que quelques hommes sans compter vingt-deux femmes et leur famille à nourrir et que mes concurrents en comptaient vingt-deux, nous avons dû mes commis et moi faire un travail colossal. Les buffles qui étaient presque notre unique ressource se trouvaient à une grande distance et les hommes suffisaient à peine à fournir la subsistance à un si grand nombre de personne. En outre il nous fallait surveiller nos sauvages de même que les........[2] en sorte que nous étions constamment sur pied, mais nous avons réussi à surpasser l'attente de notre *bourgeois* qui croyait que nous ne pourrions pas dépasser le chiffre de cinquante ballots tandis que nous en avions cinquante-cinq.[3] J'ai écrit un journal exact de ce qui s'est passé tous les jours, j'ai tenu des livres régulièrement et sachant que je ne devais pas passer l'hiver suivant à cet endroit, j'ai laissé le tout avec des renseignements sur les sauvages, pour celui qui devait me remplacer.

Au mois de mai j'ai fait démolir la maison et les magasins qui n'étaient pas absolument nécessaires et je les ai fait transporter sur des radeaux à un endroit appelé fort Pine[4] (nom d'un vieux fort qui se trouvait là au temps de M. Robert Grant) situé à treize milles environ en aval, conformément aux instructions de Mr. J. McDonell qui avait résolu de construire un fort à cet endroit et de démolir celui où j'avais passé l'hiver. J'ai employé tous les hommes dont je pouvais me dispenser à la reconstruction des magasins et lorsque j'ai quitté cette place, tout avait été transporté au nouveau fort et mis à l'abri. Des lettres reçues de la famille

1. Comparer avec la version de Charles Mackenzie (Masson, I, 327).
2. Chevaux probablement.
3. John McDonnell dit qu'il arrivait tous les ans du poste situé près de la montagne à la Bosse, environ 60 ballots qui consistaient principalement en peaux de loups et de buffles.
4. John McDonnell inscrit dans son journal le 11 oct. 1793: "Arrivé au fort de la rivière *qui appelle*, que M. Robert Grant appela fort Espérance lorsqu'il le construisit" Masson, I, 294 et 271. Ce fort n'était pas le fort Pine dont parle Larocque, car ce dernier se trouvait sur le côté nord de l'Assiniboine à l'ouest de Pine Creek; il avait été construit en 1785, abandonné en 1794 et avait été appelé tour à tour fort des Epinettes au fort des Pins.

l'automne dernier, m'ont fait prendre la détermination de retourner à Kaministicoia ou des lettres que je devais recevoir à cet endroit, me décideraient peut-être de me rendre au Canada. Mr. McDonell désirait beaucoup me garder car le jeune homme qui restait dans l'intérieur ne possédait pas entièrement sa confiance et tout annonçait que l'été serait dur et désagréable, quelques hommes seulement devant rester là où il y avait beaucoup de travail à faire.

J'ai quitté le fort Pine le 3 juin en compagnie de M. Charles McKenzie et je suis embarqué avec M. McDonell pour me rendre à Kaministicoia, ayant la brigade avec nous. M. Lamothe avait été envoyé en avant depuis trois jours avec ordre de nous attendre au bas de la rivière Ouinipegue..[1] Nous avons rejoint M. Henry au confluent de la rivière *Red*[2] et M. Lamothe au lac *Ouinipiegue*. Nous sommes tous restés au fort de M. Wm. McBays[3] durant trois jours pour régler les comptes des hommes, décharger les bateaux et les canots et placer dans ces derniers ce qui devait être transporté à Kaministicoia et nous fûmes rejoints à cet endroit par plusieurs détachements de la rivière *English*[4] et du fort des Prairies. Je suis embarqué dans le même canot que M. Lamothe. M. McDonell nous a fourni en abondance pour notre voyage les meilleures provisions qu'il était possible de trouver dans cette région. Lui et l'autre *bourgeois* se sont embarqués dans

---

1. Ou rivière Winnipeg. *Bas de la Rivière* était un terme très usité au temps prospère de la traite. Le premier poste pour faire la traite ici fut le fort Maurepas de La Vérendrye, construit en 1734. Plusieurs autres furent ensuite érigés successivement au temps de la compagnie du Nord-Ouest et de la compagnie de la baie d'Hudson.

2. Où se trouve aujourd'hui la ville de Winnipeg. Voir la longue note de Coues (Henry-Thompson, I, 43-5) sur les divers postes de cet endroit, depuis l'époque de La Verendrye jusqu'à celle de l'historique fort Garry.

3. Ce fort s'appelait *Fort au Bas de la Rivière* et il en est fait mention dans les récits d'Alexander Henry, le jeune, de Harmon et de David Thompson. Ce dernier l'appelait poste de Winnipeg mais en général on lui donnait le nom ci-dessus. On ne trouve pas le nom de McBay dans la *Liste des Bourgeois* de Masson ni ailleurs dans les travaux relatifs à la traite des fourrures. Evidemment ce doit être une erreur . Il est possible que Larocque ait mal compris le nom ou que celui-ci n'ait pas été copié correctement de son journal. Le nom de Wm. McKay est inscrit sur la liste comme bourgeois en 1804; celui-ci signa comme associé en fonctions durant l'hiver. l'arrangement conclu à Montréal le 5 nov. 1804. Il en est fait mention souvent dans les journaux de David Thompson et ce peut être de lui dont il est question. Il est possible aussi qu'il s'agisse de Wm. McCrea ou McRae inscrit sur la liste de Masson, comme commis du département du *Lac la Pluie* en 1804..

4. C'était l'un des plus importants départements de la compagnie du Nord-Ouest comme l'indiquent les nombreux commis, interprètes et voyageurs inscrits sur la liste de Masson, 1804. Rivière *English* était l'un des premiers noms donnés à la Churchill *by or for Joseph Frobisher* 1786, dit le Dr. Coues—

des canots bien équipés[1] et à demi-chargés; ils sont partis les premiers et sont arrivés à Kaministicoia bien avant nous. Au fort *lac La Pluie*[2] j'ai trouvé quelques lettres de M. McDonell à mon adresse dans lesquelles il m'autorisait à prendre à cet endroit tout ce qui était nécessaire pour rendre notre voyage agréable et facile, vu que ce fort renfermait toutes sortes de provisions.

J'ai laissé mon compagnon Lamothe à la Montagne,[3] dernier portage sur la route de Kaministicoia, où se trouvait un établissement temporaire. Lamothe reçut ordre de rester à cet endroit jusqu'à ce qu'un détachement de Montréal fut prêt à quitter Kaministicoia alors qu'on l'enverrait chercher. Ce fut la dernière humiliation que ce jeune homme eut à supporter de la part de ses patrons. Nous n'avons passé qu'une nuit en route et le matin suivant nous sommes tous arrivés au *Grand Portage Kaministicoia,* fort qui avait été érigé pour remplacer l'établissement du Grand Portage[4] situé dans les limites du territoire

1. Les associés de la compagnie du Nord-Ouest comme les principaux agents de la compagnie de la baie d'Hudson choisissaient des embarcations légères pour visiter les divers postes sous leur contrôle. Voir la note de Malcolm McLeod sur les *canots légers*, p. 41, de la *rivière Peace.*

2. Fort St.-Pierre construit par La Jemeraye pour La Verendrye en 1731, à l'endroit ou s'écoule le *Lac la Pluie.* Cependant un poste plus ancien avait été érigé dès 1688 par DeNoyon sur les bords de ce lac de même qu'un autre en 1717 par Zacharie Rebutel de la Noüe. Le poste de la compagnie du Nord-Ouest, station du *Lac la Pluie,* était situé sur la rive nord du lac un peu au-dessous de la chute Chaudière. Voir note de Coues, Henry-Thompson, I, 20 et *Tentatives infructueuses de pénétrer dans l'Ouest avant La Verendrye* du juge L. A. Prud'homme.

3. Il est fait mention du *Mountain portage* par David Thompson dans son voyage de Kaministiquia jusqu'à l'extrémité ouest du *Lac la Croix,* 1804, vol. VII des MSS de Thompson, mais d'après son récit et le dernier récit de S. J. Dawson, le *Lazy Portage* était le dernier avant d'arriver à Kaministiquia. Voir la longue description de la route de Kaministiquia du Dr. Coues, (Henry-Thompson, I, 217-218) et *Report on the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement,* de S. J. Dawson pour ce qui est de la route de Dawson qui sur un certaine longueur se confondait avec le route de Kaministiquia.

4. Cet endroit fut considéré comme très important par les Français et les Anglais durant toute la période qui marqua les évènements de la traite. En 1731 lorsque La Vérendrye se mit courageusement en route à la recherche de la mer de l'Ouest il envoya son neveu La Jemeraye au lac *La Pluie* de l'autre côté du Grand Portage, tandis qu'il passait lui-même l'hiver à Kaministikwia. Jonathan Carver visita le Grand Portage au mois de juillet 1767, et Alexander Henry, l'aîné, au mois de juin 1775. Le premier poste doit y avoir été établi vers la dernière époque mentionnée. En 1785, ce poste était bien établi et en 1797 un fort y fut érigé par la compagnie rivale X. Y. En 1803 la compagnie du N. O. transporta son établissement du Grand Portage à l'embouchure de la Kaministikwia où fut érigé ce qui fut plus tard appelé fort William. Voir la note de Coues, Henry-Thompson, I, 6-7. *Voyage,* etc., de Sir Alexander Mackenzie, (1801), XIVIII-LXII.

américain et dont les propriétaires pouvaient être requis par le gouvernement américain de payer des taxes et des droits d'importation. Or pour éviter cela, la compagnie du Nord-Ouest abandonna son établissement à cet endroit pour ériger des bâtiments plus considérables et dans un endroit plus avantageux, à l'entrée de la rivière appelée Kaministicoia par les sauvages, nom qui signifie rivière dont l'entrée est parsemée d'îles et d'anses.[1] La baie du lac Supérieur dans laquelle cette rivière se déverse[2] est de fait remplie de grandes et magnifiques îles de même que toute la côte nord du lac. Les vaisseaux qui naviguent sur ce lac peuvent venir charger et décharger[3] à la porte même du fort car la rivière est profonde. Avant la conquête, les Français......avaient un fort et une station de commerce à ce même endroit.[4]

[Parti de Lachine] le 26 avril 1801 et arrivé au Grand Portage à la fin du mois de juin.[5] De là j'ai été envoyé au fort Charlotte[6]

1. L'abbé E. F. Petitot S.J., dit que Kaministi Kweya signifie rivière large; l'on a donné à ce mot quelque part, la signification de Trois-Rivières. Ce nom sauvage a été épelé de toute façon. Le premier poste de trafic a été érigé ici par Dulhut vers 1678.

2. Baie *Thunder*.

3. Il fut un temps où la compagnie du N. O. avait plusieurs vaisseaux sur le lac Supérieur, qui transportaient les approvisionnements au fort William, principal endroit de ravitaillement des département de l'Ouest et rapportaient de là de riches cargaisons de fourrure à Michilimakinac où on les transbordait sur des canots qui faisaient le long trajet de cet endroit à Montréal. Dans un journal anonyme qui se trouve parmi les MSS de Masson dans la bibliothèque de l'univertté McGill, il est écrit en date du 3 juillet 1793: "Sommes arrêtés à la *Pointe aux Pins* (rive nord du lac Supérieur) deux lieues au-dessus du Sault. Nous avons trouvé là M. Nelson qui construit pour la compagnie du N. O. un vaisseau qui sera appelé *Otter* et employé sur le lac Supérieur. Il doit être lancé bientôt......L'*Athabasca* qu'il va remplacer sur le lac, doit franchir les chutes de Sainte-Marie pour aller aider le *Beaver* à transporter les choses nécessaires de Détroit et de Makinac au Sault, lorsque celles-ci sont arrivées du nord. Une certaine quantité des fourrures de la compagnie sont expédiées par la voie des lacs mais la plus grande partie sont descendues par l'Ottawa dans les canots de Montréal." Le 2 août après avoir atteint le Grand Portage, il est dit dans le même journal: "Le vieux Bazil Ireland, le guide est arrivé avec deux canots de Montréal et nous a apporté l'agréable nouvelle que l'*Otter* était à la *Pointe aux Pins*. Un bateau bien monté fut envoyé de bonne heure le lendemain matin pour le remorquer dans le port, mais l'on constata avec surprise qu'il était rendu derrière la pointe à la Framboise après avoir passé devant le fort durant la nuit poussé par un vent du nord-ouest. Il était dix heures lorsqu'il jeta l'ancre après avoir été remorqué et s'être servi de ses voiles en même temps." Voir *Account of Lake Superior* de John Johnston, 1792-1807, dans Masson, II, 145-174.

4. Fort Gamanitigoya, Kaministigoya, etc. Voir les pièces de Prud'homme déjà citées.

5. Cette dernière partie du récit a trait aux mouvements de Larocque depuis son départ de Montréal en 1801 jusqu'à l'époque de son voyage aux Rocky Mountains et elle ne se compose que de quelques fragments.

6. Situé à l'extrémité ouest du *Grand Portage*) sur la sivière *Pigeon* à une distance de neuf milles du poste appelé Grand Portage.

d'où je suis revenu. Quelque temps après j'ai été envoyé à la rivière English pour y passer l'hiver. De là j'ai été envoyé au Fort Des Prairies et à la rivière Red et j'ai dû passer le fort du lac La Pluie, la rivière Assiniboine, le fort de la rivière Sourie, la rivière Rapid et la rivière aux Bois Fort.[1]

1802 Compagnie X. Y.[2]

1803

1804

" 1805. februar fort of Mt à la Bosse." A mon arrivée durant l'automne de 1804, j'ai trouvé un parti de quarante Américains sous les ordres de deux capitaines, Lewis & Clark envoyés par leur gouvernement pour explorer la partie supérieure du Missouri et les régions du N. O. jusqu'à l'océan Pacifique. Ils passèrent l'hiver à cet endroit et partirent le 28 mars 1805[3] pour poursuivre leurs explorations. Ils s'embarquèrent dans sept pirogues, car les bateaux qui avaient servi à les transporter jusqu'ici, avaient été renvoyés avec une collection de minéraux, de racines, de plantes, de carcasse et de peaux, choses qui à leur sens, devaient intéresser le monde lettré. Je leur ai proposé de les accompagner,[4] mais pour des raisons relatives à leur gouvernement, ils n'ont pas accepté ma proposition.

Le village des Mandans est situé sur le Missouri à 1009 milles au-dessus du confluent de cette rivière et du Mississipi, y compris les détours de la rivière, par latit. 47° 21′ 40″, et par 99° 24′ 45″ longit O. méridien de Greenwich, conformément aux observations de Lewis & Clark.[5]

---

1. Rivière *Rapid*, branche de l'Assiniboine apelée petite Saskatchewan. 'Rivière aux Bois Fort' est probablement une erreur; il doit s'agir de la rivière *aux Bosse Fort* ou rivière *Fort de la Bosse* comme Larocque l'appelle quelque part.

2. Quant à l'origine et à l'historique de la compagnie X. Y., voir *Remarkable History of the Hudson Bay Company* de George Bryce, chap. XVII.

3. Date exacte du départ, 7 avril 1805. Voir Lewis & Clark (éd-Hosmer) I, 189.

4. "M. Laroche, traiteur de la compagnie du Nord-Ouest, est venu nous visiter et a exprimé le désir de nous accompagner lors de notre exploration dans le Nord-Ouest mais nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas l'emmener avec nous." Lewis & Clark, I, 168.

5. La latitude du fort Mandan, quartier d'hiver de Lewis & Clark, est d'après ceux-ci 47° 21′ 47″.

Publications des Archives Canadiennes.—n° 4

JOURNAL DU YUKON

1847-48

PAR

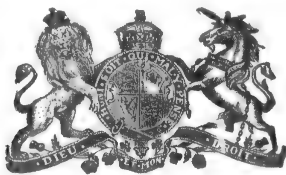
ALEXANDER HUNTER MURRAY

ÉDITÉ PAR

L. J. BURPEE, F.R.G.S.

(Avec des notes de l'éditeur.)

Publié avec l'autorisation du ministre de l'Agriculture sous la direction de l'Archiviste



OTTAWA
IMPRIMERIE NATIONALE
1910

12153—1

JOURNAL DU YUKON EN 1848

INTRODUCTION.

Alexander Hunter Murray, l'auteur de ce journal, naquit à Kilmun, Argyllshire, Ecosse, en l'année 1818. Tout jeune homme encore, il émigra aux Etats-Unis, et entra dans la Compagnie de Fourrures Américaine, au service de laquelle il demeura plusieurs années. Au cours de son service avec ladite compagnie, il eut sans doute l'occasion de se rendre assez loin, car ce qu'il dit de la Balize, du lac Pontchartrain et de la rivière Rouge du Texas, dans le présent journal, nous indique qu'il connaissait bien ces endroits. Au printemps de 1846, accompagné de feu M. Brazeau (plus tard d'Edmonton), il parcourut la route du Missouri au fort Garry, où il devint le premier commis de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il fut attaché au district de la rivière Mackenzie, sous les ordres de l'agent principal Murdoch McPherson, et partit presque immédiatement pour occuper son poste dans l'extrême nord. Il devait passer par le lac Winnipeg et la Saskatchewan pour se rendre au poste Cumberland, puis par le portage aux Grenouilles jusqu'à la Churchill et par le portage Methye (fameux dans les annales du commerce de pelleteries) pour arriver à la rivière et au lac Athabaska. Descendant ensuite la rivière des Esclaves jusqu'au Grand Lac des Esclaves, il pénétra dans le majestueux Mackenzie et se présenta au chef de son département au fort Simpson. A un endroit quelconque durant son voyage—peut-être au fort Chipewyan sur le lac Athabaska—il eut la bonne fortune de faire la connaissance de la fille du traiteur en chef Colin Campbell, du district de l'Athabaska. Après s'être courtisés pendant peu de temps ils furent mariés *à la contract* par l'agent principal McPherson, car à cette époque, il n'y avait pas de clergé dans ces régions du nord. Murray et sa jeune femme descendirent le Mackenzie et c'est pendant ce long et très agréable trajet sans doute, dans de telles circonstances, que se passa la lune de miel. Enfin

ils arrivèrent à l'embouchure de la rivière Peel qu'ils remontèrent jusqu'au fort MacPherson où ils passèrent l'hiver.

De bonne heure au printemps Murray et sa femme traversèrent les montagnes pour se rendre à Lapierre sur la rivière Bell. Murray retourna au fort McPherson, pour s'occuper de tous les préparatifs de l'important voyage relaté dans ce journal. Parti du fort le 11 juin 1847, il arrivait trois jours après au poste Lapierre. Le 18, il s'embarqua avec ses hommes sur le *Pionnier,* bateau de rivière solide, construit à Lapierre pour l'expédition et se dirigea vers l'ouest après avoir laissé sa femme à Lapierre. Murray avait pour mission d'établir un poste sur le Yukon, car trois ans auparavant, le traiteur en chef Bell avait découvert un chemin praticable qui conduisait à cet endroit. Après avoir exploré la rivière Bell en 1839, et érigé le fort McPherson en 1840, Bell avait franchi les montagnes et atteint la rivière *Rat*, nom que portait alors cette rivière appelée depuis rivière Bell en l'honneur de son découvreur. Il descendit ce cours d'eau jusqu'à l'endroit où il rejoint une rivière plus considérable appelée *Porcupine* qu'il explora jusqu'aux environs de la frontière internationale actuelle—soit un trajet de trois jours en descendant le courant. Ceci se passait en 1842. Deux ans plus tard il compléta son exploration de la *Porcupine* jusqu'à son embouchure. Les sauvages l'informèrent que la grande rivière dans laquelle la *Porcupine* se décharge se nommait le Yukon—ou Youcon d'après l'épellation des traiteurs. Comme résultat de cette expédition il fut décidé de fonder un poste sur le Yukon quelque part près de l'embouchure de la *Porcupine,* et, ainsi qu'il a été dit plus haut, cette tâche importante avait été confiée à M. Murray.

Descendant la rivière Bell jusqu'à la *Porcupine,* Murray atteignit le Yukon le 25 juin, et, après avoir éprouvé quelque difficulté, trouva un emplacement propice pour un fort à environ trois milles de l'embouchure de la *Porcupine* sur la rive est du Yukon. A partir de là son journal est consacré à la narration détaillée de la construction du fort Yukon et des visites des indigènes venant du haut ou du bas de la rivière. Il nous donne de ceux-ci une description animée et il semble n'avoir jamais manqué l'occasion de les questionner sur l'aspect du pays et les animaux à fourrures ou autres animaux qui s'y trouvent, de même que sur le langage, les mœurs et les coutumes des habi-

tants et le tout se trouve consigné exactement dans son journal. Après avoir passé l'hiver au fort Yukon, Murray partit le 5 juin 1848 pour le poste Lapierre avec le rapport des opérations du nouvel établissement. Il rejoignit son épouse à cet endroit le 23 du même mois, après plus d'une année d'absence.

Le journal de Murray se termine à cette date et c'est à M. Roderick MacFarlane, de Winnipeg, autrefois agent principal au service de la Compagnie de baie d'Hudson que l'éditeur est redevable des détails qui viennent d'être donnés sur la vie de Murray avant son voyage au Yukon et de ceux publiés ci-après qui nous permettent de suivre ses traces au delà de la date où se termine son journal. Il semble que M. Murray retourna au fort Yukon la même année avec sa femme cette fois. En 1850 il accompagna Robert Campbell (duquel il sera parlé plus loin) au poste Lapierre; et, enfin, l'année suivante il quittait le fort Yukon pour retourner au fort Simpson, sur le Mackenzie où il passa l'hiver.

Dans l'automne de 1852, il atteignit le fort Garry avec sa femme et plusieurs enfants qui naquirent quand ils étaient dans la région du nord. Murray passa l'hiver suivant au fort Pembina (maintenant Emerson) dont il fut chargé pour le compte de la Compagnie de la baie d'Hudson pendant plusieurs années, après quoi il fut nommé gérant du district du lac à La Pluie (Rainy Lake) et de la rivière Swan. Retourné à Pembina il fut promu au premier poste de traiteur en 1856. L'année suivante, pour cause de mauvaise santé, il fit un voyage en Ecosse où, par un incident étrange, il fit la connaissance de Joseph James Hargrave, qui, quelques années plus tard, devait lui-même résider au fort Garry. Quand Hargrave arriva en 1861, un des premiers hommes qu'il rencontra sur les bords de la rivière Rouge fut Murray. La rencontre eut lieu à Georgetown, petit établissement où Hargrave venu du sud par terre, s'était arrêté en se rendant au fort Garry.

" Après souper, j'allai faire une promenade, dit-il dans son livre intitulé " Red River ". Nous n'avions pas fait quinze verges que je constatai qu'une maison du village qui avait été fermée et inhabitée durant mon court séjour, était occupée. Après m'être informé j'appris que cette maison était la demeure de Murray, représentant local de la Compagnie de la baie d'Hudson et directeur de la traite, arrivé dans l'après-midi par

le bateau avec sa famille et ses domestiques; et comme nous passions devant sa porte nous vîmes ce monsieur lui-même à l'entrée de l'enclos, fumant sa pipe devant sa maison. En entendant prononcer mon nom, M. Murray m'accueillit comme une vieille connaissance, mais comme je croyais à une erreur de sa part, il me dit qu'un matin je l'avais accompagné à la gare du chemin de fer de Waverley Bridge, à Edimbourg. A ces paroles je me souvins immédiatement qu'en effet cela s'était passé en 1857, après une nuit que M. Murray avait passée à la maison où j'habitais alors. J'avouai que la mémoire m'avait fait défaut mais je lui fis remarquer que le voyage qu'il avait fait en Europe en 1857 pour rétablir sa santé, avait produit des résultats tels qu'il m'était impossible de reconnaître en lui l'invalide d'Edimbourg. Nous nous assîmes dans un vestibule dont les murs étaient ornés de fusils, de gibernes, et autres instruments de chasse, suspendus avec art, et M. Murray parla longuement de certaines parties du monde qu'il avait visitées. Sa longue expérience personnelle lui permettait de parler de la Terre de Rupert comme d'un sujet bien connu, mais ce dont il parlait avec le plus d'orgueil évidemment, c'était de l'établissement du poste le plus éloigné de la compagnie, appelé fort Youcon, situé à un ou deux degrés du cercle arctique dans la Russie d'Amérique." Lewis H. Morgan avait accompagné Hargrave depuis Saint-Paul, pour recueillir les matériaux nécessaires en vue de son grand ouvrage "Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family", et pendant qu'il était à Georgetown, Murray lui fut d'un grand secours dans la préparation de ses données approfondies à l'égard de la parenté entre plusieurs des tribus du Nord-Ouest.

Ce fut vers cette époque que fut confiée à Murray la charge de *Lower Fort Garry* où il passa plusieurs saisons. Il abandonna le service de la compagnie en 1867 et passa dans le repos les dernières années de sa vie sur les rives de la rivières Rouge. Pendant quelque temps il vécut dans un cottage au-dessous de *Lower Fort Garry,* qu'il appela "Kilmun", nom de sa place natale. Plus tard il se rendit à "Bellevue", où il mourut en 1874, âgé de 56 ans, laissant plusieurs fils et filles, dont quelques-uns vivent encore. Son fils aîné, Alexandre Campbell Murray, né en 1859, est, ou était il y a quelques années, en charge du fort St. James, au nord de la Colombie britannique, pour la Compagnie de la baie d'Hudson. Il entra à l'emploi de

la compagnie en 1876. (Morice's "Northern Interior of B. Col.", p. 332.)

Quant au journal, bien que ne relatant pas la première exploration qui a été faite il n'en offre pas moins beaucoup d'intérêt à plus d'un point de vue. C'est la plus ancienne description aussi complète que nous ayons d'une grande partie du territoire en question. Il nous fournit des renseignements complets sur les mœurs et coutumes des sauvages du Yukon au temps où les traiteurs anglais se rendirent pour la première fois dans ces contrées; il raconte l'établissement de ce qu'on pourrait appeler le poste le plus avancé de la Compagnie de la baie d'Hudson, et, enfin, il fait apparaître dans une lumière extrêmement intéressante les méthodes suivies dans le commerce de fourrures. Le voyage avait surtout pour objet d'établir le fort Yukon et de commencer le trafic avec les tribus du Yukon. Les hommes de la Compagnie de la baie d'Hudson empiétèrent sur ce qui formait alors le territoire russe, et par suite se trouvèrent en concurrence et dans la possibilité d'un conflit avec la Compagnie Russo-Américaine, dont Murray parle assez longuement. Que les Russes n'aient pas, comme Murray s'y attendait sûrement, tenté de le repousser sur le territoire britannique, cela peut s'expliquer jusqu'à un certain point par le fait que la Compagnie Russo-Américaine était sur le point de conclure avec la Compagnie de la baie d'Hudson un renouvellement de la convention avantageuse du 6 février 1839. Toutefois, si l'on tient compte que les Russes n'avaient pu s'assurer de la situation du nouveau poste et se rendre compte si celui-ci se trouvait sur le territoire russe ou le territoire britannique, il devient probable que cette incertitude fut la cause principale de leur séserve en cette occurrence. D'un autre côté, Murray savait parfaitement, et il l'avoue franchement dans sa narration, qu'il construisait sur le sol russe. Cette ignorance géographique des Russes s'explique par le fait que ceux-ci, comme nous le verrons bientôt, n'avaient jamais remonté la rivière jusqu'à l'embouchure de la *Porcupine,* et, par conséquent, n'avaient pour se guider, que les indications très vagues des naturels; tandis que Murray, arrivant en sens inverse, non seulement avait exploré le terrain, mais pouvait profiter des observations de sir John Franklin au sujet de la longitude sur le Mackenzie, et se baser sur ces indications pour déterminer, au moins approximativement la frontière.

Comme on le verra par sa narration, il se trompait quelque peu dans ses calculs. Et cependant, il était impossible de douter que l'embuchure de la *Porcupine* était située bien en deçà des limites du territoire russe. Il semble que Murray a, de propos délibéré, empiété sur le sol de ses rivaux, bien qu'il n'eût en aucune façon le droit de bâtir ou de faire du commerce à l'ouest des frontières. Telles étaient les méthodes de la traite des pelleteries et dans ce jeu; il fallait y aller à ses propres risques et périls. Il était possible, bien que ce soit peu probable, que Murray ne connût pas les conditions de la convention de 1839, par laquelle la construction de forts était expressément prohibée. Le second article de ce contrat (répété mot pour mot dans le renouvellement de 1849) se lit comme suit: Il est de plus convenu que la Compagnie de la baie d'Hudson ne trafiquera pas avec les sauvages, qu'elle n'achètera ou ne recevra en échange des pelleteries, ni ne chassera pour s'en procurer sur les parties du territoire russe situé sur la côte nord-ouest ou sur les îles, sauf celles à elle concédées par les dispositions de l'article précédent." Comme le territoire ainsi concédé ou loué se bornait à la lisière comprise entre le cap Spencer et *Portland Canal,* bâtir un poste et trafiquer sur le Yukon dans les limites du sol russe étaient donc une violation évidente du traité. Néanmoins, le Compagnie de la baie d'Hudson resta en possession du fort Yukon et continua à y faire le commerce, avec ou sans le consentement de la Compagnie Russo-Américaine, jusqu'à la vente de l'Alaska aux Etats-Unis, alors qu'elle en fut expulsée. Le capitaine Charles W. Raymond visita le fort Yukon en 1869 pour le compte du gouvernement des Etats-Unis. "Le 9 août, à midi", dit-il, (*Report of a reconnaissance of the Yukon River,* 1871, p. 16) " je donnai avis au représentant de la Compagnie de la baie d'Hudson que le poste était situé sur le territoire des Etats-Unis, qu'il était illégal d'y introduire des marchandises de commerce ou d'y trafiquer avec les naturels, et que cela devait cesser; de plus, que la Compagnie de la baie d'Hudson devait évacuer les bâtiments aussitôt que faire se pouvait. Je pris alors possession des bâtisses et hissai le drapeau des Etats-Unis sur le fort." La Compagnie de la baie d'Hudson abandonna ensuite ce poste et remonta la rivière *Porcupine* jusqu'aux *Ramparts,* où elle bâtit *Rampart House* un peu à l'est du 142e degré. Comme la situation astronomique du fort n'était pas

alors connue, et que l'on doutait qu'il se trouvât sur le territoire britannique, il fut transporté douze milles plus haut à un endroit que l'on supposait être hors de tout doute le côté est de la longitude 141e, où se trouvait la frontière internationale. Que la situation exacte de *Rampart House* n'ait été connue qu'à une date assez récente, cela est indiqué par une carte de la Commission géologique du Canada (1890) annexée au *McConnell's Report of an exploration in the Yukon and Mackenzie basins* (*Annual Report of the Geol. Survey, N.S., vol.* 4), sur laquelle carte le fort se trouve situé sur le côté américain de la frontière, de fait à l'ouest de la long. 141° 30'. J. H. Turner, du service géodésique et des cartes des côtes des Etats-Unis, qui explora la *Porcupine* sur le côté américain, en 1889, trouva que *Rampart House* était situé à 67° 8' de latitude nord et à 141° 46½' de longitude ouest, près de 20 milles à l'ouest de la frontière". Comme résultat de ces relevés, la compagnie, en 1890, dut transporter à un autre endroit *Rampart House* qui, cette fois, se trouva incontestablement sur le territoire canadien.

Au sujet de l'exploration de la rivière Yukon et quant à savoir jusqu'à quel point sa découverte peut être attribuée aux Russes, il n'est pas possible d'admettre le récit de Murray, bien qu'il se fût trouvé sur le terrain et qu'il n'eût aucune raison de grossir outre mesure les prétentions de ses rivaux commerciaux. Dall, Petroff, Baker et Whymper, qui tous ont étudié avec soin cette question et qui avaient à leur disposition les récits d'explorateurs russes, conviennent que les Russes ne remontèrent jamais la rivière plus haut que l'embouchure de la Tanana. Dans son rapport sur la population, les industries et les ressources de l'Alaska, Ivan Petroff dit que Glazunof, en 1836, explora le Yucon (appelé alors Kvikhpak) aussi loin que Naluto. Marcus Baker, dans son "Geographic Dictionary of Alaska", indique 1837-38 comme la date de cette première exploration et dit que durant cette dernière année, Malakof bâtit un blockhaus à Nulato. Ailleurs il est dit que cette construction se fit en 1839. Le blockhaus fut incendié par les naturels et reconstruit en 1841. Nulato est à environ 400 milles de l'embouchure de la rivière. Au mois de juin 1843 Zagoskin, de la marine russe, explora la rivière jusqu'à l'embouchure du Nowikakat à une certaine distance de Nulato mais à cet endroit l'attitude hostile des natifs le força de retourner. Il publia plus tard un journal volu-

mineux de ses voyages dans les vallées du Yucon et du Kuskovim. Le Nowikakat semble avoir été le point extrême atteint par les Russes à l'époque du voyage de Murray. Quelque temps après l'érection du fort Yukon les traiteurs russes remontèrent la rivière jusqu'à Nuklukayet sur la rive ouest, quelques milles au-dessous de l'embouchure du Tanana. Dall (*Alaska and its resources,* 276-7) est d'avis que cela n'eut lieu que vers 1860 tandis que A. H. Brooks, qui fait partie du corps des géologues des Etats-Unis, croit qu'il est probable que les Russes atteignirent ce point vers 1850. En tout cas, ce fut après et non avant la visite de Murray, et le point atteint alors était encore bien éloigné du fort Yucon. Dans une lettre du 24 octobre 1908 adressée au géographe du département de l'Intérieur, M. Brooks dit: "Il est facile de comprendre pourquoi les traiteurs russes n'ont jamais remonté la rivière au delà de Nuklukayet, c'est parce qu'il était impossible de manœuvrer leurs bateaux massifs dans le courant rapide qu'il faut franchir d'un bout à l'autre de la région *Rampart.* Il semble que les traiteurs de la baie d'Hudson ont atteint le même point en descendant la rivière à partir du fort Yucon pour trafiquer avec les natifs. [Cela se passait naturellement après 1837.] S'il est nécessaire de fournir une preuve indubitable que les Russes connaissaient le Yucon jusqu'à l'embouchure du Tanana, elle se trouve dans le fait que les natifs du bas du Tanana ont inclus un grand nombre de mots russes dans leur vocabulaire. Comme il est reconnu que ces derniers ne descendaient pas le Yucon ils ont dû s'approprier ces mots dans leurs relations avec les traiteurs russes à l'embouchure du Tanana."*

En conséquence il n'est pas possible d'accepter les données de Murray, si formelles qu'elles soient, à l'effet d'admettre que les Russes ont exploré le Yucon non seulement jusqu'à l'embouchure de la *Porcupine* mais jusqu'à sa source même, avant l'apparition de John Bell ou de Robert Campbell sur la scène.

---

* 'Il semble que l'esquisse de cette partie de la rivière qui se trouve au-dessous de l'embouchure de la *Porcupine* (carte d'Arrowsmith, 1854) est due aux traiteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, car avant que Campbell ait communiqué ses observations géographiques à Londres, en 1853, ceux-ci avaient déjà rencontré les traiteurs russes à l'embouchure de la Tanana. Plus tard, en 1863, J. S. Lukeen, de la *Russian Trading Company,* remonta cette rivière jusqu'au poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, le fort Yukon situé à l'embouchure de la *Porcupine*—G. M. Dawson, "Yukon District," Commission géologique, 1887-8.

Murray a obtenu ses renseignements des natifs par l'intermédiaire d'un interprète et il est probable que ceux-ci ou lui-même ont involontairement accordé aux Russes le crédit d'explorations que Campbell avait poussées de l'avant sur les rivières Liard et Pelly. En tout cas l'on ne saurait se baser sur les données insuffisantes de Murray pour enlever à Campbell l'honneur d'avoir découvert et exploré le Yucon depuis sa source jusqu'à la *Porcupine*.

Le récit des explorations de Campbell est contenu dans une brochure intitulée *The Discovery and Exploration of the Youcon* [Pelly] *River,* publiée à Winnipeg en 1885, à laquelle ont été ajoutés des renseignements obtenus de l'auteur par feu le Dr George M. Dawson et qui forment un supplément intitulé *Report on an Exploration in the Yukon District* (Rapport de la comm. géol., N.S., vol. III). Il est indiqué à cette source que Campbell partit du fort Halkett sur le Liard au mois de mai 1840 et qu'il remonta cette rivière jusqu'à un lac qu'il nomma Frances en l'honneur de Lady Simpson. Avec leurs couvertes et leurs fusils sur les épaules, Campbell et ses hommes remontèrent la vallée d'une rivière jusqu'au lac où celle-ci prend sa source et que Campbell appela lac Finlayson. De cet endroit il atteignit la Pelley ainsi nommée par Campbell en l'honneur du gouverneur Pelley de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le fort *Pelly Banks* fut érigé en 1842 et au mois de juin de l'année suivante Campbell descendit la Pelley jusqu'à la bouche d'un cours d'eau qu'il appela le Lewes, en l'honneur de John Lee Lewes de la Compagnie de la baie d'Hudson, alors que l'hostilité des natifs le força de retourner. Il retourna à cet endroit au mois de juin 1848 et érigea au confluent des rivières Pelley et Lewes un fort qu'il nomma fort Selkirk. Deux ans après il continua son exploration du Yucon qu'il descendit jusqu'au fort Yucon où se trouvait encore Murray avec lequel il remonta la *Porcupine* jusqu'au poste Lapierre. Il atteignit ensuite le fort McPherson après avoir traversé les montagnes puis finalement remonta le Mackenzie et atteignit le fort Simpson à la grande surprise des officiers du poste, car l'on ignorait toujours que la Pelley et le Yukon ne formaient qu'une seule et même rivière et qu'il existait des communications par eau entre le Mackenzie et le Liard que l'on remontait, entre celui-ci et la Pelly et le Yucon que l'on descendait puis entre

ces dernières et la *Porcupine* que l'on remontait pour atteindre de nouveau le Mackenzie.

Après l'érection du fort Yucon en 1847 et la preuve fournie par Campbell qu'il était plus facile d'atteindre le Yucon par la route de la *Porcupine* que par celle du Liard, la première devint la route régulière pour le trafic depuis le Mackenzie jusqu'aux postes du Yucon. Cependant il ne fut rien ajouté en fait de données géographiques aux maigres renseignements fournis par l'exploration de Bell avant 1888, alors que R. G. McConnell, de la Commission géologique parcourut les régions visitées par Bell d'abord et ensuite par Murray. Il se trouve un récit complet de ce voyage dans son *Report on an Exploration in the Yucon and Mackenzie Basins.* Commission géologique, N.S., Vol. IV.

Ce journal ainsi que les données de Roderick MacFarlane qui connaissait Murray intimement, démontrent que celui-ci avait reçu une bonne éducation, qu'il avait du goût et qu'il était en même temps un habile et heureux traiteur. Parmi les choses intéressantes qu'il a laissées il faut citer la série d'esquisses qui accompagnent ce journal, esquisses tracées dans l'accomplissement de multiples devoirs, dans des circonstances très difficiles et avec nulle autre instrument que: "Quelques plumes d'acier usées à l'extrême car c'est la troisième année que l'on en fait usage". Les lecteurs de l'*Arctic Searching Expedition* de sir John Richardson y reconnaîtront immédiatement quelques-unes de ces esquisses qui y sont reproduites en couleurs.

Richardson a entretenu une correspondance avec Murray et plusieurs lettres de celui-ci sont citées dans son livre. Il a aussi recours constamment à ce journal que le premier agent McPherson avait mis à sa disposition au fort Simpson. Au dire de Richardson, Murray avait l'intention en 1850 d'explorer une partie du Yucon au-dessous du fort, car il écrit ce qui suit: "C'était probablement le rapport que son parti avait été vu qui induisit le capitaine Collinson à débarquer le lieutenant Barnard et M. Adams au fort Michaelowsky pour s'assurer quels étaient ces blancs". Cette exploration a pu se faire durant cette même année avant le départ de Murray avec Campbell pour le poste Lapierre, mais comme il n'existe aucune preuve directe à ce sujet c'est un fait qui reste incertain.

Pour compléter le présent journal, il est à propos d'insérer ici les lettres ci-après de Murray à Richardson:—

Au mois de mai 1850, il écrit ce qui suit du fort Yukon: "Il peut se faire que ma description du cours de cette rivière ainsi que l'espèce de carte marine que j'en ai dressée d'après les indications obtenues des sauvages, vous induisent en erreur au sujet de l'embouchure de la rivière. Je suis convaincu aujourd'hui que cette rivière et le Colville sont deux rivières différentes et je suis porté à croire depuis quelques années que l'embouchure de la première est à l'ouest. Les Russes ont remonté régulièrement depuis quelques saisons la partie inférieure de cette rivière. On m'avait informé en premier lieu qu'ils y entraient par une autre rivière, mais des sauvages qui sont descendus les rencontrer l'été dernier, m'ont déclaré positivement qu'ils y entraient directement de la mer. J'ai reçu par l'entremise de l'un de ces sauvages une lettre des Russes écrite dans la langue de ces derniers et par conséquent inintelligible pour moi. Le saumon et la truite *hook-nosed* remontent la rivière mais ils ne se rencontrent pas dans le Mackenzie ni dans les rivières qui se jettent dans l'océan Arctique. J'ai encore souvent questionné les *Gens du large* ou sauvages du nord qui visitent la côte de l'océan Arctique et j'ai constaté qu'ils ne connaissent pas l'embouchure de la rivière. A partir de la *Porcupine* sur un parcours qui exige deux jours de marche en hiver, le Yucon se dirige à l'ouest et au sud-ouest et les natifs disent qu'il coule dans cette direction. Je suis par conséquent enclin à croire que le Colville est une rivière plus petite que le Yucon et que ce dernier se décharge dans le *Norton Sound*".

Dans une autre lettre Murray donne les renseignements intéressants qui suivent au sujet de l'arrivée des oiseaux aquatiques dans la vallée du Yucon: "Des deux sortes de cygnes connus on ne voit que les plus grands ici (*Cygnus buccinator*). Ils se dirigent au nord de la *Porcupine* pour aller couver parmi les lacs. Les outardes (*i.e. Canada geese*) s'y trouvent en abondance et couvent partout depuis le cap Council sur le Missouri jusqu'aux environs de la mer polaire. Elles construisent souvent leurs nids sur des rochers élevés sur les bords de la rivière *Porcupine,* où on devrait ne rencontrer que des faucons et des corbeaux, Comment réussissent-elles à descendre leurs petits ? Elles doivent les transporter d'une manière ou d'une autre. Les

corbeaux et les gros goëlands détruisent un grand nombre de jeunes outardes. Je suis en état de vous donner des renseignements exacts au sujet des endroits où couvent les *laughing geese* (*Anser albifrons*), car j'ai vu moi-même quelques-uns de leurs nids et depuis que j'ai reçu votre lettre j'ai cherché à me renseigner davantage en questionnant les sauvages du nord. Ces oies construisent leurs nids sur les bords des marécages et des lacs un peu partout dans la région située au nord de la *Porcupine* où le terrain est marécageux. On ne les rencontre à l'époque où elles couvent que près des coudes de la rivière qui se trouvent le plus au nord et l'on n'aperçoit que les mâles. Elles se dirigent vers les endroits où elles doivent couver au commencement de juin et construisent leurs nids parmi de longues herbes ou dans de petits taillis où il est difficile de les apercevoir. Elles sont très craintives durant la période d'incubation et lorsque quelqu'un s'approche du nid, elles cherchent à s'esquiver sans être vues pour se montrer ensuite à quelque distance ; elles s'y prennent comme le coq de bruyère pour éloigner l'intrus de la place. En dépit de notre habitude impitoyable de prendre des œufs de toutes sortes pour varier notre alimentation, je n'ai pu m'empêcher d'avoir pitié de la *laughing geese* dont le souci au sujet de la conservation de ses œufs finit souvent par révéler l'endroit où se trouve son nid. Si cet oiseau nage à une distance de quelques cents verges et qu'une personne vient à passer près de son trésor sur les bords du lac, immédiatement il commence à s'agiter avec impatience et ne retrouve son calme que si l'intrus passe sans voir son nid. Aussitôt que les œufs sont enlevés, ces oiseaux s'élèvent au-dessus de l'eau et viennent passer près de la tête du ravisseur, en poussant un cri plaintif. Cette sorte d'oies est plus nombreuse que toute autre sorte d'oiseaux dans la vallée du Yucon et le nombre de celles qui y passent se dirigeant au nord est peut-être égal à celui de toutes les autres espèces. Les *Gens du large* (Neyetse-kutchin) qui visitent régulièrement la côte nord pour trafiquer avec les Eskimos, disent que dans cette région ils n'en ont jamais vu au-dessus de la mer dans la direction du nord. Parmi les oiseaux qui passent ici il y a des oies blanches (*Chen myperboreus*) et même des noires que vous n'avez probablement jamais vues. Il en passe quelques-unes sur la rivière Peel mais elles passent en plus grand

nombre sur le Yukon. Ce sont de très beaux oiseaux, beaucoup plus petits que les oies blanches, d'une couleur foncée qui tire sur le brun; elles ont une ligne blanche autour du cou et la forme de la tête et du bec ressemble à celle de l'outarde. ("Cette description", dit Richardson, "s'applique assez bien à l'oie sauvage, *Anser bernicla*".) Les oies noires sont les moins nombreuses et les derniers oiseaux qui arrivent ici. Elles volent en troupes nombreuses avec une grande vitesse et passent sans s'arrêter durant quelques jours pour se nourrir, comme le font les autres oiseaux. Elles s'abattent toujours sur l'eau et si elles veulent atteindre la terre elles nagent jusqu'au rivage. Elles sont très grasses et leur chair a un goût huileux et désagréable. Les outardes, les *laughing geese,* les canards et les grands goëlands font leur apparition ici du 27 au 29 avril. Les oies de neige et les oies noires arrivent vers le 15 ou le 16 mai alors que les autres variétés d'oiseaux s'y trouvent en grand nombre, et à la fin de ce mois tous les oiseaux sont passés, à l'exception de quelques-uns et des outardes surtout que l'on aperçoit même durant le mois de juin. Les oies blanches et les noires ne couvent que sur les bords de la mer Arctique. Elles s'en retournent au mois de septembre et au commencement d'octobre alors qu'elles volent à une grande hauteur et s'arrêtent rarement.

Richardson a aussi obtenu de Murray le vocabulaire suivant:

VOCABULAIRE DES KUTCHINS DU YUKON OU KUTCHIKUTCHI.
PAR M. MURRAY.

Animaux.

FRANÇAIS.	KUTCHIN.
Ours	so.
Ours gris	si-i.
Castor	se.
Renard rouge	nakath.
Renard noir	nakath-barhata-niliz-ze.
Renard croisé	nakath-so.
Renard blanc (arctique)	etchi-a-thwi.
Lynx du Canada	ni-itchi.
Marte	tsu-ko.
Mink	tchith-ei.
Loutre	tsu-e.
Rat musqué	tzenn.
Loup	zo.
Lièvre (américain)	ke.
Volverenne (glouton)	lekh-ethu-e.
Phoque	nat-tchuk.
Elan	tin-djuke.
Renne	bet-zey.
Oie	kre.
Cygne	ta-arr-zyne.
Grue	che-a.
Canard	tet-sun.
Coq de bruyère	akh-tail.
Poisson—Saumon	tleukh-ko.
Poisson blanc (Coregonus)	tleukh-ko-tak-hei.
Brochet	alle-ti-in.
Poisson blue (ombre)	rsi-tcha.
"Mêthy (Lota)"	che-tlukh.

Articles de commerce.

Alêne	tha.
Hache	ta-e.
Perles	nak-kai-e.
Ceinture	tho.
Couverte	tselta.
Boîte à tabac	tseltrow-ti-ak.
Boutons	yei-kai-thit-le.
Casquette	tsa-kol-u.
Bonnet	tsa-til-ek-ha.
Capot ou habit	ik.
Habit de laine	chai-ik.
Ciseau	so-itt-se.
Peigne	tcheir-zug.
Dague	nil-ei-sho.
Lime	kuk-i.
Jarretière	lekath-at-hai-e.
Miroir	mutchai-e-i-a.
Fusil	te-egga.
Pierre à fusil	bech-tsi.
Tire-bourre	koggo-te.
Poudre à fusil	tegga-kon.

VOCABULAIRE—*Suite.*

Articles de commerce.

FRANÇAIS.	KUTCHIN.
Corne à poudre	a-ki-itche.
Chaudière	thi-a.
Couteau	r'si.
Anneau	ilat-thekk.
Chemise	azu-e-i-ek.
Menu plomb	tegga-atsil.
Balle	tegga-atcho.
Briquet d'acier	il-i-a.
Drap	athit-li.
Fil	athit-li-itchi.
Tabac	se'ei-i-ti-it.
Pantalon	illei-ik.
Vermillon	tingi-ta-tseikh.

Divers.

FRANÇAIS.	KUTCHIN.
Arbre	tetch-hau.
Un saule	kai-i.
Herbe	tlo.
La terre	nunn.
Eau	tchu.
Rivière	han.
Lac	van.
Pluie	akh-tsin.
Chaud	konni-etha.
Froid	konni-eka.
Affamé	sei-ze-kwetsik.
Fatigué	kei-a-sethelth-krei.
Malade	eth-ill-seyk.
Montagne	tha.
Vallée	kra-tanne.
Soleil	r'sey-e.
Les étoiles	thun.
Rocher	tchi.
Maison ou fort	izze.
Cabane ou tente	ni-ti-a.
Arc	alt-heikh.
Flèche	ki-e.
Canot	tri.
Bon	neir-zi.
Méchant	bets-he-te.
Jour	tzin.
Nuit	tatha.
Sommeil	nokh-tchi.
Repos	tuggath-illa-e.
S'asseoir	tchith-u-etcha.
Marcher	ka-whot-el.
Courir	sha-tocha.
Tirer	at-el-ke.
Tuer	beshei-en-i-echa.
Homme	tenghi.
Femme	tren-djo.
Garçon	tse-a.
Fille	mitchet-ei.
Chien	tleine.
Traîneau	latchan-vultl.

VOCABULAIRE—*Fin.*

FRANÇAIS.	KUTCHIN.
1..	tih-lagga.
2..	nak-hei.
3..	thi-eka.
4..	Tan-na.
5..	illa-kon-elei.
6..	neckhki-et-hei.
7..	ataitsa-newk-he.
8..	nak-hei-etan-na.
9..	nuntcha-niko.
10..	tikh-lagga-chow-et-hi-en.
11..	tikh-lagga-mik-ki-tagga.
12..	nak-hei-mikki-tagga.
13..	tanna-mikki-tagga.
14..	thi-eka-mikki-tagga.
15..	ilakon-elei-mikki-tagga.
20..	nak-how-chow-ethi-en.
21..	nak-how-chow-ethi-in-unsla-tikh-lagga.
30..	thi-eka-chow-ethi-en.
40..	tanna-ha-chow-ethi-en.
50..	atla-konelei-chow-ethi-en.
60..	nikh-ki-at-hei-chow-ethi-en.
70..	atait-sa.
80..	nich-ki-etanna-chow-ethi-en.
90..	muntcha-niko-chow-ethi-en.
100..	tikh-lagga-chow-ethi-en-chow-ethi-en.
200..	nak-kaggo-chow-ethi-en-chow-ethi-en.
300..	thi-eka-chow-ethi-en-chow-ethi-en.

C'est le Dr James Hannay qui a obtenu de M. E. O. S. Schoefield, bibliothécaire de la Législature, Victoria, C.-B., pour le bureau des archives du Canada, la copie du journal de Murray ici reproduite.

L'éditeur désire exprimer sa reconnaissance envers M. James White, F.R.G.S., géographe du Dominion, qui a contribué pour une si large part à identifier les points topographiques du récit de Murray.

BIBLIOGRAPHIE.

Baker, Marcus.. .. ..Geographic dictionary of Alaska. Washington. 1906.

Bancroft, H. H.. .. . History of Alaska. an Francisco. 1886.

Burroughs, J.. .. ..Alaska, its natives, birds, animals, trees, flowers, resources, 1901.

Buschmann, J. C. E..Systematische wortafel des athapaskischen sprachstamms. . . . In *Konigliche Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1859, pt. 3, pp. 546-581.
See also his 'Die Völker und Sprachen im Innern des britischen Nordamerika's,' same periodical. 1858, pp. 465-486.

Campbell, Robert.. ..Discovery and exploration of the Youcon (Pelly) river by the discoverer, Robert Campbell. F.R.G.S. Winnipeg. 1885.

Dall, W. H.. .. .. ..Alaska and its resources. Boston. 1870.
Alaska: the Harriman Alaska Expedition, &c. By W. H. Dall and others. London. 1902.

Dawson, George M.. Report on an exploration in the Yukon district. *Geological Survey*. N.S. Vol. III.

Gibbs, George.. .. ..Notes on the Tinneh or Chipewyan Indians of British and Russian America. 1. The eastern Tinneh, from a MS by Bernard B. Ross. 2. The Loucheux Indians, by William L. Hardisty. 3. The Kutchin tribes, by Strachan Jones. *Smithsonian Annual Report*, 1866, pp 303-327.

Hardisty, W. L.. ..Terms of relationship of the Kutchin or Louchieux. In L. H. Morgan's 'Systems of Consanguinity and Affinity,' pp. 293-382.

Hayes, C. W.. .. ..An expedition through the Yukon district. *Nationa Geog. Magazine*. May, 1892.

Isbester, J. A.. .. .. On a short vocabulary of the Loucheux language. Philological Society of London Proc., Vol. IV, *Philological Society of London Proc.*, Vol. IV, pp. 184-5.

Isbister, A. K. .. .. Some account of Peel river. *Journal of the Royal Geog. Society*, Vol. XV (1845), pp. 332-45.

Jackson, Sheldon.. ..Intorduction of domestic reindeer into Alaska. Washington. 1905.

Kennicott, R.. .. ..Kotch-a-Kutchin vocabulary. Words from the language of the Kotch-a-Kutchin—the Indians of Yukon river, at the mouth of the Porcupine river. In F. Whymper's 'Travel and Adventure in Alaska,' pp. 322-328. See also 'Biography of Robert Kennicott and extracts from his Journal,' *Chicago Acad. of Sciences Trans.*, Vol. I, 133-224.

Kirby, W. W.. .. ..A journey to the Youcon, Russian America. *Smithsonian Annual Report*, 1864, pp. 416-420.

Latham, R. G.. .. ..The ethnology of the British Colonies and Dependencies. London. 1851. See also his 'Natural History of the Varieties of Man;' and 'Elements of Comparative Philology.'

McConnell, R. G.. ..Report on an exploration in the Yukon and Mackenzie basins. *Geological Survey*, N.S., Vol. IV.

Macfarlane, R.. .. ..Notes on the mammals and birds of Northern Canada. In Mair and Macfarlane's 'Through the Mackenzie Basin.' Toronto. 1908.

Nelson, E. W.. .. ..Report upon natural history collections made in Alaska. 1877-1881. Washington.

Ogilvie. Wm.. .. ..Exploratory survey of part of the Lewes, Tat-on-Duc, Porcupine, &c. *Interior Dept. Report*, 1889, pt. VIII.

Geography and resources of the basin of the Yukon. *Royal Geog. Journal.* Vol. XII, 21.

The Yukon District. *Scottish Geog. Magazine*, July, 1898.

Petitot, E. F.. .. ..Traditions indiennes du Canada nord-ouest. Paris 1886.

Traditions indiennes du Canada nord-ouest. Textes originaux & traduction littérale. Alençon. 1888.

Petroff, Ivan.. .. ..Reportn on the population, industries and resources of Alaska, Washington. 1884.

Pilling, J. C.. .. ..Bibliography of the Athapascan languages. Washington. 1892.

Raymond, Chas. W.. Report of a reconnaissance of the Yukon river. Washington. 1871.

Richardson, John.. ..Arctic Searching Expedition. London. 1851.

Ross, Bernard R.. ..Popular treatise on the fur-bearing animals of the Mackenzie river district. *Canadian Naturalist*, VI, Art. 2. See also his 'List of mammals, birds and eggs observed in the Mackenzie river district.' *Ibid.*, VII, Art. 13. Ross's MS vocabularies of the Kutcha Kutchin, Natsit Kutchin ,and Nehaunay Indians, are in the Bureau of Ethnology, Washington.

Schwatka, F.. .. ..Report of military reconnaissance in Alaska. Washington. 1885.

Along Alaska's Great River. New York. 1885.

Sims, V. C.. .. .. ..Report of exploration of upper Yukon region, Washington. 1886.

Turner, L. M.. .. ..Contribution to the natural history of Alaska 1874-1881. Arctic Series. *U. S. Signal Service*, No. 2.

Whymper, F.. .. ..Travel and adventure in Alaska. London. 1868. Se also his 'Russian America or "Alaska": The Natives of the Youkon River and adjacent country,' *Ethnological Soc. of London Trans.*, Vol. VII, pp. 167-185.

A cette courte liste peuvent être ajoutés les rapports d'explorations et d'arpentages entrepris à différentes époques par les officiers du gouvernement des Etats-Unis dans l'intérieur de l'Alaska. Ces rapports se trouvent dans les rapports annuels de la *Smithsonian Institution* de la commission géologique, E.-U., et dans d'autres publications du gouvernement de ce pays . Les principaux rapports des explorations et arpentages des officiers du gouvernement canadien, qui ont quelque rapport avec la région dont il est question dans le récit de Murray, sont compris dans la liste ci-dessus.

JOURNAL

YOUCON,[1] mai 1848.

(Confidentielle.)

CHER MONSIEUR,—Quand j'ai quitté le fort Simpson vous m'avez demandé à cette époque de vous transmettre un "rapport complet et minutieux sur M. Yonom",[2] et comme tout ce qui concerne ce coin éloigné du globe sera intéressant, je me propose pour cette fois de vous écrire la plus longue lettre que vous ayez encore reçue peut-être de cette partie de l'Ouest. Cependant, je n'ai pas l'intention de rivaliser avec mes contemporains de cette terre "verdoyante et fleurie", mieux doués que moi, et de vous décrire dans un "langage poétique" les beautés de cette région, ses "spectacles panoramiques", etc., etc., non parceque je suis dépourvu de sentiments d'admiration pour le "sublime et le grand", mais parce que les régions arctiques ont peu d'attraction de ce genre. Je me propose seulement de vous faire un rapport simple mais fidèle de tout ce qui, à mon sens, peut être intéressant et important, étant donné le but de mon voyage. Je me rends compte que j'ai déjà trop retardé l'accomplissement de ce devoir, car la saison où il va falloir se préparer pour retourner, arrivera bientôt, et pourtant il me faut déjà voir à tant de choses que je suis obligé d'écrire plus vite que je ne le voudrais.

Vous m'avez aussi demandé de vous envoyer quelques dessins de la contrée, mais je dois vous dire que, dans le moment, je suis complètement dépourvu de crayons et de papier pour exécuter ce travail comme je le désirerais. Il ne me reste que quelques plumes d'acier, dont on se sert depuis trois ans, et qui sont usées

---

1. L'une des multiples manières d'écrire ce nom. Yucon est l'orthographe adopté aujourd'hui par les sociétés qui s'occupent des noms géo graphiques au Canada et aux Etats-Unis. Ce nom a été donné pour la première fois en 1846, par John Bell de la Compagnie de la baie d'Hudson, tel qu'il l'avait obtenu des sauvages. Le nom Eskimo *Kwik-pak* (grande rivière) a longtemps prévalu. Voir le *Report on the Yukon District* de M. George Dawson, Commission géologique, 1887-8, 14-16 B; le *Geographic Dictionary of Alaska,* de Marcus Baker.

2. L'on doit sans doute lire "le Youcon".

jusqu'au tronçon, pour m'acquitter de cette tâche. C'est vous dire qu'il n'est pas en mon pouvoir de tracer un paysage avec de tels instruments et que vous devrez vous contenter des quelques ébauches que vous trouverez disséminées à travers ces pages.

Je me suis proposé de former un *livre,* avec cette *lettre,* et comme il doit être rempli d'une manière ou d'une autre, je vais vous faire le récit complet de mon voyage au Youcon. Mon journal sera peut-être pour vous ce que le *Johnson's Dictionary* a été pour M. Peniel, *"gr [and] dry readin",* mais il est possible que les [directions][1] et les distances indiquées puissent être utiles. Pour ne pas abuser de votre temps ou du mien je vais terminer ici mes remarques préliminaires.

Permettez-moi de vous transporter à notre point de départ sur la rivière Peel.[2]

Fort Macpherson.[3] De la batture qui se trouve en face, juin 1847. Le fort est tel qu'il était il y a un an, mais je puis certifier qu'en réalité il est loin d'avoir l'apparence que l'on trouve sur l'esquisse qui en est faite.

VOYAGE DE LA RIVIÈRE PEEL AU YOUCON.

Nous sommes partis du poste Lapier le 11 juin 1847. Mon parti se composait de M. A. McKenzie,[4] de huit hommes et d'une femme, accompagnés de deux hommes de la rivière P. et de quatre sauvages pour aider à transporter les effets à travers les

---

1. Cette émendation et la précédente sont conjecturales; elles remplacent des mots illisibles du manuscrit.

2. Ainsi nommée par sir John Franklin en l'honneur de sir Robert Peel. Franklin la visita pour la première fois en revenant de son expédition par terre à la mer Arctique. Elle fut explorée par Bell en 1839 et par A. K. Isbister, un autre fonctionnaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, 1840-41. Une exploration plus minutieuse fut faite par le comte V. E. de Sainville en 1893, et en 1905 elle fut explorée d'une manière complète par C. Camsell. Voir *Account of his own and Bell's exploration,* Isbister, dans le *Royal Geographical Journal,* vol. XV; le *Report on River Peel and Tributaries,* Commission géologique, 1904 et Commission géologique, 1888-9, 114 D.

3. Érigé en 1840 par Bell, pour la Compagnie de la baie d'Hudson. Ainsi nommé d'après le premier agent Murdo ou Murdock McPherson. Encore maintenu par la compagnie c'est son établissement le plus au nord. Il est situé sur le côté est de la rivière Peel. Voir rapport de Camsell, 36CC. C'est à la description qui s'y trouve que l'auteur fait allusion.

4. Alexander McKenzie. Plusieurs personnes de ce nom s'occupèrent de la traite à différentes époques, sans compter le grand explorateur qui a donné son nom à la rivière Mackenzie. Celui dont parle l'auteur était un commis à l'emploi de la Compagnie de la baie d'Hudson. C'est probablement le même Alexander McKenzie mentionné dans *MacKenzie Basin,* de Mair et Macfarlane, comme ayant stationné au fort Resolution, 1860-62.

montagnes, surtout les patates et le [Barley][1] que vous avez envoyés pour semer et un sac supplémentaire de pemmican.[2] Le sauvage loncheux[3] 'Vandeh' engagé auparavant comme chasseur au fort et comme interprète auprès des "Gens du fou",[4] partit en même temps que nous avec ses deux femmes et ses deux enfants. Il lui fut donné de la viande séchée pour accomplir le trajet avec les siens jusqu'au poste Lapier après quoi il devait compter sur lui pour sa subsistance et celle de sa famille.

Après avoir pesé la charge que chaque homme devait porter et avoir tout préparé, nous nous mettons en route à l'heure fixée, 7 h. du matin. Nous traversons sur le côté ouest de la rivière, dans le bateau, à un mille environ au-dessous du fort et après avoir échangé avec nos amis qui restaient, les adieux habituels et les "*God bless yous*", nous prenons nos charges sur les épaules et précédé par un guide sauvage, nous nous engageons dans ce labyrinthe de marais et de lacs qui s'étendent devant nous jusqu'aux collines éloignées. Tout ce bas-fond d'une largeur de quatre milles environ et qui s'étend jusqu'au McKenzie a été inondé par la rivière au mois de mai et se trouve présentement dans un état impraticable. Pendant la plus grande partie du trajet nous avançons dans l'eau jusqu'aux genoux et souvent nous enfonçons jusqu'au milieu du corps dans la boue et dans l'eau. Le temps était clair et chaud et les maringouins avaient commencé leurs ravages, ce qui rendait le commencement du voyage fort désagréable. En trois heures nous avons franchi cet abîme du désespoir, *slough of dispond*, et une heure après nous atteignons le sommet des collines les plus rapprochées de la rivière Peel, où nous prenons un peu de repos, avec une ration

---

1. Il faut probablement lire "barley", car il est constaté oilleurs que Murray en apporta pour son voyage.

2. Pour la méthode de préparer le pemmican, y compris les objets nécessaires, voir *Wanderings of an Artist among the Indians of North America*, de Paul Kane, p. 78.

3. Il en est fait mention pour la première fois par sir Alexander Mackenzie lorsqu'il descendit le Mackenzie en 1789. Sir John Richardson en parle brièvement et ajoute qu'il doit à Bell et à Murray les renseignements qu'il possède à ce sujet. Voir son *Arctic Searching Expedition*, ch. xii; Isbister dans le *Rep. of Brit. Ass.*, 1847, p. 122. Les Loucheux appartenaient à la famille des Athapaskans.

4. "Les Tothzey-kutchi 'people of the ramparts' que les traiteurs et les voyageurs canadiens appelaient "Gens du Fou" . . . . habitent une grande contrée qui s'étend des sources de la *Porcupine* et de la Peel jusqu'à la source de la rivière *Mountain Men*". Richardson, I, 398.

de pemmican et de l'eau de marais. Tout le monde se trouvant rassemblé et maintenant en route tout de bon sur une plaine unie, j'ai recommandé à mes hommes de prendre soin des effets de la compagnie, puis je leur ai fait entendre que chacun était responsable de ce qui lui était confié, qu'ils ne devaient pas se séparer pendant le trajet et j'ai chargé M. McKenzie de la surveillance générale. J'ai ensuite pris le devant avec Manuel, le meilleur marcheur parmi les hommes, et un sauvage moins chargé que les autres, avec l'intention d'atteindre le poste Lapier en trois jours afin de répondre à diverses lettres, de prendre les dispositions nécessaires et de ne pas retarder le voyage. Chaque homme portait une charge de 40 lbs sans compter ses provisions, ce qui était un poids assez considérable pour un semblable trajet à cette saison de l'année. Nous avons marché vite pendant quelques heures jusqu'à ce que le sauvage éreinté déclara ne pouvoir aller plus loin avec le fardeau qu'il portait, bien qu'il ne transportasse que mes propres effets et fût moins chargé que les autres; en tout cas je le débarrassai de sa couverte et le trajet se continua plus facilement ensuite. Bien que nous traversions une région montagneuse et que nous gravissions graduellement des collines en pente, le sol était complètement saturé d'eau; à peine apercevions-nous quelques traces de végétation comprenant quelques touffes de bruyère et de mousse disséminées sur un fond boueux et qui ne s'élevaient guère qu'à six pouces au-dessus du sol. Nous avons traversé une chaîne de petits lacs qui s'étendaient vers le nord; les bords étaient libres, mais la glace paraissait encore solide au centre. Plusieurs bandes d'oies ont été aperçues ici, mais nous étions trop pressés pour leur faire la chasse. Sur les bords d'un ruisseau de montagne nous avons trouvé quelques pins nains avec lesquels nous avons fait du feu; nous avions l'intention de camper là pour la nuit, mais après avoir mangé et fumé nous nous sommes sentis délassés et nous avons poursuivi notre voyage. Il était dix heures lorsque nous avons rencontré un endroit où il y avait suffisamment de broussailles pour faire du feu, mais il a été difficile de trouver un endroit assez sec pour s'asseoir. Chacun se chercha un monticule couvert de mousse, puis s'enveloppa dans sa couverte et se livra au sommeil. Nous n'avons franchi que vingt-cinq

milles aujourd'hui dans la direction de l'ouest, au nord de la route d'hiver.[1]

12. Malgré la fatigue et l'engourdissement ressenti dans les articulations j'ai dormi un peu; de mon lit de mousse j'ai roulé dans l'eau, puis j'ai eu une forte attaque de gastralgie après avoir mangé du pemmican cru qui généralement me dérange l'estomac. C'est pourquoi je me suis levé de bonne heure et pour mon déjeuner j'ai tué une couple de........[2]....avant que les autres s'éveillassent. Nous nous mettons en route à la même heure qu'hier à peu près et comme nous n'avons pas trop d'obstacles à surmonter nous franchissons une bonne distance avant le déjeuner. Nous avons vu plusieurs beaux cerfs et nous en avons suivi un de près en contournant une petite colline, mais comme nos fusils étaient chargés de menu plomb, nous l'avons manqué. A mesure que nous approchons des montagnes Rocheuses que nous voyons maintenant devant nous, le sol devient beaucoup plus ferme et bien que la montée soit plus prononcée la marche n'est pas aussi fatigante qu'hier; les collines sont couvertes d'une couche d'herbe suffisante et il y a des perdrix et des baies en abondance. A midi nous atteignons la base de la chaîne de montagnes où nous étendons nos couvertes pour les faire sécher, puis nous dormons un peu au milieu de la chaleur du jour, car nous préférons marcher durant la nuit alors que le temps est frais, bien que le soleil ne se couche pas à cette saison de l'année. Après s'être reposé nous commençons à gravir les montagnes en zigzags à travers les roches et les amas de neige et nous atteignons le sommet après trois heures d'ascension. Bien que le temps soit calme et la chaleur oppressive dans la vallée, nous jouissons ici d'une brise rafraîchissante; la vue qui s'étend au loin sur la région environnante n'offre rien de saisissant, car de

1. R. G. McConnell suivit absolument la même route du fort McPherson au poste Lapierre en 1888. Il dit: "La marche est excessivement difficile, car le sol est recouvert de mottes herbues et rondes appelées *Têtes de femmes* dans cette région". Ces buttes embarrassantes se rencontrent sur une grande plaine qui s'étend jusqu'au pied des montagnes. McConnell dit que le trajet du fort McPherson au poste Lapierre est de soixante milles environ, et qu'il faut quatre ou cinq jours pour franchir cette distance; que la charge ordinaire d'un sauvage durant ce parcours est de quarante livres sans compter sa couverte et ses provisions et que le tarif pour le transport de cette charge est de quinze peaux ou sept dollars et demi payés en marchandises. Commis. géolog., 1888-9, 116-17.

2. Mot du manuscrit illisible. Il s'agit probablement de perdrix ou *ptarmigan* qui se rencontrent partout dans cette région.

chaque côté l'on n'aperçoit qu'une suite de montagnes stériles[1] et derrière nous la région onduleuse que nous venons de traverser. La plus haute montagne se trouve située à six milles au sud environ, et de la rivière Peel c'est celle-ci que j'avais pris comme point de reconnaissance durant l'hiver. La descente du côté ouest a été plus rapide que l'ascension; il a fallu tantôt glisser sur des rochers ou des pierres détachées, tantôt avancer en s'aidant des pieds et des mains ou descendre en roulant et quelquefois franchir des amas de neige en se laissant glisser de leur sommet. Enfin, après avoir opéré notre descente sains et saufs, à l'exception de quelques écorchures, nous rejoignons cette partie de la route d'hiver appelée *Barren tranise.*[2] A cet endroit tout ce qui peut contenir de l'eau est inondé; chaque amas de neige forme un cours d'eau et les cours d'eau qui en hiver ne semblent que de médiocres ruisseaux sont maintenant des rivières écumantes dont plusieurs interceptent notre route et nous font subir des retards. La dernière rivière à franchir est la plus difficile, car aux endroits où elle est large le courant est trop fort et où elle est étroite la profondeur de l'eau est trop considérable; nous dévons par conséquent suivre le courant jusqu'à une certaine distance avant de rencontrer un point qui parut guéable et nous avons décidé de ne pas aller plus loin. Manuel est le premier à entreprendre la tâche de traverser et il entre dans l'eau lentement pendant que le sauvage et moi nous tenons le collet de son habit; nous étions sur le point de le tirer croyant la tentative inutile lorsqu'il atteignit le fond et put lutter contre le courant dans l'eau jusqu'à la poitrine. Nous le suivons successivement et chacun se plonge dans cette eau accumulée par la neige fondue, après quoi une marche forcée ramena la chaleur dans nos membres engourdis, mais je constate avec beaucoup de peine[3] la perte d'une certaine quantité de capsules à percussion qui se trouvaient dans la poche de mon gilet et que l'eau avait détériorées, car les capsules à fusil sont rares dans cette région. Nous avons vu plusieurs petits troupeaux[4] de cari-

---

1. McConnell dit à ce sujet: " Le contour des montagnes environnantes est régulier, et l'aspect de celles-ci est morne. Leur élévation au-dessus de la vallée est de mille à deux milles cinq cents pieds ".
2. Ainsi se lit la copie. Il faut sans doute lire *barren traverse.*
3. La copie de l'original se lit *I was greatly mystified.* Il faut sans doute lire *mortified.*
4. McConnell dit (Commission géologique, 1904, 47CC): " Ces animaux se trouvent en grand nombre dans tout le voisinage de la chaîne de montagne (dans la région de la rivière ePel); il y en a même sur le plateau".

bous, le long de cette rivière qui semble être l'un de leurs refuges favoris et où il s'en trouve constamment durant l'hiver. Il y avait aussi des pluviers et des perdrix blanches (nom erroné donné à ces dernières à cette saison de l'année car avec leur plumage d'été elles ressemblent plutôt à des oies) en grande quantité et nous en avons tué deux couples; nous avons ensuite trouvé quelques nids dont les œufs ont été avalés crus. A notre arrivée à la *chute,* sorte de défilé à travers les rochers où les traîneaux et les chiens sont descendus avec des cordes en hiver, nous avons trouvé cet endroit transformé en cataracte mugissante et les rochers de chaque côté impraticables. Nous avons dû par conséquent gravir les collines et nous avancer du côté droit à une distance de deux milles alors que nous avons fait une descente très rapide au moyen de quelques sauts de rochers en rochers, comme auparavant, et d'une glissade remarquable du sommet d'un amas de neige presque perpendiculaire, qui nous a transportés au loin parmi les saules de la vallée. Nous avons ensuite longé les bords du cours d'eau[1] jusqu'à deux heures du matin alors que, complètement épuisés, nous avons campé où il y avait du bois sec en grande quantité; nous avons enlevé nos vêtements pour les faire sécher et nous avons pris un excellent souper composé de perdrix et de pemmican. La distance parcourue aujourd'hui a été de 28 à 30 milles.

12.[2] Nous partons à 10 heures et nous atteignons bientôt la rivière Bell[3] bien connue pour son courant rapide à cette saison-ci. J'avais souvent entendu parler de la difficulté de traverser cette rivière le printemps, mais je ne m'attendais pas à la trouver si gonflée. Nous nous coupons chacun une forte

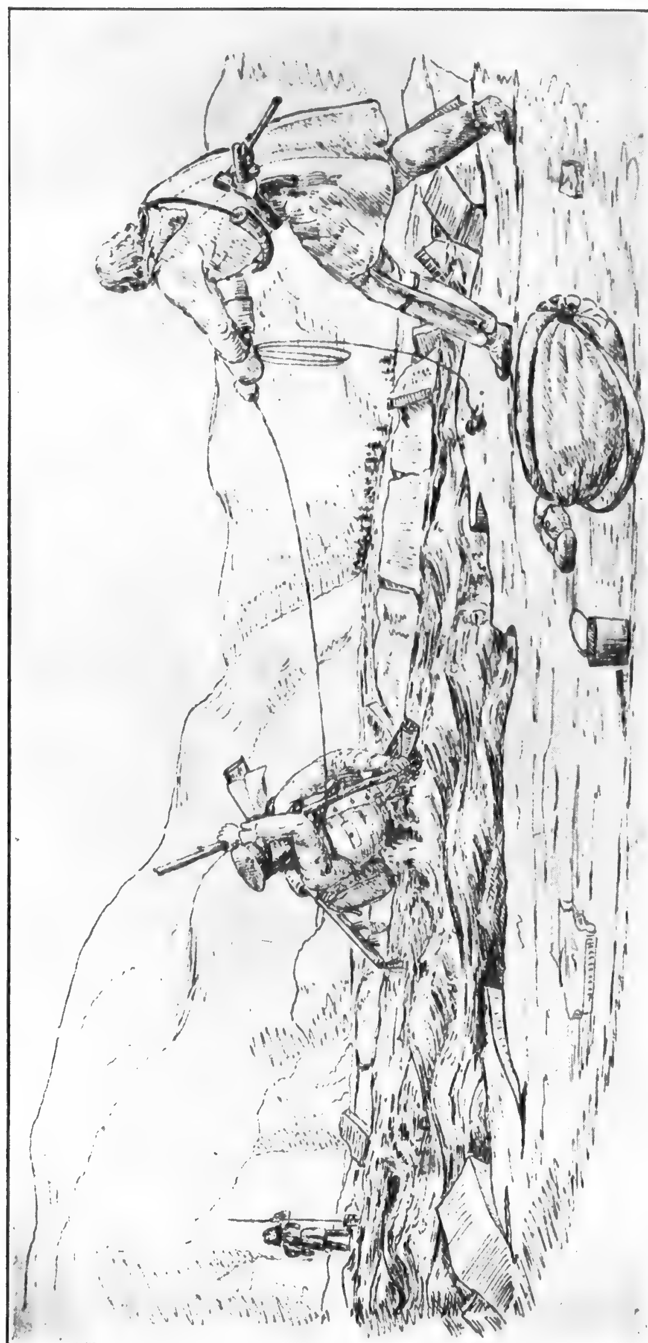
---

1. Il s'agit de la branche de la rivière Bell décrite par McConnell dans son rapport, 118D. Murray ne put traverser l'un des cours d'eau de la montagne qui du nord vient se jeter dans la branche ci-dessus. Il dut par conséquent longer le côté est et traverser plus haut à une distance de deux milles.

2. C'est le 13 du mois qu'il faudrait lire.

3. Ainsi nommé d'après John Bell, qui le premier explora son principal cours en 1839. Voir la description de McConnell, Comm. géolog., 1888-9, 121D. La rivière Bell prend sa source à la hauteur des terres non loin de celle de la rivière *Rat* et rejoint la *Porcupine* vers le 137° 30'. La confusion des noms au sujet de cette rivière provient de ce que ce nom de "Bell" au temps de Murray a été appliqué à la branche de la rivière Bell d'aujourd'hui, tandis que celle-ci était alors connue sous le nom de rivière *Rat.* Il y avait de fait deux rivières *Rat* qui prenaient leurs sources dans le même voisinage et dont l'une se jetait dans la *Porcupine* et l'autre dans le Mackenzie. Richarson appelle la première, rivière Rat de l'ouest. Voir McConnell, 115D, au sujet de l'usage de ce double nom.

perche qui devait nous aider à lutter contre le courant et plusieurs tentatives inutiles sont faites à différents endroits, après quoi nous suivons sur la rive des traces récentes laissées par quelqu'un sur le sable, jusqu'à un point plus large où nous trouvons une perche encore mouillée. Par la suite nous avons appris qu'un sauvage en route pour le fort avait traversé à cette endroit durant la nuit. Mais la rivière a dû monter beaucoup depuis, car aucun être humain ne pourrait résister au courant dans le moment. Il est proposé d'avoir recours à un radeau, mais ce moyen n'est pas approuvé, parce que les morceaux de glace que charrie la rivière et les nombreux récifs qu'elle renferme rendent cette tentative très dangereuse. Il nous semble alors qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre que de suivre le cours de la rivière, dussions-nous aller jusqu'à sa source. Quelque étrange que cela soit, il s'agit cependant du même cours d'eau profond que nous avons traversé hier, car il fait un détour de vingt milles peut-être à travers les montagnes en se dirigeant vers le nord. Après avoir de nouveau gravi les collines nous suivons pendant quelque temps la crête de celles-ci ; de cette hauteur nous voyons bien la rivière et à deux milles environ nous constatons qu'elle se sépare en deux chenaux qui, d'où nous sommes, paraissent bloqués par la glace. Nous nous dirigeons dans cette direction et nous traversons heureusement le principal chenal sur un pont de glace; quant à l'autre chenal, il était libre et comme il paraissait étroit Manuel qui marchait en tête, s'y engage sans hésitation, mais après en avoir franchi les deux tiers le chenal devenant trop rapide et trop profond, il dut rebrousser chemin alors que sa perche céda et il fut emporté par le courant qui, fort heureusement, se dirige vers la rive opposée qu'il atteignit après avoir été roulé une ou deux fois et avoir perdu son fusil et son bonnet. S'il avait été emporté quelques pieds plus loin, il aurait rencontré des banquises de glace très élevées et le courant étant plus fort à cet endroit, nous aurions eu à déplorer sa perte. Je ne me suis rappelé qu'à ce moment que la corde réservée pour le nouveau bateau se trouvait dans le paquet confié au sauvage et en cette occurrence c'était ce qu'il fallait pour me tirer d'embarras. Après avoir placé mon fusil et mes pistolets en sûreté sur mes épaules, je m'enroule un bout de la corde autour du corps, puis ayant attaché une pierre à l'autre bout, je lance celle-ci à Manuel



Traversée de la rivière Bell.

avant de me risquer dans le fort du courant, afin de me faire haler comme un billot en cas d'accident, mais en m'appuyant sur une forte perche je réussis à traverser sans le secours de personne. Le sauvage qui n'admirait guère cette méthode refuse d'en faire l'essai et se rend plus haut où il traverse avec moins de difficulté à un endroit beaucoup plus large.[1]

Maintenant que nous sommes en sûreté je pense à ceux qui nous suivent, mais considérant que des sauvages *Rat*[2] qui connaissent bien la rivière les accompagnent, j'en conclus qu'il serait peu avantageux d'attendre. Comme nous sommes présentement à sept ou huit milles de la route habituelle nous décidons de suivre la ligne droite pour atteindre les habitations et "Tarshee" le sauvage, se charge de nous servir de guide. Nous avons passé toute l'après-midi à errer parmi les montagnes; après avoir vainement cherché une issue, nous avons gravi l'une d'elles, mais une fois sur le sommet il a été impossible d'aller plus loin dans cette direction, car nous étions entourés de hautes montagnes, de précipices terribles et de ravins profonds couverts d'une neige éternelle. Aucune colline couverte de verdure et aucun signe de vie dans cette région désolée. Il commençait à se faire tard lorsque nous avons cherché inutilement un endroit pour camper; comme nous étions tous fatigués, que nos habits étaient humides de sueurs et que Manuel était entièrement mouillé et que nous aimions mieux dormir près d'un bon feu que de grelotter ici parmi les rochers, nous avons décidé d'atteindre la première vallée et en suivant celle-ci nous avons atteint de nouveau les bords de la rivière Bell, un peu au-dessous de l'endroit où nous l'avions traversée. Le sol était trempé mais

---

1. On constate que McConnell, dans la description qu'il fait du gué et de la manière de traverser la rivière à cet endroit, corrobore tout ce que Murray vient d'écrire. Il dit: " C'est un endroit difficile ou l'eau est profonde, le courant rapide et le fond du chenal recouvert de cailloux de quartzite dangereux. Il faut prendre de grandes précautions pour traverser, car il est presque certain que si celui qui s'engage dans le courant avec un fardeau pesant trébuche ou fait un faux pas, il est perdu. Pour traverser ces torrents rapides des montagnes, il est de coutume de suivre la méthode ci-après. Le parti se forme en ligne et s'avance de front chacun tenant d'une main ferme une longue perche qui sert de point d'appui commun. De la sorte c'est celui que le courant atteint le premier qui en supporte la violence, mais il est soutenu par les autres, et si quelqu'un fait un faux pas il est maintenu par ceux qui ont tenu ferme". Commission géologique, 1888-9, 119D.

2. Sauvage *Rat* ou sauvages de la rivière *Rat*. Ailleurs ceux-ci dont " Grand Blanc "-était le chef, sont indiqués par Murray comme les sauvages *Youcon*.

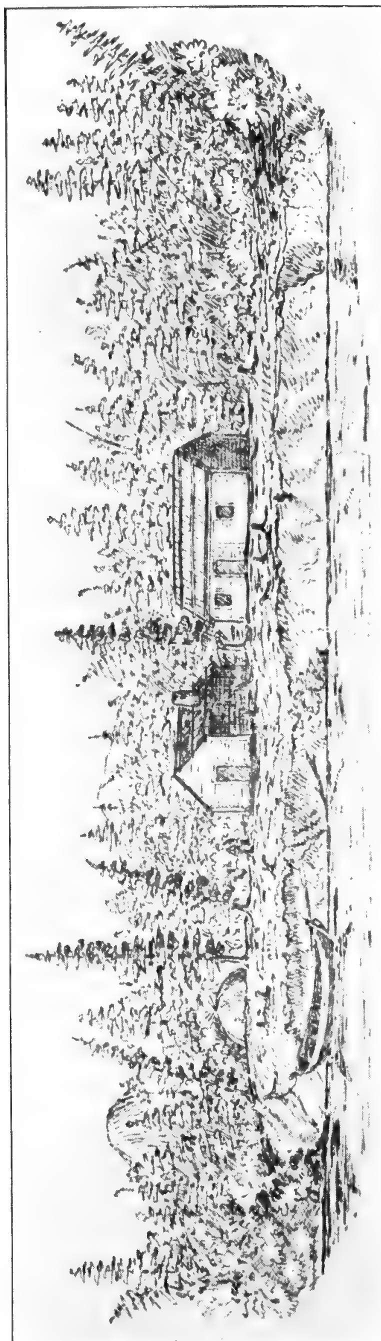
il y avait beaucoup d'arbres et nous avons réussi à dresser un bon campement comme en hiver. Nous étions tous de mauvaise humeur, Manuel, parce qu'il avait perdu son fusil et son bonnet, Tarshee, parce qu'il s'était égarédans les montagnes et moi parce que nous avions perdu une journée, car je m'attendais à passer cette nuit au poste Lapier tandis que présentement nous en sommes à quelques milles de plus que la nuit dernière. Néanmoins, nous avons la consolation d'avoir traversé la rivière et de nous rendre compte qu'il n'y a pas d'obstacle devant nous en suivant la route ordinaire.

14. Nous sommes certains d'atteindre les habitations aujourd'hui, mais nous ne faisons cette fois aucune tentative du côté de la montagne et nous longeons le côté ouest de la rivière jusqu'à sa bifurcation où elle prend ensuite la direction du sud-ouest qui est celle que nous devons suivre. Comme les parties basses du terrain sont très trempées, nous préférons marcher le long des montagnes (moins escarpées et plus en pente que celles que nous avons traversées auparavant) jusqu'au sentier sauvage qui nous a conduit à une longue lisière de terrain accidenté et marécageux, après quoi nous avons franchi plusieurs milles recouverts de saules, de petits bouleaux et de peupliers. En sortant de ce fourré nous nous sommes trouvés sur le bord d'une montagne à pic surplombant la vallée de la rivière *Rat*. Bien que le spectacle ici ne soit pas le même, il est presque comparable à celui qui s'offre aux regards sur le côté ouest du portage La Loche.[1]

Si les sommets désolés et neigeux des montagnes qui entouraient la vallée de tous côté, avaient été couverts de bruyère, si les terrains marécageux au-dessous de nous avaient été tapissés de champs verts et si les pins rabougris avaient été transformés en chênes touffus, le spectacle, à mon avis, y aurait gagné beaucoup. La fumée bleuâtre que l'on apercevait au-dessus de la masse de pins noirs au loin dans la vallée, ajoutait quelque chose

---

1. Ce portage la Loche ou portage Methye conduit de Churchill à la Clearwater, et permet ensuite d'atteindre l'Athabaska, le Mackenzie et la rivière Peel. Ce portage est non seulement un chaînon essentiel dans le réseau des communications par eau qui étaient les grandes routes du trafic de fourrures de l'ouest, mais c'est en même temps l'un des plus magnifiques endroits d'Amérique. Il a été décrit avec enthousiasme par un grand nombre de voyageurs, à commencer par Alexander Mackenzie. Voir le récit de Back à ce sujet dans son *Arctic Land Expedition*, p. 71, et sa magnifique esquisse qui forme une des gravures dans *Polar Sea* de Franklin



Poste Lapierre.

153—p. 30.

de vivant à cette scène et produisit sur moi une profonde impression, car c'était l'annonce que notre monde vivait encore et que les habitations étaient sauves. Bien que nos gens ne fussent pas absolument en danger, comme je n'avais pas reçu de leurs nouvelles depuis quelque temps et que je connaissais le mécontentement des sauvages *Rat* sous la direction du "Grand Blanc" au sujet de notre voyage au Youcon, de même que les menaces des "Gens du fou" d'incendier les habitations, je ne pouvais m'empêcher d'être inquiet à leur égard. Après une autre heure de marche forcée nous arrivâmes en face des habitations sur la rive opposée et nos amis qui avaient eu vent de notre approche nous attendaient avec impatience et vinrent nous chercher en bateau. Nous arrivâmes au poste Lapier[1] à 4½ heures, p.m., où je fus reçu par Mme Murray, que je trouvai bien portante, ainsi que la femme et les trois hommes stationnés à cet endroit. Bien approvisionnés de viande par le "*Mourdour*" et le "*Thief*", les deux sauvages engagés pour chasser le caribou au profit de la place, ils avaient passé le printemps aussi confortablement qu'on pouvait l'espérer. Une fois en compagnie de ma jeune épouse, devant une table bien garnie de venaison et des accessoires habituels, j'eus bien vite oublié les fatigues du voyage.

15. En parcourant les alentours, ce matin, je me rends compte que les travaux ordonnés le printemps dernier sont entièrement terminés. En effet, le bateau (nommé le *Pioneer*) est construit et même lancé et les rames, etc., sont prêtes; "Mr. Bells[2] old. . . .[3]" est réparé pour le sauvage et sa famille, la poupe est couverte d'écorce, les portes sont faites et tout est en bon ordre sous la direction d'Inkstir, le constructeur de bateaux. J'ai passé une partie de la matinée à m'entretenir avec cinq sauvages

1. Le poste Lapierre était à l'origine un avant-poste du fort McPherson et depuis l'érection du fort Youcon, c'est de là que l'on envoyait les approvisionnements au Youcon, et là aussi que l'on expédiait les fourrures de ce dernier endroit. McConnell le décrit tel qu'il était en 1888 (Commis lgéologique, 1889-9, 121D) et dit que ce poste existait alors depuis trente-cinq ans. Depuis, la compagnie de la baie d'Hudson l'a abandonné. Au temps de Murray, le poste Lapierre était situé sur la branche de la rivière Bell actuelle, qui portait alors ce nom. Par la suite il fut transporté sur la rivière principale à un endroit indiqué sur la carte de McConnell.

2. John Bell, principal traiteur de la compagnie de la baie d'Hudson. Il a été fait mention de ses explorations. Sir John Richardson a obtenu de lui sur la région du bas du Mackenzie et les natifs de cet endroit, beaucoup de renseignements que l'on trouve dans son *Arctic Searching Expedition*. En 1847, Richardson écrit que Bell avait alors "passé plusieurs années sur le Mackenzie". Bell épousa la fille de Peter Warren Dease, l'explorateur arctique. Il était au fort *Good Hope*, en 1837.

3. Il s'agit probablement d'un canot.

venus du Youcon et que j'ai trouvés ici attendant notre arrivée. Ils s'étaient rendus jusqu'aux environs de la source de la rivière *Porcupine*[1] pour faire la traite avec les "Gens du fou" qui leur apprirent que nous devions aller au Youcon cet été. Les messages confiés au sauvages *Rat* n'ont pas été faits et par suite les sauvages qui se trouvent au Youcon, ne nous attendant pas, n'ont pas fait de préparatifs. Ces sauvages m'ont parlé de la visite des Russes au Youcon, durant l'été précédent, alors que je vous ai transmis des renseignements à ce sujet. C'est ainsi que se trouvent ici au poste Lapier des sauvages munis de marchandises russes, de perles surtout, et qui viennent enlever les fourrures presque à nos portes pour les transporter au Youcon et les délivrer aux Russes durant l'été. Assurément que la Compagnie de la baie d'Hudson est en état de fournir des perles et autres articles requis par les sauvages comme la *R.A.T. Co.*,[2] et j'aurai désormais quelque chose à dire à ce sujet. Sans compter quelques peaux de castors, ces sauvages avaient 81 peaux de martes pour lesquelles ils demandaient des perles et des fusils. Comme je ne pouvais déballer mes marchandises ici je les incitai à échanger leurs fourrures avec les sauvages de cet endroit et de fait ils les échangèrent le lendemain contre des fusils et des munitions, puis ces fourrures furent envoyées à la rivière Peel.[3] Comme le temps est clair aujourd'hui, j'en profite pour constater les variations du compas par le moyen d'une ligne méridienne, ma seule méthode, puis je trouve qu'il dévie à peine de 47° vers l'est contre 48° à la rivière Peel. Lors de ma première visite ici, au mois d'avril, j'ai apporté le c mpas du bateau que j'ai fait placer sur le derrière de mon traîneau—car je dirigeais une sorte de convoi chargé—pour faire le relèvement des nombreux détours de la route d'hiver, calculant d'après la vitesse de notre marche et le temps requis pour chaque direction suivie.

1. " La rivière Porcupine prend sa source à trente milles de la rivière Pelly-Yucon, par 65° 30′ environ, latitude N. et après avoir décrit une courbe semi-circulaire dans la direction du nord-est, elle se jette dans la rivière ci-dessus à environ cent cinquante milles plus bas. A son extrémité est, elle n'est plus qu'à huit milles du Mackenzie dont elle est séparée par la principale chaine des montagnes Rocheuses. Sa lognueur totale doit approcher cinq cents milles". McConnell, Comm. géologique, 1888-9D.

2. Russian-American Trading Company.

3. Comme il a été indiqué déjà, McConnell dit que la distance de là à la R.P. est de soixante milles, c'est-à-dire à la rivière ou au fort McPherson.

DIRECTIONS ET DISTANCES FRANCHIES PAR LA ROUTE D'HIVER À PARTIR DE LÀ RIVIÈRE PEEL.

2	avril, y compris les détours de la route	4	milles,	2½	milles	O.
2	" " "	5½	"	5	"	S.O.
2	" " "	8	"	6	"	O.
3	" " "	11	"	8	"	O.
3	" " "	8	"	5	"	O.S.O.
4	" " "	12	"	9	"	O.
4	" " "	1	"	1	"	N.O.
4	" " "	5	"	4	"	O.½S.O.
4	" " "	7	"	6	"	S.O.
5	" " "	7	"	0	"	S.O.
5	" " "	2	"	2	"	O.
5	" " "	6	"	5	"	N.O.

Je considère que la distance entre le poste Lapier et la rivière Peel est de 78 milles, par la route d'hiver, et qu'elle est la même par la route d'été, sinon de 68 milles peut-être, sans compter la journée perdue et si l'on considère que nous avons suivi la voie directe. Deux sauvages qui accompagnaient notre parti sont arrivés ce soir et nous ont appris que tout notre monde était en sûreté de ce côté-ci de la rivière Bell, où ils sont arrivés hier soir, alors que la rivière était encore trop haute pour atteindre l'autre rive, mais qu'elle avait baissée beaucoup durant la nuit et qu'ils l'avaient traversée le matin sans beaucoup de difficulté.

16. Les *pionniers du Yukon* sont arrivés durant le jour, les uns après les autres, et le soir, John Hope et sa femme, qui formaient *l'arrière-garde,* firent leur apparition. J'étais heureux de les voir tous en sûreté ici; tout le monde était très fatigué et la femme était complètement épuisée (*je crois qu'elle l'était avant de partir du fort Simpson*). Tous les effets ont été transportés sans accident à l'exception d'un paquet de clous précieux dans lequel se trouvaient ceux qui devaient être utilisés pour les gonds de la porte, etc., perdu par Bouche qui avait fait transporter une partie de sa charge par quelques-uns des chiens, pour courir après un troupeau de caribous. Ce contre-temps m'a beaucoup contrarié, d'autant plus que je lui avais particulièrement recommandé d'en avoir grand soin. Ci-inclus une esquisse des maisons, mais comme elles sont emprisonnées dans une muraille de pins, il est impossible de rendre la scène que présentent les montagnes environnantes.

17. Les nouveaux ordres secrets ont été préparés et j'ai terminé ce que j'avais à écrire. J'ai réglé les comptes avec les sauvages engagés pour faire la chasse et j'ai conclu un arrange-

ment avec un vieux " Loucheux ", sauvage courageux et beau-père du susmentionné " Mourdour " ; il doit prendre charge des maisons jusqu'à l'automne et pour cela il recevra une petite gratification. Il doit aussi faire une provision aussi considérable que possible de poisson séché pour nos voyages d'hiver, pour laquelle il lui sera payé le prix ordinaire. Les hommes, les femmes et les sauvages qui doivent retourner à la rivière Peel ont reçu des vivres pour quatre jours et par suite ma provision de viande séchée se trouve réduite à 300 livres. Puis, les hommes ayant eu un jour de repos sont informés qu'ils doivent être prêts à s'embarquer le lendemain, immédiatement après le déjeuner.

18. Comme c'est aujourd'hui un vendredi, plusieurs font entendre (ils espèrent sans doute qu'il leur sera accordé un autre jour de repos) que le départ devrait être retardé jusqu'à samedi, mais cela ne leur est pas accordé. Le bateau est chargé et l'on s'embarque après le déjeuner. Nous poussons au large à 10 heures, en lançant trois vivats pour le Youcon, auxquels le parti de la rivière Peel, qui se mit en route en même temps que nous, répondit sur le rivage. Après quelques détours de peu de longueur nous atteignons la rivière *Rat* (les maisons sont situées sur la rivière Bell) à une distance de ¾ de mille N.O. ; cette rivière qui vient du nord est étroite, profonde, et le courant y est très faible. Je commence maintenant à relever les directions et les distances avec autant d'exactitude que possible. Un habitacle est préparé au moyen d'un solide morceau de bois, pour recevoir le compas qui est installé au centre de la chambre de derrière, à l'abri de toute attraction que pourraient exercer les objets en fer du bateau, puis tous les détours de la rivière sont relevés et les distances sont calculées, d'après le temps, la rapidité de la marche et la vitesse du courant : O. 1-3 (Ouest 1-3 de mille) S.O. 1-5, O. quart S.O. 1-6, S. quart S.E. 1-8, S.S.O. 1-3, S.O. 1-6, S.E. 1-6, E. quart N.E. ¼, O. 1-3, O. quart S.O. ¼, N.O. et O. 1-3, N.O. 18, S.O. 1-3, S.E. et S. ¼, O. quart N.O. 1-8, O.N.O. 1-8, N.O. et O. 1-3, O.N.O. 1-3 (contournant les collines sur la rive nord) S.O. ¼, S. 1-6, S.E. et S¼, S. quart S.E. ¼, N.E. 1-8, (une pointe aigüe est doublée) S.O. 1-6, S.O. et O. ½, S.O. et S. ½, S.O. 1-6 (petites collines) S. quart S.O. ¼, S.E. et S. 1-3, S.O. et S. ¼, S.E. ¼, (S. *point blanket mountain* vue en avant) S. ¼, (collines rocheuses à gauche), S.E. 1-6, S.O. ¼, S. quart S.O. 1-6, (pointe aigüe

doublée) N.N.E. $\frac{1}{4}$, N.O. 1-8, S. quart S.O. 1-3, S. 2-3, S. quart S.O. 2-3, S.O. et S. $\frac{1}{4}$, S.S.O. 1-3, S.O. $\frac{1}{4}$. Un violent orage accompagné de tonnerre nous force à atterrir à 3 heures. La pluie continuant, nous embarquons ici pour la nuit. La rivière est toujours étroite, profonde, inerte, excessivement tortueuse et bordée de petites collines souvent rocheuses et couvertes en partie de petits arbustes et de pins. Les bords sont escarpés, boueux et couverts de saules. Le nom de rivière *Rat* est bien celui que les sauvages devaient donner à cette rivière car elle semble avoir tout ce qu'il faut pour attirer le rat musqué. Il y a de hautes montagnes de chaque côté, surtout au nord, mais nous ne pouvons en examiner que bien peu à cause des collines qui nous empêchent de les voir de la rivière. Nous apercevons des oies en grand nombre, mais en dépit de mon inclination à faire le coup de fusil, je suis forcé de laisser celui-ci de côté car je dois donner toute mon attention à mon *loch* par suite des brusques détours de la rivière. Néanmoins, M. McKenzie et d'autres membres de notre parti en ont tué quelques-unes. En cas de rencontre avec des sauvages hostiles, des fusils ont été prêtés à ceux des hommes qui n'en avaient pas et des munitions leur ont été distribuées. Tout le monde est bien satisfait des qualités du bateau; l'essai qui vient d'en être fait avec les rames a démontré qu'il marche bien et qu'il ne tire que deux pieds d'eau, bien qu'il soit lourdement chargé. Vers 9 heures, le temps s'éclaircit et devient beaucoup plus froid.

19. Le temps est clair et le vent souffle fortement de l'ouest. Nous partons à 5 heures et nous avançons comme suit: O. $\frac{1}{4}$, N.O. $\frac{1}{4}$, (collines escarpées à droite) N.O. $\frac{1}{4}$ O. 1-3, O. $\frac{1}{4}$, N.O. 1-6, S.O. $\frac{1}{4}$ O. 1-6, S.O. $\frac{1}{4}$, S. $\frac{1}{4}$, O. $\frac{1}{4}$, S.O. $\frac{1}{2}$, O. $\frac{2}{3}$ S.O. $\frac{1}{4}$, O. $\frac{3}{4}$, O.S.O. 1-8, (la rivière Blue Fish[1] vient du sud-est se jeter dans celle-ci) O.N.O. $\frac{3}{4}$, (une autre rivière inerte vient aussi se déverser au sud[2]) N.E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{3}{4}$, pointe doublée 1-5, O. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{1}{4}$, (bords rocheux à gauche) O. 1-3, N.-O. 1-3, (rive gauche élevée et en pente, la rivière s'élargit, nous abordons pour déjeuner) N.O. 1-3, N.O. $\frac{1}{4}$ O. 1-6, N.N.O.

---

1. Ce petit tributaire de la rivière Bell (connu sous le nom de rivière *Rock*), ne doit pas être confondu avec la rivière Blue-fish qui vient du sud se jeter dans la *Porcupine*, à quelques milles au-dessus de a tête des *Ramparts*.
2. Rivière *Eagle*.

1-3, N.O. ¼, O. ¼ N.O. ½, N.O. 1-8, (petites îles rondes) N. ¼ N.E. ½, N.N.O. ¼, (une petite rivière vient se déverser à droite) N.O. ¼ O. 1½, S.O. ¼ O. 1-3, O. ¼ N.O. ¼, O.N.O. ½, O. ½, rives élevées) S.O. ¼ O. 1, O.S.O. ¼, O. 1-3, (chaîne de montagnes stériles à 8 milles environ devant nous) O.S.O. ½, O. 3-4, O. ¼ N.O. 1-3, O. ¼ S.O. ¾, S.O. ¼, S ¼ S.O. 1, S.O. ¼, O. 1-3, S.O. ¼, O. ½ S.O. ¼ O. 1-6, S.O. ¼ S. ¼, S.O. ¼ O. 1¼, S.O. ¼ S. 1-3, S.O. 1-3, S.O. ¼, O. 1, O.S.O. ¾, S.O. ¼, O. 1, O. ¼ S.O. 2-3, S.O. ¾, O.S.O. 1¾. Ici nous entrons dans la grande rivière qui coule du sud-est. Nous sommes hélés par quelques sauvages (six hommes avec leurs familles) campés sur une pointe parmi les saules et nous allons à terre. Les cinq sauvages Youcon, partis du poste Lapier une journée avant nous, sont ici et ont informé les autres de notre approche. Ils étaient occupés à préparer un festin pour les visiteurs du Youcon et, à cette fin, ils avaient apprêté un certain nombre de rats musqués avec de la graisse d'élan et des oignons sauvages[1], dans un vase d'écorce de bouleau. Ils avaient une petite quantité d'excellente viande séchée qui a été échangée contre des munitions et du tabac. Je m'attendais à rencontrer le "Grand Blanc", leur chef, avec un parti considérable dans les environs, mais nous apprenons avec plaisir que celui-ci n'est pas encore revenu des montagnes, car il nous aurait peut-être causé des embarras. Les sauvages qui sont ici connaissent le but de notre voyage au Youcon et ils ne semblent guère s'en inquiéter. J'ai donné un peu de tabac à chacun d'eux et ils m'ont promis de transporter des provisions aux maisons, cet automne. Ils ont ensuite commencé à danser, mais comme nous ne pouvons rester ici plus longtemps, nous les laissons prendre leurs ébats sur la rive. Nous sommes ici au bout de la rivière *Rat* et nous descendons maintenant la rivière *Porcupine*[2] (dont le nom sauvage est

---

1. Lorsque j'étais à la rivière Red, dit W. W. Kirby: "J'ai lu un écrit de M. [George] Barnston, sur la crue de cet oignon sur les bords de la rivière *Porcupine*, et je suis heureux de confirmer que ce n'est pas l'oignon réel, mais la ciboulette qui s'y trouve en si grande abondance". Smithsonian Report, 1864, p. 420.

2. La *Porcupine* exploré pour la première fois par John Bell en 1842 et en 1844. Trois jours après le trajet de Murray, Robert Campbell remonta la *Porcupine* à partir du fort Yucon jusqu'au poste Lapierre. Cette rivière devint ensuite la route régulière pour le trafic de la Compagnie de la baie d'Hudson jusqu'à ce que l'Alaska fut transféré aux Etats-Unis, alors que la compagnie fut forcée d'abandonner le fort Yucon et de restreindre ses opérations au côté canadien de la frontière. Ce n'est qu'en

Chow-en-Chuke) trois fois plus large que la précédente et dont les bords sont aussi plus escarpés et le courant très fort, O. ¼ N.O. 1¾, N.O. ¼ O. 2½, N ¼ N.O. 1¼, N.O. ¼ O.1½, N ¼ N.O. ¼, N.E. ½, N.E. ¼, (bords élevés et hautes montagnes aperçues à distance dans la direction du N.E.) N.O. ¼ O. 1, N.N.O. ¾, N¼ N.O. ¾ (montagnes à gauche) N.E. ¼ N. ¾, N.O. ¼ N. ½, (collines rocheuses de chaque côté appelées " Small ramparts[1]") N.O. ¼ O. ½, N.N.E. 1¼, N.N.O. 3¼, O. 1, O.S.O. 1¼. Nous campons à 6½ heures; durant toute la journée nous avons eu un fort vent de l'ouest avec plusieurs averses. Depuis que nous sommes entrés dans cette rivière nous avons constaté que le pays est plus découvert et que sur les rives moins boueuses, se rencontrent fréquemment des endroits couverts de petits pins; cependans les terres hautes ont un triste aspect, car on y voit des pins rabougris et de petits bouleaux clairsemés dans toutes les directions. Nous avons fait plus de chemin cette après-midi par suite du courant qui nous a été d'un grand secours. Les sauvages Youcon nous ont rejoints et ont campé avec nous ici.

20. Le temps est nuageux et le vent est fort ce matin. Nous partons de bonne heure (4 heures), O.S.O. ½, O.N.O. ¼, (petite rivière à droite[2]) O.N.O. 2, O. ¼ S.O. 1¾, N.O. ½, N. N.E. 1¼, N. ¼ N.O. ¾, O.N.O. 2¼ (roc aigu au centre du chenal au milieu du dernier parcours; collines à gauche et montagnes à 5 ou 6 milles en avant) N.O. 1¼, N.O. ¼ N. 3, N.N.O. 1, N.O. ¾, O.N.O. 1¾, O.S.O. 1¾, O. ¼ S.O. 1½, O. 4¼. (Il pleut abondamment et nous abordons pour déjeuner. A cause de la pluie nous restons ici jusqu'à midi alors que le temps s'éclaircit, mais la force du vent a soulevé de grosses vagues et nous n'avançons qu'en longeant la rive) O. 1¼, O.N.O. ¾, N.O. ¼ O. 1¾ (bords rocheux et escarpés au sud) N.N.E. 3½, N.N.O. 1, (profonds précipices de chaque côté) O. ¼ N.O. 1¼, O.S.O. 4¼, (une île) S.S.O. 1, O. ½, O.N.O. 1¼, S.O. ¼ O. 2¼, (une petite

---

1888 que R. G. McConnell explora cette partie de la *Porcupine* qui s'étend de l'embouchure de la rivière Bell jusqu'à la frontière. La même année, Wm Ogilvie explora le haut du *Porcupine* depuis sa source jusqu'à l'embouchure de la rivière Bell.

1. McConnell dit: " La vallée est généralement large et basse, mais à un certain endroit, à dix milles environ au-dessous de la rivière Bell, elle se rétrécit, et sur un parcours de quelques milles elle a l'apparence d'un large défilé ". C'est ce que Murray appelle " Small ramparts ". Pour la description de cette partie de la *Porcupine*, voir Comm. géologique, 1888-9, 123D.

2. Probablement la rivière *Driftwood*.

rivière vient se déverser à gauche, montagnes aperçues au sud) S.S.O.[1] 3, O.$\frac{3}{4}$ O. $\frac{1}{4}$ N.O. 1$\frac{3}{4}$ (un cours d'eau étroit se déverse à gauche[2] et c'est la seule issue pour arriver à un lac situé à une courte distance au sud, dans lequel, au dire des sauvages, l'on trouve en abondance un excellent poisson blanc. Ce lac que les sauvages appellent " Big White Fish Lake ", serait précieux pour un poste situé à proximité) N.O. 2$\frac{1}{3}$, S.O. $\frac{1}{4}$ O. 2$\frac{1}{2}$, O.S.O. 1, O. $\frac{1}{4}$ S.O. 2$\frac{1}{6}$ (une autre petite rivière se déverse dans celle-ci à gauche; hautes montagnes à 10 milles au sud) S.S.O. 1$\frac{1}{2}$ (bords rocheux et eau basse) O. $\frac{2}{3}$, O.N.O. 1$\frac{1}{2}$, O.S.O. 1 (tête d'une grande île; d'après l'avis de sauvages nous suivons le chenal à gauche) S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{3}$, S. $\frac{1}{4}$ S.E. $\frac{1}{2}$, S.O. $\frac{1}{4}$, O.N.O. $\frac{1}{2}$.. Nous campons sur l'île près de l'autre extrémité de celle-ci. Vers le soir le temps devint très désagréable, par suite de grosses averses mêlées de pluie et de grésil et accompagnées d'un vent violent. Le bateau s'est échoué pour la première fois cette après-midi à un endroit où la rivière est large et l'eau très basse; de fait, il est reconnu que cette rivière n'est jamais profonde. Les sauvages disent que dans une "demi-lune" la plupart des bateaux ne pourront y passer. Le sauvage de la rivière Peel, avec sa famille, est venu dans le grand canot nous rencontrer après le souper. Les sauvages Youcon ont pris le devant et doivent nous attendre à un endroit où ils espèrent tuer quelques caribous. Nous avons vu deux cerfs traverser la rivière durant la soirée; le sauvage les a poursuivis sans succès. L'on a tué quelques autres oies aujourd'hui.

21. Il a neigé un peu durant la nuit et ce matin il est tombé de la pluie et du grésil; le temps était si mauvais que nous avons déjeûné avant de nous mettre en route. Nous partons à 9 heures et nous parcourons dans la direction que nous suivions lorsque nous avons campé 4$\frac{1}{4}$, N.O. $\frac{1}{4}$ O. (une île d'une longueur d'un mille et demi; nous suivons le chenal du côté sud; le principal chenal est du côté nord) 3$\frac{3}{4}$, O.N.O. 1, O. 1$\frac{1}{4}$, (les sauvages nous attendaient ici sur la rive avec les dépouilles de deux caribous tués ce matin; bien que deux d'entre eux seulement eussent des fusils, chacun avait sa part de la chasse pour laquelle ils reçurent des munitions en paiement et un peu de tabac en sus

---

1. Parcours d'un mille et demi d'après les données de Mc-Connell.
2. Rivière *Fishing*.

pour les encourager à chasser davantage) S.O. ¼ O. 5½, O.N.O. 1, N. ¼ N.O. 2, O. ¼ S.O. ¼, S.O. ¼, S. ⅔, (île basse et montagnes unies au nord) O.S.O. 2¼, (eau basse) S.O. ¼ S. 1½, S.S.E. 1⅔, O. ¼ S.O. 1¾,[1] S. 1, S.S.E. 1½, S. ¼ S.O. 2½, O.S.O. 1¾ (grande île à gauche formée par la pluie qui s'est ouvert une route à travers la pointe au printemps; nous suivons cette dernière qui raccourcit notre chemin de 3 milles environ) N.O. ¼ O. 4½, (bords élevés à droite; île à gauche) S.O. ¼ O. 3¼, (nous suivons le côté gauche d'une autre île) O. 5¼, S.O. 1, S. ¼ S.E. 4, S.O. ¼ S. ⅔, O. 1, N.O. 1. La pluie nous oblige encore de camper; le temps s'éclaircit durant la soirée, il fait très chaud et les maringouins sont plus insupportables qu'à l'ordinaire. Nous avons constaté aujourd'hui que la rivière est large à certains endroits et nous nous sommes échoués deux fois sur des battures dissimulées, mais dans le chenal même la profondeur de l'eau est partout suffisante. Du côté nord s'étend une chaîne de montagnes élevées et unies[2] (que nous avons vues durant toute la journée à peu près) où les caribous vont se réfugier en grand nombre, dit-on, durant l'hiver et que pour cette raison les sauvages appellent montagnes *Carribeux.* L'on aperçoit au sud deux montagnes apparemment très élevées à une distance de 25 ou 30 milles environ. Nous avons franchi maintenant, si je ne me trompe dans mon calcul, "la ligne des frontières"[3] et j'ai cherché durant le trajet un site propice pour une construction, s'il arrivait que nous fussions forcés de nous retirer sur notre propre territoire. Plusieurs endroits pourraient être choisis avantageusement si le bois de construction n'y était pas si rare, mais j'ose dire qu'en cas de nécessité, l'on pourrait en trouver suffisamment ci et là.[4]

Nous sommes dans la région des "Vanta Kootchin" (hommes du lac) qui forment une bande de 80 bons camarades pour

---

1. D'après McConnell, cette direction est S.S.O. La distance est exagérée. L'île basse dont il fait mention est située en face de l'embouchure de la rivière *Old Crow*, que Murray semble ne pas avoir aperçue.

2. Appelées aujourd'hui montagnes Old Crow; elles se trouvaient sur le territoire de chasse d'un chef Loucheux qui portait ce nom.

3. Murray se trompe considérablement dans son calcul. Il n'a pas encore atteint l'extrémité supérieure des *Ramparts* et la ligne internationale n'est pas éloignée de l'extrémité inférieure. De fait, il se trouve encore à cinquante milles du territoire russe.

4. En réalité, la Compagnie de la baie d'Hudson fut obligée dans la suite, bien qu'elle ne le fût pas par les Russes, de repasser la frontière, et un poste fut établi près de l'extrémité inférieure des *Ramparts*.

les blancs. Quelques sauvages *Youcon* viennent souvent durant l'hiver faire la chasse aux cerfs dans ces montagnes. Au nord-ouest se trouvent les "Ney-et-se-Kootchin" (Gens du large), bande de 40 hommes[1] environ, et comme il est possible de communiquer avec une bande des "Gens-du-fou" et que nous nous trouvons au centre des "Carribeux lands", je crois qu'il est impossible de trouver une meilleure place pour se procurer des provisions.

22. Le temps est encore couvert ce matin et il tombe quelques petites averses. Nous partons à 5½ heures dans la direction du N.O. 1½, O. ¼ N.O. 2⅓, (bords élevés et rocheux qui s'éboulent) N.O. ¼ O. 1¼, (commencement des grands *remparts*[2]; la rivière se rétrécit beaucoup et le courant devient beaucoup plus fort) O. 2⅓, O.S.O. 1¼, O. 1, O. ¼ S.O. 1¾, O. ½, O. ¼ S.O. 2½, N.O. ¼ O. 1⅔. (Un gros rocher appelé *rocher de la mort* par les sauvages apparaît au centre de la rivière.) Un Loucheux qui descendait la rivière à la saison des hautes eaux brisa son canot sur ce rocher où il mourut de faim et où ses ossements furent trouvés à l'automne. Les sauvages sont reconnus comme d'excellents nageurs et il est surprenant d'apprendre que quelques-uns aient rencontré la mort d'une telle façon; cependant bien peu parmi les Loucheux savent nager bien qu'ils passent la plus grande partie de leur temps sur l'eau durant l'été) O. 4¼, O.S.O. 2¼, O. 1 (On trouve une entrée dans les rochers où il y a beaucoup de bois et nous allons à terre pour déjeûner. Les sauvages *Youcon* sont allés nous attendre plus bas à un défilé célèbre pour y chasser le cerf) O.S.O. 2½, O. ¼ S.O. ¼, O.S.O. 2¾, S.O. ¼ S. 1¾ (nous passons près des canots que les sauvages ont tirés sur la rive où il y a quelques collines escarpées cou-

---

1. "Les bords de la *Porcupine* (dit Richardson) et la région située au nord de cette rivière, appartiennent aux *Vanta-Kutchi* "Gens des lacs" qui comptent 80 hommes, et à une autre bande appelée *Neyetsé kutchi* 'Gens-de la région découverte' qui compte 40 hommes". Ces derniers sont sans doute les Natsikkutchin de Dall, les Natchekutchin de Ross, et les Natsit-kutchin de Petroff. Ce dernier dit que le mot *natsit* signifie fort, et que cette tribu nomade et peu nombreuse habitait les bords de la *Porcupine* au-dessus du confluent de celle-ci et du Yucon, et que les traiteurs appelaient ces sauvages *Gens du large*.

2. *Ramparts* est "le terme local employé par les traiteurs pour désigner une gorge profonde ou vallée rétrécie et bordée de rochers. (Ce terme a été appliqué aux endroits de ce genre sur le Mackenzie, le Yucon et la *Porcupine*. La partie de la vallée de la *Porcupine*, ainsi appelée, est très pittoresque. Les bords de chaque côté s'élèvent à pic à une hauteur de trois à cinq cents pieds, et leur surface verdoyante est parsemée partout de crêtes déchirées, de rochers escarpés et de précipices brillamment colorés de dolomie et de quartzite".—McConnell.



Cãnon de la rivière Porcupine.

vertes de bois) S.O. ¼ O. 1, O.S.O.½, (rochers très élevés de chaque côté) O. 1½, O.S.O. ¾, S.O. ¾, S. O. ¼ O. ¾, N.O. ¼, O. 1¾, S.O. ¾, S.O. ¼ S. 2½, O. ¼, S.O. ½, S.O. 2, O.N.O. 1) (une petite rivière très rapide vient se déverser du N.O.) S.O. ¼, S. ¼ S.E. (grosses ondulations ici, rocs cachés et courant très puissant) ¾. Etrange pilier isolé sur la rive gauche d'une hauteur de 20 pieds environ.[1] Le chenal est plus large ici) S.O. ¼ O. ¾, S.O. ¼ S. 2⅙, (le chenal se rétrécit encore) S.S.E. ¾, S. ¼ S.O. 2⅙. La principale partie de la rivière se précipite à travers un petit chenal d'une largeur de trente pieds environ, bordé d'un côté par des rochers et de l'autre par une batture élevée et forte; cet endroit est appelé "Carribeux leap" [Saut du Caribou] parce que cet animal est capable de le franchir, disent les sauvages. S.O. ½, S. ¼ S.O. 2, S.E. 1½, O.S.O. 1,[2] S. ¼ S.O. 3, O. 3¾, N.O. ¼ N. 2, O¼ N.O. ½, O. ¼ S.O. 1½, O.N.O. 1, (bords en pente et couverts de bois) N.O. 2¾, (Chenal large et collines rocheuses de chaque côté) O. ¼ S.O. 1¼,[3] S.O. ¼ O. 1½, (la rivière s'élargit beaucoup et ses rives sont basses; collines unies à une certaine distance) S.O. 2, O.S.O. 4¾, (île d'un mille et demi de longueur à droite et une autre île plus petite à gauche) N.O. 2½, N.E. ¼ N. 1. Nous campons à 7 heures et 45 minutes après avoir franchi une bonne distance grâce à la rapidité du courant, car la rivière sur un parcours de 68 milles coule entre des collines rocheuses et des précipices variant entre 30 et 120 pieds de hauteur. Le chenal généralement étroit s'élargit à certains endroits et il est possible de trouver plusieurs points propices pour camper durant l'hiver et l'été. Plusieurs rochers menaçants émergent de l'eau et les fortes ondulations qui se font sentir où la rivière est étroite indiquent un fond agité et rocheux et très dangereux pour un bateau lorsque l'eau est basse, car à l'exception de quelques endroits, les portages ne sont pas possibles; sur tout le parcours cependant il est possible de haler un bateau à moins que l'eau ne soit trop haute. Il y a beaucoup de cerfs ici durant l'été et l'on voit

1. McConnell dit que dans la suite, les traiteurs considérèrent que cet étrange pilier isolé se trouvait à mi-chemin entre le poste Lapierre et le fort Yucon, et que c'est pourquoi il fut appelé pilier situé à mi-chemin. La petite rivière rapide dont Murray fait mention est précisément appelée aujourd'hui rivière *Rapid*. Sept milles au-dessous de celle-ci, Murray passe à l'endroit où sera établi plus tard le poste *Rampart*.

2. Position du poste *Rampart* au temps de l'exploration de McConnell.

3. Position de *Howling Dog rock* d'après l'exploration de McConnell.

souvent de chaque côté la route qu'ils suivent dans les défilés; il y a une chaîne de montagnes qui s'étend vers le sud où ils se retirent durant l'hiver. Les sauvages sont arrivés après le souper avec les dépouilles d'un cerf petit et maigre; ils en ont vu plusieurs traverser la rivière, mais ils n'ont pas jugé à propos de les poursuivre parce qu'ils ne pensaient pas pouvoir les atteindre. Le chasseur loncheux[1] est arrivé en même temps, et il n'avait rien mangé depuis la veille. Il lui a été donné une tranche de viande pour son souper. Les sauvages ont commencé à danser durant la soirée. Je n'ai pu faire une esquisse des *ramparts* que sur la rive au moment du déjeuner et je regrette de n'avoir pu rendre les scènes merveilleuses dont nous avons été témoins.

23. Temps clair ce matin et fort vent du sud-ouest. Nous nous mettons en route à 6 heures en même temps que les six canots, N.E. ¼ N. 2, (la rivière est large et parsemée de battures) N. ¼ N.O. ½, (rives de glaise blanche) N.N.O. 2¼, (à droite se trouve l'île Bear ainsi nommée parce que l'on y a vu une bande de sept ours gris) S.S.O. 1¼, O.S.O. 1¼, S.O. ⅔, S.S. O. 2¾, S.O. 4½, (il vient un vent frais droit debout, l'eau pénètre dans le bateau et nous sommes forcés d'aller à terre et d'attendre jusqu'à 5 heures et 45 minutes alors que le vent est tombé) S.O. 2, (rivière Carp venant se déverser du nord)[2] S.O. ¼ S. 1¼, O. ¼ N.O. 1¾, S.S.O. 2, S.1½, S.O. ¼ O. ½, S ¼ S.O. 1¾, O.S.O. 2, S.O. 1¾, O.S.O. 1, O¼ N.O. 2, O. ¼ S.O. 1½, (rives élevées et rcheuses) O. 4, O.N.O. 1, (île escarpée et rocheuse) O. 1. Nous campons à 9½ heures sur une petite île couverte de saules au milieu d'un nuage de maringouins; le temps se couvre de nouveau mais la nuit est calme. Les sauvages ont passé toute la journée avec nous et bien que leurs

---

1. A maints endroits on trouve dans cette copie le mot Loncheux pour Loucheux. Il est possible que Murray ait commis cette erreur, mais il est plus probable qu'elle doit être imputée au copiste qui a déchiffré son manuscrit.

2. Aujourd'hui rivière Coleen; rivière Succor d'après le levé de McConnell. Le bord rocheux élevé que Murray a rencontré est connu aujourd'hui comme les *Lower Ramparts*. La distance entre cet endroit et l'embouchure de la rivière est, d'après McConnell de soixante milles en ligne droite mais elle est beaucoup plus considérable si l'on tient compte des détours de la rivière. On ne peut identifier aujourd'hui l'île *Bear* de Murray. Le Dr Dawson indique que " les ours noirs et les ours gris rôdent dans toute la région (du Yukon et de ses tributaires) et qu'on les aperçoit souvent sur les bords des rivières à la fin de l'été quand le saumon mort ou sur le point de mourir peut être attrapé facilement ".

indications ne soient pas toujours exactes, ils ont été utiles en nous guidant dans les bons chenaux. La rivière est devenue large et peu profonde en plusieurs endroits; elle est parsemée de petites îles et de battures, le bateau s'est échoué souvent et une fois il a été bien difficile de le remettre à flot. Le courant bien que très fort encore ne l'est pas autant qu'entre les *remparts*. Comme nous sommes restés à terre longtemps aujourd'hui et que le soleil brille parfois, j'ai essayé de me rendre compte des variations du compas, mais des nuages errants m'ont empêché de tirer avec précision une ligne méridienne au moyen de l'instrument primitif que j'ai apporté et, par suite, je n'ai pu m'assurer s'il s'agit de 43° ou de 44° est. Le compas a indiqué aujourd'hui au hasard 45° est, chiffre qui se rapproche sensiblement de la marque.

24. Le matin est favorable et les hommes se lèvent de bonne heure, car la température a été si mauvaise dernièrement que nous jugeons à propos de profiter du beau temps. Nous sommes en route à 4 h. 20 m.; même brise fraîche qu'hier mais la rivière est peu houleuse, O.S.O. $1\frac{3}{4}$, O. $3\frac{3}{4}$, O. $\frac{1}{4}$ N.O. $2\frac{1}{4}$ (une île, collines basses à distance dans la direction du nord et de l'est) O. 4 (rives basses et houleuses couvertes de pins et de saules) O.N.O. $1\frac{1}{4}$, N.O. $\frac{1}{2}$, O. 1, O. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{3}$, O. $1\frac{1}{4}$, (collines bleues aperçues à 10 milles environ dans la direction du sud; la rivière se divise ici et nous suivons le chenal du nord; l'autre semble faire un parcours de 2 milles environ et se diriger au sud) O. $\frac{1}{4}$ N.O. $1\frac{1}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$, S.S.E. $1\frac{1}{4}$, S.O. $1\frac{1}{2}$, S.S.O. $1\frac{1}{3}$, (nous rejoignons le chenal du sud) O.S.O. 2, S.E. $\frac{1}{2}$, E. $1\frac{1}{4}$, S.E. $1\frac{1}{3}$, S.O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{2}$, (une rivière semblable à la rivière Rat vient se déverser au sud;[1] tête d'une grande île; nous suivons le chenal de gauche) S.O. 4, S.S.E. $\frac{1}{2}$, E.S.E. $\frac{3}{4}$, (montagnes aperçues à 15 ou 20 milles en avant) S.S.E. $1\frac{1}{4}$, S.S.O. $\frac{1}{3}$, (une petite rivière vient se déverser de l'est) O. $\frac{1}{2}$, N.N.O. $\frac{3}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{2}{3}$, S.O. $\frac{1}{4}$ S. $1\frac{1}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{3}{4}$, O. $2\frac{1}{4}$, (extrémité de l'île susmentionnée) N.O. $\frac{1}{4}$ O. $3\frac{1}{2}$, S. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{3}{4}$, S. $\frac{1}{4}$ S.E. $1\frac{3}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$ S. 4, O. $\frac{1}{4}$ S.O. $2\frac{1}{2}$, S.S.E. $2\frac{1}{4}$ (une autre île) S.O. $\frac{1}{4}$ O. $1\frac{1}{4}$, S. $\frac{1}{4}$ S.O. $3\frac{1}{2}$, S.O. $\frac{1}{4}$ S. $1\frac{1}{4}$, (avons aperçu trois castors dont l'un a été tué) O. 1, (nous apercevons à gauche un lac où les sauvages Youcon viennent faire la chasse aux rats le printemps[2]) N.O. $\frac{1}{4}$

1. Probablement le petit cours d'eau appelé aujourd'hui rivière *Rat* qui se jette dans la *Porcupine* par 144° E.
2. Lac *Rat*.

O. 1½, O. ⅓, (plusieurs petites îles) S.O. 2¾, O.S.O. 1, (île à droite) S.S.O. ⅙, S.E. 1½, S.S.O. 1¼, O. ½, (rivière peu profonde et le bateau s'échoue. Nous apercevons de la fumée plus bas sur la rive, à un endroit appelé " portage du canot " et les sauvages se hâtèrent de s'y rendre ; à leur retour ils nous apprirent que c'était le *feu de la mort*. Lorsque quelqu'un meurt chez ces sauvages, c'est la coutume de faire un feu à un endroit en vue, où ils savent que leurs amis doivent passer. Ils enfoncent dans la terre une branche de saule à laquelle sont suspendus les cheveux du défunt. Ils nous firent part des indices, que je ne connais pas, à l'aide desquels ils reconnurent que la personne décédée était un vieillard et comme ils étaient inquiets au sujet de leurs parents, ils se préparèrent à partir et nous dirent de suivre le côté gauche d'une grande île que nous devons atteindre demain. En ce moment on vit s'élever du côté sud une fumée épaisse indiquant un feu qui devait servir de signal et à cette vue ils se hâtèrent de partir. Ils prirent leurs canots sur leurs épaules et disparurent parmi les saules. Les sauvages de la rivière Peel ont continué avec nous) N.O. ¼ O 2, N.O. ¼, O.S.O. ¼, S.O. ¼, S.O. ¼ S. ½, S.S.O. 2¾, (suivons un petit chenal à droite) O. ½, (rejoignons le chenal principal) N.O. ¼, O. 1½, S.O. ¼ S. ½ où nous campons pour la nuit à 6½ h. ; les hommes sont très fatigués. Les îles, les battures et les petits chenaux augmentent à mesure que nous descendons et la navigation devient par suite plus difficile ; le fond que nous avons souvent touché est mou et se compose de graviers. Le courant se maintient très fort, les rives sont basses et l'on y trouve les plus grands arbres que nous ayons encore vus sur cette rivière. En plusieurs endroits, il ne sera pas possible de remonter en bateau le printemps qu'en poussant avec des perches, car il est impossible d'avoir recours au halage ni de se servir de rames. La soirée est chaude et belle.

25. Le matin est beau et nous nous mettons en route avant 5 h. S.O. ¼ S. 1, O. ¼ S.O. 1¾, (un chenal à droite) N.O. ¼ N. 2, O. ¼, N.O. 2, S.O. 1⅓, S.S.E. ½, S. ¼ S.O. 1¼, O.S.O. 1¼, O. ¼ S.O. 1¾, (un chenal à gauche) S.O. ¼ O. ½, (petit chenal ou rivière à droite, bords mous et minés, rivière étroite) S.O. 1, la rivière se divise, ce doit être ici la tête de l'île indiquée par les sauvages. Nous suivons le plus petit chenal à gauche S.O. ¼ O. 2, S. ¼ S.O. ⅓, S.S.E. ¾, S. ¼ S.O. 1⅓, O. ¼ N.O. ¾ (chenal

de chaque côté) S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$, S.S.O. $1\frac{1}{4}$ (rejoignons le chenal principal) S.O. $\frac{1}{3}$, S.S.E. 1, (une rivière dont l'eau est claire vient se déverser de l'est[1]) S.S.O. $1\frac{1}{3}$, O. 1, (chenal à droite) S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$ S. $1\frac{1}{3}$, (une autre petite rivière dont l'eau est claire, que l'on croit une branche de la précédente, vient se déverser de l'est) O. $\frac{1}{4}$ S.O. 1, (chenal à gauche) S.O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{4}$, S.E. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{3}$, S. $\frac{1}{4}$ S.E. $\frac{2}{3}$, (lac à gauche) S.O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{6}$, (la rivière se divise de nouveau, nous suivons le chenal de gauche) O. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{3}{4}$, O.N.O. 1, O. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{1}{6}$, S. $\frac{1}{3}$, O. $\frac{1}{3}$, O.N.O. $\frac{1}{6}$, O. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{1}{4}$, S. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{1}{4}$ (la rivière se bifurque encore et nous passons du côté gauche) O. $\frac{1}{4}$ S.O. $\frac{1}{6}$, O.N.O. 1, (un lac à droite) S.O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{3}$, (nous nous échouons à un endroit étroit et peu profond, nous craignons d'avoir pris le mauvais chenal, mais le sauvage de la rivière Peel qui est avec nous nous dit que nous allons rejoindre bientôt le chenal principal et tout le monde est requis de se mettre à l'eau et de tirer le bateau qui est presque à sec; il n'y a pas de courant ici) S.O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{4}$, S. $\frac{1}{4}$ S.E. $\frac{1}{4}$, S.S.O. $\frac{1}{3}$, O. $\frac{1}{6}$, N.O. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{4}$, O. $\frac{1}{3}$, S.O. $\frac{1}{2}$, O.S.O. $\frac{1}{4}$, N.O. $\frac{1}{4}$, N. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{6}$, N.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{4}$, O.N.O. $\frac{1}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$, S.S.E. $\frac{1}{2}$, S. $\frac{1}{4}$ S.E. $\frac{2}{3}$, S.O. $\frac{1}{4}$ S. 1, (Un petit lac à gauche) O. $\frac{1}{4}$, O. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{4}$, N. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{6}$, O. $\frac{1}{4}$, S.O. $\frac{1}{4}$, N. $\frac{1}{6}$, N.E. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{4}$, N.O. $\frac{1}{4}$, O. $\frac{3}{4}$, O.S.O. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{4}$, N. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{6}$, N. $\frac{1}{4}$ N.E. $\frac{1}{6}$, E. $\frac{1}{4}$ N.E. $\frac{1}{4}$, (petit chenal à droite) N.O. $\frac{1}{8}$, N.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{3}{4}$, (la rivière est devant nous et c'est avec beaucoup de difficulté que nous parvenons à faire avancer le bateau, car cette fois-ci nous avons suivi le mauvais chenal et nous nous trouvons comme emprisonnés entre les deux rives; enfin nous atteignons l'eau profonde "N. & by S." $\frac{3}{4}$, S. 2, S.O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{6}$, O. $\frac{1}{4}$ N.O. $\frac{1}{4}$, (chenal à gauche) O.S.O. 2. (Une petite rivière à gauche et deux chenaux à droite) S.S.O. $\frac{3}{4}$. O. $\frac{1}{3}$, N.N.O. $\frac{3}{4}$, (large chenal à droite) N.N.O. 1; en contournant la pointe nous apercevons sur la rive sud, quatre sauvages qui tirèrent deux coups à notre approche. L'eau était basse près de la rive et comme nous leur demandions où se trouvait le meilleur endroit pour aborder, ils répondirent que

1. Probablement la rivière *Big Black* qui vient du sud-est se jeter dans la *Porcupine*. Murray a passé au-dessus de la rivière *Big Black la* rivière *Salmon* mais il ne l'indique pas dans son journal. McConnell dit que sur un parcours de quelques milles au-dessus de son embouchure la *Porcupine* se divise pour faire le tour de nombreuses îles et qu'il faut avoir soin de suivre le bon chenal parmi les nombreuses ramifications que l'on y rencontre souvent. McConnell indique que la distance entre le poste *Rampart* et l'embouchure de la *Porcupine* est de cent milles environ en ligne droite et de cent cinquante milles si l'on suit le cours de la rivière.

nous n'avions aucune raison d'aller à terre parce que personne ne se trouvait là. Vous y êtes, vous autres, répliqua l'interprète; ils nous dirent alors qu'ils n'avaient rien à nous donner, mais en arrivant sur la rive nous apercevons les dépouilles d'un gros élan qu'ils venaient de tuer. Après avoir distribué un peu de tabac à chacun d'eux et leur avoir fait part de l'objet de notre visite ils devinrent plus communicatifs et nous donnèrent beaucoup de renseignements au sujet de la rivière, etc. Ils nous apprirent qu'ils nous avaient attendus l'année dernière mais que certains rapports des sauvages *Rat* leur avaient fait perdre l'espoir de nous voir aujourd'hui; tout de même qu'ils étaient heureux de nous voir arriver et que tous ceux de leur nation s'en réjouiraient, mais que (les "Gens du fou") d'autres gens qui habitent une région plus éloignée dans le haut du Youcon, en seraient fâchés. Ils avaient eu peur en nous apercevant parce qu'ils ne nous connaissaient pas et c'est pour cette raison qu'ils n'avaient pas désiré nous voir aborder. Ils échangent ensuite volontiers leur viande fraîche contre de la poudre et des balles et après avoir conversé et fumé durant une demi-heure nous rejoignons la rivière qui est tout près et les sauvages nous accompagnent dans leurs canots—N. O. ¼ O. 1. Encore une bordée, S.S.O. ¾ de mille et nous atteignons l'eau bourbeuse du Youcon. Les sauvages nous ayant dit qu'il n'y avait pas de batture en aval, la proue du *Pioneer* est tournée du côté du courant et comme nous sommes tous heureux d'arriver au terme de notre voyage nous poussons de l'avant avec vigueur; nous passons derrière une île en nous dirigeant au S.O. et à l'extrémité supérieure de celle-ci nous atteignons le chenal principal et nous sentons alors toute la force du courant du Youcon. Le courant du McKenzie n'est pas à comparer avec ce dernier et à certains endroits c'est avec beaucoup de difficulté que nous parvenons à le rebrousser à force de rames. En outre les bords surplombent la rivière à un tel point et ils sont couverts d'un bois tellement épais et d'un si grand nombre d'arbres renversés que le halage y est également difficile, sans compter que la rivière est trop profonde pour se servir de perches. Quelques-uns des hommes sont envoyés à terre avec des haches pour ouvrir un passage et après avoir doublé la pointe nous avançons un peu plus facilement. Après avoir franchi un autre mille dans la direction du sud et du sud-est, nous abordons à l'entrée d'un

petit lac à 9½ h. avec l'intention de camper, mais les maringouins semblaient en avoir décidé autrement. Au moment du départ nous nous félicitions de pouvoir sortir de la rivière Peel avant la saison des maringouins, mais nous n'avons réussi qu'à tomber de fièvre en chaud mal. J'ai traversé les marais du lac Pontchartrain et la Balize le long de la rivière Red (Texas)[1] et la plus grande partie de la région où abonde le "Gullinipper", mais je n'ai jamais rien vu de semblable nulle part. Nous ne pouvons ni parler ni respirer sans en avoir la bouche remplie, ni fermer les yeux sans en sentir une demi-douzaine entre les paupières; des feux allumés tout autour de nous ne nous sont d'aucun secours.[2] Plutôt que d'être dévorés ici, les hommes, bien que fatigués, préfèrent lutter encore contre le courant afin d'atteindre un endroit sec et découvert que les sauvages nous ont indiqué. Nous y arrivons après une demi-heure de rude halage et nous campons sur les bords du Youcon.

Je dois avouer au moment où je suis assis, après avoir allumé ma pipe et m'être barbouillé le visage de jus de tabac pour tenir à distance les satanés maringouins qui m'environnent comme une nuée, que ma première impression du Youcon est loin d'être favorable. Nous n'avons fait que 2¼ milles et je dois dire que c'est la rivière la plus affreuse que j'aie vue; ses rives partout basses ont été apparemment submergées dernièrement et l'on aperçoit des lacs et des marais en arrière; les arbres sont trop petits pour servir à la construction, l'eau est horriblement sale et le courant impétueux, mais je suis encouragé par le sauvage qui nous renseigne et qui nous dit que non loin d'ici se trouvent des terres plus élevées.

Le trajet à partir du poste Lapier a duré huit jours, mais nous avons été retardés beaucoup par la pluie et les vents contraires. L'été prochain la rivière sera mieux connue et à la saison des hautes eaux, si le temps est favorable, je ne doute pas que le trajet puisse s'accomplir en six jours. La distance du

---

1. Le lac Pontchartrain se trouve à six milles environ de la Nouvelle-Orléans. Un canal le relie à la ville et au Mississipi. Balize l'une des *pilot-towns* près de l'embouchure du Mississipi. La rivière Red, l'un des tributaires du Mississipi traverse le Texas et plusieurs autres Etats.

2. Les rapports des voyageurs de l'Amérique du Nord au sujet du maringouin vigoureux et actif sont uniformes. W. W. Kirby qui a fait le trajet du poste Lapierre au fort Yucon, vers 1860, dit qu'il a rencontré par nuées les maringouins les plus voraces qu'il ait encore vus dans cette région.

poste Lapier au Youkon est (d'après mon calcul) de quatre cent cinquante-deux milles,[1] mais ce chiffre, direz-vous, n'est qu'approximatif. Il ne saurait en être autrement si l'on tient compte qu'il y a une multitude de pointes aigües et de détours au sujet desquels tout calcul ne peut être rigoureusement exact. Cependant j'ai fait ce travail avec autant de précision que possible et je présume que par la suite il sera trouvé que mes données sont à peu près correctes. Je vous ennuie peut-être en vous communiquant avec autant de minutie des observations sans importance, mais je l'ai déjà dit il faut que ce journal soit rempli et j'ai suivi l'exemple donné au sujet de la rivière McKenzie et de quelques autres parties de cette région,—le grand feu sur la Columbia, par exemple,—en donnant les proportions d'un long récit à ce qui pourrait être condensé dans une lettre ordinaire.

Nous sommes tous arrivés ici sains et saufs vendredi, 25 juin, et je commence ce jour même à écrire régulièrement mon journal en continuant de faire le récit de chaque jour subséquent du mois, afin de donner ici un compte rendu plus complet de nos premières rencontres avec les natifs.

Je suis parti le lendemain matin (samedi, le 26,) avec trois hommes et l'un des sauvages pour explorer les bords de la rivière afin d'y trouver un site pour ériger notre fort. Le sauvage qui nous servait de guide semblait heureux et fier de nous indiquer les meilleurs endroits et de nous faire la description des bords de la rivière en amont et en aval. A l'exception de deux endroits où il nous a conduit, nous avons trouvé le terrain partout trop bas avec les traces qu'y ont laissées des inondations. Le site choisi est certainement le meilleur et répond bien à notre but sauf la rareté du bois de construction. C'est une lisière de terrain sec parallèle à la rivière, d'une longueur de 300 verges et d'une largeur de 90; les bords de la rivière sont ici sablonneux et minés comme ils le sont d'ailleurs partout où nous sommes allés, mais une grande batture s'étend en face et en amont de celle-ci se trouve une île longue d'un mille environ qui fait dévier le courant et l'empêche de miner les bords, excepté à l'époque des hautes eaux peut-être. En arrière s'étend une

1. McConnell établit que la distance est de 337 milles, savoir: du poste Lapierre jusqu'à l'embouchure de la rivière Bell, 30 milles; de la rivière Bell jusqu'au poste *Rampart*, 157 milles; du poste *Rampart* jusqu'au fort Yukon, 150 milles.

grande lisière de terrain élevé mais celle-ci est trop éloignée de la rivière. L'autre endroit avantageux pour un site se trouve à un mille plus haut sur le même côté de la rivière; le terrain y est plus élevé encore mais les bords se composent entièrement de sable, le bois y est encore plus rare et le petit chenal à cet endroit passe derrière l'île et se trouve presque fermé et à sec quand vient l'automne. Après avoir fait le meilleur choix possible nous sommes retournés où nous avions laissé le bateau que nous avons halé jusqu'à notre campement final puis les marchandises et tous les autres effets ont été transportés à terre et placés en sûreté pour la nuit.[1] Après avoir appris aux sauvages que nous étions décidés de nous installer ici, deux d'entre eux sont allés informer leurs amis de notre arrivée tandis que les deux autres sont restés avec nous. L'un de ces derniers est le chef d'une petite bande qui se compose de quatorze hommes qui lui obéissent, dit-il, comme ses propres enfants. Son père était mort récemment et le *feu de la mort* que nous avions aperçu sur la *Porcupine* avait été allumé pour annoncer son décès. Il parlait souvent de son père qu'il aimait et regrettait beaucoup et quelquefois son agitation était telle qu'il pouvait difficilement articuler ses mots. Le vieux chef, disait-il, avait été un temps un grand homme et un grand guerrier et il aurait été heureux de revoir les blancs (c'était lui que M. Bell avait vu au camp des sauvages *Rat*) ; avant sa mort il avait donné de bons avis à son fils. Il ajouta qu'il savait que son père ne pouvait vivre longtemps lorsqu'il avait refusé de se soumettre à ses dernières volontés, que depuis trois jours et trois nuits ses larmes n'avaient cessé de couler, parce qu'il n'avait pas de tabac à fumer sur la tombe de son père, mais qu'aujourd'hui il était heureux parce que je lui en avais donné et qu'il allait le conserver précieusement. Je lui dis qu'il pouvait le fumer et que je lui en donnerais d'autre quand il nous quitterait. Je lui ai donné un couteau pour le récompenser de nous avoir fait explo-

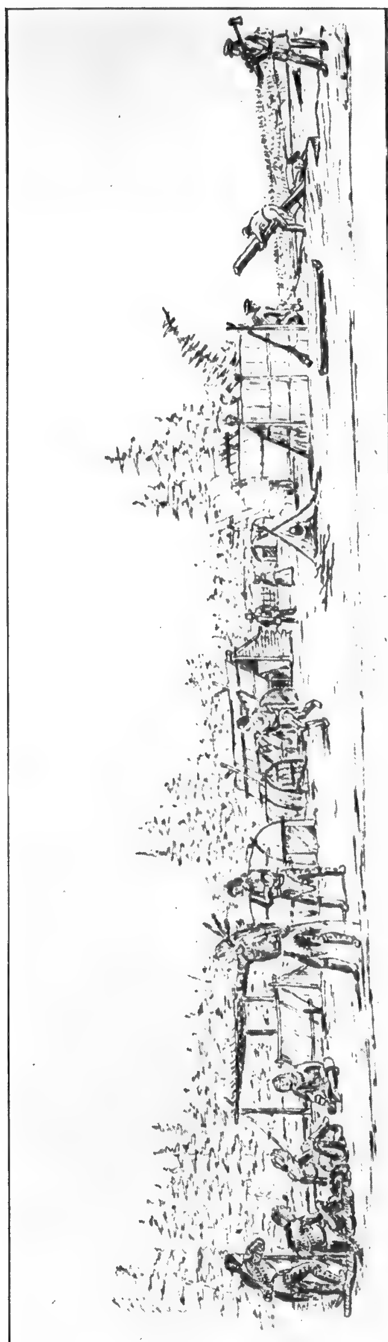
1. Murray indique ailleurs que le fort Yucon se trouve à 3 milles au-dessous de l'embouchure de la *Porcupine*, sur le côté est du Yukon. W. W. Kirby dit "environ trois milles". McConnell indique qu'il se trouve à "un mille et demi au-dessus du confluent des deux cours d'eau". Celui-ci ajoute que le fort Yukon qui était à l'origine l'un des meilleurs forts érigés dans le nord, n'est plus aujourd'hui (1888) qu'une chose du passé, et à l'exception de l'un des bâtiments extérieurs qui doit probablement avoir disparu à l'heure actuelle, le reste a été démoli pour fournir du bois aux bateaux à vapeur.

rer la rivière, etc.; je lui ai aussi fait présent d'un peigne, d'un miroir et d'un peu de vermillon et il a paru très satisfait. Durant la soirée, ce dernier et les sauvages de la rivière Peel se sont harangués mutuellement, ont échangé des habits et sont devenus bons amis.

27. La journée du dimanche a été employée par les hommes à construire des cabanes d'écorce pour eux-mêmes, et par l'interprète et moi, à nous entretenir avec le chef qui a répondu très franchement aux nombreuses questions que nous lui avons faites sur la région, les natifs, les Russes, etc. Il est l'un des quatre sauvages de l'endroit que les Russes ont visité l'été dernier et la description qu'il fait de ces derniers est conforme à ce que les autres sauvages en ont dit au poste Lapier, savoir: qu'ils sont bien armés de pistolets, que leur bateau était à peu près de la même dimension que le nôtre, mais qu'à son avis, le leur était fabriqué en tôle et contenait plus de monde. Ils avaient une grande quantité de perles, de chaudières, de fusils, de poudre, de couteaux et de pipes et les diverses bandes avaient échangé avec eux toutes leurs fourrures contre des perles et des couteaux surtout. Des chiens furent échangés ensuite, mais les sauvages ne voulant pas se priver de ceux-ci les Russes avaient dû donner un fusil pour chaque chien, car ils avaient besoin de plusieurs de ces animaux pour transporter leurs marchandises à travers le portage jusqu'à la rivière qu'ils descendaient. Les sauvages s'attendaient à revoir les Russes ici bientôt car ils avaient promis de revenir avec deux bateaux, non seulement pour faire la traite mais pour explorer la rivière jusqu'à sa source.

Comme nous étions sur le territoire russe cette nouvelle fut loin de me réjouir, mais je n'ai rien communiqué à personne et j'ai décidé de me tenir sur mes gardes en cas de surprise. J'ai trouvé la population de cette région beaucoup plus considérable que je m'y attendais et il y avait plus de fourrures à trafiquer que je n'avais de marchandises à échanger. M. McKenzie et moi avons partagé la tâche de faire le guet durant la nuit; c'est une règle établie et strictement observée lorsque des sauvages se trouvent avec nous.

28. A 4 h. du matin environ nous sommes éveillés par des détonations d'armes à feu venant de la pointe en aval et en un instant tout le monde est sur pied. Nous tirons trois coups en



Campement sur le Yukon.

échange et vingt canots font leur apparition à l'extrémité de la pointe, puis longeant la rive ils viennent jusqu'à proximité de notre campement alors que tous les sauvages entonnent en commun des chansons et poussent des cris qui n'ont rien d'humain. Ils se tiennent dans leurs canots et ne tentent pas de débarquer avant que le chef sauvage leur ait parlé, mais aussitôt qu'ils sont rassemblés sur la rive (ils comptent quinze hommes qui avec leurs femmes et leurs enfants forment un groupe de quarante), leur chef, un jeune homme, commença une harangue adressée au savage de la rivière Peel qui se défend par une longue réplique. Les Loucheux de la rivière Peel et les sauvages du Youcon ont été en guerre il y a quelques années et leurs relations à l'heure présente ne sont pas encore cordiales; c'est à ce sujet que le chef prononça sa harangue qui ne nous visait en aucune façon. J'ai donné trois *pouces de tabac* à chacun des hommes avant de commencer à pérorer, après quoi ils se réunissent immédiatement en cercle et commencent à chanter et à danser à une allure endiablée pour manifester leur joie de nous voir. Ils apportent ensuite de leurs canots de la viande fraîche et une grande quantité de poisson séché qu'ils déposent à la porte de ma tente et échangent volontiers contre de la poudre, des balles et du tabac. Pour me conformer à l'avis de l'interprète j'attends pour parler ouvertement, l'arrivée du chef principal avec une autre bande que l'un des sauvages était allé chercher. Deux autres sauvages sont arrivés durant la journée de l'autre côté de la rivière et le soir la détonation de cinq coups de fusil se fait entendre en aval. Comme je n'approuve pas cette manière de gaspiller les munitions, j'ordonne à mes hommes de ne pas tirer, mais l'un des sauvages (le jeune chef) m'avertit que c'était la coutume avec eux lorsqu'ils arrivaient avec des idées pacifiques, de décharger leurs fusils, et que si nous ne répondions pas à leur salut, ils pourraient nous considérer comme des ennemis. Alors cinq coups sont tirés en échange de notre côté et de la flotte de canots maintenant rapprochée de nous, les sauvages répondent par des hurlements et des cris qui auraient pu "semer la terreur dans l'âme de Richard" mais nous savons qu'il s'agit de réjouissance. Le parti se compose de dix-huit hommes sans compter quelques femmes et des enfants. Après avoir tiré leurs canots à une petite distance en aval, ils forment la file sur la rive, le chef en avant et les femmes en arrière, puis s'avancent graduel-

lement en dansant jusqu'à la porte de la tente où la première bande vient de se joindre à eux. Ils forment ensuite un grand cercle au centre duquel se tiennent les deux chefs et ils continuent à danser et à chanter sans interruption pendant plus d'une demi-heure. Il est distribué un petit morceau de tabac à chacun des derniers arrivés et une plus large part est faite au chef, un beau jeune homme facile à distinguer parmi les autres par les plumes d'aigle et la profusion de perles qui ornent ses habits. D'autre viande fraîche est ensuite apportée et échangée comme la première fois contre des munitions et du tabac, puis le chef principal s'adresse au sauvage de la rivière Peel qu'il considère comme notre interprète et termine en disant qu'il attendait que le chef blanc prenne la parole. Je leur communique ce que j'ai à dire d'une manière brève et aride et l'interprète leur transmet mes paroles sous forme de sentences comme ils ont l'habitude de s'expliquer en pareil cas. Je commence par leur rappeler qu'il y a trois étés[1] M. Bell s'est rendu jusqu'à cette dernière rivière alors qu'ils étaient tous absents. J'ajoute ensuite que nous avons entendu si souvent les autres natifs dire qu'ils étaient braves et amis des blancs et que leur pays pouvait fournir en abondance des fourrures et des provisions, que nous étions venus avec l'intention d'y ériger un fort et de rester au milieu d'eux; que nous leur avons transmis des messages l'hiver dernier par les hommes des lacs pour leur faire savoir notre intention, mais que ces derniers ne leur avaient pas dit la vérité, parce qu'ils nous voyaient d'un mauvais œil apporter tant de choses dans cette région où ils seront désormais empêchés d'obtenir les fourrures à des prix aussi bas—que nous avons fait un long voyage et que c'est avec beaucoup de difficultés que nous avons pu transporter nos marchandises à travers les montagnes, mais que néanmoins nous échangerions sur le même pied qu'à la rivière Peel et dans les autres parties de la contrée. Je leur dis ensuite que nous appartenions à une autre nation que les *blancs* rencontrés par quelques-uns d'entre eux plus bas sur cette rivière l'été

---

1. Le Dr George M. Dawson dit: " En 1846 M. J. Bell était chargé du poste de la Compagnie de la baie d'Hudson sur la rivière Peel....et il fut requis encore une fois de traverser les montagnes et de continuer l'exploration de la rivière *Porcupine*. Il atteignit cette même année l'embouchure de la *Porcupine* et aperçut la grande rivière dans laquette elle se déverse; les sauvages l'informèrent alors que cette rivière s'appelait le Yukon ". Ce que Murray vient de dire démontre clairement que Bell a exploré la *Porcupine* jusqu'à son embouchure en 1846.

dernier et qui n'étaient venus que pour obtenir leurs fourrures et les frauder avec des marchandises sans valeur; que les fusils, les couteaux et autres articles que nous avons apportés sont de bonne qualité, que nous avons l'intention de toujours vivre au milieu d'eux, mais que cette année nous avons apporté peu de marchandises parce que nous venons faire un essai; que s'ils nous apportent une grande quantité de bonnes fourrures et peuvent nous fournir de provisions, il sera envoyé l'été prochain plus de marchandises avec des hommes en plus grand nombre, que nous érigerons un grand fort et que nous résiderons toujours dans cette contrée; que nous leur fournirons des fusils pour vingt peaux de castor chacun, tandis qu'ils ont dû payer vingt-cinq et même trente peaux aux autres nations pour le même objet et que pour six des mêmes peaux ils obtiendront de nous la même quantité de perles qui leur en coûtait douze et même quinze avec les hommes du lac. Après avoir énuméré les articles que nous avions, fait connaître leur excellente qualité et à quelles conditions nous en ferions l'échange, je termine en leur demandant s'ils désiraient nous voir rester et ériger un fort (plusieurs jeunes gens sans tenir compte de la coutume sauvage répondent *aha, aha*—oui, oui) et en ce cas s'ils nous apporteraient leurs fourrures plutôt que d'aller les trafiquer avec les autres blancs (les Russes).

Après s'être entretenu avec plusieurs autres, le chef principal s'avance et prononce le plus long discours que j'aie encore entendu,[1] à l'exception peut-être d'un *cameronian sermon,* dont certaines parties, comme dans cette sorte de harangue, sont étrangères au texte. Il est impossible à l'interprète d'en répéter la quatrième partie. Il commence par nous dire la bravoure de sa nation, l'étendue de leur territoire, la quantité de fourrures qu'ils pouvaient échanger et le nombre de caribous et de rennes qu'ils pouvaient tuer; enfin après avoir employé tous les tons de la vantardise et s'être glorifié lui-même il en arrive à dire ce que je tenais à apprendre. Il reconnaît que le chef blanc a dit la vérité, qu'ils ont été dupés par les autres bandes et il ajoute que désormais ils nous apporteront leurs fourrures, que sa nation ne

1. McConnell fut obligé d'écouter une longue harangue prononcée par Senatee, chef des sauvages du fort Yucon. Comme le temps était précieux, dit McConnell, la harangue fut interrompue par le présent d'une couple de poignées de thé, et c'est probablement ce que le chef attendait.

désirait plus revoir les trompeurs (les sauvages *Rat* sous les ordres de Grand Blanc) dans leur pays, parce que ces derniers ne leur ayant pas dit la vérité ils avaient perdu l'espoir de nous voir, et que par suite, quelques-uns d'entre eux se préparaient justement à aller rencontrer les autres blancs dans le bas de la rivière, mais qu'aujourd'hui il avaient décidé de ne pas y aller; qu'ils n'avaient pas une grande quantité de fourrures dans le moment, mais qu'ils apporteraient bientôt ce qu'ils possédaient, car ils avaient grand besoin de perles et de fusils. Il termine en disant que lui et ses camarades sont heureux que nous soyons venus, qu'ils désirent que nous restions au milieu d'eux et qu'ils s'efforceront de nous fournir de la viande et les autres choses dont nous aurons besoin.

L'autre chef (celui de la première bande) parle dans le même sens au sujet des siens qui sont tous heureux de nous voir et font beaucoup de promesses. J'ajoute ensuite que je suis heureux de les entendre parler si bien, que nous avons appris qu'ils sont de grands chasseurs et que nous avons apporté peu de provisions, parce que nous comptons sur eux pour nous approvisionner de viande; que nous avons grand besoin de peaux de caribous préparées pour faire des souliers, parce que nous n'en avons pas apporté, ainsi que des lanières de raquettes dont nous aurons besoin durant l'hiver, du "parchment" pour les fenêtres de nos maisons, des peaux de daims, des tendons, etc.; que nous achèterons toutes les bonnes peaux d'animaux tués durant l'hiver ou le printemps et non celles d'animaux tués durant l'été, que nous avons peu de perles et de fusils à échanger cette année et que pour ces articles nous n'accepterons que des peaux de martes, de castors, de renards noirs et de renards argentés. Enfin je leur conseille de s'efforcer de nous procurer les provisions et autres choses dont nous avons tant besoin et comme avant-goût de faveurs futures il leur est présenté du tabac déjà haché sur une planche. Quelques-uns seulement ont des pipes et je remarque que plusieurs mâchent le tabac et que même ils en avalent le jus. Après avoir fumé jusqu'à ce que plusieurs en soient étourdis, le jeune chef, entre autres, qui ne peut se lever avant qu'on lui donne de l'eau à boire, dit qu'ils sont maintenant très satisfaits et désirent exécuter une grande danse, mais qu'ils n'ont que du noir dans le moment pour se peindre et que s'ils avaient du rouge ils paraîtraient avec beaucoup plus d'avantage.

Il est alors distribué un peu de vermillon à chacun des chefs et en même temps il leur est fait présent d'un peigne et d'un miroir. Ils se retirent ensuite à l'endroit où les femmes ont préparé un campement avec des branches; peu après ils font leur apparition dans leurs plus éclatantes parures et commencent une danse enragée à laquelle tous prennent part. Parmi trente-sept hommes et un grand nombre de femmes et d'enfants, deux seulement ont déjà vu les blancs. Pendant deux heures ils exécutent une variété de figures qu'ils accompagnent toujours de chansons. Je me trompe quelque peu en employant le mot figures, car à l'exception d'un seul cas ils se tiennent constamment en cercle et ne varient que leurs pas, leurs gestes et surtout leurs chansons, chansons dont le répertoire est très riche.[1] Une fois le bal terminé ils se retirent dans leur campement, mais durant toute la nuit ils continuent à chanter par intervalles.

29. Le travail des hommes s'est résumé hier à aiguiser et à préparer leurs haches. Aujourd'hui il a été érigé un bâtiment temporaire pour les marchandises et les provisions et un appareil pour faire sécher la viande. L'un des hommes a été chargé de préparer un petit morceau de terrain pour faire l'essai d'un jardin.[2] Le temps est pluvieux et chaud et comme nous avons plus de viande fraîche que nous pouvons en consommer et qu'elle commence à se gâter, plusieurs sauvagesses sont chargées de la découper; pour ce travail elle reçoivent chacune une alène et elles considèrent qu'elle sont largement payées. J'ai eu un autre entretien avec les sauvages dont quelques-uns sont allés faire la chasse aux élans pour notre compte; les autres sont restés ici et bien que leur curiosité soit grande, leur conduite est très convenable et ils sont prêts à nous être utiles en toutes choses.

---

1. La danse proprement dite s'exécute toujours en cercle, il n'y a que les gestes et les chansons qui varient.—Richardson.

2. Comme on le verra plus loin, cet essai a partiellement réussi. McConnell dit: " Lorsque le fort appartenait à la Compagnie de la baie d'Hudson l'essai d'un jardin fut tenté dans le voisinage de celui-ci, bien qu'il se trouvât à proximité du cercle arctique. Il y fut récolté des pommes de terre et d'autres légumes, et l'on rapporte que l'orge y arriva à maturité. Sur le Mackenzie, les derniers jardins se rencontrent au nord par la même latitude ". F. C. Schrader rapporte que les végétaux qui supportent bien le froid sont récoltés dans les jardins de la mission à Nulato, située à une certaine distance au-dessous du fort Yukon. Voir les conclusions du Dr Dawson quant aux avantages de l'agriculture sur le Yucon, commission géologique, 1887-8, 24B. Petroff dit que pendant quatre-vingts ans ou plus, il a été récolté de bonnes pommes de terre dans certaines parties de l'Alaska. Il ajoute que les céréales ne peuvent venir dans l'Alaska. Cependant, il a été exhibé à Toronto, lors de l'exposition de 1908, du blé de très bonne qualité récolté à Dawson sur le Yucon.

30. Tout le monde, excepté M. McKenzie, l'interprète et moi, s'est rendu à l'île située en face pour en rapporter de l'écorce et bien que nous soyons restés au milieu d'un assemblage d'individus à mine aussi barbare et aussi sauvage qu'il est possible d'imaginer, je ne crois pas que nous courions plus de danger qu'au fort Simpson parmi les *Slaves*,[1] car ces gens sont trop contents de nous voir pour user de violence à notre égard; cependant il est à propos que nous soyons sur nos gardes. Durant l'après-midi, les hommes sont revenus avec de l'écorce qui a été utilisée pour couvrir le bâtiment dans lequel tous les effets ont été transportés et mis à l'abri. Ce dernier, qui mesure 24 pieds par 14, a été érigé avec des troncs d'arbres bruts et l'extrémité qui donne sur la rivière a été laissée à demi-ouverte. Ma tente a été dressée à l'entrée afin que personne ne puisse y entrer à mon insu durant la nuit; les cabanes de mes hommes en sont aussi très rapprochées et dans chacune se trouve un fusil chargé, puis mon propre fusil et ceux qui sont restés dans la boîte sont aussi chargés et tous prêts à servir en cas de besoin.

Les sauvages qui étaient allés à la chasse sont revenus avec les dépouilles d'un jeune et d'un vieil élans qu'ils ont échangées contre des peaux comme auparavant. Durant la soirée deux des "Gens-du-fou" sont arrivés en canot de leur territoire situé en amont sur le Youkon. Ils appartiennent à la bande du chef qui a visité la rivière Peel le printemps dernier; il s'agit précisément de ceux qui au dire des autres sauvages voient notre arrivée d'un mauvais œil. Ces deux-là n'ont rien apporté et nous apprennent qu'ils ne sont venus que pour voir où nous étions installés, que leur monde était campé plus haut sur la rivière à quelques jours de marche et que tous se rendraient ici aussitôt qu'ils apprendraient notre arrivée. Les sauvages d'ici pensent qu'ils ne sont venus que pour se rendre compte si nous faisions le guet autour de notre campement, car ils n'ont pas bien parlé. Le jeune chef nous avertit d'être sur nos gardes quand la bande arrivera, parce que ces sauvages viendront probablement en

1. Il ne s'agit pas de sauvage esclaves, mais d'une tribu ainsi appelée. Les *Slaves* appartiennent par leur dialecte à la famille des Athapascan, et ils habitent la région située aux environs de la rivière *Slave*, du grand lac *Slave* et des sources du Mackenzie. Le fort Simpson est situé sur une île à l'embouchure de la rivière *Liard*, et c'est la station principale du trafic de fourrures sur le Mackenzie. Voir McConnell quant au fort, à la traite de fourrures, à l'agriculture, etc. Commission géologique 1888-9 85D.

grand nombre. Comme à l'ordinaire ils commencent à se haranguer mutuellement, mais il n'est rien dit à notre égard publiquement, si ce n'est que les arrivants sont très mécontents de trouver un sauvage de la rivière Peel au milieu de nous. Malheureusement un grand nombre de leurs femmes sont mortes dernièrement et plusieurs autres étaient malades lorsqu'ils ont quitté leur camp; l'une de leurs femmes a été volée aux Loucheux de la rivière Peel et ils croient que "Vandeh", notre chasseur, pour venger la perte de cette femme qui est sa parente, a fabriqué quelque médecine pour les faire mourir et pour cette raison ils veulent maintenant le tuer afin d'empêcher que d'autres de leurs femmes ne meurent. Ce pauvre Vandeh a été dans des transes continuelles depuis son arrivée; cette fois-ci il croit que sa dernière heure a sonné et il parle de s'en retourner, mais je lui dis de ne pas s'alarmer et de me laisser la tâche de leur parler. Je ne tente pas de les convaincre de l'absurdité de leur croyance, car toutes les tribus dans cette partie du pays croient comme parole d'évangile, que certains individus ont le pouvoir magique de causer la mort des autres même à une grande distance.[1] Je me contente de dire à ces deux fous que Vandeh n'est ni un drogueur ni leur ennemi, qu'il est venu avec nous pour nous servir d'interprète quand ils n'en auraient pas et qu'il deviendrait leur ami; qu'il nous appartenait et qu'aussi longtemps que nous serons ici il sera empêché qu'il lui soit fait du mal. Tous les autres sauvages sont présents et ne prennent aucune part au débat pour ne pas déplaire aux "Gens-du-fou" qui, disent-ils, sont très puissants car les deux bandes peuvent mettre sur pied plus de cent hommes. J'ai eu un long entretien avec les deux étrangers auxquels j'ai répété tout ce que j'avais dit aux autres, puis j'ai tenté de me renseigner sur leur trafic avec les Russes, sur la force de leur parti, mais je n'ai obtenu en général que des réponses évasives. J'ai regretté beaucoup d'apprendre qu'ils étaient partis mécontents de la rivière Peel le printemps dernier; ils disent que la personne avec laquelle ils ont trafiqué a eu l'intention de tuer leur chef. Voici toute l'affaire: lors de mon voyage au poste Lapier, Edward McGilli-

1. Quant aux *shamans ou medicine-men* [sorciers, jongleurs] des tribus de l'Alaska, et à leurs pratiques, voir *Report on the Population, Industries and Resources of Alaska*, d'Ivan Petroff, 162, etc.; voir aussi *Alaska and its resources* dans *Arctic Searching Expedition* de Richardson, I. 385.

vray[1] m'a remplacé au fort où les Gens-du-fou sont arrivés durant mon absence. Je les ai rencontré au poste Lapier et par l'entremise de leur chef j'ai envoyé un message à McGillivray avec ordre de les bien recevoir. Alors que celui-ci faisait des échanges avec eux, il montra au chef en badinant la manière de poignarder un homme, mais ces sauvages qui sont de tous ceux du nord les plus difficiles et les plus ombrageux dans de telles circonstances, prirent la chose au sérieux et quittèrent l'endroit immédiatement; les deux auquels j'ai donné ces explications ont paru satisfaits. A la même époque il s'est passé quelque chose très regrettable et tout à fait contraire à mes instructions. L'un des sauvages avait vingt peaux pour lesquelles il tenait à avoir un fusil; comme il n'y en avait pas à lui donner et qu'il ne voulait pas accepter autre chose l'interprète promit de lui donner son propre fusil quand il irait au Youkon et à cette condition le sauvage laissa ses fourrures. Or, pour régler l'affaire j'ai dû remettre à l'interprète, à la rivière Peel, la valeur de son fusil qu'il a brisé par accident le printemps dernier et que par suite il était inutile d'apporter ici. Je dois donc aujourd'hui mettre de côté un fusil pour payer une dette contractée à la rivière Peel afin de ne pas mécontenter ces sauvages, car les fourrures ont été reçues et doivent être payées. J'ai profité de notre entretien pour leur dire que nous étions tous bien armés et que nous trouvant en pays étranger nous faisions le guet toutes les nuits, puis je leur conseillai, parce que nous les considérions comme des amis, de ne se présenter que durant le jour quand ils viendraient nous voir, car s'ils arrivaient durant la nuit en automne ou en hiver, alors qu'il fait noir, nous pourrions les prendre pour des ennemis. Mon fusil à deux coups les a très intéressés, puis je leur ai aussi montré mes pistolets que je retirai de la poche de mon habit; j'ai fait feu avec l'un d'eux (le seul pourvu d'une platine) et j'ai atteint par pur hasard une petite branche qui se trouvait à une assez grande distance sur la rivière. Un tel coup les étonna beaucoup de même que les autres sauvages et je ne fus pas moins étonné moi-même car je venais d'atteindre presque la portée d'un fusil. L'un d'eux m'offrit quinze peaux de martes pour mon pistolet,

1. Edward McGillivray. Ce nom se rencontre souvent dans l'histoire de la traite. Richardson fait mention d'une île McGillivray, située un peu au-dessus de l'estuaire du Mackenzie, à *laquelle* Edward McGillivray susmentionné a peut-être donné son nom.

mais je lui dis que ces armes n'étaient pas à échanger et que nous les gardions pour notre propre défense. Après s'être entretenu amicalement quelques moments de plus je leur donnai un morceau de tabac pour remettre à leur chef et lui rappeler la promesse qu'il m'avait faite le printemps dernier de venir ici avec les siens durant l'été et d'y apporter un approvisionnement de viande séchée et de viande d'oie.

Il passait minuit lorsque l'entretien prit fin et j'étais alors aussi fatigué de parler que je le suis d'écrire en ce moment. Comme j'ai eu bien peu de repos depuis mon arrivée et que je me sens trop exténué pour continuer mon travail je vais me jeter sur mon lit pour dormir pendant que M. McKay va faire le guet du matin.

Note.—Une bande des "Gens-du-fou" a eu beaucoup de relations avec les sauvages Loucheux depuis quelques années et plusieurs d'entre eux parlent le langage de ces derniers. Quand c'est une bande inconnue qui se rend dans le pays des Loucheux pour y trafiquer, elle est généralement accompagnée d'un interprète. Les deux sauvages de cette tribu qui sont ici, parlent le Loucheux couramment.

Sans les maringouins notre campement sur le Youcon serait un endroit très agréable, beaucoup plus que je ne m'y attendais quand nous nous sommes engagés sur la rivière. Bien que nous nous soyons trouvés dans une contrée barbare et si loin de la civilisation, je dois dire que nous avons passé l'été confortablement. Aussi nous, habitants du Youcon, considérons-nous le fort Simpson comme un endroit à demi-civilisé et duquel l'on parle comme vous parlez de l'établissement de la rivière Rouge. Le portage *Rat* est pour nous ce que le portage la Loche est pour la population du McKenzie et nous considérons que la rivière Peel est près de chez nous, mais chez nous, aujourd'hui, c'est ici, un chez nous dans le "far west" pour tout de bon. Il y a quelques années à peine les colons du Wisconsin et de l'Iowa pensaient qu'ils ne pouvaient aller beaucoup plus loin et c'est alors qu'un éditeur de quelque journal publié dans ces endroits, faisant une description de sa ville disait que celle-ci était située presque à l'extrême ouest; cet éditeur ne connaissait pas le Youcon. Nous avons dépassé ce point par une marge considérable que j'appelle six degrés de longitude au delà de la

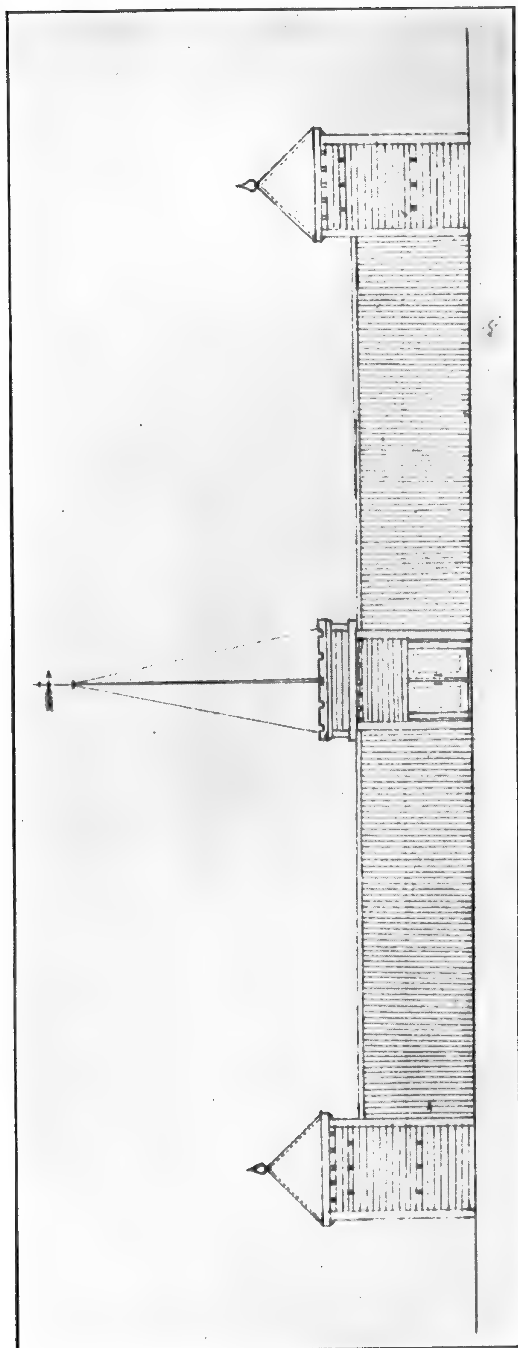
frontière russe.[1] Depuis quelques années cette frontière était considérée par ceux qui ne connaissaient pas mieux, comme le point le plus reculé; on avait compté sans le Youkon. Nous sommes trente-trois degrés à l'ouest de la source de leur grande rivière; cependant nous avons rencontré la terre ferme et je serais heureux que celle-ci nous appartînt, c'est-à-dire à la Compagnie de la baie d'Hudson, du moins assez longtemps pour la dépouiller de la surabondance de castors et de martes qui s'y trouvent.

Je constate que je me suis écarté de mon sujet, car je n'ai pris ma plume que pour vous donner un compte rendu de la première saison que nous avons passée sur le Youcon. Je vous ai déjà parlé de notre campement situé réellement dans un endroit agréable; c'est un petit village composé de six habitations toutes construites le dimanche, mais je ne dois pas être tenu responsable de cela. On s'est servi pour les ériger, de perches de saule qui ont été recouvertes d'écorce de pin; chaque propriétaire a construit à sa façon, telle habitation s'ouvre à son extrémité et telle autre est à demi-ouverte ou ne s'ouvre qu'au moyen d'une petite porte. Il y a, outre ces six maisons, un bâtiment en bois non équarri, une cabane pour conserver le poisson séché, deux autres appareils pour le faire sécher et un petit jardin mesurant 12 pieds par 8 qui a été clôturé et préparé pour la culture. On y a planté des pommes de terre le 1er juillet et j'ai trouvé beaucoup de plaisir à en prendre soin moi-même et à les faire arroser au besoin durant les jours de sécheresse. Je n'espérais pas que des pommes de terre plantées à une saison si avancée, parviendraient à maturité mais je voulais en préserver à tout prix la semence pour l'été prochain.

Notre village est construit sur un petit espace de terrain découvert ou prairie mesurant 40 verges carrées environ. Il est situé près du bord de la rivière sur la partie inférieure d'une lisière de terrain déjà mentionnée qui s'élève graduellement jusqu'à une distance de 100 verges environ où se trouve le point le plus élevé. Cet endroit qui a été choisi pour devenir le site de notre établissement est abondamment couvert de pins et de

---

1. En réalité le fort Yucon trouvait par 4° O. de la frontière internationale; celle-ci se trouvant par 141° long., et le fort Yucon, d'après le capitaine C. W. Raymond, E.-U., se trouvant par 66° 33′ latitude et 145° 17′ 47″ long.



Fort Yukon.

12153—p. 60.

saules et les hommes ont commencé immédiatement à défricher et à faire brûler tout ce qui nous embarrasse. Nous avons commencé les travaux le 1er juillet et tout le monde a été mis à l'œuvre, mais nous n'allons pas vite parce que la plupart des hommes (qui viennent des Orcades)[1] ne savent pas manier la hache et peuvent à peine équarrir un tronc d'arbre, sans compter qu'il y en a toujours quelques-uns qui ne peuvent travailler par suite de coupures ou d'autres accidents. A l'exception de quelques pièces il a fallu aller chercher tout le bois de construction sur l'île située en face, à une distance de ¾ de mille environ et le transporter en bateau, mais par suite des nombreuses battures et de la force du courant les hommes ont dû parcourir environ deux milles pour atteindre l'île, en sorte qu'il a fallu plus de temps pour transporter le bois que pour le couper et l'équarrir. Comme je me rends compte de la valeur de cette région je me propose d'y ériger un fort sur lequel on pourra compter; en outre il faut considérer que nous nous trouvons dans un coin isolé du pays, privés de toute communication avec les autres postes, du moins dans l'impossibilité d'obtenir du secours à un moment donné, et que nous sommes entourés de sauvages hostiles. En effet les sauvages *Rat* sont indignés de nous voir ici et l'on dit que les "Gens-du-fou" le sont aussi, de même que ceux du bas de la rivière avec lesquels les Russes ont trafiqué. Il est possible que ces derniers eux-mêmes tentent de nous expulser et pour toutes ces raisons j'ai décidé d'ériger un fort solide et suffisamment grand, sans considérer la longueur du temps requis pour le terminer. Il en a été tracé un plan sur lequel on s'est basé pour exécuter les travaux et comme il se trouve un compte rendu complet de l'exécution de ceux-ci dans le journal public, il n'est pas nécessaire d'en faire mention ici et je me bornerai à dire que personne n'est resté inactif et que moi et mes hommes n'avons pas perdu de temps. Heureusement qu'en général nous avons eu du beau temps; cependant nous avons eu souvent des coups de vent et des orages accompagnés de tonnerre. Le mois de juillet a été excessivement chaud et le thermomètre s'est élevé au point que nous aurions pu nous croire en pays tropical. C'est le premier été que je passe à un endroit du nord

1. Depuis l'origine de son histoire la Compagnie de la baie d'Hudson a fait venir des Orcades, un grand nombre de ces hommes.

si reculé et jusqu'alors j'aurais pu difficilement croire ceux qui m'auraient dit que sur les rives du Youcon, non loin du cercle polaire arctique, le thermomètre avait atteint le 10 juillet, à 2 h. de l'après-midi, 90 degrés au-dessus de zéro. Je ne dis rien de la température pour le moment, car il est tenu un journal météorologique depuis le premier jour du mois et vous en recevrez un exemplaire. Nous avons reçu un grand nombre de visiteurs qui sont venus rarement les mains vides, aussi comme les vivres ne nous ont pas fait défaut et que nous avions beaucoup à faire, personne n'a eu raison de s'ennuyer. Tous les jours des oies et des canards ont passé par ici et de temps à autre un castor battait l'eau de sa queue en passant devant notre digue. Les bois en arrière sont remplis de lapins et de perdrix, et qu'il aille dans la direction qu'il voudra, si quelqu'un est bon tireur, il reviendra toujours avec quelque chose pour la marmite.

Nos relations avec les natifs ont été excellentes et nous n'avons eu à craindre que l'apparition de deux bateaux chargés de Russes à l'extrémité de la pointe ou la visite nocturne des Gens-du-fou.

Les natifs sur le territoire desquels nous sommes installés comptent quatre-vingt-dix hommes. Ils sont divisés en trois bandes dont les chefs avec quelques-uns de leurs hommes sont venus nous voir au mois de juin; les autres apprirent bientôt notre arrivée et je crois qu'un mois après ils étaient tous venus nous visiter et que sans exception ils étaient tous heureux de nous voir. Ils nous apportèrent bientôt leurs fourrures, surtout des peaux de castors et de martes, dont la plus grande partie ont été apportées par les chefs et quelques-uns des riches qui se préparaient à aller rencontrer les Russes dans le bas de la rivière. Ils demandaient tous des perles et des fusils et comme j'en avais peu à leur donner je me suis efforcé d'en faire une part égale à chacun. Cette manière de trafiquer ne leur donna pas satisfaction et ils nous dirent que les autres qui allaient trafiquer avec les Russes obtenaient de ceux-ci ce qu'ils désiraient et qu'ils s'attendaient de recevoir de nous les articles qu'ils demanderaient aussi longtemps que nous en aurions. Malgré les explications et les raisons qui leur furent données et bien qu'ils fussent satisfaits de nos prix, nous eûmes de la difficulté à les contenter. Couvertes, haches, couteaux, poires à poudre et limes s'échangeaient assez facilement, mais il était

difficile de leur faire accepter les vêtements parce qu'ils prétendaient que ceux qu'ils portaient étaient bien supérieurs aux nôtres quant à la beauté et à la durabilité et bien que je me sois efforcé de leur démontrer le contraire, je dois admettre qu'ils ne se trompaient peut-être pas entièrement. Pour les empêcher d'aller porter leurs fourrures ailleurs je ne pouvais pas leur dire que nous avions apporté peu de marchandises parce que nous étions venus faire un essai et qu'il en serait envoyé une plus grande quantité l'année prochaine.

Pour développer mon récit et vous mettre au courant de nos rencontres avec les autres bandes sauvages, je vais vous faire part de l'arrivée remarquable de quelques-unes de celles-ci.

"Letter Carrier", chef des "Vanta Koochin" (gens des lacs) arriva avec vingt hommes le 6 juillet. Ce sauvage est bien connu à la rivière Peel où il s'est rendu tous les ans depuis qu'il s'y trouve un établissement; il m'a envoyé un message le printemps dernier pour m'annoncer qu'il me rencontrerait ici durant l'été. Ils ont apporté de la viande d'oie séchée "and battiche"[1] en quantité suffisante, mais ils sont venus surtout pour se procurer les munitions nécessaires pour la chasse durant l'été et pour voir où nous étions installés. Letter Carrier m'a dit que cet endroit, plus rapproché de son territoire que la rivière Peel, était beaucoup plus avantageux et qu'il préférait trafiquer ici si je le désirais; il ajouta qu'il avait contracté une dette à la rivière Peel, mais qu'il avait des fourrures pour la payer. Je lui ai répondu qu'il était libre de trafiquer où il lui plairait, puis j'ajoutai que nous avions apporté peu de marchandises cette fois-ci, qu'il ne lui serait avancé que des munitions, que nous n'accepterions pas de peaux de rats pour le moment parce qu'il y avait des martes et des castors en abondance dans cette région, mais que nous serions heureux de le voir venir ici parce que nous les considérions lui et son monde comme des amis sincères, etc., etc. Ils ont reçu des munitions, du tabac et des couteaux en échange de ce qu'ils ont apporté et il n'a été fait crédit qu'à quelques-uns, bien que tous l'aient demandé. Le chef *Youcon* et son frère étaient ici quand la bande arriva et le lendemain il s'éleva une vive dispute qui menaça de se terminer dans le sang; cette fois-ci comme toujours une femme

1. Lanières pour faire des raquettes.

en était la cause. L'un de ceux qui composaient la bande de Letter Carrier avait épousé une sœur du jeune chef qui avait été informé que ceux-ci l'avaient tuée. Pour la mort de sa sœur le chef réclama des perles qui lui furent refusées, puis une parole injurieuse ayant été prononcée à son égard, il fonça hardiment sur la bande le couteau à la main et sans notre intervention il aurait été mis en pièces. Quelques mots d'explication de la part d'un sauvage chasseur qui connaissait ce qui s'était passé. eut pour effet de les apaiser, car la femme n'avait pas été tuée, mais son canot avait chaviré en traversant la rivière et elle s'était noyée. Letter Carrier fit présent d'un gros harpon, évaluée à dix peaux, au frère de la défunte et à ce prix-là l'amitié fut préservée. Ils ont passé ici quatre jours durant lesquels arriva une bande de sauvages *Youcon* et nous avons été témoins de leurs grandes danses et d'évolutions gymnastiques de la part des deux bandes; danses, chants, sauts, luttes, cris et hurlements, tout fut déployé et je n'ai jamais vu ni entendu rien de semblable.[1] Ils continuent toujours ce vacarme durant toute la nuit et ce qui d'abord nous avait amusé finit par nous fatiguer parce que ce bruit nous empêchait de dormir; les hommes me sollicitèrent de le faire cesser, mais je ne voulus pas faire part de leur désir aux sauvages de peur de les offenser. Ces gens croyaient nous donner un bien grand témoignage d'estime en s'amusant ainsi dans notre camp et ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas joui d'un tel bonheur depuis plusieurs années. Leur départ nous a causé une véritable joie et nous avons joui de la paix et de la tranquillité pendant plusieurs jours. Nous n'avons pas vu d'autres sauvages *Rat* (nom donné aux hommes des lacs à la rivière Peel) avant le commencement du mois d'août alors qu'il en est arrivé six dont deux appartenaient à la bande de "Grand Blanc". Ils avaient apporté quelques peaux de martes et de castors et une grande quantité de peaux de rats bien qu'ils n'ignorassent pas que ces dernières ne seraient pas acceptées ici. Ces sauvages avaient contracté des dettes à la rivière Peel qu'ils n'avaient pas l'intention de payer et ils s'attendaient à nous vendre tout ce qu'ils avaient apporté.

1. Ce que Murray dit ici et ailleurs dans sa narration au sujet des manières et des coutumes des sauvages Youcon ou Kutchin, peut être comparé au chap. xii dans *Arctic Searching Expedition*, de Richardson. Richardson puisa largement dans le journal et les lettres de Murray pour sa description des Kutchin.

Comme je ne voulais pas encourager aucun des sauvages à discontinuer de trafiquer à la rivière Peel, surtout ceux qui se trouvaient plus rapprochés de cet endroit que d'ici, j'ai refusé d'acheter leurs peaux de rats musqués, parce qu'il y avait une plus grande quantité d'autres fourrures dans cette région que je n'avais de marchandises pour les acquérir. Ce refus les mécontenta beaucoup et deux d'entre eux lancèrent quarante peaux (480 rats) [sic] dans le feu, mais le lendemain ils regrettèrent leur promptitude. J'ai donné à crédit une certaine quantité de munitions à chacun d'eux et je leur ai dit que leurs peaux de rats ne seraient payées que le printemps prochain s'il restait des marchandises et que si nous n'étions pas en état de leur en remettre la valeur, vu qu'ils les avaient apportés de bien loin, nous les transporterions en bateau durant l'été au poste Lapier où ils pourront les réclamer quand ils se rendront à la rivière Peel. Je ne sais pas si vous m'approuverez d'avoir refusé d'acheter ces peaux de rats ou si vous me blâmerez vu que ce trafic est très encouragé à la rivière Peel, mais vous m'avez envoyé ici pour trafiquer avec les sauvages du Youcon et non avec ceux qui se rendent habituellement à la rivière Peel, " and 30% or taking martens at their real value, 60% is surely better than 6% ". Je doute que la Compagnie de la baie d'Hudson puisse réaliser un profit de quelques dimes sur le rat musqué expédié du Youcon en Angleterre. Letter Carrier est venu nous voir de nouveau avec neuf de ses compagnons, vers la fin du mois d'août; il a apporté quelques bonnes fourrures et une quantité assez considérable de viande séchée très maigre et il a renouvelé sa promesse de nous fournir des vivres après son voyage à la rivière Peel où il avait une dette à payer. Une lettre reçue de M. Perrs[1] m'informe qu'il s'est rendu à cet endroit et qu'il a soldé son compte; il a toujours tenu ses promesses et personne ne s'est efforcé plus que lui de nous être utile en parlant favorablement de nous. Il jouit à un très haut degré du respect de toute la bande sur laquelle nous devons compter pour obtenir des provisions et j'ai jugé à propos de lui faire présent de l'habit de chef qu'il s'attendait bien un peu de recevoir et qui lui a causé une grande joie. Après s'en être revêtu il prononça devant ses compagnons et les autres rassemblés un long

1. Probablement Perry.

discours dans lequel il fit notre éloge mais surtout le sien. Quelques-uns des "Kootcha-Koochin"[1], dit-il, ont refusé jusqu'à présent de me reconnaître comme un grand chef et de croire ce que je leur disais des blancs, mais aujourd'hui ils se rendent compte que je suis considéré comme le plus grand chef de la région. Les blancs n'avaient seulement qu'un bel habit et ils m'ont jugé plus digne que tout autre de le recevoir; ils seront récompensés pour m'avoir fait un tel cadeau et si je ne leur apporte pas d'excellente viande et des oies quand viendra le printemps, c'est parce qu'il n'y aura plus de caribous dans les montagnes et alors je ne me croirai plus digne de revoir jamais un blanc, etc., etc. Lui et ses compagnons étaient très joyeux lorsqu'ils nous ont quittés le lendemain après avoir juré que leur amitié serait éternelle.

Une bande considérable des Gens-du-fou est arrivée dans les premiers jours du mois d'août. Nous avions été informés de la mort soudaine de leur chef que j'ai rencontré au poste Lapier; celui-ci était un jeune homme qui avait un grand ascendant sur la nation et il était rumeur parmi ces sauvages que sa mort était imputée aux "Kootcha-Kootchin" et à notre présence ici. Nous aperçumes avant le déjeûner une grande quantité de canots qui se détachaient des îles éloignées en amont et bien qu'il n'y eût pas de sauvages avec nous en ce moment, nous savions tous qu'il s'agissait des Gens-du-fou. Comme nos sauvages nous avaient maintes fois avertis d'être sur nos gardes lorsque cette bande arriverait, l'émotion fut grande parmi les hommes dont quelques-uns qui comptent parmi les plus vieux routiers, sont les plus grands poltrons que j'aie encore vus; ce sont ceux que l'on croirait les plus braves de la terre, à les entendre parler quand rien ne les menace. Tous les canots (il y en avait vingt-cinq) maintenant rapprochés glissaient le long de la rive à cause du gonflement de la rivière, puis sans faire de bruit et sans faire entendre de chants, contrairement à la cou-

1. Richardson écrit Kutcha-kutchi, tandis que Dall écrit Kutchakutchin. Petroff dit que les Yunakhotana et les Kutchakutchin qui forment la tribu des Yukonikhotana habitent la région qui s'étend à l'ouest des bords de la rivière Youcon jusqu'à Nulato. Ils sont moins nomades que leurs voisins de l'est, mais ils ne sont pas nombreux. Leurs habitations sont construites avec des troncs d'arbres et couvertes avec de l'écorce. Leurs accoutrements d'été sont fabriqués avec des peaux d'élans tannées et des peaux de caribous, tandis que ceux qu'ils portent en hiver sont fabriqués avec des peaux de caribous, de loups et de renards. Le nom de leur tribu signifie " hommes du Yukon ".

tume, ces sauvages débarquèrent un peu au-dessus de notre campement et se rassemblèrent en silence sur la rive. Je m'avançai à leur rencontre et présentai à chacun le gage ordinaire d'amitié, un petit morceau de tabac, après quoi je leur exprimai ma joie de les voir ici. Mais aussitôt que je m'avançai d'un côté, ils s'élancèrent à toute vitesse vers l'extrémité du campement et de là s'en retournèrent en criant et en hurlant à l'endroit où ils étaient débarqués, puis ils se formèrent immédiatement en demi-cercle et dansèrent avec entrain pendant quelques minutes en s'accompagnant de leurs primitives chansons. Leurs habits graisseux ornés de perles et de babioles en cuivre et leurs longs cheveux tressés flottant dans la brise leur donnaient une apparence aussi extraordinaire que sauvage. Ces gens-là avaient des pipes particulières fabriquées avec du fer-blanc ou de la tôle qu'ils avaient obtenus des Russes; plus de la moitié n'avaient rien apporté pour échanger et les autres n'avaient que six peaux de martes de bonne qualité mais mal préparées, quelques peaux d'élans et de caribous et une centaine d'oies qu'ils avaient tuées avec leurs flèches en descendant la rivière. Les échanges se firent plus facilement que je ne m'y attendais, mais la plus grande partie de la journée se passa en pourparlers car il fallait leur donner des explications à tout propos. Ils parurent satisfaits de nos prix, mais ils s'opposèrent fortement à notre mesure de poudre qu'ils trouvaient trop petite et prétendirent que leurs blancs (les Russes) leur en donnait une quantité beaucoup plus considérable. Je me suis entretenu avec eux durant la soirée; il a été question surtout du trafic qu'ils faisaient avec les Russes sur la côte et je n'ai pas parlé de ces derniers très favorablement. J'ai démontré la supériorité de nos marchandises et notre manière équitable de trafiquer et j'ai fait tous mes efforts pour les encourager à venir ici avec leurs fourrures et leurs provisions. Je leur ai exprimé tout le chagrin que m'avait causé la mort de leur chef et j'ai présenté au frère de celui-ci, qui paraissait exercer l'autorité, un pied de tabac pour fumer sur l'herbe. Ce témoignage de respect envers l'illustre défunt a paru faire une impression favorable sur eux et le frère du chef décédé a dit qu'il nous considérait maintenant comme des amis, mais le lendemain quelques-uns de ses compagnons ont parlé d'une manière différente aux sauvages. Le jour suivant, après le départ des hommes pour le travail, plusieurs des Gens-du-fou se

montrèrent très impertinents; ils s'emparaient de tout ce qu'ils voyaient et demandaient qu'on le leur donnât, l'un désirait avoir l'herminette des charpentiers, l'autre voulait le câble qui servait à remorquer, etc., et bien qu'il leur fût enjoint de ne pas entrer dans le bâtiment où se trouvaient les marchandises, deux d'entre eux franchirent la petite barricade au moment où j'avais le dos tourné et examinait le fusil chargé que j'avais dans ma tente. Il leur fut ordonné de sortir, mais comme ils refusèrent, j'en poussai un dehors par les épaules et l'autre jugea à propos de déguerpir aussi vite que possible. Ils demandèrent ensuite qu'on leur vendît à crédit des fusils, des perles et des haches qu'ils auraient payés durant l'automne, mais je leur répondis que nous n'avions que quelques articles de ce genre cette année et que d'ailleurs nous n'en donnions à crédit qu'à des gens que nous connaissions bien. Les Russes, dirent-ils, nous ont traités de la sorte; une fois, ils ne voulaient pas nous donner ce que nous leur demandions, mais depuis que nous avons tué un certain nombre de leurs gens et pillé un de leurs forts sur la côte, ils ne nous refusent plus rien. J'avais été informé auparavant qu'en effet ils avaient assassiné quelques Russes à un petit avant-poste et l'aveu qu'ils venaient de faire à ce sujet en ma présence me parut une audacieuse menace. Il leur fut déclaré qu'une tentative de ce genre ici n'aurait pas le même résultat, que nous appartenions à un autre peuple que les Russes, qu'il n'était pas aussi facile de nous effrayer parce que nous étions armés de fusils que nous avions apportés pour nous défendre contre des ennemis, que nous n'avions pas l'intention de donner nos marchandises sans rien recevoir, mais qu'ils recevraient la valeur complète de ce qu'ils apporteraient et que s'ils venaient comme amis ils seraient bien traités. Il eurent recours à quelques autres échappatoires puis se déclarèrent nos amis, mais ils maintinrent qu'ils pouvaient obtenir des Russes plusieurs articles à meilleur marché qu'ici. Deux d'entre eux appartenaient à une bande appelée "Naheiy"[1] qui occupait la région située près des

1. Les Nehannees de Dall. Petroff dit que les Nehannes, Tutchone-kutchin et les autres bandes qui vivent dans le haut de la rivière Yukon, entre la frontière et le fort Yucon, appartiennent à la tribu Han-kutchin. Les traiteurs, dit-il, les connaissent comme *gens des faux*. Dawson dit que les gens de la Compagnie de la baie d'Hudson ont donné le nom de Nahanie ou Nahannie à un groupe de tribus qui se trouvaient dans le haut du Yucon.

sources de la rivière *Grand*;[1] un autre appartenait à la bande d'en haut des "Gens-du-fou" et ce dernier qui avait visité la rivière Peely[2] me fit une description très claire de la partie supérieure de cette rivière et de la région environnante. La journée se termina comme à l'ordinaire par une grande danse à laquelle le frère du chef ne prit pas part; pendant que les autres dansaient et chantaient il s'éloigna pour pleurer amèrement la mort de son frère. Lorsque son monde se fut retiré dans les huttes, voyant que l'interprète et moi faisions le guet, le frère du chef s'avança vers nous et nous dit que nous pouvions aller dormir, que quelques-uns de ses jeunes gens n'avaient pas bien parlé, mais qu'ils ne nous voulaient pas de mal, qu'ils étaient nos amis et qu'il les amènerait tous passer la nuit avec lui loin de notre campement. Il lui fut répondu que nous n'appréhendions aucun danger de leur part, mais que c'était notre habitude de toujours faire le guet durant la nuit jusqu'à ce que notre fort soit terminé. Ils partirent calmes et paisibles le matin suivant et promirent de revenir durant l'automne s'ils faisaient une bonne chasse, sinon que nous ne les reverrions pas avant le printemps à leur retour des montagnes. Plusieurs rôdeurs de cette bande vinrent nous visiter de temps à autre avant l'automne et apportèrent de la viande fraîche et des peaux de cerfs qu'ils échangèrent généralement contre des munitions et du tabac, mais nous avons toujours trouvé ces sauvages-là plus importuns et plus difficiles à satisfaire que ceux d'ici. A l'exception de l'un des chasseurs à l'emploi des Russes, il n'est venu comme étranger durant l'automne que quatre sauvages de la bande "Ney-et-se-Kootchin",[3] bande qui compte environ quarante hommes et qui habite une région située au nord d'ici près de la mer polaire. Ces quatre étrangers arrivèrent en compagnie de deux sauvages de la bande d'en haut; l'un d'eux avait un fusil et le peu de viande qu'ils avaient fut échangé contre des munitions. Ils nous dirent que la plupart des leurs viendraient probablement nous visiter au cours du printemps avant la disparition de la neige. Il fut

---

1. Il s'agit évidemment de la rivière que Murray appelle ailleurs Gravel. Il est probable que *Grand* est une erreur commise dans la transcription du manuscrit.

2. Rivière Peely ou Pelly.

3. Appelés Neyetsé-kutchi, par Richardson, et Natsit-kutchin, par Petroff. Murray les appelle ailleurs *gens du large*.

facile de s'entendre avec eux et ils acceptèrent tout ce que nous leur avons offert.

Je viens d'énumérer les principales visites que nous avons reçues durant l'été et l'automne afin de vous démontrer comment nous avons été accueillis par les diverses bandes et comment nous les avons traitées. Il s'est passé peu de jours sans que quelques sauvages arrivassent et que de longs pourparlers eussent lieu. Tous ont été traités avec la même bonté et le même respect et nous leur avons aussi appris à nous respecter en les tenant toujours à distance et en ne permettant pas aux hommes de se familiariser ou de conclure aucun marché avec eux sans permission. Cette discipline que j'ai fait observer rigoureusement a causé beaucoup de mécontentement à quelques-uns, aux Canadiens surtout, car à la rivière Peel, lorsque le *vieux Lapiers*[1] exerçait l'autorité, ils jouissaient d'une trop grande liberté et achetaient des sauvages de la viande et des oies quand il leur plaisait, ce qui est strictement défendu ici. Rien ne gâte les sauvages autant que de leur permettre de trafiquer avec les hommes ou de devenir trop familiers avec ceux-ci, et pour cette raison il n'a pas été permis aux hommes d'échanger quoi que ce soit. Jamais personne n'a été mieux nourri qu'ici durant l'été et l'automne dans un pays sauvage, l'alimentation consistant principalement en poisson et en viande séchée. Des filets étaient constamment tendus dans la rivière, ce qui nous permettait de manger du poisson de temps à autre et lorsque la viande séchée était mauvaise nous avions du pemmican et de la farine. Les hommes étaient assujettis à un rude travail, il est vrai, n'empêche que cet adage, *plus nous en avons plus nous en demandons,* s'applique particulièrement aux voyageurs de cette région, car après avoir été nourris grassement durant l'été ils sont devenus difficiles et dédaignent aujourd'hui de la viande séchée qu'ils auraient considérée comme un présent de Dieu à la rivière Peel il y a un an.

Pour s'établir dans une région nouvelle il faut supporter souvent des privations et nous avons eu dans ce district nombre de leçons salutaires à ce sujet, par exemple à la rivière Peel et dans la région de l'ouest durant la première année, leçons que

1. Le vieux Lapiers ou Lapierre qui a donné son nom au poste Lapierre. Il en est fait mention dans quelques lettres inédites de John Bell.

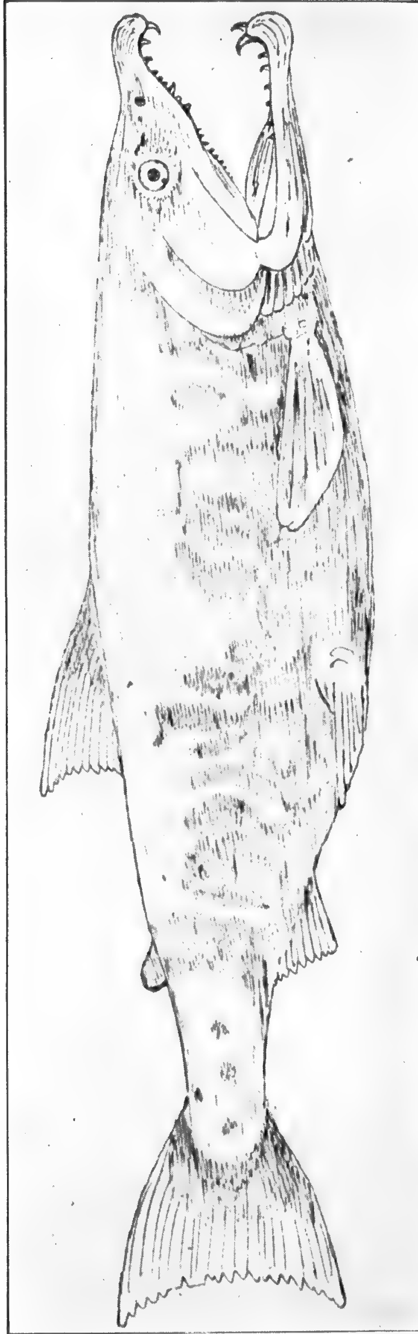
l'heure présente ne nous épargnera peut-être pas. En dépit de cela et bien que cette région fût peu connue je me suis rendu ici avec la certitude que nous pourrions nous approvisionner suffisamment. J'ai donné toute l'attention requise à la traite des fourrures pour laquelle surtout nous avons été envoyés ici, mais durant la première saison, je me suis occupé principalement des moyens de nous procurer des vivres, car si dès le début sont prises à cet effet des mesures propres à encourager les sauvages, cette tâche deviendra facile par la suite.

Dans les deux cas le trafic a été aussi prospère que je m'y attendais et que je pouvais le désirer avec les ressources que j'avais à ma disposition et je puis vous assurer qu'en face de l'hiver redoutable, je suis heureux et reconnaissant de voir notre dépôt aux vivres bien rempli et de penser qu'il n'y aura personne affamé au Youcon.

Nous avons commencé à faire la pêche immédiatement après notre arrivée; des filets ont été tendus régulièrement dans la rivière mais sans beaucoup de profit jusqu'au commencement de septembre alors que la truite commence à remonter; le passage de ce poisson ne dure que trois semaines environ durant lesquelles deux hommes et un sauvage employés à ce travail avec treize filets, ont réussi à prendre 1,380 poissons. Nos filets avaient été fabriqués en temps opportun et la tâche de les surveiller était généralement confiée à des invalides, car par suite de coupures il y avait presque toujours quelques estropiés parmi les hommes. Un sauvage de la rivière Peel qui nous a accompagnés a été engagé pour seconder les pêcheurs et des sauvages ont été payés pour nous conduire aux différents lacs des alentours. Le premier essai a été tenté sans succès dans un grand lac situé au sud-ouest d'ici; de là les pêcheurs se sont dirigés vers une série de petits lacs ou plutôt une rivière profonde à une distance d'une journée de marche, où les sauvages font sécher du poisson durant l'été. Ils sont restés à cet endroit jusqu'à ce que l'eau devînt trop basse et ils y ont pris 600 poissons blancs qui furent déposés dans une cache, mais quand ils allèrent les chercher à l'automne ils constatèrent que les *wolverines*[1] les avaient mangés. Quand la pêche dans la rivière fut terminée, des essais furent tentés dans quelques petits lacs situés au nord-ouest

1. Espèce de gloutons.

(à une distance d'une journée de marche d'ici) où furent pris 460 gros et excellents poissons qui furent transportés au campement au moyen des chiens. Aussi, lorsque l'hiver arriva nous avions en réserve 1,800 poissons qui nous ont été d'un grand secours et comme il faut prévoir que nous n'aurons pas toujours les autres vivres en aussi grande quantité qu'aujourd'hui, je dois vous dire que si vous m'envoyez un bon pêcheur, nous aurons une plus grande provision de poisson l'automne prochain parce que les lacs sont maintenant mieux connus. Je ne sais pas exactement quelle est la variété de truites prises dans la rivière. Ce n'est ni la truite d'eau douce ni la truite saumonnée, bien qu'elle ressemble plutôt à cette dernière. Elle fait son apparition au mois d'août, mais ce n'est qu'au mois de septembre qu'elle devient abondante alors que des bancs immenses de cette sorte de poisson remontent la rivière. A son arrivée elle est assez bonne à manger alors qu'elle a une teinte argentée sur le dos et la partie supérieure des côtés, que le ventre est d'une couleur brune mêlée de nuances vertes et que la partie inférieure des côtés est bleue; mais avant sa disparition vers la fin de septembre, elle perd sa couleur brillante, sa chair devient molle et maigre et fortement rance. Les hommes s'en fatiguent dans l'espace de quelques jours si elle leur est servie constamment comme aliment. Ce poisson a la tête grosse, la bouche grande; les mâchoires supérieure et inférieure sont recourbées en dedans et garnies de dents qui ressemblent à celles du serpent à sonnettes; c'est en somme un poisson à l'aspect désagréable et féroce et dont la pesanteur varie entre 4 à 7 livres. J'ai choisi comme spécimen un gros poisson pris en automne dont j'ai tracé le dessin que je reproduis ici pour vous montrer quelles sont les richesses des eaux du Youcon. Il y en a une autre espèce plus petite qui n'a pas de dents; cette variété qui a la tête plus petite, les mâchoires encore plus recourbées, est d'une couleur écarlate transparente et sa chair rouge comme celle du saumon en a le même goût et la même qualité. De cette dernière sorte de poissons il n'en a été pris que quelques-uns à la fin de la saison. Le vrai saumon remonte aussi cette rivière et c'est le premier poisson qui fait son apparition; il ne s'en est pris qu'un petit dans nos filets, mais les sauvages en saisissent beaucoup tous les ans en barrant les petits chenaux de la rivière au moyen de paniers de saule fabriqués à cette fin. Les sauvages ont échangé



"The King Salmon".

12153—p. 72.

ici plusieurs gros saumons séchés et de l'un de ceux-ci je vous ai transmis durant l'hiver un morceau que vous avez dû recevoir. A en juger par l'apparence de ces poissons séchés, je suppose que leur pesanteur doit varier entre 15 et 20 livres; on dit que les sauvages en prennent de très gros quelques fois. Il y a ici comme ailleurs plusieurs sortes de poissons blancs, mais ils sont généralement plus gros dans cette région et quelques-uns pèsent 6½ et même 7 livres. Ceux qui sont pris dans les lacs sont gros et de meilleure qualité et trois sont suffisants pour nourrir un homme pendant une journée; les truites de rivière sont évaluées sur le même pied. Le brochet abonde dans les lacs et dans la rivière. *L'inconnu* et la loche se trouvent ici comme dans le McKenzie. Les sauvages disent que le saumon et la truite sont de meilleure qualité dans le bas de la rivière; dans la partie supérieure ils sont très maigres et il en meurt souvent un certain nombre que l'on trouve sur la rive, ce qui peut être causé par le long trajet accompli depuis la mer. Ils ne descendent la rivière qu'à l'époque où celle-ci commence à prendre; ils suivent alors le chenal principal et il s'en prend bien peu. Voilà pour le poisson.

La construction et les autres travaux sont poussés aussi activement que possible, mais ce n'est qu'à la fin d'août que nous avons tous pris possession de notre habitation dont deux chambres ont été réservées pour les marchandises, les fourrures et les vivres. Nous sommes entrés dans la maison justement avant l'arrivée du froid et bien que les chambres ne fussent pas entièrement terminées nous nous sommes trouvés très à l'aise après avoir vécu si longtemps en plein air.

Le magasin n'a été terminé que le 25 octobre, c'est-à-dire les murs et le toit. Nous avons eu beaucoup de difficultés à compléter la toiture avec de l'écorce trop sèche et cassante; néanmoins la plus grande partie est imperméable, mais une autre couverture sera requise à notre retour du poste Lapier.

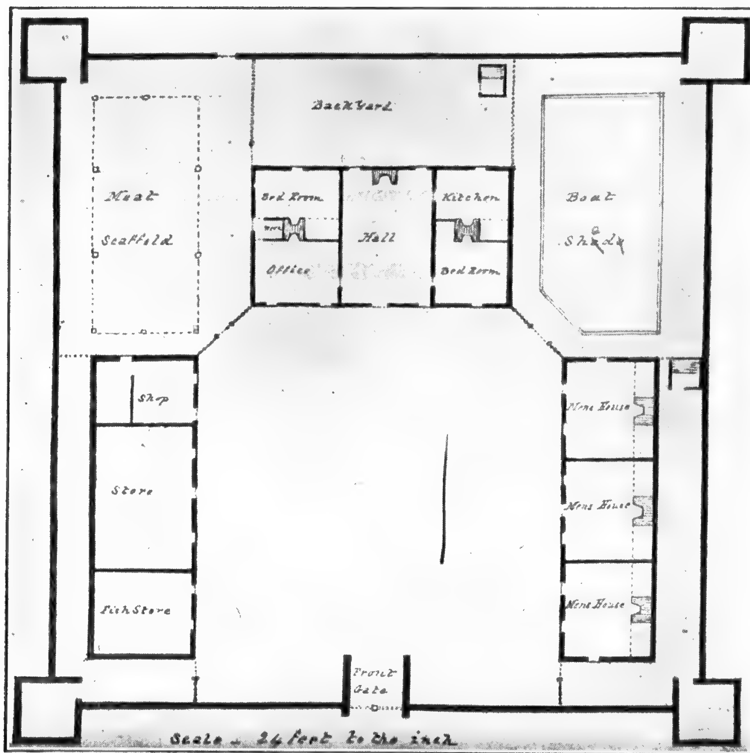
Nous n'avons pu compléter que l'habitation et le magasin et considérant la longueur du temps et le nombre de ceux qui ont pris part aux travaux il peut vous sembler que l'on aurait pu faire plus, mais il en serait autrement s'il vous était donné de voir ce qui a été accompli. S'il nous avait été possible de nous installer sur une première pointe où il y aurait eu du bois de charpente et d'y commencer l'érection d'un fort semblable à

quelques-uns de nos avant-postes, tout aurait été complété dans le temps qu'il a fallu pour ériger ces derniers, mais nous avons dû aller chercher du bois de construction à une grande distance, sans compter qu'il s'est agi de constructions plus considérables qu'à l'ordinaire et la maison et le magasin sont solides et bien finis. Les autres constructions et les palissades auront la même valeur et tout sera exécuté conformément au plan qui a été préparé; aussi lorsque le fort sera terminé l'automne prochain, je crois que ce sera le meilleur et le plus sûr ouvrage de ce genre (sans excepter le fort Simpson) entre la rivière *Red* et la mer polaire; il faudra pour cela plus de temps et plus de travaux, mais un bon fort peut devenir nécessaire ici avant quelques années. La maison mesure 46 x 26 pieds et se compose de cinq pièces, un vestibule au centre, un bureau ou chambre d'attente, une pièce pour les assistants, une chambre à coucher à une extrémité et une cuisine à l'autre. Des troncs de pins[1] de 8 pouces bien équarris ont été employés pour la construction et l'on s'est aussi servi pour les divisions, de troncs d'arbres bien équarris et solidement unis afin qu'ils soient à l'épreuve des balles. Comme nous n'avions pas de palissade autour de la maison durant la première saison, de petites meurtrières auxquelles s'adaptent parfaitement des blocs de bois que l'on peut retirer de l'intérieur des chambres, ont été pratiquées de chaque côté du vestibule et pourront être utilisées pour les mousquets si les sauvages s'avisent de répéter ici le tour joué à M. Campbell au lac Duses.[2] La longueur du magasin est de 40 pieds seulement pour le moment, mais il y sera ajouté une allonge de 16 pieds à la prochaine saison et celle-ci servira de dépôt pour le poisson. Les maisons des hommes auront aussi 56 pieds de longueur et se composeront de trois pièces dont l'une devra servir d'atelier de charpentiers, etc. Il sera aussi érigé un hangar ou appentis à l'extrémité des maisons des hommes pour abriter deux bateaux,

---

1. Il doit s'agir d'épinette, puisque le pin ne croît pas dans cette partie.

2. Lac Dease. Robert Campbell dit dans son récit: Lorsque nous sommes retournés au lac Dease, nous avons été constamment menacés par les sauvages du territoire russe, et nous avons beaucoup souffert de la faim. Nous ne dépendions pour manger que sur les seuls animaux que nous pouvions attraper et sur la tripe de roche quand ceux-ci nous faisaient défaut. Nous nous sommes trouvés un jour dans un dénûment tel que nous avons dû manger le *parchment* de nos fenêtres, et la veille de notre départ, le 8 mai 1839, nous avons dû nous contenter des lanières de nos raquettes.



Plan du fort Yukon.

ainsi qu'un appareil pour faire sécher la viande à l'extrémité du magasin, comme au fort Simpson. L'on ne se servira pas de perches pointues ou de *slabs* pour construire les palissades, mais de troncs d'arbres suffisamment gros, dépouillés de leur écorce et équarris sur deux côtés afin de les unir étroitement les uns aux autres; ces troncs d'arbres qui sont enfoncés dans la terre à une profondeur de 3 pieds et s'élèvent à une hauteur de 14½ pieds au-dessus du sol forment un mur solide de 9 à 10 pouces à sa base et de 6 à 7 pouces à son sommet, affermi par un assemblage à mortaise à ces deux endroits. Les bastions que l'on construira aussi solides que possible, seront spacieux et commodes. Quand tout cela sera terminé les satanés Russes pourront faire leur apparition au moment qu'il leur plaira.

Bien que les travaux de construction soient terminés pour la première saison, il reste beaucoup à faire à l'intérieur et à l'extérieur, car les maisons doivent être plâtrées et pour les rendre confortables durant l'hiver il faut s'occuper encore d'une infinité de petites choses. En outre, il faut trouver les racines dont nous aurons besoin pour la charpente des bateaux, puis enlever celles-ci avant que la terre gèle; il faut aussi scier des troncs d'arbres, les couper et les transporter des îles avant que la rivière prenne, se procurer du bouleau qu'il faut aller chercher à une grande distance pour fabriquer des traîneaux de bois et des raquettes, couper du bois de chauffage, transporter notre poisson et s'occuper de mille autre choses. Dans l'intervalle les sauvages continuent d'arriver avec des fourrures et des provisions; ils apportent plus de fourrures qu'il ne m'est possible d'en acquérir avec les marchandises qu'ils demandent, mais pas autant de viande que je ne m'attendais de recevoir. Un parti considérable de sauvages a été en guerre avec une autre bande (*the nation of the Shade*)[1] sur le bas de la rivière et par suite ceux-là ont eu peu de temps pour préparer des vivres. A leur retour une quantité de fourrures[2].......... et j'ai eu beaucoup de difficulté à m'entendre avec eux. Ils ne s'opposent pas à nos prix, mais tous demandent des perles; nous avons par conséquent partagé les quelques livres qui restaient et nous leur avons laissé avoir un des fusils. Quand il fut connu que nous n'avions

1. Les Testsè-kutchi de Richardson—gens de l'ombre.
2. Il manque plusieurs mots du manuscrit.

plus de perles, ils retinrent leurs fourrures à l'exception d'une certaine quantité qu'ils nous laissèrent jusqu'à l'année prochaine avec l'entente qu'elles seraient payées avec des perles, mais j'en ai eu assez de ce genre de trafic à la rivière Peel. Il fut entendu que nous conserverions leurs fourrures jusqu'à l'année prochaine et que nous n'en ferions l'acquisition qu'à l'arrivée des marchandises. Je leur ai fait entendre que nous aurions une plus grande quantité de perles l'année prochaine et que tous ceux qui avaient des fourrures en cache ne devraient pas les transporter ailleurs. Avec ce parti se trouvait un sauvage de la bande des "Gens-des-Buttes";[1] il avait été employé par les Russes pour approvisionner un fort comme chasseur et n'avait rien apporté parce que la curiosité sans doute l'avait seule poussé à venir. Les Russes sont encore allés à leur ancien rendez-vous sur la rivière vers l'époque de notre arrivée ou un peu plus tard; cette nouvelle que j'ai apprise au mois d'août m'a enlevé la crainte d'être inquiété par eux durant cette saison. Ils ont apporté une grande quantité de perles et sont retournés avec beaucoup de fourrures. Ici il en a été bien autrement, les fourrures ont été apportées mais nous n'avons pu en faire l'acquisition et il était pénible de les voir nous échapper faute de marchandises. La boîte de perle était vide de même que celle qui contenait les fusils dont deux seulement ont été conservés pour la défense de la place; le rouleau de tabac était presque épuisé et dans notre dépôt de marchandises il ne restait plus que des habits et des munitions. Les "Gens-du-fou", les sauvages *Rat*
et dans notre dépôt de marchandises il ne restait plus que des
venir ici le printemps suivant et comme je n'avais rien pour trafiquer avec eux, j'ai pris la détermination d'envoyer un parti à la rivière Peel afin d'en rapporter un rouleau de tabac et des couteaux qui devaient être pris sur l'approvisionnement de l'année. En tout cas les chiens devaient y être envoyés pour

---

1. Les Tanna-kutchi de Richardson ou "gens des caps"; les Tennan-kutchin de Petroff (hommes de la montagne) ou Tennan-tnu-kokhtana (Mountain River men) qui habitent le bassin entouré de collines de la rivière Tennanah, affluent du bas du Kukon. Il s'agit de la Tanana épelée aujourd'hui littéralement Tenan-na, ou de la rivière Tenan, qui signifierait rivière des hommes de la montagne. Les hommes de la Compagnie de la baie d'Hudson la connaissaient comme la rivière des gens des Buttes. D'après Petroff c'est le plus considérable et le plus beau des tributaires du Yukon; elle se jette dans celui-ci à trente milles au-dessous des *Ramparts*, soit 290 milles au-dessous du fort Yukon.

transporter ici les lisses requises pour le bateau et les autres articles indispensables pour le printemps suivant. Des hommes sont partis pour le poste Lapier avec cinq chiens et deux traîneaux le 21 novembre, assez tôt par conséquent pour que les lettres atteignent la rivière Peel avant l'envoi de ce qui est expédié de cet endroit en hiver. Un sauvage qui connaissait bien cette région a été engagé pour accompagner les hommes et il a promis de les conduire au poste Lapier en quatorze jours si le temps était favorable. Les hommes et les chiens ont reçu des vivres pour quinze jours et il a été ajouté à cela un peu de munitions en cas d'accident ou de retard par le mauvais temps. Il leur a fallu dix-huit jours pour atteindre le poste Lapier en hiver et dix-neuf pour revenir avec leurs charges. Ils ont été retardés d'une journée en allant par le mauvais temps, mais j'ai appris depuis qu'ils ne s'étaient pas pressés, car le sauvage qui les accompagnait leur procurait de la viande fraîche. Ils se sont plaints au poste Lapier de ma parcimonie au sujet des provisions, mais s'il leur a été possible de revenir de cet endroit dans l'espace de dix-neuf jours avec des traîneaux chargés, quinze jours devaient être suffisants pour s'y rendre sans aucun bagage.

Peu de temps après le départ des hommes (le 27 novembre) j'ai reçu de très mauvaises nouvelles et je vous aurais envoyé une autre lettre pour vous communiquer alors ce que je venais d'apprendre, si la chose avait été possible, mais les hommes manquaient et ce qu'il aurait fallu pour entreprendre le trajet de manière à atteindre assez tôt le poste Lapier nous faisait défaut. Le jeune chef arriva durant la soirée et nous apprit l'arrivée de deux sauvages des bandes du bas de la rivière avec des hommes envoyés par les Russes. Ils apportaient pour les sauvages d'ici des messages de la part des Russes qui passaient l'hiver à l'embouchure de la rivière qu'ils avaient descendue; ceux-ci avaient beaucoup de marchandises dont le prix avait été réduit et qui étaient de meilleure qualité que les nôtres. Les Russes s'efforçaient de soulever les sauvages d'ici contre nous en leur disant que c'était à cause de notre présence dans leur pays qu'un si grand nombre d'entre eux étaient morts durant l'été, que nous étions de méchantes gens, etc., en même temps ils invitaient ces sauvages à se rendre auprès d'eux avec leurs malades, car ils avaient des remèdes pour guérir toutes les maladies, puis

ils exprimaient leur chagrin de n'avoir pu tenir leur promesse de venir visiter leur pays durant l'été parce qu'ils avaient été malchanceux en construisant les bateaux nécessaires pour faire le trajet et leur annonçaient que l'été prochain ils viendraient les rencontrer plus en amont sur la rivière avec une grande quantité de marchandises. Les Russes employaient le moyen le plus efficace de tirer parti de la crédulité des sauvages d'ici et j'ai été très peiné d'apprendre du jeune chef que quelques-uns de ses compagnons avaient ajouté foi à ce qui précède et avaient l'intention de descendre avec leurs fourrures aussitôt que la rivière serait ouverte. J'ai fait venir l'un des sauvages envoyé de la part des Russes; celui-ci qui demeurait avec la première bande du bas de la rivière, répéta tout ce que je venais d'apprendre devant plusieurs autres sauvages.

J'ai eu un long entretien avec ces derniers en présence de l'étranger et je me suis efforcé de rendre la monnaie aux Russes à leur façon. J'ai insisté surtout sur les motifs qui poussaient nos concurrents à faire parvenir de tels messages et à baisser leurs prix et j'ai réussi à les convaincre qu'il était absurde de croire que nous étions la cause de la mort des leurs, puisque nous étions leurs meilleurs amis et que nous avions apporté des médecines pour les empêcher de mourir, etc., etc., etc. Je leur ai dit aussi qu'ils étaient libres de transporter leurs fourrures au printemps à l'endroit où stationnaient les Russes et de les vendre à ces derniers, mais qu'ils le regretteraient par la suite parce que j'étais certain qu'il serait apporté beaucoup plus de marchandises ici l'été prochain. Les sauvages présents parurent décidés d'attendre jusqu'à la prochaine saison, mais quelques jours après il fut vendu une certaine quantité de peaux de castors aux sauvages envoyés par les Russes pour des perles de fantaisie, objets qu'ils ne pouvaient obtenir de nous et qu'ils préfèrent à toute autre chose.

Lorsque je vous ai écrit au mois de novembre je ne pensais pas alors que les Russes viendraient nous causer des embarras avant l'été suivant; cependant à cette époque même ces derniers étaient installés plus bas que nous sur la même rivière pour y passer l'hiver. Ils avaient beaucoup de marchandises dont ils disposaient à des prix beaucoup plus bas que les nôtres et ils s'efforçaient de soulever nos sauvages contre nous. Je dois avouer que cette nouvelle m'a beaucoup abattu. Je me

suis familiarisé avec les difficultés d'une très forte concurrence quand je me suis trouvé dans le sud et je désirerais rien tant que de continuer ici cette sorte de lutte que j'aime si j'avais seulement les armes nécessaires pour combattre.

Loin de là, nous sommes ici à une grande distance de la frontière et nous n'avons que des promesses à offrir aux sauvages. Mais avant de vous entretenir sérieusement de ce sujet, je crois, après vous avoir déjà fait le récit de ce qui s'est passé jusqu'à la fin du mois de novembre, qu'il vaut mieux continuer jusqu'à la fin de l'année. Le mois de décembre s'est écoulé plus lentement que les autres mois que nous avons passés ici; il y avait moins de monde et je me dispenserai de vous indiquer le travail qui a été fait. Nous n'avons pas vu de sauvages excepté ceux du voisinage qui de temps à autre nous apportaient quelques lapins et quelques fois des peaux de lynx qui furent échangées contre des munitions et du tabac. Les lapins de cette région sont beaucoup plus gros qu'aux environs du fort Simpson et la quantité que nous avons reçue est suffisante pour les rations de trois à cinq jours par semaine durant l'hiver. Comme dans toute autre partie de cette région le jour de Noël et le 1er jour de janvier ont été des jours de congé qui se sont passés paisiblement et convenablement; quant à moi, les nouvelles reçues au sujet des Russes m'avaient tellement affecté que ce jour de l'an a été l'un des plus sombres de ma vie.

Les Russes ont atteint cette rivière pour la première fois un an avant M. Bell et depuis lors (durant les quatre dernières années) ils y sont venus régulièrement en bateau tous les étés pour y trafiquer avec les bandes du bas de cette rivière. Les sauvages d'ici sont peu renseignés au sujet de leurs deux premières visites; quant à leur troisième visite je vous ai déjà dit tout ce que je savais à cet égard et les efforts qu'ils ont faits cette fois pour se procurer des chiens, et, les prix élevés qu'ils ont dû payer pour ceux-ci m'ont convaincu qu'ils étaient déterminés d'étendre leur commerce sur le Youcon. L'été dernier ils sont arrivés comme à l'ordinaire au même endroit à l'embouchure d'une grande rivière qu'ils ont descendue; celle-ci se jette dans le Youcon à environ 350 milles au-dessous d'ici[1] si l'on

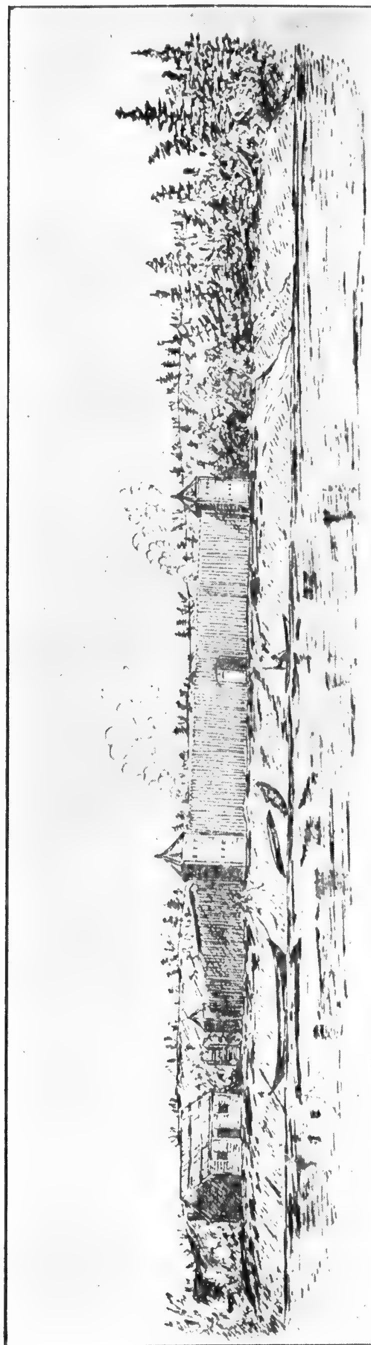
1. Le poste russe de Nulato était situé sur la rive nord du Yukon, à quelques milles au-dessous de l'embouchure du Koyukuk, et à 400 milles environ de l'embouchure de la rivière principale. La "rivière princi-

tient compte des détours. Ils avaient eu l'intention d'y amener deux bateaux cette fois, afin de remonter la rivière non seulement pour trafiquer avec les sauvages mais pour explorer celle-ci jusqu'à sa source. Comme ils n'avaient pu faire construire les bateaux nécessaires à cette fin, ils promirent de faire mieux l'été suivant (cet été). Leur bateau avait à peu près les mêmes dimensions que le nôtre et avait été construit, d'après la description du sauvage qui nous renseignait, avec quelque chose qui ressemblait à du *dress parchment* semblable aux lanières dont nos hommes se servent pour le transport. L'été dernier ils ont apporté plus de marchandises que de coutume, surtout des perles communes et des perles de fantaisie y compris des blanches, des rouges et plusieurs variétés de bleues. Les perles blanches communes étaient généralement évaluées à un prix plus élevé que les nôtres, tandis que dix perles bleues seulement de la grosseur d'un pois de jardin, étaient accordées pour une peau de castor; en somme tous leurs articles, à l'exception des chaudières, des fusils et de la poudre, étaient évalués à un prix très élevé y compris les petites coquilles semblables à celles que vous m'avez envoyées du fort Simpson et dont j'ignore le nom.[1] Six ou huit de ces coquilles sont échangées dans cette région contre une peau de castor ou trois peaux de martes et une boîte de ces coquilles vaudrait ici plus de deux mille livres. Outre les articles susmentionnés les Russes apportent ici des couvertes, des capotes, des habits (ces deux dernières variétés ont peu de vogue), des poires à poudre, des couteaux, des briquets, des limes, des lames de fer pour couvrir la pointe des flèches, des bracelets communs, des alènes, des anneaux et de petites pièces de monnaie de cuivre

---

pale" dont il est fait mention ici, est évidemment celle que Murray appelle ailleurs la rivière *Russian*, nom que sir John Richardson lui donne aussi dans son *Arctic Searching Expedition*. Il sera question dans une note subséquente de la confusion dans laquelle Murray a été induit au sujet du bas du Yukon et du Koyukuk. Sa lettre à Richardson reproduite dans l'introduction indique clairement qu'il a constaté lui-même son erreur au sujet du cours et de l'embouchure du Yukon.

1. Coquilles de dentales et d'arénicoles. La coquille de dentale, dit Petroff, était un ornement très recherché par les hommes et les femmes. Elle ne se trouvait pas dans les possessions russes, mais on les importait des colonies britanniques situées au nord de la rivière *Columbia*. . . . . Lors de la visite de Davidof, à Kudiak, en 1802, deux de ces coquilles valaient tout un *parka* de peaux d'écureuils. Une tradition des Kaniagmute nous apprend que dans la région des Thlinket, loin dans la direction du sud, se trouvait un lac où l'on se procurait la coquille dentale ou *hyqua*; ce mollusque se nourrissait des cadavres d'esclaves jetés à l'eau. C'était une fable inventée sans doute par les Thlinket pour faire monter le prix de ces articles qu'ils possédaient en grande quantité.



Fort Yukon.

semblables à notre vieux farthing avec lesquelles les sauvagesses frangent leurs vêtements. Ils n'apportent pas de haches proprement dites qu'ils remplacent par un morceau d'acier qui a la forme d'une lame de rabot; les sauvages le fixent au bout d'un bâton recourbé et s'en servent comme d'une herminette ; ils apportent probablement d'autres articles que je n'ai pas vus. Ils apportent aussi des fusils, des bons et des communs, mais les nôtres sont toujours préférés; au commencement ils n'apportaient que des chaudières en tôle, mais j'ai appris que l'été dernier ils avaient des chaudières de cuivre comme les nôtres. Les sauvages d'ici qui étaient en guerre avec les bandes du bas de la rivière, n'ont pas eu de relations avec eux durant l'été dernier et c'est pourquoi les renseignements ci-dessus ne nous sont pas parvenus avant le mois de novembre. Il semble que les Russes avaient quitté ou étaient sur le point de quitter la région lorsqu'ils apprirent notre arrivée ici; ils commencèrent immédiatement à construire une maison et lorsque celle-ci fut terminée, deux hommes y furent laissés avec le reste des marchandises tandis que les autres s'en retournèrent au portage avec le bateau; comme ils avaient beaucoup de marchandises durant l'hiver il est très probable qu'ils ont dû en recevoir l'automne dernier. Leurs prix furent réduits immédiatement; ainsi la valeur des chaudières fut abaissée de vingt peaux à dix, celle des fusils communs à dix peaux, la mesure de poudre fut portée à plus d'une chopine, le prix des perles et des autres articles fut abaissé de moitié et les habits qu'ils ne purent échanger furent donnés pour rien. Le chef lui-même est resté pour prendre soin de la maison et c'est lui qui a transmis l'infâme message à nos sauvages; s'il lui arrive de s'aventurer de notre côté durant l'été, comme il l'a promis, il est très probable qu'il se fera casser la tête pour avoir causé de tels embarras, mais ce sont les dernières gens que je veux voir ici parce que leur rencontre signifierait certainement une querelle. J'ai dit à nos sauvages d'ici qu'après avoir terminé nos constructions l'automne prochain, nous descendrons la rivière jusqu'à l'endroit où sont les Russes et que nous y érigerons probablement un fort. J'ai fait circuler ce bruit dans l'unique dessein de le faire parvenir jusqu'aux Russes et de les faire renoncer, pour le moment peut-être, à leur projet de remonter la rivière. Comme je vous l'ai appris le

printemps dernier, c'est uniquement au moyen d'un portage et non par les rivières séparées par un lac qu'ils communiquent avec la côte. J'ai vu deux sauvages qui sont allés jusqu'à leur fort sur la côte, qui connaissent la route intérieure et auxquels j'en ai fait exécuter le tracé avec de la craie sur le plancher. La rivière qu'ils remontent à partir de la côte doit se jeter, autant que je puis en juger, dans le détroit de Norton ou dans celui de Kotzebues peut-être, mais plutôt dans le premier, car il y avait deux gros vaisseaux à l'ancre quand les sauvages sont allés là et je ne suis pas certain que des vaisseaux sont envoyés régulièrement par le détroit de Behring. A l'embouchure de cette rivière se trouve un grand fort au-dessus duquel se rencontrent de puissants rapides à une petite distance; plus loin se trouve une petite station d'échange établie depuis plusieurs années au-dessus de laquelle se trouvent des chutes et plus loin se rencontrent des montagnes de l'autre côté desquelles coule la rivière qui se jette dans le Youcon. Ils échangent leurs marchandises en hiver de l'autre côté du portage où ils les transportent avec des chiens et ils ont une maison de ce côté-ci; c'est de ce dernier endroit qu'ils partent en bateau en été pour rejoindre le Youcon. Cette rivière doit couler dans la direction du nord-est, car d'après la description qui en est faite elle est plus large que la rivière *Porcupine* (que nous avons descendue). Il y a deux ou trois ans un bateau a descendu une autre rivière (mais il n'est pas allé jusqu'à son embouchure) qui rejoint le Youcon à une grande distance au-dessus d'ici; cette rivière dont le courant est faible est très profonde et prend sa source au sud. Les sauvages ne connaissaient pas son cours mais la description assez distincte qu'ils ont faite de l'endroit où elle rejoint le Youcon indique un grand lac dans lequel l'une des branches de ce dernier prend sa source. Les Russes ont aussi visité cette grande rivière mais ne sont pas allés jusqu'au confluent des rivières Lewis et Pelly; cependant ils ont atteint un endroit au-dessous du "Great Lake", que j'ai marqué d'après les indications des Gens-du-fou, mais je ne puis dire s'ils se rendent à cet endroit régulièrement.[1]

1. Il a déjà été question dans l'introduction des explorations des Russes sur le Yukon et de leurs établissements de commerce. Quant à la rivière qui se jette dans le détroit de Norton ou celui de Kotzebue, comme Murray le suppose, la description que celui-ci en fait indique qu'il s'agit de la rivière Kuskukvim, bien que celle-ci se déverse beaucoup plus au

C'est tout ce que j'ai pu apprendre au sujet du commerce des Russes sur le Youkon, mais c'est suffisant pour se rendre compte qu'ils connaissent bien cette rivière. Ils l'ont découverte, je veux dire la partie qui se trouve au-dessous d'ici, un an avant M. Bell et il est très probable qu'ils ont atteint aussi ses branches supérieures avant M. Campbell, mais je suis peu renseigné sur le trafic qu'ils ont pu y faire. Quant à la partie située au-dessous d'ici, les sauvages disent que les Russes en ont retiré une immense quantité de riches fourrures.

Je vais maintenant essayer de vous donner un aperçu de cette grande vallée du nord-ouest et de ses habitants. Lorsque j'étais à la rivière Peel, comme depuis mon arrivée ici, j'ai cherché à obtenir des diverses bandes de sauvages la description de leurs terres et des rivières qui s'y trouvent. Or, après avoir beau-

---

sud que l'endroit indiqué. La petite station d'échange serait la redoute Kolmakof, un vieux poste russe situé à 200 milles au-dessus de l'embouchure de la Kuskukvim. Le premier poste érigé à cet endroit le fut par Ivan Simonson, en 1832. Il fut détruit en partie par les sauvages en 1841 et reconstruit par Alexander Kolmakof. Quant aux montagnes dont il est fait mention, il s'agit de la chaîne de montagnes Kuskokvim et la rivière qui se trouve au-delà est la Tanana, la rivière des *Mountain Men* de Murray. Le portage de la Kuskokvim au Yucon se fait par le moyen d'une série de petits lacs et de petits cours d'eau à l'endroit ou les deux rivières se rapprochent le plus l'une de l'autre. Il n'a jamais existé un grand fort à l'embouchure de la Kuskokvim; les sauvages ont voulu probablement parler du fort Alexandrovsk à l'embouchure de la Nushagak construit sous la direction d'Alexander Baranof en 1818 ou 1819. Il est plus difficile d'expliquer ce que Murray dit au sujet de la présence des Russes sur le haut du Yucon. Un coup d'œil sur la carte ci-contre indique la confusion qui régnait alors au sujet des positions relatives, des directions, etc., des rivières Liard, Lewes, Pelly et Frances. Le *Great Lake* était peut-être simplement le Pacifique ou l'un des grands chenaux le long de la côte que les rapports des sauvages confondaient. Il peut se faire que les Russes aient remonté la Stikine et atteint le lac Dease en franchissant un portage, ce qui est peu probable. On pourrait en conclure à tort ou à raison que le nom sauvage du lac Dease est Too-tsho, "*Big Lake*", que celui de la rivière Dease est Too-tsho-tooa, rivière *Big Lake River*. La description de Murray s'applique mieux au lac Teslin. Le *Great Lake* et la *Russian Rendevouz* sont indiqués tous les deux sur la carte de Richarson qui dit dans son récit: La rivière Lewes prend sa source dans une grande nappe d'eau située en deçà de la frontière anglaise et s'appelle *Russian Lake*, parce que M. Roderick (*sic*) Campbell. . . . . a rencontré là un parti de traiteurs russes. Dans *Narrative of the Discoveries on the North Coast of America* de Simpson, il est dit que Campbell " rencontra sur les bords d'une rivière appelée Stikine. . . . . . un nombre considérable de sauvages *Nahanie* rassemblés auprès d'un parti de Russes; que ce dernier remonta la rivière en bateaux jusqu'à une cataracte située sur le territoire anglais à une grande distance de l'autre côté de la ligne de démarcation. . . . . . Il se composait d'un certain nombre d'hommes commandés par quatre officiers en haillons et ivrognes qui pouvaient dire quelques mots anglais sans suite ". Cette donnée obtenue évidemment de Campbell lui-même est si positive qu'il est raisonnable de croire que les Russes ont remonté la Stikine en dépit de l'incertitude au sujet de l'identité et de l'endroit du *Great Lake*.

coup questionné et comparé les renseignements obtenus, il m'a été possible de me faire une idée du cours du Youcon et des autres rivières que l'on connaissait si peu jusqu'alors. Pour l'indiquer plus clairement j'ai tracé une espèce de carte[1] que vous pourrez examiner en parcourant le bref et incomplet compte rendu ci-après. J'ai décrit en partie la région qui s'étend entre le point où nous sommes et la rivière Peel, c'est-à-dire dans la mesure que me le permettaient mes observations personnelles. Quant au cours des rivières *Rat* et *Porcupine* il m'a été impossible de le tracer entièrement à l'aide d'une échelle aussi restreinte, sans compter que je suis dépourvu de tous les instruments requis pour un tel travail. Comme on le voit le poste Lapier se trouve considérablement au sud du fort de la rivière Peel. La rivière *Rat* n'est plus qu'un ruisseau étroit et excessivement tortueux parsemé de coudes et de détours à toutes les centaines de verges; elle se dirige dans la direction O.S.O. jusqu'à ce qu'elle atteigne la rivière *Porcupine* qui prend sa source à une grande distance au sud dans la même chaîne de montagnes où la rivière Peel prend la sienne. A partir du point où vient se jeter la rivière *Rat* cette dernière coule dans la direction N.N.O. jusqu'à une grande distance et à un certain endroit elle passe à quelques milles au nord du fort de la rivière Peel, puis elle se dirige ensuite au O.S.O., traverse la frontière par 67° latitude et se jette dans le Youcon par 66° 15″ latitude et par environ 147° 20″ longitude.[2] D'après mon loch nous serions considérablement plus au sud que nous le sommes en réalité, ce qui est dû en partie à la variation du compas dont je n'ai pu me rendre compte qu'une fois entre le poste Lapier et l'endroit où nous sommes. Le compas marque ici 40° est et 48° au fort de la rivière Peel. Par suite du mode inévitablement inexact de m'assurer des distances, je ne puis que conjecturer à l'égard de la longitude; quant à la latitude

---

1. Malheureusement cette carte ne se trouve pas. Il est probable cependant que la substance de celle-ci est indiquée dans les dernières corrections de Murray quant au cours du Youkon, qui se trouvent sur la carte reproduite dans *Arctic Searching Expedition*, de Richardson. On trouve sur cette dernière plusieurs des noms donnés par Murray aux rivières, aux lacs et aux montagnes de la région du Yukon. Un abrégé d'une partie de cette carte se trouve dans ce journal.

2. La rivière *Porcupine* traverse la frontière par 67° 25′ 05″ d'après M. C. A. Schott, de la *United States Coast and Geodetic Survey* et se jette dans le Yucon par environ 66° 33′ 47″ et 145° 17′ 47″ longitude, ce qui est la position astronomique du fort Yukon, d'après le capitaine Raymond dans sa *Reconnaissance of the Yukon*, 1869.

Reproduction of portion of map in Richardson's "Boat Journey." 1851

Les cours des rivières Yukon et de la Porcupine est reproduit d'après les renseignements fournis à Richardson par H. Murray.

12153—p. 84.

j'ai pu m'en assurer par plusieurs observations au moyen d'un astrolabe grossier[1] que j'ai fabriqué moi-même et d'ailleurs une erreur d'une ou de deux minutes ne peut avoir d'importance en ce cas.

Comme je n'ai vu du Youcon que quelques milles au-dessus et au-dessous de l'endroit où nous sommes, il peut paraître absurde que je tente d'en indiquer le cours sur une carte, car je n'ai pour me guider que les descriptions et les dessins des sauvages à ce sujet. Ceux-ci m'en ont tracé toutes les parties sur le plancher avec de la craie et durant l'été je leur ai fait exécuter ce travail sur une grande couche de sable.[2] J'ai toujours copié immédiatement ces esquisses et bien que les mêmes endroits aient été décrits et esquissés par plusieurs sauvages, ceux-ci s'accordent assez bien quant à l'aspect général de la rivière. D'abord le Youcon et la Pelly ne forment qu'une seule et même rivière. Deux sauvages de la bande des Gens-du-fou d'en haut qui s'étaient rendus jusqu'à la Pelly sont venus ici durant l'été; avec eux se trouvait un autre sauvage appartenant aux "Men of the Forks" (bande qui habite près du confluent des rivières Lewis et Pelly) qui, deux ans auparavant s'était rendu au grand lac principal, source de cette rivière. Ces sauvages ont fait la description du confluent des rivières Lewis et Pelly ou est allé M. Campbell, et celle de la rivière Lewis et de la maison située sur le côté ouest des montagnes près du lac Frances, où quelques-uns des leurs avaient échangé des peaux de cerfs.[3] Pour indiquer l'endroit du confluent des rivières Lewis et Pelly, j'ai marqué la place où, d'après les documents de M. Campbell, quand il était au fort Simpson, doit se trouver le lac Frances. La Pelly, *alias* le Youcon, *alias* le Colvile[4] prend sa source dans un grand lac situé au sud du confluent des rivières Lewis et Pelly et si celui-ci se trouve près de l'endroit que j'ai indiqué il est très probable que la rivière Frances est l'une de ses principales artères. Quant à l'étendue du "Great Lake", le sauvage (qui l'appelle ainsi) n'en connaît rien; il y est allé

---

1. Voir la note intéressante de Slafter sur l'astrolabe dans la *Prince Society translation of Champlain*, III, 66.
2. Mackenzie a eu recours au même expédient dans son *Expedition to the Arctic.* Voir ses voyages en date du 27 juillet 1789.
3. Le poste Glenlyon de Campbell, érigé en 1840, et connu plus tard comme le poste du lac Frances ou fort Frances.
4. Tel que mentionné déjà Murray a corrigé par la suite cette erreur grave.

seulement et il rapporte que les Russes ont pénétré par le bas de la rivière non loin de celui-ci et qu'ils ont trafiqué avec une bande de sauvages à un endroit que j'ai appelé *Russian boundary*. A partir de la Pelly, la rivière se dirige, d'après le tracé des sauvages, au nord-ouest et à un endroit elle passe entre de hauts rochers ou *ramparts* d'où les sauvages de l'endroit tirent leur nom. L'autre rivière de quelque importance que l'on rencontre ensuite, est la rivière *Red Island* qui vient du nord-ouest[1] se jeter dans le Youcon; entre sa source et celle de la rivière Peel il n'y a qu'une montagne et par conséquent la rivière Peel ne prend pas sa source près du mont Traffic comme on l'a supposé. Il s'ensuit que la rivière située au nord du lac Frances qui se dirige, dit-on, dans la direction du nord-ouest, doit être, bien qu'elle puisse faire un détour, la rivière Lewis,[2] car l'étendue de la région, quelle que soit la direction qu'elle pourrait suivre, ne permet pas l'existence d'une autre rivière aussi considérable que la rivière Lewis. Entre les rivières Lewis et *Red Island* se trouve une prairie ou désert plat et aride que les sauvages franchissent à pied en quatre jours; ils doivent se provisionner d'eau durant l'été pour le traverser car ils n'en trouvent pas aux époques où ils y font habituellement le portage. Plus loin sur le parcours du Youcon, une autre rivière importante vient de l'est se jeter dans celui-ci;[3] au-dessous de ce point se rencontre la rivière *Deep* dont le courant est très faible et sur laquelle les Russes sont venus avec un bateau, trafiquer avec les sauvages; tel que décrit déjà, l'une des branches de cette dernière prend sa source dans un grand lac et non loin une autre rivière que je crois être la rivière *Comptroller*,[4] coule dans la

---

1. Probablement la rivière Stewart, dont la cource se trouve près de celle de la rivière Peel. La direction indiquée est entièrement erronée. Aucun cours d'eau qui prend sa source près de celle de la rivière Peel ne peut du nord-ouest se jeter dans le Yukon.

2. Ici et à d'autres endroits du récit de Murray où il est question des rivières Lewes et Pelly, il faut transposer l'une pour l'autre, car il a confondu ces deux cours d'eau. Pour lui l'une de ces rivières prend la place de l'autre, et l'on constate la même erreur sur la carte de Richardson. Le lac indiqué par Murray comme la source de la Pelly (Lewes) est sans doute le lac Teslin. Le récit et la carte indiquent qu'il existe une communication entre la rivière Frances et la rivière Pelly (Lewes) par le moyen du *Great Lake* (Teslin), ce qui est absolument erroné. La rivière Frances de Murray serait la Stikine dont la position aurait été changée par les rapports confus de sauvages.

3. La rivière Klondike probablement.

4. Il y a aujourd'hui une rivière appelée rivière *Copper* qui se jette dans la baie *Comptroller*. Celle dont Murray parle pouvait être la Chilkat.

direction opposée. Le Youcon coule à travers le grand territoire des Gens-du-fou dans la direction du nord-ouest; il fait plusieurs grands détours, sert d'embouchure à plusieurs cours d'eau qui viennent des montagnes s'y jeter des deux côtés et doit probablement traverser la frontière par 64° latitude ou, ce qui est aussi présumable, à un point situé plus au nord.[1] A une distance de soixante à soixante-dix milles de ce dernier endroit, il passe à travers une chaîne de hautes montagnes où ses rives sont bordées de rochers escarpés appellé petits *Ramparts;*[2] à partir de là jusqu'au point où nous sommes, il coule à travers une région basse et plate suivant la même direction et faisant moins de détours qu'auparavant. La rivière *Porcupine* vient le rejoindre à une distance de trois milles au-dessous d'ici, après quoi il continue de se diriger au nord-ouest jusqu'à une grande distance alors qu'il s'ouvre de nouveau un passage à travers la même chaîne de montagnes déjà mentionnées,[3] montagnes qui plus bas s'appellent montagnes *Big Beaver.*[4] Il fait ensuite un grand détour pour se diriger dans la direction du nord jusqu'à ce qu'il rejoigne la mer. A une distance de deux jours de marche environ des montagnes *Big Beaver,* son cours s'accroît des eaux d'une rivière considérable, la rivière des *Mountain Men.'*[5] Cette rivière dans laquelle le castor abonde, paraît-il, vient du sud et son cours est parallèle à celui du Youcon. La rivière qui se rencontre ensuite est celle que j'ai désignée comme la rivière *Russian* que les Russes ont descendue durant l'été et que j'ai déjà décrite minutieusement. C'est à l'embouchure de cette rivière que les Russes ont passé l'hiver et qu'ils sont établis présentement.[6] Les sauvages d'ici connaissent

---

1. D'après C. A. Schott, le Yucon traverse la frontière internationale par 64° 40′ 51″.

2. D'après la description du lieut. Schwatka les *Upper Ramparts* du Yukon commençent au vieux fort Selkirk (érigé par Robert Campbell en 1848 au confluent des rivières Pelly et Lewes) et s'étendent en aval sur un parcours de 400 milles.

3. Les *Lower Ramparts* qui commencent un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière Tanana et s'étendent en amont sur un parcours de 100 milles.

4. Montagnes Tanana. Celles ci sont indiquées comme les montagnes *Big Beaver* sur la carte de Richardson.

5. Rivière Tanana qui vient du sud-est se jeter dans le Yukon par environ 152° longitude. Comme il a été déjà dit le nom sauvage de cette rivière signifie rivière des *Big Mountain Men.*

6. Nulato au-dessous de l'embouchure de la rivière Koyukuk. A cette époque Murray a pu confondre le Koyukuk, le bas du Yucon et le Kuskokvim—le bas du Yukon ou la Kuskokvim étant sa rivière *Russian* et le Koyukuk ce qu'il supposait être le Yukon. Il n'y a pas de doute que les

bien peu au delà de ce dernier point. Je n'ai rencontré qu'un homme qui, dans les premières années, était allé trafiquer avec les Esquimaux et vous savez aussi bien que moi qu'il a parlé d'une autre rivière à l'est, laquelle fait un grand détour dans la direction de l'est avant de se jeter dans la mer polaire où elle reprend son nom moderne de Colvile. Les sauvages d'ici ne sont pas familiers avec le cours des rivières, mais ils indiquent assez distinctement les détours du Youcon et les endroits où les autres rivière viennent le rejoindre. Si je m'étais basé sur leurs renseignements sans savoir où se trouvait le Colvile, j'aurais placé l'embouchure du Youcon beaucoup plus loin à l'ouest et à une distance de nous beaucoup plus grande qu'il n'est possible. En face d'ici la largeur de la rivière est d'un mille environ mais elle est tellement parsemée d'îles que si celles-ci étaient réunies elle serait beaucoup plus étroite; le courant est beaucoup plus fort que celui du McKenzie, mais elle est moins profonde et le grand nombre de battures, de hauts-fonds et de canaux que l'on y rencontre en rendent la navigation très difficile. Les rives de chaque côté sont basses et se composent d'un sol sablonneux que l'eau mine aisément; quant à remonter cette rivière en bateau sans une voile et un vent favorable, c'est une tâche rude et de longue haleine. Des deux côtés la plaine est comparativement basse et parsemée d'une infinité de petits lacs et de marais dont plusieurs semblent avoir été les premiers canaux de cette rivière. De grandes îles disparaissent graduellement tandis que de nouvelles battures semblent se former; plus bas, les îles sont moins nombreuses, mais la rivière présente à peu près le même aspect, et, à l'endroit où elle passe à travers les montagnes *Big Beaver* elle est beaucoup plus étroite et le courant y est très fort.

Nous sommes au centre du territoire des "Kootchin-Kootchin" (gens des basses terres), terres décidément basses recouvertes partout de petits lacs, de marais et de bas-fonds dont les bords sont infailliblement garnis de fourrés de saules. Les endroits secs (où la terre est sèche elle l'est tout de bon parce

sauvages ont trafiqué avec les Eskimo sur le Koyukuk, mais il est certain qu'ils n'ont pu descendre jusqu'à la mer Arctique par les rivières Koyukuk et Colville, puisque celles-ci sont séparées à leurs sources par une distance de 100 milles. Le Colville se jette dans la mer Arctique par environ 151° long. Bien que l'épellation ci-dessus ait été acceptée, le 'Colvile' de Murray est réellement plus correct, car ce nom a été donné à cette rivière en 1837, en l'honneur d'Andrew Colvile de la Compagnie la baie d'Hudson.

que le sol se compose de sable) sont pour la plupart dénudés ou parsemés ci et là de quelques petits bouleaux et de saules, car le bois de quelque importance ne se rencontre que sur les rives ou sur les îles. Au nord-ouest, à l'ouest et au sud nous sommes entourés de montagnes élevées dont la distance varie de 40 à 100 milles; nous apercevons distinctement d'ici celles qui sont situées au sud et leur aspect est très rude. Au delà de celles-ci. s'étend au sud-ouest aussi loin que les sauvages ont pu pénétrer, une région montagneuse. A partir de l'embouchure de la rivière des *Mountain Men* jusqu'à la mer polaire, on dit que le terrain est très bas, marécageux et qu'il s'y trouve peu de bois. Il est rapporté que la région située au nord de la rivière *Porcupine,* entre le Yukon et le McKenzie, ressemble généralement au voisinage de la rivière Peel et que les endroits où il n'y a pas de montagnes sont couverts de lacs et de marais. Les montagnes *Carribeux* s'étendent sans interruption depuis les *Ramparts* sur la rivière *Porcupine* jusqu'à l'embouchure du McKenzie; elles sont uniformes et arides à moins que l'on considère comme de la végétation les couches de mousse et les touffes de bruyère qui ont été épargnées. Les terres sont différentes dans le voisinage des sources des rivières *Porcupine* et Peel et les montagnes sont rocheuses. J'ai rencontré deux hommes de la bande des "Naheiy", sauvages qui habitent les montagnes dans la direction de la source de la rivière Gravel[1] et je me suis renseigné un peu sur la source de cette rivière. La principale branche prend sa source dans un lac et les autres branches sortent des montagnes; on nous apprend que la tête de la rivière Gravel est beaucoup moins éloignée du lac Frances qu'elle ne l'est de la partie supérieure de la rivière Peel et de la sorte il faut peu compter sur cette région-là pour établir des communications entre ici et le McKenzie. On nous dit que la région qui s'étend entre l'endroit où nous sommes et le confluent des rivières Lewis et Pelly à le même aspect que l'endroit où

1. Rivière Gravel, un tributaire du Mackenzie dans lequel elle se jette au-dessus du fort Norman par environ 125° long. Elle se rapproche à sa partie supérieure des sources des rivières Macmillan et Stewart, tributaires du Yukon. En 1898-99, des prospecteurs hivernèrent sur le haut de cette rivière, puis de sa source ils atteignirent la rivière Stewart et arrivèrent à Dawson vers le mois de juin 1899. Cette rivière a été tracée sur la carte de 1899, indiquant les parties qui forment le territoire du Yukon et le district du Mackenzie; en 1908 elle est indiquée d'après les ébauches préparées par ces prospecteurs. Ell a été explorée pour la première fois par un officier de la Commission géologique.

nous sommes, à l'exception qu'il s'y rencontre plus de bois et que la rivière est aussi la même, rapide, parsemée de battures et de hauts-fonds et difficile à remonter même pour des canots.

Je ne crois pas qu'il y ait sur cette rivière un meilleur endroit pour un établissement que celui que nous avons choisi. Nous sommes pour ainsi dire au centre de cette contrée, à proximité de cinq différentes bandes de sauvages et je présume—mais les Russes qui sont près de nous ont déjoué tous mes calculs—que si nous n'avions pas de concurrence, je pourrais compter presque sûrement sur 300 hommes qui viendraient régulièrement trafiquer ici. A l'exception du pékan il se trouve ici en abondance toutes les variétés de fourrures que l'on trouve dans les autres districts du sud. Les loutres sont très rares hormis que les sauvages en tuent bien peu; le castor y est aussi abondant que partout ailleurs et bien qu'il n'y ait pas de martes en grande quantité dans notre voisinage immédiat, cependant les sauvages en tuent un grand nombre. Les renards abondent dans cette région, surtout les renards argentés et les renards rayés, ainsi que les *wolverines* et le grand loup gris y est souvent rencontré; quant aux lapins ils ne peuvent rester longtemps en aussi grande quantité que l'hiver dernier parce que les lynx sont trop nombreux. Il s'y trouve aussi des ours noirs, bruns et gris; ces derniers qui sont les plus nombreux infestent les montagnes au sud et au sud-ouest ainsi que la région qui les sépare. Ils sont grands et ont le même caractère féroce que ceux du sud; les sauvages en tuent bien peu parce qu'ils évitent de les rencontrer autant que possible, car ces animaux attaquent les premiers et à moins que les sauvages ne soient assez nombreux pour leur faire face, ils se sauvent généralement dans leurs canots ou grimpent sur les arbres. Quand vient le printemps (mars et avril) la quantité d'élans est telle que cette région n'a pas de rivale; il suffit d'être bon chasseur et de profiter d'un coup de vent pour en tuer quand on en a besoin. Le caribou fréquente les terrains élevés aux environs des *Ramparts* de la rivière *Porcupine* à une distance de quatre jours de marche d'ici durant l'hiver; sur les montagnes au sud on ne rencontre que le caribou qui appartient à la grande variété.[1] Nous avons des la-

1. A l'égard des divers animaux à fourrure que Murray a trouvé au Yukon, on peut consulté l'ouvrage de Nelson, intitulé *Report upon Natural History Collections made in Alaska*, 1877-1881, ainsi que celui de Petroff, intitulé *Alaska*, p. 55 et seq. avec la série de cartes intéressantes indiquant les classes des divers animaux à fourrure.

pins autant que nous le désirons et quant aux sortes de poissons je vous ai déjà tout dit ce qui en était. Le sol est sec, sablonneux et très bon pour l'agriculture dans une région froide comme celle-ci; j'ignore jusqu'à quel point on peut le cultiver avec succès; en tout cas nous sommes sur le point de nous en rendre compte. Je commence à craindre que l'été ne soit trop court et les quelques pommes de terre plantées après notre arrivée (le 1er juillet) et que l'on a laissées croître aussi longtemps que la saison l'a permis, ont été arrachées le 13 septembre après l'apparition des effets de la gelée sur les rivières. Dix pommes de terre, coupées en morceaux comme d'habitude, ont été plantées et elles ont produit près d'un gallon; de celles que nous avons récoltées, dont la grosseur variait depuis celle d'un pois jusqu'à un œuf de perdrix, nous n'avons pu en conserver qu'une demi-douzaine environ durant l'hiver, bien que nous les ayons entourées de mousse et placées dans la maison, dans du sable sec. Le reste des pommes de terre que nous avions apportées, avait été placé dans un baril rempli de sable pur, ce qui était le meilleur moyen de les empêcher de pourrir, afin d'en préserver les germes d'une manière ou d'une autre. Lorsque nous les avons examinées durant l'automne, nous avons constaté qu'elles en avaient produit de nouvelles et que celles-ci avaient puisé leur croissance dans la substance des anciennes, car le sable pur n'avait pu leur fournir de nutrition. Nous préparons la terre dans le moment et demain ou après-demain nous en planterons; en même temps nous sèmerons de l'orge et les autres graines que vous avez eu la bonté de m'envoyer et puisse Dieu nous accorder un été propice, ne le serait-il que pour les pommes de terre, car pour sauver ce produit je puis tout faire.

Quant aux bestiaux, on aurait pu trouver sans difficulté du foin pour en nourrir mille têtes, car dans toutes les directions nous voyons en automne des marais recouverts de longues herbes.

La population de cette région depuis la Pelly jusqu'à la mer polaire—j'entends le long du Youcon et de ses tributaires—doit être près de mille hommes, c'est-à-dire hommes et jeunes gens capables de chasser.[1] Quant aux femmes et aux enfants il

1. Voir Richardson à ce sujet, I, 397. Richardson reproduit presque mot à mot cette partie du journal de Murray, à l'exception de l'épellation des noms de tribus qui est différente quelques fois. On trouve dans Richardson *Artez-Kutchi* pour "Arlez-Koochin" dans cette copie; *Tathzey-*

serait inutile d'en rechercher le nombre, mais je suppose qu'ils forment une proportion considérable. Comme je n'ai rencontré que trois hommes qui se sont rendus jusqu'à la Pelly,[1] je n'ai pas pu me renseigner beaucoup sur les tribus qui se trouvent aux environs des rivières Lewis et Pelly et dans la direction du *Great Lake*; toutefois entre la rivière Pelly et la côte se rencontre une bande appelée "Arlez-Kootchin" (gens durs ou solides) dont le total est de 100 environ. Dans le voisinage des sources de la rivière *Deep* et à l'ouest de celle-ci, habitent les "Tchu-Kootchin" (gens de l'eau); ils comptent aussi 100 hommes environ. Sur les bords du Youkon, au-dessous du confluent des rivières Lewis et Pelly se trouvent les "Fáthzei-Koochin" (gens des *Ramparts*); cette bande qui ne compte que 20 hommes et la bande précédente font le trafic avec les Russes sur la côte. Entre ces derniers et les terres qui appartiennent aux natifs d'ici se trouvent les "Han-Kootchin" (gens de l'eau) appelés *Gens-du-fou*; cette bande qui compte 230 hommes est la plus considérable des alentours. Ces sauvages sont divisés en quatre bandes; les "Frawtsee-Kootchin" (gens du confluent) composent la bande d'en haut. Les Gens-du-fou habitent une grande région qui s'étend des sources des rivières *Porcupine* et Peel jusqu'à celles de la rivière des *Mountain Men;* ils vont souvent rencontrer les Russes sur la côte mais ils leur arrive fréquemment de trafiquer par l'intermédiaire d'autres sauvages. Quelques-uns avaient l'habitude d'aller à la rivière Peel où seize d'entre eux s'étaient rendus le printemps dernier; plusieurs

---

Kutchi pour "Fathzei-Kootchin"; *Trătzè-kutchi* pour "Frawtsee-Kootchin" et *Zekă-thaka ou Zi-unka-kutchi* pour "Teeathaka" ou "Tecounka-Kootchin". La manière différente de lire le manuscrit original peut expliquer jusqu'à un certain point ces épellations diverses, et comme Richardson a entendu sans doute prononcer ces noms par Bell et d'autres, qui sont allés au Yukon, il est plus sûr d'accepter son orthographe comme correcte. Dans cette copie "Arlez" devrait sans doute se lire "Artez"; "Fathzei" devrait s'écrire "Tathzei", "Frautzei", "Trawtsee", "Teathaca", "Zeeathaca", "Tecounka", "Zecunka". De telles erreurs dans la transcription des lettres initiales du manuscrit peuvent se faire facilement. En outre Richardson croit que son orthographe est plus conforme à l'articulation des noms sauvages. Quant au nombre d'hommes et de jeunes gens compris dans ces différentes tribus, les chiffres de Murray peuvent être comparés avec ceux de l'agent principal, James Anderson, dont le dénombrement de 1858 est reproduit dans *Yukon Report* de Dawson (Commission géologique 1887-8, 206B). D'après Anderson le nombre de ceux qui visitent le fort Yukon, le poste Lapierre et le fort McPherson est de 1179, y compris les femmes et les enfants, de sorte que si ce dernier chiffre et celui de Murray sont à peu près corrects, la population aurait diminuée considérablement dans l'intervalle de dix années.

1. Comme il a été dit précédemment, chaque fois qu'il est fait mention de la Lewes il s'agit de la Pelly et *vice versa*.



Femmes et enfants Kootchin.

sont venus ici durant l'été et l'automne mais ce qu'ils ont apporté ne valait pas grand chose. Les sauvages d'ici sont les "Kootcha-Kootchin" (gens des terres basses) ; ils sont divisés en trois bandes qui forment un total de 90 hommes. Plus bas sur la rivière se rencontre les "Teeathaka" appelés quelques fois les "Tecounka-Kootchin" (gens de ce côté-ci ou gens du milieu) ; ils ne comptent que 20 hommes et comme les sauvages d'ici, à l'exception de quelques-uns qui ont pu voir les Russes, ils n'ont jamais eu de relations avec les blancs. A l'ouest de ces derniers se trouvent les "Tannin-Kootchin" (gens des huttes) qui comptent au delà de 100 hommes et plus bas aux environs de la bifurcation de la rivière *Russian* habitent les "Teytseh-Kootchin" (gens de l'ombre ou de l'abri) qui comptent environ 100 hommes. Ces deux bandes trafiquent régulièrement avec les Russes et depuis la première apparition de ces derniers sur le bas de la rivière, elles avaient l'habitude d'acheter les fourrures des sauvages d'ici. Dans le voisinage de l'embouchure de la rivière se trouvent deux autres bandes appelées "Tlagga-tsilla" (petits chiens), nom qui leur a été donné par les sauvages d'ici; leur nombre n'est pas connu mais il est supposé que ces sauvages comptent plus de 100 hommes. L'on croit qu'ils n'ont pas rencontré les Russes et qu'ils trafiquent les fourrures qu'ils peuvent préparer avec les Esquimaux de l'ouest à l'embouchure de la rivière. La région située aux environs de la rivière *Porcupine,* surtout au nord de celle-ci, appartient aux "Vanta-Kootchin" (gens des lacs) connus à la rivière Peel comme les *distant Rat Indians* dont le nombre est de 80 hommes environ. "Letter Carrier", leur chef, et peut-être le tiers de sa bande ont toujours trafiquer à la rivière Peel depuis que le fort y a été érigé. Les "Neyetse-Kootchin" (gens de la grande région) font presque partie de la dernière bande, car ils n'ont pas de chef propre; leur nombre est de 40 hommes environ et à l'exception de quatre qui sont venus ici durant l'automne, les autres n'ont jamais vu les blancs. Les sauvages sur lesquels on peut compter ici pour le trafic comprennent les "Kootcha-Kootchin", environ une centaine des "Gens-du-fou", la "Bande du milieu", les "Gens-du-Laye" et peut-être une cinquantaine des "Hommes des lacs", en tout 300 hommes. Cependant s'ils savaient trouver ici en quantité considérable les marchandises

qu'ils demandent, c'est-à-dire des perles et des fusils, je crois qu'un plus grand nombre y viendraient.[1]

Je dois maintenant vous faire une description plus complète des natifs de cette partie du monde. Les Loucheux et les sauvages d'ici parlent le même langage; malgré la prononciation qui est un peu différente et certains mots entièrement différents, l'interprète comprend facilement les uns et les autres. La *Bande du Milieu* et les *Gens des Buttes* parlent aussi le même langage. Les sauvages à l'ouest et au sud de nous, entre ici et la côte, ont une prononciation qui diffère sensiblement, mais ils se comprennent les uns les autres; il est indubitable que l'on parle le même langage dans toute la contrée, entre l'embouchure du McKenzie et le détroit de Behring, à l'exception des Esquimaux le long de la côte nord. Ces derniers s'appellent eux-mêmes, et toutes les autres tribus en font autant, les *Gens* "Kootchin" ; ce dernier mot se prononce entièrement à la rivière Peel, mais ici la lettre "n" est à peine articulée et l'on prononce fréquemment *Kootchi*. A l'ouest et au sud-ouest se trouvent les *Tchukootchins* (gens de l'eau) ; ce nom et celui de *Tchuktches* sont le même, et ce dernier, si je me rappelle bien, est le nom donné aux habitants qui se trouvent sur le côté opposé du détroit de Behring. Il y a du côté ouest une bande qui porte le même nom et il n'y a pas de doute qu'à l'origine les deux ne formaient qu'une même tribu.

Les *Gens du fou* parlent différemment et leur langage qui est un mélange de loucheux et de nawhawny est à peu près le même que l'on entend vers le lac Frances. Un certain nombre des *Gens du fou,* ceux qui se trouvent le plus au nord, comprennent bien le loucheux.

Tous les sauvages que j'ai vus s'habillent à peu près de la même façon, toute la différence consiste dans la manière de porter les cheveux et quelques-uns de leurs ornements.[2] Ils

1. Quant au dialecte des Loucheux et des Kutchin, aux liens de consanguinité et d'affinité entre ces deux tribus de même qu'à la signification et à l'application du nom Kutchin, voir l'*Alaska and its Resources* de Dall, l'*Alaska* de Pertoff, les *Notes on the Tinneh or Chipewyan Indians of British and Russion America* de Gibb dans le *Smithsonian Report*, 1866, et le *Yukon Report* de Dawson dans la Commission géologique, 1887-8, 203B.

2. Quant à la toilette et aux ornements des Kutchin, ainsi qu'à la manière de porter leur cheveux et quant aux vêtements des hommes et des femmes, aux armes, aux tentes, etc., comparer avec Richardson, I, ch. xii, avec les *Kutchin tribes* de Strachan Jones, les notes déjà citées de Gibb, l'*Alaska* de Dall et de Petroff et le *Journey to the Youcon* dans le *Smithsonian Report*, 1864.

portent une capote ou chemise de peau de cerf préparée, pointue en avant et qui a la forme d'un frac en arrière; une large bande de perles partant des épaules traverse la poitrine, tandis qu'en arrière ils portent une frange de perles de fantaisie avec de petits glands de cuir entourés de piquants de porc-épic, enfilés avec des noyaux de baies blanches communes dans cette région. Le *Neather garment* est simplement un pantalon de peau de cerf retenu par une ceinture étroite autour de la partie inférieure du corps; ce vêtement est orné de chaque côté d'une bande de perles d'une largeur de deux pouces environ qui s'étend de la hanche jusqu'à la cheville et d'autres bandes de perles entourent la jambe et la cheville. Le pantalon et les souliers sont pris dans la même peau et les bandes qui entourent les jambes se composent de perles rouges et de blanches: assez souvent ces bandes sont remplacées par de simples franges et quelques fois ceux qui sont pauvres se contentent de piquants de porc-épic. Les perles sont portées de toutes façons sur la poitrine et sur les épaules et quelques fois de gros rouleaux de toutes les couleurs leur servent de collier. Les bandes qui ornent la tête se composent de petites perles de couleurs variées et de petites coquilles (comme celles que vous m'avez envoyées); ces coquilles sont toujours un ornement pour le nez et les oreilles. Les cheveux sont attachés en arrière et ornés de coquilles. Ils apportent toujours avec eux leurs mitaines qu'ils considèrent comme un ornement; ils leur arrive même de les attacher à quelques-uns de leurs fusils. Chaque homme porte suspendus à son cou deux petits sacs contenant de la mine de plomb et de la terre rouge pour se colorer (le visage); chacun se bariole à sa fantaisie, mais le plus souvent la partie supérieure des joues et le tour des yeux sont peints en noir, le nez est aussi marqué d'une raie noire à son sommet, le front est couvert de raies rouges étroites et le menton orné de raies rouges et noires. Dans les cheveux sont fixées en arrière des plumes d'aigle et de faucon qu'ils enlèvent seulement pour se coucher ou pour s'en servir en dansant. Les "Gens du fou" et les sauvages d'en bas mêlent à leurs cheveux de la terre rouge avec de la graisse et du duvet d'oie et de canard; il s'ensuit qu'après avoir suivi cette coutume depuis l'enfance la natte devenue aussi grosse que la tête atteint une immense longueur et devient si pesante une fois ornée de perles et de coquilles et saturée de malpropretés, que

le cou se penche en avant et donne à ces sauvages une apparence courbée. Leurs armes se composent de l'arc ordinaire et de flèches, du couteau et du poignard russes et de la lance. Leurs couteaux sont en fer, mais les manches de fantaisie et les lames cannelées ont plus de valeur pour eux que la trempe même de ces couteaux; ils se plaignent que les nôtres sont trop durs et trop difficiles à aiguiser. Ils portent le carquois sur le côté gauche au moyen d'une corde qui entourent les épaules; jusqu'à dernièrement bien peu avaient des fusils, mais ceux-ci sont fort demandés aujourd'hui. Des 90 hommes qui composent la bande 12 seulement avaient des fusils, mais un nombre beaucoup plus considérable sont munis de poires à poudre qu'ils ont obtenues des autres sauvages et tous emportent des munitions quand ils peuvent s'en procurer afin d'obtenir une part de ce qui est tué par les propriétaires des fusils. Les vêtements d'hiver consistent en une capote de peau de lapins et en un pantalon de peau de cerf munie de son poil; ce dernier est toujours porté sur la peau. Ils apportent toujours leurs habits de toilette qu'ils portent le soir, soit ici ou dans leurs tentes. Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes, à l'exception que leurs capotes plus longues ne sont pas taillées en pointe en avant; elles portent aussi moins d'ornement et leurs cheveux sont rarement noués. Chaque famille est munie d'une tente en peaux de cerf revêtues de leur poil afin de préserver la chaleur en hiver; ils se servent rarement de ces tentes durant l'été. En hiver ils campent au milieu d'une touffe de pins; le sol est déblayé et la tente est dressée au moyen de perches de saule qu'ils transportent généralement avec eux sur leurs traîneaux. La neige est ensuite entassée jusqu'à mi-hauteur, l'intérieur est recouvert de petites branches de pin et la petite ouverture qui sert de porte est fermée avec une peau de cerf. Bien qu'il n'y ait qu'un petit feu dans cette sorte de tente, elle est aussi chaude que la plupart des maisons. Leurs provisions qui se composent généralement de poisson séché, sont placées à l'extérieur dans une cache préparée avec des branches recouvertes de neige et dont l'ouverture est fermée avec leurs traîneaux. Ils sont mieux vêtus et en général ils vivent beaucoup plus confortablement que les sauvages du McKenzie. En hiver les femmes sont chargées des travaux fatigants qui consistent à amasser le bois de chauffage, à traîner les bagages avec les chiens, à aller chercher de la neige



Tente d'hiver des Kootchin.

12153—p. 96

pour se procurer de l'eau, etc., mais ce sont toujours les hommes qui cuisinent et il n'est pas permis aux femmes de manger avant que les maris se soient assouvis. Ils traitent généralement leurs femmes avec bonté mais ils en sont très jaloux. Les principaux de la nation ont deux ou trois femmes chacun; un vieux chef en a même cinq, tandis que d'autres qui possèdent peu de perles (celles-ci sont leurs richesses) pour parer les femmes, restent célibataires, mais un bon guerrier, quoique pauvre, peut toujours avoir une femme. En été les femmes ont peu de chose à faire et leur travail se borne à faire sécher le poisson et la viande; les hommes conduisent seuls les canots et les femmes sont considérées comme des passagers. J'ai même vu des hommes transporter celles-ci des canots jusqu'à un endroit sec de crainte qu'elles ne se mouillassent les pieds. Les hommes, qui sont élancés mais bien constitués sont de taille moyenne; ils ont les traits réguliers, le front élevé et une complexion beaucoup plus délicate que les autres sauvages que j'ai vus. Les femmes sont semblables et il y a actuellement ici une femme, celle d'un chef, qui serait aussi jolie qu'aucune autre femme, sans ses vêtements horribles et son visage tatoué, car les femmes ont toujours le menton tatoué et elles se servent presque toutes de noir pour se colorer le visage. Les enfants ne sont pas attachés dans des sacs garnis de mousse, sorte de berceaux en usage chez les autres tribus, mais ils sont placés sur une espèce de siège fabriqué avec de l'écorce de bouleau dont la partie postérieure et les côtés sont disposés à la manière des chaises à bras, tandis que la partie antérieure est façonnée sur le modèle d'une selle espagnole. C'est dans cette sorte de berceaux que les femmes portent leurs enfants au moyen d'une lanière enroulée autour des épaules comme c'est la coutume. Les jambes de l'enfant protégées par des bottes pendent de chaque côté et les pieds sont emprisonnés pour les empêcher de se développer. Aussi voyons-nous chez ces sauvages toutes sortes de pieds courts et difformes, mais pour eux c'est la manière d'avoir de beaux pieds. La danse et le chant sont leurs amusements favorits et comme sauteurs et lutteurs ils surpassent tous les autres sauvages que j'ai vus; ils se livrent aussi souvent à d'autres exercices de force et d'agilité, lorsque différentes bandes qui sont dans de bonnes relations se rencontrent. Ce sont des parleurs invétérés et chacun en arrivant débite un discours que nous devons écouter avant qu'il se

décide à franchir la porte; il nous apprend où il est allé, ce qu'il lui en a coûté pour nous procurer telle et telle chose et comme il doit être bien payé; il parle aussi des agissements des autres bandes, etc., etc., et il ne faut pas l'interrompre avant qu'il ait fini, même dans les jours les plus froids de l'hiver. Ils ont, comme toutes les autres tribus, leurs bons et leurs mauvais esprits auxquels ils s'adressent rarement, hormis qu'il s'agisse de maladie ou de guerre, et, en ce cas, ils invoquent généralement le mauvais esprit car ils le craignent beaucoup et d'après ce qu'ils racontent cet esprit fait des choses étonnantes parfois. Ils ont aussi leurs "medecine men" ou sorciers qui, à leur sens, ne peuvent communiquer qu'avec le mauvais esprit et prédire la mort. Ceux-ci sont considérés par les autres avec une crainte mêlée de respect; s'il arrive que quelqu'un meurt après avoir eu une querelle ou une dispute avec une autre bande, tous croient que la mort est causée par le sorcier de cette bande et en ce cas un parti considérable est chargé d'aller venger la mort de leur ami s'il n'est offert un dédommagement immédiat sous forme de perles ou de peaux dont le nombre est fixé à vingt, cinquante ou soixante suivant le rang du défunt. Comme je l'ai déjà dit, une bande de cette nation, celle d'en bas, a été en guerre avec les "Teytse-Kootchin" qui ont perdu cinq des leurs, mais ces derniers n'ont pas été tués dans un engagement, car il est rare qu'un combat en règle ait lieu; leur mode de faire la guerre consiste à surprendre l'ennemi pendant la nuit ou à s'embusquer dans le voisinage de son campement et à massacrer les rôdeurs qui leur tombent sous la main. La cause de cette querelle remonte à l'été dernier alors que la femme de l'un de nos principaux hommes mourut subitement peu de temps après son arrivée ici. Nous fûmes d'abord tenus responsables, mais comme une telle absurdité ne pouvait être maintenue, le blâme fut dévolu sur la bande d'en bas qui avait eu quelque malentendu avec le mari de la défunte. Plus de trente guerriers descendirent la rivière en canots et ils avaient gagné la rive pour dormir lorsque cinq "Teytse-Koochin" arrivèrent sans soupçons. L'un d'eux se trouvait beaucoup en arrière des autres et les quatre premiers auxquels on avait permis d'aborder furent poignardés en un clin-d'œil et dépouillés de leurs perles et de leurs ornements. Celui qui se trouvait en arrière arriva ensuite, mais ne voyant pas ses compagnons il soupçonna que quelque



Dance des Kootcha-Kootchin.

12153—p. 98.

chose allait mal et refusa d'aborder; il se réfugia sur une batture et c'est de là qu'il parla aux guerriers de l'autre côté du chenal. Deux de nos sauvages s'esquivèrent avec leur canot à travers les saules, s'embarquèrent plus haut derrière une pointe et descendirent la rivière comme s'ils avaient appartenu à un autre parti. Ils se dirigèrent vers la batture où se tenait l'étranger, informèrent celui-ci qu'ils descendaient la rivière, qu'ils seraient heureux en sa compagnie, car il était beaucoup plus agréable de se trouver deux ou trois ensemble et ils chantaient en s'avançant. Il attendit jusqu'à leur arrivée et il était sur le point d'embarquer dans son canot lorsque le *Little Chief* lui donna un croc-en-jambe qui le fit tomber à l'eau et l'autre sauvage le poignarda avant qu'il eût le temps de se relever. Les guerriers (meurtriers) continuèrent leur trajet dans l'intention de pousser encore plus loin la vengeance, mais ils revinrent sans avoir fait d'autres victimes, car les sauvages qu'ils poursuivaient se trouvaient en trop grand nombre pour les attaquer avec succès.

Quatre des sauvages d'en bas ont été tués un peu au-dessus d'ici il y a deux ans. Ils arrivèrent un soir à la tente d'un vieillard malade; celui-ci, qui était campé seul n'avait que ses deux fils dont l'un était un jeune garçon. Les visiteurs entrèrent dans sa tente en se donnant pour des amis, mais plus tard les deux fils constatant que ces derniers ne dormaient pas et soupçonnant leurs intentions, sortirent de la tente en disant à leur père qu'ils allaient visiter les pièges et ils apportèrent leurs arcs et leurs flèches. Ils attendirent à l'extérieur jusqu'à ce que la conversation qui avait lieu en dedans leur apprit que la vie de leur père était menacée et comme ils savaient où les étrangers se trouvaient assis, ils en tuèrent deux avec leurs flèches lancées à travers la tente et les deux autres furent abattus de la même façon en essayant de fuir. On parle de cela comme d'un acte de bravoure remarquable. Cependant ils parlent rarement de leurs revers et ils doivent avoir été moins heureux que quelques-uns de leurs adversaires, car il y a vingt ans, disent-ils, ils formaient une grande nation, mais comme ils ont toujours été en guerre plus de la moitié des leurs ont été tués. Au dire de tout le monde ils sont très perfides et il ne leur en coûte pas plus de prendre la vie d'un homme que de tuer un élan. Ils se sont bien comportés à notre égard, sans doute parce qu'ils n'ont jamais vu de blancs; cependant je dois mentionner le fait ci-

après comme une exception. L'un de ceux qui étaient ici l'automne dernier chercha à pénétrer dans la maison de M. Hope, alors que la femme de celui-ci s'y trouvait seule; elle lui ferma la porte au nez mais il essaya une seconde fois de l'ouvrir et il alla jusqu'à menacer la femme de son couteau. Comme il l'a dit par la suite, il ne voulait que l'effrayer et je crois qu'il n'avait pas d'autre intention; néanmoins il a été jugé à propos de lui adresser une sévère réprimande et ordre lui a été donné de ne plus entrer dans cette maison. C'est la seule fois que j'ai eu à me plaindre de ces sauvages. Je n'ai jamais constaté que quelqu'un d'entre eux ait volé, mais je dois dire que nous leur donnons peu de chance de s'emparer de quoi que ce soit, car nous exerçons une stricte surveillance; en tout cas il ne faut pas s'y fier. Comme ils sont presque constamment en guerre et que leurs ennemis sont toujours à craindre, ils se groupent généralement en bandes nombreuses. Ils passent l'été à faire la pêche surtout et se préparent alors pour l'hiver une provision de truites et de poissons blancs séchés. Ils barrent les petites rivières et les parties étroites des lacs avec des piquets et ils attrapent le poisson au moyen d'une sorte de paniers de saule placés à cette fin avec lesquels ils font quelques fois des pêches abondantes; ils ne se servent jamais de filets qu'ils ne connaissent même pas. En automne et en hiver ils vivent de lapins et d'élans; ces derniers sont généralement pris au piège, car bien peu de sauvages peuvent les tuer autrement; cependant il y a une telle abondance de ces animaux qu'ils en tuent souvent avec des fusils. Le jeune chef a été employé ici comme chasseur du fort et il a eu beaucoup de succès, mais il est considéré comme le meilleur chasseur d'élan de toute la bande. Vers le printemps ils se dirigent du côté de la région des caribous pour faire une provision de viande séchée, mais cette chasse a surtout pour objet de se procurer des peaux pour se vêtir. Bien peu de leur temps est employé à faire la chasse pour acquérir des fourrures, mais ils parlent comme s'ils pouvaient en accumuler autant qu'ils le désireront en n'importe quel temps; la saison qui suit immédiatement la rupture de la glace est le temps le plus favorable pour tuer le castor.

Comme je crois en avoir assez dit sur le compte de ces barbares, je vais ajouter, pour varier ce sujet, quelques silhouettes et quelques échantillons du langage de ces gens qui vous intéresseront peut-être.



Saveeah, chef des Kootcha-Kootchin.

12153—p. 100.

La silhouette ci-contre est celle de « Saveeah »,[1] le principal chef des Kootcha-Kootchin; il était présent lorsque je faisais le portrait des autres et il me fit remarquer qu'il ne voyait pas le sien. Je lui ai offert de faire l'esquisse de sa personne pour l'envoyer au grand chef blanc et depuis une demi-heure il se tient assis et s'efforce de composer son plus séduisant visage. Il est très fier de son apparence sur le papier, bien que son portrait ne soit pas un succès car, à l'exception de la bouche, rien ne lui ressemble.

Je dois vous faire remarquer ici que tous les chefs des alentours sont jeunes; une fois devenu vieux un chef n'est pas beaucoup considéré. Celui dont je viens de faire le portrait n'a jamais vu de blancs avant notre arrivée. Il nous a apporté plus de fourrures et plus de viande que tout autre et c'est à lui que sera donné l'habit après notre retour du poste Lapierre.

NOMBRES.

FRANÇAIS.	KUTCHIN.[2]
1	Tech-lagga.
2	Nawk-hey.
3	Thee-eka.
4	Tawnna.
5	Tla-kon-iley.
6	Neech-kee-et-hog.
7	Atait-sa-newk-he.
8	Neech-kee-etawnna.
9	Muntcha-necko.
10	Tech-lagga-chow-et-hee-en.
11	Tech-lagga-meekee-tagga.
12	Nawk-heiy-meekee-tagga.
13	Thee-eka-meekee-tagga.
14	Tawnna-meekee-tagga
etc	
20	Nawk-how chowetheein.
21	Nawk-how chowetheein unsla techlagga.
22	Nawk-how chowetheein unsla nawkheiy.
etc	
30	Thee-eka chowit heein.
40	Tawnna-ha chowit heein.
50	Atlakinniley chowit heein.
60	Neech-kee-et-hog chowit heein.
70	Ataitsa chowit heein.
80	Neech-kee-etwanna chowit heein.
90	Muntcha-necko chowit heein.
100	Tech-lagga chowetheein chowetheein.
200	Nawkaggo chowetheein chowetheein.
300	Thee-eka chowetheein chowetheein.
etc., etc.	

1. C'est peut-être celui que Schwatka appelle *Senati*.

2. Comparer Richardson, I, 399-400, II, 382-85 (parties reproduites dans l'introduction de ce journal); Dall's « Alaska »; *Ethnology of the British Colonies* de Latham, pp. 22417; *Terms of Relationsship of the Kutchin* de Hardesty, dans *Systems of Consanquinity and Affinity* de Morgan, pp. 293-382; *Kotch a-Kutchin vocabulary* de Kennicott dans *Travel and Adventure in Alaska*, de Whymper, pp. 322-28; et *Isbester's vocabulary*, dans *Philo.-Soc. of London Proc.*, vol. 4, pp. 184-5.

Animaux.

FRANÇAIS.	KUTCHIN.
Ours	So
Ours gris	See-e
Castor	Se
Renard rouge	Naw-kath
Renard rayé	Naw-kath-so.
Renard noir	Naw-kath-berhata-neel-ir-zey.
Renard blanc	Etchee-athwee.
Lynx	Nee-cetchi.
Marte	Tsoo-ko.
Variété de marte	Tcheeth-ey.
Loutre	Tsue.
Rat	Tzin.
Loup	Zo.
Lapin	Ke.
Wolverine	Lech-cthue.
Phoque	Nawt-chuk.
Elan	Teen-juke.
Caribou	Bet-zey.
Oie	Chre.
Cygne	Taw-arr-zyne.
Grue	Cheaw.
Canard	Tet-sun.
Perdrix	Ach-tayl.
Poisson ou saumon	Tleugh-ko.
Poisson blanc	Telugh-ko tawk-heiy.
Brochet	Alle-teein.
Poisson bleu	Rsee-tcha.
Loche	Cho-tleugh.

Marchandises.

Alêne	Tha.
Hache	Faw-ey.
Perles	Nawkye.
Ceinture	Tho.
Couverte	Tsetta.
Boîte à tabac	Coltow-teeah.
Bouton	Tey-ky-theet-le.
Casquette	Tsa-kol-u.
Bonnet	Tsa-till-ek-ha.
Capote	Eek.
Capote de laine	Chy-eek.
Ciseau	Soo-it-se.
Peigne	Cheer-zug.
Poignard	Neel-ey-cho.
Lime	Kook-ee.
Jarretière	Lakath-at-hye.
Miroir	Mootchye-se-a.
Fusil	Te-egga.
Pierre à fusil	Bech-tsee.
Fusil	Koggo-te.
Poudre à fusil	Tegga-kon.
Poire à poudre	Awkee-cetche.
Chaudière	Thee-aw.
Couteau	R-see.
Anneau	Eelawt-thick.
Plomb	Tegga-awtsil.
Chemise	Azue-ee-ek.
Balle	Tegga-awtcho.
Briquet	Tlga.
Habit	Atheet lee.
Fil	Atheetle-cetchee.
Tabac	Se-eiytee-it.
Pantalon	Tley-eek.
Vermillon	Tingee-ta-tseigh.



Kootcha-Kootchin.

12153—p. 102.

Mots courants.

FRANÇAIS	KUTCHIN.
Arbre	Tetch-hau.
Saule	Kyee.
Herbe	Tlo.
Terre	Nun.
Eau	Tchu.
Rivière	Han.
Lac	Van.
Pluie	Ach-tsin.
Chaud	Konnee-stha.
Froid	Konnee-eka.
Faim	Seze-quee-tseek.
Fatigué	Keea-seth-clth-chrey.
Malade	Ith-ill-seyh.
Montagne	Tha.
Vallée	Chra-twnn-e.
Soleil	R-sey-e.
Étoiles	Thun
Roc	Tchee.
Maison ou fort	Isseh.
Tente	Nee-bee-a.
Arc	Alt-heigh.
Flèche	Kee-e.
Canot	Tree.
Bon	Neir-zee.
Mauvais	Bets-de-te.
Jour	Tzeen.
Nuit	Tatha.
Sommeil	Nogh-tchee.
Repos	Tuggath-illa-ch.
Asseoir	Tcheeth-co itche.
Marcher	A-whott-il.
Courir	Spa-tocha.
Tirer	Awt-il-ke.
Tuer	Boshug-on-iocha.
Homme	Tla-gee.
Femme	Trya-jo.
arçon	Tse-a.
lle	Meet-chet-ey.
ien	Tlyne.
Traîneau	Latchan-bultl.

Je viens de terminer la copie de mes observations dans mon journal météorologique et j'ai constaté qu'il ne me reste plus que quelques pages à remplir; je n'en suis pas fâché, car dans le moment ma présence est tellement requise partout que je ne puis à peine m'asseoir pendant dix minutes. Je m'attendais à cette saison d'avoir reçu la visite de la plupart des sauvages des montagnes *Carribeux,* mais aucun n'est venu encore. Quelques-uns de ceux qui sont venus chercher des munitions, il y a un mois, nous ont dit que le caribou était très rare, qu'ils n'avaient pu par conséquent préparer de la viande séchée et que pour cette raison, leurs compagnons n'avaient pu se rendre ici, comme ils l'avaient promis, à l'époque de la dernière neige. Ils nous informèrent que nous les verrions probablement arriver quand la rivière serait libre, que quelques-uns avaient beaucoup de

fourrures qu'ils garderaient jusqu'à notre retour du poste Lapier.

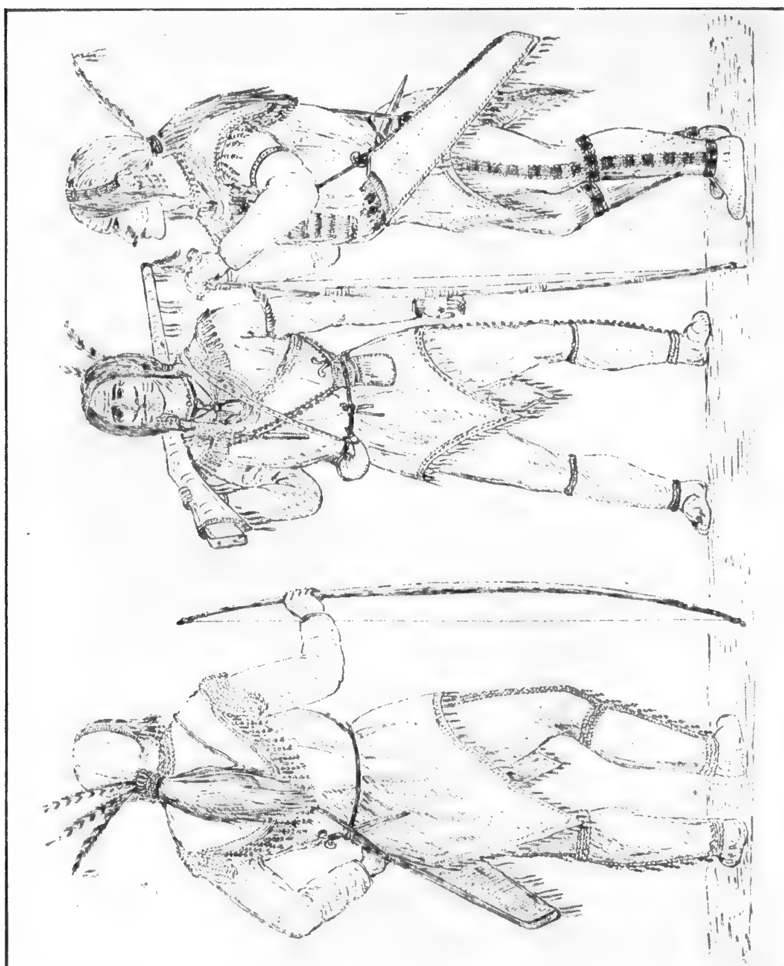
Ceux de la bande d'en bas ne sont pas venus depuis le mois d'avril. Ils ont passé le printemps avec les "Tannin-Kootchin" de l'autre côté des montagnes à l'ouest d'ici et j'ai appris qu'ils avaient échangé avec cette bande une grande partie de leurs fourrures contre des perles. Je ne m'attendais pas à autre chose, car nous ne pouvons espérer que les sauvages gardent leurs fourrures aussi longtemps (jusqu'à notre arrivée au mois de juillet) quand ils peuvent trafiquer ailleurs en n'importe quel temps, se procurer les articles qu'ils désirent et qu'ils ne trouvent pas ici. Lorsque je vous ai écrit au mois de novembre je croyais alors que les Russes ne viendraient faire qu'une visite annuelle dans cette région, que leur séjour serait limité s'ils ne se rendaient pas ici, que par conséquent, il m'aurait été certainement possible d'empêcher les sauvages d'ici de les rencontrer, car ma politique d'alors que je n'ai pas changée, quoique ces moyens m'inspirent de la répugnance, avait pour objet d'encourager plutôt qu'autrement l'inimitié entre les Kootcha-Kootchin et les bandes d'en bas. Mais les Russes ayant commencé à construire plus bas sur la rivière, avec l'intention sans doute de maintenir un établissement à cet endroit, et les prix de leurs articles étant beaucoup moins élevés que les nôtres, les perspectives de commerce, à l'endroit où nous sommes, ne sont pas aussi encourageantes qu'elles l'étaient, surtout quand je considère l'assortiment que nous aurons à faire valoir. J'ai reçu les marchandises lors du retour de mes hommes du poste Lapier le 5 janvier et je dois dire que j'ai été très peiné en constatant qu'il avait été envoyé une si petite quantité des articles dont on a le plus besoin (des perles et des fusils) ; il n'y avait que le quart d'une boite de perles (16 lbs). J'aurais été plus satisfait de ne pas en recevoir du tout, car en ce cas je me serais entendu de la même manière avec tous les sauvages sans déplaire à l'un plus qu'à l'autre; je ne sais vraiment pas comment me tirer d'affaire. Il y a un sauvage le la bande d'en haut qui garde entre 90 et 100 peaux de martes et de castors pour échanger contre des perles à notre retour. Mais si la quantité de ces objets est insuffisante pour faire des échanges avec deux sauvages, comment pourrai-je en contenter trois cents? Je sais qu'à l'époque où notre assortiment a été préparé vous n'aviez pas été informé de ce qui était requis ici, de plus qu'il faut attendre

assez longtemps si l'on compte sur des marchandises expédiées d'Angleterre et qu'il s'écoulera peut-être trois ans[1] avant que les articles envoyés à ce nouvel endroit de votre district ne parviennent au fort Simpson; il est possible aussi que vous ne puissiez faire plus pour nous, mais je m'attendais à recevoir au moins deux boites de perles et deux autres de fusils. Me voici donc dans une impasse, pour le moins je vais me trouver bien embarrassé à mon retour, car les sauvages comptent tous sur un assortiment plus considérable; je le leur ai promis et comment vais-je en sortir. Si vous me demandez pourquoi je leur ai fait une telle promesse, je répondrai que c'était le seul moyen de les empêcher d'échanger leurs fourrures avec les bandes d'en bas et que j'avais droit de compter sur une plus grande quantité de marchandises. En dépit de mes efforts, il a déjà été échangé une certaine quantité de fourrures et c'est peut-être pour le mieux, car les propriétaire qui n'auraient pu les échanger ici, auraient dû les rapporter. A moins d'avoir des perles en grande quantité, il y a peu de profits, sinon aucun avantage à retirer d'ici. La liste que je vous ai transmise durant l'hiver vous a peut-être causé une surprise au sujet de la quantité de perles et de fusils demandés. J'ai fait mention alors de quatre boites de perles, parce que je supposais que vous ne pourriez en envoyer davantage et que cette quantité jointe à une quantité proportionnée de fusils, de munitions, de tabac et autres articles requis ici suffirait, mais à moins que des perles de fantaisie ne soient envoyées une grande partie du trafic ira à nos concurrents. Tous les sauvages d'ici et même presque tous ceux de la rivière Peel portent des perles de fantaisie, c'est-à-dire des perles rouges et bleues de diverss dimensions pour lesquelles ils paient le double du prix des perles blanches communes; toutes ces perles de fantaisie leur sont fournies par les Russes ou bien les sauvages de la rivière Peel les obtiennent des "Gens-du-fou" et des natifs de cette région. Pour trafiquer

1. Dawson dit qu'au temps de l'établissement des forts Yukon et Selkirk et pendant plusieurs années par la suite, le produit des marchandises expédiées à ces stations éloignées n'atteignait le marché qu'après sept années, les diverses étapes à franchir étant comme suit: *Marchandises.*—1re année, atteignaient le comptoir d'York; 2e année, le poste Norway; 3e année, la rivière Peel d'où elles étaient transportées à travers les montagnes, durant l'hiver, jusqu'au poste Lapierre; 4e année, elles atteignaient le fort Yukon. *Produit des échanges.*—5e année, atteignait le poste Lapierre d'où il était transporté à la rivière Peel; 6e année, parvenait au fort Simpson et la 7e année au marché.

avec succès ici, il faudrait pouvoir écouler pendant une année quatre boites de perles blanches communes, une boite de rouges (même dimension) et une boite de perles de fantaisie (des bleues de couleurs et de dimensions variées avec des colliers); il sera peut-être difficile d'obtenir cette quantité du comptoir d'York, mais il en est envoyé une grande quantité à la rivière *Red* où toutes les femmes en portent; à cet endroit la compagnie reçoit peut-être la valeur d'un shilling pour chaque collier, tandis qu'ici cet article vaudrait au moins trente shillings. Quant aux petites coquilles, dont quelques-unes m'ont été envoyées à la rivière Peel, elles ont ici une grande valeur, car chaque sauvage s'en sert comme ornements pour le nez, les oreilles, de même que pour les cheveux et une petite quantité de celles-ci pourrait être envoyée tous les ans de la Colombie sans trop de difficultés. A l'exception des vêtements et des capotes que l'on arrive à échanger que faute d'autre chose à offrir, et même en ce cas les premiers sont refusés, tout article peut être trafiqué ici et certains bracelets de cuivre de même que des ornements pour le cou, des médailles, des boucles d'oreilles de grandes dimensions et des couteaux à manche de fantaisie peuvent être échangés très avantageusement. Je demande avec instance, si vous désirez que cet établissement prospère, d'envoyer ici un assortiment considérable et sortable même si quelques établissements anciens doivent pour une saison recevoir une moindre quantité de marchandises. Cependant je doute maintenant que nous ayons autant de succès que je m'y attendais, même avec un tel assortiment, car nous ne pouvons soutenir la concurrence des Russes, quant aux prix, et je ne puis prévoir quel en sera le résultat quand la lutte sera engagée sérieusement.

Je serais très heureux de connaître les intentions de la compagnie de la baie d'Hudson au sujet de cette région, si celle-ci doit être donnée à bail par *the Russians A. T. C.* ou si nous devons continuer notre travail ici sans nous occuper de ces derniers. En ce dernier cas nous devons vraisemblablement nous attendre à des difficultés, mais si nous avons suffisamment de marchandises pour répondre aux demandes des sauvages, je ne doute pas que nous puissions nous maintenir pendant quelques années, à moins que les Russes ne viennent s'installer plus près de nous; cependant j'ai raison d'espérer que la distance à fran-



Chasseurs Kootchin.

chir et la navigation difficile sur cette rivière, les empêcheront de se rapprocher durant l'été. Si, toutefois, la compagnie (de la baie d'Hudson) avait l'intention d'étendre son commerce le long de la rivière, je me permettrai de fournir les renseignements ci-après à ce sujet. La longueur du Youcon à partir du confluent des rivières Lewis et Pelly jusqu'à la mer polaire, y compris ses détours, est de 1,100 à 1,200 milles.[1] Il arrose un territoire étendu et populeux où abondent le castor, la marte et tous les autres animaux ordinaires à fourrure. L'élan y abonde aussi et, à mon avis, il n'est pas à craindre que les vivres y fassent défaut; avec les établissements nécessaires, ce district deviendra l'égal de celui du McKenzie. D'autre part il y a plusieurs sérieux désavantages à considérer; en premier lieu nous sommes à proximité des Russes, à une grande distance dans l'intérieur de leurs territoires et même s'il nous était permis dans ces conditions de faire le commerce ici, il est probable que a concurrence de leurs établissements intérieurs et celle qu'ils nous feraient sur la côte nous seraient préjudiciables. Et dans le cas où quatre ou cinq forts seraient érigés le long de la rivière et que la région serait suffisamment étendue et populeuse pour les maintenir, il faudrait compter avec un autre désavantage sérieux qui consiste dans la difficulté de transporter ici nos marchandises du McKenzie et de faire parvenir à cet endroit le produit de nos opérations. Je vous ai déjà écrit le printemps dernier au sujet de la route d'hiver actuelle entre la rivière Peel et le poste Lapier et je vous indiquais comme le bois était rare dans les montagnes; il est possible d'en trouver suffisamment pour une ou deux années de plus, mais à moins qu'il ne soit trouvé une autre route, le transport de ce dont nous avons besoin ici deviendra très difficile. En suivant le cours de quelques petites rivières plus au sud, il sera sans doute possible de trouver du bois pour camper durant l'hiver, mais le trajet sera peut-être plus long de ce côté. La rivière *Rat* sort d'un lac situé dans un défilé des montagnes qui se trouvent au nord du fort la rivière Peel; une autre rivière appelée aussi rivière *Rat* sort de ce lac pour aller rejoindre la rivière Peel près du McKenzie. J'ai raison de croire que ces deux rivières sont navigables et si

1. La longueur du Yukon depuis le confluent des rivières Pelly et Lewes, jusqu'à la mer, est de 1,960 milles, et sa longueur totale depuis les sources du Nisutlin, est de 1,765 milles.

une voie de communications pouvait être trouvée de ce côté, elle serait avantageuse sous tous les rapports. J'ai eu l'espoir qu'il serait découvert par le moyen des lacs, une voie de communications entre la rivière Gravel et quelques tributaires du Youcon, mais ce que les sauvages m'ont rapporté me fait croire que la chose n'est pas possible et quant à compter sur la rivière Pelly via " west branch " pour s'approvisionner ici, il n'en peut être question, du moins quand il s'agit de la partie du Youcon où nous sommes dans le moment.[1]

Je viens d'être interrompu par l'arrivée de six visiteurs des " Gens-du-fou " qui viennent de leurs terres du haut de la rivière et je dois vous communiquer les nouvelles assez importantes qu'ils ont apportées. Après la rupture de la glace, un parti considérable de ces sauvages s'est mis en route pour venir ici avec une certaine quantité de fourrures et de viande séchée. Ils avaient atteints les *ramparts* où ils ont trouvé la rivière obstruée; comme il n'y avait qu'un chenal étroit, ils s'y sont engagés, mais plus bas celui-ci était fermé et le courant très fort à cet endroit les ayant entraînés trop loin, plusieurs de leurs canots chavirèrent; un homme se noya et tous les autres, à l'exception des six qui viennent d'arriver, ont perdu leurs fourrures et leurs provisions qu'ils ont été obligés de jeter par dessus bord pour alléger leurs canots et se sauver eux-mêmes. Ceux qui sont ici n'ont sauvé que quelques peaux de cerfs, de lynx et de martes et ce malheur les a beaucoup abattus. Je prends part à leur chagrin et je regrette la perte de leurs provisions, mais d'autre part je considère comme une chance que ces fourrures, surtout s'ils en avaient autant qu'ils le prétendent, n'aient pas été apportées ici, car ils venaient pour se procurer des fusils et nous n'aurions pas pu leur en fournir; quant aux autres articles ils en auraient obtenu bien peu. Ces sauvages ont échangé l'hiver dernier quelques fourrures avec les Russes qu'ils étaient allés rencontrer pour se procurer du tabac à priser

1. La première rivière *Rat* dont Murray fait mention est aujourd'hui la rivière Bell. Celle-ci et la rivière *Rat* prennent leurs sources dans les mêmes montagnes par environ 136° 10'. Voir la note qui précède au sujet de la rivière Gravel. " West branch " s'applique à la partie supérieure du Liard; sur la carte qui se trouve dans *Arctic Searching Expedition*, de Richardson, " west branch " est indiqué comme " N. west branch ". Comme il en est fait mention ailleurs, après le voyage de Campbell en 1850, le trajet par les rivières Liard et Pelly a été remplacé par la route de la *Porcupine*.

et du tabac à fumer. Ils raffolent du tabac à priser qu'ils apportent généralement avec eux. La distance qui nous sépare de l'un des forts russes n'est pas grande et dix Russes avec un parti de sauvages sont partis durant l'hiver pour se rendre ici afin de voir qui nous étions, et à quel endroit nous nous trouvions, mais la sévérité du froid les a obligés de retourner. Ils ont trouvé une autre route plus courte pour rejoindre le Youcon en descendant une rivière qui se jette dans celui-ci au-dessus d'ici dans le territoire des "Gens du fou" et ils doivent venir ici l'été prochain avec un parti considérable de ces sauvages. Les sauvages nous ont entièrement renseignés sur leur fort, leur commerce, leurs marchandises, etc., etc. Entre autres choses qu'ils ont transportées à travers le nouveau portage, se trouve un canon semblable à ceux dont ils se munissent toujours dans ces parages. Si tout cela est vrai nous verrons réellement les Russes. J'espérais que du bas de la rivière ils pourraient difficilement nous rejoindre, mais vu qu'ils la descendent maintenant il est très probable qu'ils viendront ici. Ces sauvages nous disent aussi qu'ils ont appris de la bande du milieu, et celle-ci tenait cette nouvelle de la bande d'en haut (cette tribu se compose de quatre bandes), que quelques-uns des nôtres devaient venir ici en canot l'été prochain, que ce canot qui était grand, se construisait à la rivière Pelly et que trois sauvages étaient engagés pour accompagner nos gens. En ce cas il s'agirait de M. Campbell, mais je puis difficilement ajouter foi à ce rapport, puisque M. Campbell ne peut arriver à la rivière Pelly que vers ce temps-ci avec les bateaux construits à la rivière Lewis durant l'hiver ou le printemps; en outre si son poste ressemble au mien, il devra ériger son fort, s'occuper du trafic avec les sauvages, etc., etc., et par conséquent ses travaux ne lui permettront pas d'entreprendre un voyage de découvertes. Il est vrai qu'il peut descendre facilement la rivière, mais si l'on doit croire ce qui nous est rapporté, les fleurs seront fanées avant qu'il revoit les bords de la Pelly.[1]

Or les Russes doivent venir ici, et avec un canon, ce qui me fait supposer qu'ils ont l'intention de nous réduire tous en

1. Cela était écrit au commencement de juin 1848, alors que Campbell était précisément sur le point de partir de *Pelly Banks* pour descendre la rivière jusqu'à l'embouchure des rivières Pelly et Lewes où il érigea le fort Selkirk. Cependant il ne rencontra Murray au fort Kukon que deux ans après.

........, ils peuvent réussir peut-être comme ils peuvent aussi manquer leur coup. S'ils viennent par la nouvelle route et descendent la rivière, ils arriveront probablement quand je serai absent. Je rendrais grâce à Dieu si j'avais un assistant expérimenté que je pusse laisser ici ou charger de diriger les envois au poste Lapier, mais où nous en sommes, ma présence au poste Lapier est indispensable pour la conduite des affaires durant cette saison et nous partirons pour cet endroit aussitôt que nous pourrons remonter la rivière *Porcupine*. Aujourd'hui (26 mai) elle n'est pas encore libre, excepté vers son embouchure.

Un parti de sauvages vient d'arriver des montagnes *Carribeux* et nous voyons de la fumée s'élever du bois sur le côté opposé de la rivière; nous supposons qu'elle provient du campement de la bande d'en bas qui est attendue de jour en jour. Je n'ai pas le temps d'en écrire davantage pour le moment; je terminerai ce journal durant le voyage si je ne le puis avant mon départ.

16 juin.

Je suis en route pour le poste Lapier et présentement nous sommes campés au milieu des rochers dans les *ramparts* de la rivière *Porcupine*. Nous sommes partis le cinq courant, c'est-à-dire aussitôt qu'il a été possible d'entreprendre le voyage. La rivière débordait alors et le courant était si fort que pendant quelques jours j'ai eu beaucoup de difficulté à le remonter, mais aujourd'hui la rapidité du courant diminue tous les jours, la rivière est plus basse que l'année dernière quand nous l'avons descendue et nous apercevons plusieurs rapides qui paraissent dangereux et que nous n'avions pas remarqués alors. Le temps a été beau jusqu'à présent et il y a une grande abondance de maringouins.

J'ai laissé M. A. McKenzie avec quatre hommes au Youcon; je leur ai donné des instructions au sujet des travaux à exécuter durant l'été et il y en aura assez pour les tenir tous occupés. Si l'on considère qu'il a fallu aller chercher le bois à de grandes distances, je puis dire que les travaux ont fait beaucoup de progrès durant le printemps. Il a été construit deux nouveaux bateaux d'une longueur de 30 pieds 8 pouces et

d'une largeur de 9 pieds chacun. Couper le bois pour les bateaux et le transporter en traîneaux d'une distance de deux à quatre milles était une tâche de longue haleine, mais tout est terminé maintenant et je suppose que les trois bons bateaux que nous possédons dans le moment, y compris celui qui a été construit le printemps dernier, sont suffisants pour quelque temps. Les deux qui sont restés ont été placés " en cache " et ils sont recouverts de petits arbres et de branches pour les préserver du soleil et du mauvais temps. Les piquets pour le fort sont tous coupés et équarris et ils sont rassemblés en piles près de la rivière; nous n'avons pu en trouver que dans les îles d'en haut, car il n'y avait pas d'arbres assez gros à proximité. A mon retour il faudra les former en radeaux pour leur faire descendre la rivière; ce sont les pieux les plus solides qu'il y ait dans la région et lorsque la palissade aura été érigée avec les bastions requis, le tout aura un peu l'apparence d'un fort.

J'avais l'intention de vous faire connaître un peu comment nous avons passé l'hiver et le printemps, mais il me reste pour cela peu d'espace et très peu de temps. Durant tout le printemps jusqu'au jour de notre départ nous nous sommes nourris de viande d'élan fraîche et il reste dans la cave, bien empaquetées dans la neige, plus de provisions fraîches qu'il n'en faut jusqu'à notre retour pour ceux qui sont restés. Plus de trente élans, gros et petits, mais tous maigres, ont été tués durant l'hiver et le printemps par les chasseurs que j'ai amenés avec moi et par deux ou trois natifs. Depuis le commencement de l'hiver quelques sauvages seulement sont venus ici et la viande sèche que nous avons reçue ne vaut pas grand chose. Les sauvages qui sont arrivés disent que le caribou est très rare à cette saison-ci et que leurs amis ne viendront pas nous rencontrer parce qu'ils savent que nous n'avons pas grand chose à leur donner. Si nous avions compter sur les sauvages pour vivre durant le printemps nous n'aurions pas été dans l'abondance. D'une manière ou d'une autre j'ai réussi à mettre les deux bouts ensemble et à épargner la plus grande partie du pemmican que j'ai apporté. Il y a un an, je suis parti du poste Lapier avec 22 sacs de pemmican, dont quatre seulement ont été consommés et comme nous en avons pris cinq autres pour le présent voyage il en reste donc encore treize en réserve; si l'on

ajoute à cela une quantité assez considérable de poisson séché, un peu de viande séchée très médiocre avec 300 lbs de graisse, sans compter la viande fraîche que l'on peut obtenir, vous trouverez, je l'espère, qu'en fait d'approvisionnement c'est un commencement satisfaisant et je dois ajouter que je suis toujours heureux de voir se réaliser les prédictions que j'ai faites en quittant le fort Simpson. L'établissement du Youcon comparé à celui de la branche de l'ouest a occasionné, je crois, peu de dépenses, et quant aux vivres, si nous n'avions pas les Russes dans le chemin, je pourrais vous promettre qu'elles ne seront pas une charge pour votre district dès que nous aurons des marchandises en grande quantité. J'ai l'intention d'emporter, durant cette saison, une grande partie du pemmican que vous m'avez envoyé, car je sais que les sauvages seront très mécontents de trouver si peu de marchandises, que je ne puis guère compter sur leurs efforts pour nous procurer des vivres et je crois que le très grand nombre renonceront à l'idée de venir nous rencontrer quand ils sauront à quoi s'en tenir à ce sujet. D'autre part, si nous recevons l'assortiment nécessaire, je ne crains pas de dire qu'il ne sera plus nécessaire d'envoyer du pemmican au Youcon, sinon il sera à propos de nous en faire parvenir le plus possible, et, en cette occurrence, ce ne serait peut-être pas suffisant, car il est certain qu'alors les sauvages nous abandonnerons pour trafiquer directement avec nos concurrents ou par l'entremise de bandes de sauvages qu'ils peuvent rencontrer en tout temps. Alors c'en sera fait de notre commerce et nous devrons renoncer aux fourrures et aux vivres.

Quelques sauvages de la bande des "Hawkootchin" et d'autres sauvages sont arrivés avant mon départ, et, au dire de tout le monde, je ne serai pas capable d'acquérir la moitié des fourrures que les sauvages ont accumulées et qui seront apportées à mon retour. Il a été laissé en réserve, pour des perles et des fusils, une quantité de fourrures que j'aurais apportées si j'avais été certain de pouvoir les payer à notre retour, mais comme je suis tout à fait dans l'incertitude à ce sujet, j'ai pensé qu'il était prudent d'attendre que j'en aie fait l'acquisition. Je connais moi-même plus de vingt hommes qui ont des fourrures chacun pour la valeur d'un fusil qu'ils s'attendent de recevoir. J'espère que vous m'enverrez autant de fusils que

possible car je pourrais en échanger n'importe quel nombre durant l'été et tous les sauvages préfèrent nos fusils à ceux des Russes. Des fusils et des perles, des perles et des fusils, tel est le cri dans cette région. Pardonnez-moi de répéter cela si souvent, mais je ne saurais trop insister, puisque le développement ou la faillite de notre établissement au Youcon dépend principalement de l'approvisionnement de ces articles.

Le produit de nos opérations au Youcon durant la première année, comprend douze ballots de fourrures, un demi-ballot de peaux de cerfs et une caisse de peaux de castors, le tout évalué à £1557.15.3 sterling. Cette somme n'est pas considérable, mais c'est autant que j'ai pu faire avec les marchandises que j'avais. Je ne dirai pas ce qu'il aurait été possible de réaliser, mais si vous me donnez l'assortissement nécessaire je crois que dans quelques années, le trafic ici sera aussi prospère qu'au fort Simpson, c'est-à-dire si (et ce *si* est un mot désagréable) nous jouissons d'une entière liberté dans cette région. Depuis que j'ai rencontré les "Hawkootchin" avant mon départ, j'ai modifié entièrement mes idées au sujet des vêtements. Ces sauvages, mais ceux-là seulement, ont paru aimer beaucoup nos capotes et ont promis de venir l'automne prochain pour s'en procurer. Il serait donc à propos d'envoyer une quantité assez considérable de capotes de 3½ à 4 aunes, mais bien peu, sinon aucune, de moindres dimensions; et ce sont celles de couleur blanches qu'ils demandent toujours. Il faudrait aussi des couvertes, des poires à poudre, des limes, des haches, etc., etc., et qu'il me soit permis de vous demander encore une fois d'envoyer des munitions et du tabac en grande quantité. Je me suis entretenu encore une fois au sujet des Russes avec les sauvages arrivés avant mon départ, et, au dire de tous, il est certain que nous verrons les Russes durant l'été, car ils ont fait tous leurs préparatifs au *portage* pour descendre la rivière. Plus je pense à cette rencontre plus je suis embarrassé quant à la conduite à suivre en cette occurrence, mais j'espère recevoir de vous des instructions complètes à cet égard. Ils peuvent nous intimer l'ordre de quitter la région, nous y forcer peut-être si nous persistons à y rester et je serais très peiné d'entraîner la compagnie dans des difficultés avec nos voisins, les Russes. Les ordres que j'ai reçus se bornaient à établir un poste au Youcon, ce qui a été fait, et comme il ne m'a été rien dit concernant le

commerce ou le territoire des Russes, je suis bien déterminé de tenir bon jusqu'à ce que je reçoive des instructions décisives.

Je crois maintenant vous avoir renseigné suffisamment; comme il me reste encore une page que je ne remplirai qu'à mon arrivée au poste Lapier, je vais prendre un repos de deux heures pour continuer ensuite le voyage.

Poste Lapier.

Nous sommes tous arrivés ici hier (23 juin) avec les fourrures, etc. La rivière est beaucoup plus basse dans sa partie supérieure que je ne m'y attendais et à moins que son niveau ne s'élève, je commence à craindre que nous ayons beaucoup de difficulté à retourner au Youcon. Les hommes de la rivière Peel sont arrivés ici en même temps que nous et comme j'ai trop à faire pour écrire davantage, je suis obligé de terminer brusquement la plus longue narration que j'aie encore faite.

J'ai donc rempli la dernière promesse que je vous ai faite, en vous transmettant un rapport aussi complet et minutieux qu'il est nécessaire sur cette région, etc., etc., mais je regrette qu'il ne m'est pas été permis de l'écrire avec plus de soin.

Je suis, cher monsieur,
Votre très respectueux et très sincère,

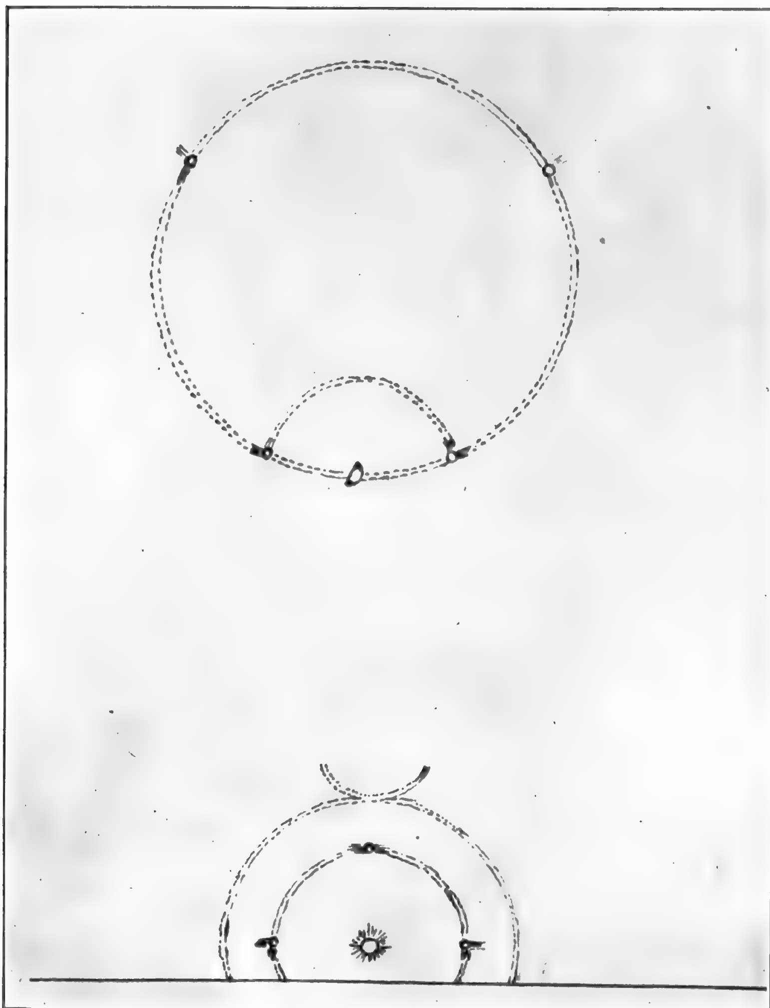
A. H. MURRAY.[1]

Murdo McPherson, Esq.,[2]
etc., etc., etc.
Fort Simpson.

PRÉLIMINAIRES DU JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE.

Il me reste bien peu à ajouter au sujet de la température après ce qui est déjà indiqué dans ce journal. Durant les derniers onze mois il en a été tenu compte régulièrement tous les

1. Alexander Hunter Murray.
2. Murdo ou Murdock McPherson était à cette époque l'agent principal au fort Simpson. Sir John Richardson le trouva à cet endroit en 1848 et lui fut redevable de beaucoup de renseignements sur les tribus, ainsi que sur la faune et la flore du bassin du McKenzie. Il avait, à cette époque, passé vingt ans dans le district du McKenzie et avait été nommé agent principal en 1847.



Un phénomène lunaire.

jours et les observations se sont faites comme suit: en été, à 6 h. du matin et à 6 h. du soir; en hiver, aussi de bonne heure ou aussi tard que possible; au mois de juillet, à 1 h. de l'après-midi et en tout autre temps à midi ou à peu près.

Il sera remarqué à plusieurs endroits qu'après avoir indiqué une journée calme il est fait mention que le vent souffle de tel ou tel côté; en ce cas je me suis basé sur la direction de la fumée qui s'élevait du toit des maisons ou sur celle des nuages, bien que nous ne sentions aucun vent.

Il est commun d'observer dans cette partie de la région, bien que moins souvent qu'à la rivière Peel, certains phénomènes astronomiques tels que halos et cercles solaires et lunaires et parhélies.

Il a été observé un phénomène remarquable durant la nuit du 26 juillet. Il s'agissait de la réflection du soleil couchant sur l'horizon opposé à deux endroits différents dont la distance était égale à celle qui sépare les deux extrémités d'un arc-en-ciel. Le globe lumineux de l'ouest se maintenait après la disparition de l'autre et s'élevait à mesure que le soleil descendait; à un moment il était presque aussi brillant que ce dernier. Le temps était chaud et suffocant ce soir-là et la réflection du soleil provenait de nuages épais d'une teinte cuivrée.

Le 14 janvier la lune avait l'apparence indiquée ci-contre [voir la gravure], c'est-à-dire que l'on observa quatre reflections de cet astre. Le plus grand cercle embrassait la moitié de l'étendue céleste, la nuit était claire et l'on ne voyait des nuages qu'au-dessous de la lune.

On remarquera que le froid a été très intense et que l'hiver est beaucoup plus rigoureux ici qu'à la rivière Peel. Du moins pendant le temps que je suis resté à cet endroit, le thermomètre n'est jamais descendu au-dessous de 53 degrés tandis qu'ici il est allé jusqu'à 58. Il y a moins de neige ici durant l'hiver et le temps est plus clair et plus calme qu'à la rivière Peel.

Ici la glace s'est formée solide sur la rivière le 30 octobre et elle s'est dégagée le 14 mai, tandis qu'à la rivière Peel, la glace s'est formée la dernière fois le 8 octobre et s'est dégagée le 20 mai.

Je n'ai observé les aurores boréales que lorsqu'elles étaient remarquablement brillantes et dignes d'admiration. On les

12153—8½

observe ici aussi souvent que les étoiles, car durant l'hiver elles sont visibles la nuit chaque fois que le temps est clair et comme à la rivière Peel elles s'étendent généralement du nord-ouest au sud-est.

P.S. Durant le mois de juin le temps a été clair et sec et a beaucoup ressemblé à celui que nous avons eu durant le mois de mai, mais je dois faire mention d'orages accompagnés de tonnerre et d'ondées fréquentes.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., JUILLET 1847.

Date.	Matin.		1 h. p.m.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
1 juillet	61	......	67	.. ..	63	... .	O....	Tonnerre avec de vives éclairs ; averses.
2 " .	63	....	78	....	62	. ..	S.-O..	Violents coups de tonnerre ; coups de vent et averses.
3 " .	57	....	63	....	59	......	S.-E..	Couvert et pluvieux ; vent léger et uniforme.
4 " .	59	......	72	......	61	......	N.-E.	Clair; vent violent; calme à 7 h. p.m.
5 " .	59	.. .	71	....	65	......	N.-E.	Clair; vent durant la matinée; calme après 12 h. p.m
6 " .	62	.....	75	. ...	63	...	E....	Clair ; vent modéré.
7 " .	59	.....	82	......	65	......	S.-E..	Matin pluvieux ; calme à midi; bourrasque et pluie à 6 h.; calme ensuite.
8 " .	58	......	77	.... .	67	......	S... .	Matin pluvieux ; vent léger ; averses.
9 " .	64	......	84	......	74	......	E....	Clair et presque calme.
10 " .	75	......	89	......	82	......	S.-E..	Clair et presque calme ; 90° au-dessus de zéro à 2 h. p.m.
11 " .	76	......	88	......	77	......	S.-E..	Clair puis nuageux ; vent léger.
12 " .	72	......	67	......	65	......	E....	Nuageux ; tonnerre dans la matinée ; vent dans l'après-midi.
13 " .	54	......	62	......	79	......	N.-E.	Matin pluvieux; nuageux et vent violent ; calme à 7 h. p.m.
14 " .	50	......	65	......	58	....	N.-E.	Nuageux ; vent violent.
15 " .	52	......	65	......	64	......	N.. ..	Nuageux ; vent modéré ; bel arc-en-ciel durant la nuit.
16 " .	54	......	68	... .	64	......	S.....	Nuageux ; vent violent ; calme à 8 h. p.m.
17 " .	54	....	65	....	64	......	S.-O..	Nuageux ; vent violent ; averses avec bourrasques.
18 " .	55	......	72	......	65	.....	O....	Nuageux ; soleil de temps à autre ; vent violent et uniforme.
19 " .	58	.... .	60	......	69	......	S.-O.	Clair ; vent violent durant toute la journée.
20 " .	61	......	72	......	69	......	S.-O..	Averses ; vent violent ; soleil puis temps couvert.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., JUILLET 1847—*Suite.*

DATE.	MATIN.		1 H. P.M.		SOIR.		VENT.	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous		
21 juillet	61	.....	73	......	69	....	O.....	Clair ; vent violent ; bourrasque après 6 h. p. m.
22 "	60	......	73	...	69	......	S. O..	Clair ; vent modéré à midi ; soirée calme.
23 "	61	......	75	.....	72	......	S. O..	Couvert ; matinée calme ; vent modéré le soir.
24 "	57	....	68	......	63	......	S. O .	Matin pluvieux ; vent violent ; nuageux.
25 "	59	....	81	......	74	....	O.....	Clair ; vent modéré ; la rivière monte.
26 "	66	.....	82	....	75	......	O.....	Clair ; après-midi calme ; soirée lourde ; étrange réflection du soleil.
27 "	68	......	82	....	73	......	S. O..	Clair ; presque calme.
28 "	65	......	81	......	74	....	O.....	Clair ; brise agréable.
29 "	71	.....	86	.....	79	.....	S. O..	Clair ; vent variable.
30 "	73	......	86	.....	80	......	O.....	Matin clair ; soirée nuageuse ; vent violent et pluie durant la nuit.
31 "	64	.....	82	......	70	......	O.....	Nuageux ; vent moderé.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, Etc., AOUT 1847.

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent,	Remarques.
	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous		
1er août.	62	......	76	.....	65	......	N. -E	Clair, vent léger et variable.
2 " .	61	.....	79	......	65	......	E	Clair et presques calme ; soirée nuageuse. ....
3 " .	61	.....	80	.....	68	.....	S.-O..	Nuageux ; averses ; vent le soir..... ....
4 " .	62	......	79	.....	68	...	S.-O..	Clair ; vent violent.
5 " .	58	......	70	....	58	......	O	Tonnerre le matin ; matinée pluvieuse ; puis bourrasque ensuite.
6 " .	54	.....	65	.... .	62	.... .	O ...	Couvert ; vent violent ; tonnerre au loin ; pluie abondante durant la nuit..................
7 " .	58	......	79	.....	68	......	E	Clair ; vent léger.
8 " .	64	......	86	. ..	69	......	S.-E..	" "
9 " .	62	......	86	......	72	....	S.....	" calme.
10 " .	60	....	81	......	72	......	E	" "
11 " .	58	......	85	.. ...	72	......	S. ..	" "
12 " .	57	......	66	.... .	64	.....	E	Couvert ; vent léger.
13 " .	57	......	79	. ...	66	. . .	E.et S	Variable ; vent léger ; tonnerre dans l'après-midi.
14 " .	57	......	73	...	66	.... .	S.-E..	Couvert ; vent violent et bourrasque dans l'après midi.
15 " .	56	.....	68	....	63	..	S.-E..	Couvert ; vent léger ; tonnerre au loin ; soirée pleuvieuse.
16 " .	56	. ....	72	....	58	......	S.-O. au N.	Couvert ; vent léger et variable ; tonnerre.
17 " .	56	......	72	....	58	.....	O	Couvert ; vent violent ; après-midi pluvieux.
18 " .	55	......	57	.....	56	.....	O	Couvert ; coup de vent ; pluvieux.
19 " .	50	....	58	. ...	57	.. ..	O	Clair puis nuageux ; vent violent.
20 " .	52	.....	68	....	60	. ...	N.-O..	Clair ; vent léger.
21 " .	52	. ....	70	.....	63	.....	O	" "
22 " .	53	......	68	. ....	60	....	N.-O..	Couvert ; vent léger.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., AOUT 1847—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent	Remarques.
	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-des-sous.		
23 août.	53	......	88	......	63	......	O....	Clair ; vent léger.
24 "	54	......	72	......	65	. ..	O....	" "
25 "	54	... .	72	......	46	.. ..	N. et N.-E.	Clair; calme jusqu'à midi; puis vent violent.
26 "	33	.....	68	......	54	......	N....	Clair ; grand vent ; glace sur les petits lacs ce matin.
27 "	42	......	68	....	65	......	N.-E..	Clair ; vent modéré.
28 "	45	.....	66	......	60	......	O....	Brumeux puis clair ; vent léger.
29 "	44	......	67	.....	58	......	E.. .	Clair ; vent léger.
30 "	38	.....	50	......	44	......	N.-E..	Vent léger et uniforme ; nuageux le soir.
31 2	36	......	51	.....	44	......	.....	Vent léger et uniforme ; clair.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., SEPTEMBRE 1847.

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-dessous.	Au-dessus	Au-dessous.	Au-dessus	Au-dessous.		
1 sept..	36	......	64	.....	54	....	O	Couvert ; vent léger.
2 " .	40	......	69	.....	60	......	S.-O ..	Matin clair et calme; vent dans l'après-midi.
3 " .	36	.....	64	.....	60	......	S.-O ..	Vent violent ; nuageux le soir.
4 " .	36	......	64	.....	55	......	S..O ..	Clair ; vent violent.
5 " .	40	....	64	......	56	.....	S.-O. .	Clair ; vent léger.
6 " .	42	......	69	.....	56	......	O	Clair ; nuit pluvieuse.
7 " .	40	.....	65	......	54	......	S.-O. .	Clair ; un peu de pluie le soir.
8 " .	37	......	58	......	50	......	O	Nuageux ; nuit pluvieuse
9 " .	36	......	58	......	46	.....	O	Clair ; vent modéré.
10 " .	30	......	55	....	44	......	S.-O. .	Vent léger; gelée blanche le matin.
11 " .	33	......	55	....	45	......	O	Clair ; vent léger.
12 " .	29	......	48	.....	39	......	O	Clair et calme.
13 " .	25	......	48	....	37	....	O	" "
14 " .	26	......	49	......	37	......	S.-O. .	" "
15 " .	25	......	49	....	37	......	N.-O..	Clair ; vent léger.
16 " .	28	......	51	.....	41	.....	E	" "
17 " .	25	......	50	......	41	......	E	" "
18 " .	26	.....	48	.....	40	......	S.-O. .	Couvert ; vent léger ; aurore boréale durant la nuit.
19 " "	26	......	50	.....	41	....	N....	Clair et calme.
20 " .	25	......	48	......	40	......	S.-O. .	Clair ; vent léger.
21 " .	25	.....	48	.....	44	....	E au N	Clair ; vent violent ; soirée nuageuse.
22 " .	38	.....	50	.....	43	......	N.-O..	Clair puis nuageux ; vent uniforme durant la soirée ; pluie.
23 " "	40	.....	52	....	44	......	N.-O..	Clair puis nuageux ; vent léger.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., SEPTEMBRE 1847 —*Suite.*

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
24 sept.	40	......	50	......	40	.....	N.-O.	Clair puis nuageux; vent modéré et uniforme...
25 " .	30	....	40	......	32	......	N....	Nuageux; vent violent; neige.
26 " .	28	.....	40	...	34	.....	N....	Nuageux puis clair; neige le matin; vent modéré.
27 " .	27	......	44	......	32	.....	N ...	Clair; vent léger.
28 " .	26	....	44	.....	32	.....	E....	Couvert; vent modéré; aurore boréale très brillante à minuit.
29 " .	23	.....	45	......	34	.....	N.-E.	Nuageux; vent léger.
30 " .	24	......	43	......	32	......	E....	Clair et calme.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., OCTOBRE 1847

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent	Remarques.
	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-dès-sous-	Au-dessus	Au-des-sous.		
1er oct.	18	......	42	......	30	. . .	E.....	Clair et calme.
2 " .	15	.....	40	......	28	......	N....	"
3 " .	15	......	38	..	27	.....	N....	"
4 " .	16	....	37	......	30	......	N.-O.	Couvert et calme.
5 " .	22	.....	36	......	27	....	N.-O.	Couvert le matin ; clair durant la journ. ; calm.
6 " .	24	......	38	......	31	.....	S.-O.	Clair et calme.
7 " .	16	....	33	......	24	.....	. .	"
8 " .	20	......	33	......	27	......	.....	"
9 " .	21	....	33	....	27	......	E.....	"
10 " .	19	.....	33	......	27	......	......	"
11 " .	26	....	32	......	33	......	N....	Depuis 7 h. jusqu'à midi, vent violent avec de la neige ; temps couvert durant l'après-midi et le vent se maintient.
12 " .	33	......	50	....	38	.....	N.-E.	Couvert et vent modéré ; violent orage de grêle à 8 h. p.m. ; étoiles filantes de l'est à l'ouest.
13 " .	25	......	40	30	......	.....	E.....	Clair ; vent léger.
14 " .	32	.....	35	......	33	....	E.....	Pluie, neige et grésil durant toute la journée, vent léger.
15 " .	32	. . .	40	.....	33	.....	N.-O.	Neige mêlée de pluie durant toute la journée ; vent léger.
16 " .	27	......	34	......	32	......	O... .	Couvert ; neige légère et vent modéré.
17 " .	16	....	29	.....	21	......	N....	Clair ; vent léger.
18 " "	15	....	33	......	26	......	N.-E.	Clair puis nuageux ; vent léger ; neige le soir.
19 " .	16	......	29	.....	26	......	N.-E.	Clair puis nuageux ; vent léger ; un peu de neige.
20 " .	22	.. .	30	......	27	......	E.....	Clair puis nuageux ; vent léger.
21 " "	14	....	28	....	13	.....	N....	Clair et calme.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., OCTOBRE 1847—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus	Au-dessous.	Au-dessus	Au-dessous.	Au-dessus	Au-dessous.		
22 oct.	3	....	12	......	4	......	N....	Clair et calme ; ciel très rouge durant la nuit ; glaçons sur la rivière ; chenaux reculés sont gelés.
23 "	.....	3	15	......	8	......	N.-E.	Matin brumeux, vent modéré.
24 "	......	5	15	......	14	......	N.-O.	Calme; journée sereine; soirée nuageuse.
25 "	4	......	21	....	5	.....	N.-E.	Calme et nuageux.
26 "	10	.....	23	......	18	......	N. ...	Nuageux; vent violent; neige dans la soirée.
27 "	20	......	28	......	22	......	O....	Nuageux; vent modéré; un peu de neige.
28 "	15	.....	25	......	18	.....	O....	Nuageux; vent violent; calme au coucher du soleil.
29 "	20	...	26	......	20	......	N.-E.	Vent modéré; un peu de neige durant toute la journée.
30 "	20	......	25	....	19	......	O....	Vent modéré; il neige un peu; la glace se forme solide sur la rivière.
31 "	4	......	16	......	10	......	N.-O..	Vent léger; journée sereine, soirée nuageuse.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE ETC., NOVEMBRE 1847.

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT.	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
1er nov	4	....	25	......	24	......	O....	Temps clair le matin; calme; nuageux le soir.
2 " .	15	......	28	......	25	......	S.-O..	Nuageux; vent et neige; nuit claire; aurore boréale très brillante.
3 " .	......	2	15	......	3	......	O....	Clair; vent violent et froid.
4 " .	......	21	......	10	......	15	N.-O..	Clair et calme.
5 " .	......	29	......	15	......	17	N....	Clair mais brumeux; vent léger.
6 " .	......	25	......	16	......	19	N....	Clair; vent léger.
7 " .	......	15	......	10	......	13	O...	Clair puis nuageux; vent léger.
8 " .	......	3	......	19	......	12	N.-O..	Il neige un peu durant toute la jour.; vent léger.
9 " .	10	......	10	......	9	......	E....	Vent violent; nuageux; neige durant la nuit.
10 " .	10	......	10	......	10	......	E....	Vent modéré; nuageux.
11 " .	......	5	......	......	......	4	N.-E..	Vent léger; clair.
12 " .	......	4	5	......	4	......	N.-E..	Vent léger; journée sereine; nuit nuageuse.
13 " .	......	4	4	......	......	3	N.-E..	Vent léger; nuageux; nuit claire;
14 " .	......	20	......	15	......	20	N....	Vent léger; clair; brillante aurore boréale.
15 " .	......	24	......	15	......	12	O....	Calme et nuageux; neige durant la nuit.
16 " .	......	10	......	4	......	9	O....	Vent léger; couvert; un peu de neige dans l'après-midi.
17 " .	......	10	......	8	......	10	O....	Vent léger; il neige un peu durant toute la journée.
18 " .	......	15	......	10	......	14	N.-O..	Calme et nuageux.
19 " .	......	16	......	14	......	23	N.-E..	Calme et clair.
20 " .	......	15	......	9	......	13	N.-E..	Nuageux; vent violent dans l'après-midi.
21 " .	......	5	......	2	......	2	E....	Nuageux; vent léger.
22 " .	......	12	......	9	......	10	N.-E..	Nuageux; vent léger.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., NOVEMBRE 1847—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent	Remarques
	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-des-sous.		
23 nov..	...	4	. ...	1	......	2	E....	Nuageux ; vent léger ; il neige un peu durant toute la journée.
24 " .	......	10	......	7	......	9	N.. ..	Nuageux puis clair ; vent léger ; vent violent durant la nuit.
25 " .	. ....	4	......	3	......	3	N.-E.	Nuageux ; vent modéré ; il neige légèrement durant toute la journée ; halo et réflection de la lune.
26 " .	......	25	......	24	......	26	. ....	Clair et calme ; parhélie brillante.
27 " .	.....	35	......	34	......	33	N.-E.	Clair et vent léger.
28 " .	.... .	20	......	18	......	17	S.-E..	Nuageux ; vent léger : il neige un peu le matin.
29 " .	....	10	.....	8	..... .	7	E.....	Nuageux et vent léger.
30 " .	.....	9	......	8	.....	8	E.....	Nuageux et vent léger ; il tombe 13 pouces de neige.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., DÉCEMBRE 1847.

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT.	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
1er déc.	......	5	......	4	....	4	O	Nuageux ; vent léger.
2 "	.....	4	......	4	....	4	N.-E.	" " un peu de neige ; nuit claire.
3 "	.. ..	19	.....	17	......	13	N....	Nuageux puis clair ; vent léger.
4 "	. ..	2	......	......	1	...	S.-O..	Nuageux ; vent léger.
5 "	. ...	10	.....	4	.....	4	O	Matin clair ; devient nuageux ; vent léger.
6 "	......	4	....	2	.....		S.-O..	Nuageux et calme.
7 "	21	.. ..	22	......	22	......	S.. ..	Nuageux ; vent très violent qui tourne au S.-O. dans l'après-midi et souffle en bourrasque durant toute la nuit.
8 "	10	....	8	......	6	...	O	Nuageux ; vent léger ; nuit claire.
9 "	.....	10	.....	10	.... ..	11	S.-O..	Clair ; vent léger dans l'après-midi.
10 "	.....	24	......	25	.	26	O ..	Clair ; vent léger ; aurore boréale brillante.
11 "	......	42	......	41	......	41	N....	Clair mais brumeux ; vent léger.
12 "	.....	49	.....	47	.....	47	N.-O.	Clair mais brumeux ; presque calme.
13 "	......	48	......	47	.....	47	N.. ..	Matin brumeux ; clair et calme.
14 "	......	50	......	49	.....	49	NauS.	Clair ; vent léger et variable.
15 "	.....	51	......	50	...	50	......	Clair ; très calme.
16 "	......	45	... .	43	.....	43	N.-O..	" et calme.
17 "	......	35	. ...	34	... .	32	N.. ..	Nuageux ; vent léger.
18 "	.... .	31	.....	29	.....	26	S. ...	" "
19 "	.... .	23	.....	22	......	20	N.. ..	" calme.
20 "	......	13	......	11	.....	10	S.-O..	" vent modéré.
21 "	......	15	.....	20	. ...	25	N.-O .	Clair et calme.

ETAT DE L'ATMOSPHERE, ETC., DECEMBRE 1847—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus.	Au-dessous.	Au-dessus.	Au-dessous.	Au-dessus.	Au-dessous.		
22 déc..	......	10	......	7	......	5	N.-E.	Nuageux; vent léger; nuit brumeuse mais claire; large cercle autour de la lune.
23 " ..	......	7	......	1	5	......	N.-O.	Il neige légèrement durant toute la journée; vent léger.
24 " ..	......	....	.....	1	.....	2	......	Calme et sombre.
25 " ..	......	7	.....	5	......	25	O.	Nuageux; vent uniforme et assez fort.
26 " ..	....	20	......	22	......	25	S.-O.	Matin clair; vent léger; soirée nuageuse.
27 " ..	......	18	.....	17	.....	17	......	Calme et sombre.
28 " ..	.....	8	......	7	.....	7	....	Calme; il neige légèrement durant toute la journée; nuit claire.
29 " ..	.....	18	.....	17	......	16	N.-O.	Nuageux; vent léger; aurore boréale brillante.
30 " ..	....	33	......	34	....	35	O.	Calme et clair.
31 " ..	...	42	......	39	....	28	O.	Calme et clair; il tombe 21 pouces de neige.

ETAT DE L'ATMOSPHERE, ETC., JANVIER 1848—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous		
1 janv.	......	38	.....	35	......	33	O.....	Matin clair; après-midi obscure; un peu de neige durant la nuit.
2 "	......	27	.....	25	......	24	......	Calme et sombre.
3 "	.....	22	... ..	24	......	23	N....	Calme et clair à midi; puis sombre.
4 "	......	......	. ....	1	....	3	S.-O..	Vent léger; neige dans la matinée; après-midi clair; vent violent et neige durant la nuit.
5 "	....	5	......	5	......	6	.....	Calme et sombre; un peu de neige le matin.
6 "	.... .	30	. .	34	..	32	.....	Calme et clair.
7 "	.....	22	.. .	17	......	15	O....	Calme et sombre.
8 "	......	5	. ....	7	......	9	S.-O..	Vent modéré; après-midi claire.
9 "	......	7	1	......	......	2	O ...	Sombre; vent violent vers le soir; souffle en tempête durant la nuit; le vent tourne au sud.
10 "	15	......	17	......	18	......	S.....	Vent violent et neige.
11 "	5	......	......	......	....	6	S.-O..	Vent modéré et uniforme; halo autour de la lune.
12 "	......	22	....	15	.....	13	N.. ..	Clair; vent s'élève à 10h. a. m.; deux réflections du soleil durant toute la journée.
13 "	......	42	.....	40	......	41	E....	Clair; vent léger.
14 "	......	29	......	26	......	27	S.-E..	Sombre et vent léger; soirée claire; cercle remarquable autour de la lune et réflections de celle ci.
15 "	......	38	.....	35	......	31	N....	Calme; un peu de neige très fine.
16 "	......	46	...	44	......	45	..... .	Calme et clair; brume sur la rivière.
17 "	.....	50	.....	45	. ...	44	N....	Calme et clair; brume épaisse.
18 "	......	52	.....	50	... ..	49	S.-E..	Calme et clair.
19 "	.... .	54½	.....	50	.....	51	N....	Calme et clair.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, Etc., JANVIER 1848—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
20 janv	.....	54	.....	51	.....	17	N. à N.-E.	Matin brumeux ; le vent s'élève avec violence dans l'après-midi ; devient nuageux.
21 "	.....	12	.....	14	.....	13	N....	Nuageux ; vent le matin; après-midi calme.
22 "	.....	10	.....	10	.....	11	S.-O..	Neige et vent violent jusqu'à midi ; après-midi claire et vent modéré; aurore boréale très brillante.
23 "	.....	15	...	7	.....	8	N.-E..	Sombre ; vent léger.
24 "	.....	19	.....	10	....	12	O	Clair ; vent froid ; matin clair ; soirée nuageuse.
25 "	.....	32	.....	31	.....	30	O	Vent léger ; clair ; soirée brumeuse.
26 "	.....	48	.....	47	.....	47	......	Clair et calme ; matin très brumeux.
27 "	.....	48	...	47	....	46	N.-O..	Matin clair, presque calme ; après-midi sombre ; un peu de neige durant la soirée.
28 "	.....	51	.....	46	.....	48	E	Clair ; vent léger.
29 "	.....	53½	.....	50	.....	52	......	Clair mais brumeux ; calme ; aurore boréale magnifique.
30 "	.....	58	....	51	.....	25	N....	Matin brumeux ; calme ; et clair ; le vent s'élève dans l'après-midi et tombe à 7 h. p.m.
31 "	....	54	.....	46	.....	47	E. ..	Matin brumeux ; calme et clair, 27 pouces de neige.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., FÉVRIER 1848.

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT.	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-dessous.	Au-dessus	Au-dessous.	Au-dessus	Au-dessous.		
1er fév.	....	53	....	46	....	47	......	Calme et clair; matin brumeux.
2 "	....	55	....	47	......	49	S.-O..	Calme et clair; brumeux durant toute la journée.
3 "	...	46	...	41	......	42	.. .	Calme, nuageux durant la soirée.
4 "	....	55	..	45	......	47	.....	Calme et clair; encore brumeux.
5 "	......	36	..	35	......	39	O....	Calme et clair; un peu de neige le soir.
6 "	......	35	......	30	.. .	30	S.-O..	Calme et sombre; un peu de neige dans l'après-midi.
7 "	......	26	......	22	.....	28	S.-E..	Vent léger, nuageux; s'éclaircit vers le soir.
8 "	..	35	.. ..	32	......	38	......	Calme et clair.
9 "	.....	56	......	46	.... ..	48	....	Calme et clair; brume sur la rivière.
10 "	......	58½	.. ..	46	.....	48	N....	Calme et clair; vent léger durant la soirée.
11 "	....	53	. ...	42	.....	44	.....	Calme et clair.
12 "	.....	50	......	42	.....	37	...	Calme et clair; soirée nuageuse.
13 "	. .	36	.....	32	......	34	O....	Vent léger; nuageux.
14 "	. ..	26	..	25	....	25	.....	Calme et nuageux.
15 "	......	22	.....	12	....	18	S.-E..	Calme et nuageux; soirée claire.
16 "	.....	25	.....	21	......	19	......	Calme et nuageux; soirée claire.
17 "	......	20	...	10	......	12	.....	Calme et nuageux; halo autour de la lune.
18 "	.....	22	.....	12	.. .	10	N ...	Calme et nuageux; le vent s'élève durant la soirée; halo et corona lunaires.
19 "	......	....	2	......	. .	2	N.-O.	Calme et clair puis nuageux; vent durant la nuit.
20 "	....	5	.....	4	.. ...	4	O....	Vent violent; nuageux; nuit claire; magnifique aurore boréale.
21 "	...	35	. ..	15	......	13	N....	Vent léger; clair.
22 "	. ....	23	.....	14	......	12	N. .	Vent léger; clair; nuageux le soir.

ETAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., FÉVRIER 1848—*Suite.*

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT.	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-des-sous.	Au-dessus	Au-des-sous.		
23 fév..	......	6	......	...	......	4	.....	Calme; clair puis nuageux.
24 " ..	......	5	10	...	8	......	S.-O..	Calme; il neige légèrement dans l'après-midi.
25 " ..	8	.....	......	4	......	9	S.-O..	Vent violent durant toute la journée; neige; soirée claire.
26 " ..	...	15	......	14	......	14	S.-O..	Vent violent; clair.
27 " ..	......	22	.....	12	....	9	......	Matin clair et calme; puis nuageux.
28 " ..	.....	33	......	22	......	15	N.-O..	Calme et clair.
29 " ..	......	36	......	23	......	19	.....	" "

La neige a tellement tourbillonné qu'il est été difficile d'en donner l'épaisseur exacte; en moyenne elle doit être de 32 pouces.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, Etc., MARS 1848.

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Date.	Remarques.
	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous	Au-dessus	Au-des-sous.		
1er mars	......	25	......	13	......	14	......	Calme et nuageux.
2 " .	......	33	......	14	.....	14	E	Calme et clair à 3 h. p.m.; 9 degrés au dessous de zéro.
3 " .	......	33	......	13	.....	13	......	Calme et clair.
4 " .	.....	33	......	4	......	1	N.-E.	Clair; vent violent après 10 h. a.m.
5 " .	.....	10	5	.. .	2	.....	N.-E.	Clair; vent violent durant toute la journée.
6 " .	.... .	10	4	......	......	......	N.-E.	" " "
7 " .	.....	19	......	7	......	5	.. .	Clair et calme.
8 " .	.....	30	.....	7	.....	13	......	" "
9 " .	......	29	......	5	......	10	S.-O..	Clair et calme puis nuageux le soir.
10 " .	....	10	.... .	5	......	8	S.-O..	Clair; vent léger; un peu de neige durant la nuit.
11 "	......	31	......	10	.....	15	N.-E.	Clair; vent léger; halo autour de la lune.
12 " .	.....	37	......	10	......	15	....	Clair et calme.
13 " .	....	37	......	10	....	14	......	Clair et calme; réflection du soleil dans la matinée; halo autour de la lune.
14 " .	. ..	28	.....	6	......	10	N.-O..	Clair; vent léger; soirée nuageuse.
15 " .	......	30	......	10	.....	14	S.-O..	Clair et calme.
16 " .	......	30	......	10	. ..	15	.... .	" "
17 " .	......	27	....	12	...	15	.... .	Calme et clair; halo autour de la lune.
18 "	......	36	......	10	......	12	N.-E.	Calme et clair; devient nuageux le soir.
19 " .	....	23	......	10	.....	13	O	Nuageux; vent léger; soirée nuageuse.
20 " .	. ....	18	.. . .	3	......	13	N.. .	Un peu de neige dans la matinée; vent léger; parhélie brillante durant toute la journée.
21 " .	.....	19	...	7	......	13	.....	Calme et clair.
22 " .	......	12	3	.....	.. ...	2	N.-O.	Nuageux; vent léger.
23 " .	....	10	3	.....	......	7	......	Nuageux et calme; soirée calme.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., MARS 1848—*Suite.*

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT	REMARQUES
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
24 mars.	......	8	12	......	......	5	N.-E..	Vent violent; neige abondante durant toute la journée.
25 " .	...	7	5	. . .	......	5	S.-O..	Vent léger.
26 " .	3	......	15	....	7	. ....	O ...	Nuageux ; bourrasque dans l'après-midi.
27 " .	. ..	10	15	.....	7	.....	S.-O..	Vent violent qui tourne à l'ouest, dans l'après-midi ; neige durant la soirée.
28 " .	10	. ..	22	......	24	......	O ...	Bourrasque ; soirée claire.
29 " .	5	....	28	......	20	.....	N. ...	Après-midi nuageuse ; vent violent le soir.
30 " .	10	......	15	......	5	......	.....	Calme et clair.
31 " .	......	10	10	......	7	... ..	O....	Vent léger et clair.

La neige est très foulée et commence à disparaître.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, Etc., AVRIL 1848.

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
1er avril	.....	2	7	....	7	...	S.-O..	Vent violent ; neige.
2 " .	....	7	5	.....	7	.....	N.-E.	" léger ; clair.
3 " .	.....	28	.....	10	.....	7	N....	" " "
4 " .	....	26	.....	8	....	3	N....	" violent ; clair.
5 " .	...	10	...	3	.....	.....	N....	" " " et calme le soir.
6 " .	....	10	.	1	...	....	N.-E.	Vent violent ; clair.
7 " .	...	16	....	2	.....	4	....	Calme et clair.
8 " .	....	15	...	5	.....	4	N....	Vent léger ; clair.
9 " .	....	26	2	..	5	..	O....	" nuageux.
10 " .	...	8	5	....	15	....	N....	" un peut de neige durant la nuit.
11 " .	2	....	29	...	20	....	N.-E.	Vent léger ; nuageux ; parhélie dans la matinée.
12 " .	11	...	32	...	30	....	N.-E.	Vent léger ; nuageux ; 40 degrés au-dessous de zéro à 4 h. p.m. ; parhélie et halo autour du soleil ce matin.
13 " .	22	....	32	.....	32	.....	N.-O. au S.	Vent léger et variable ; neige durant toute la journée.
14 " .	10	.....	22	....	25	.....	O....	Vent violent ; clair.
15 " .	.....	1	15	.....	27	....	.....	Calme et clair ; parhélie dans la matinée.
16 " .	12	.....	31	.....	32	.....	N.-O.	Vent léger ; matin nuageux ; soirée claire.
17 " .	5	....	28	....	25	.....	....	Calme et clair : halo et parhélie remarquables.
18 " .	8	....	15	.....	18	....	N.-O.	Vent violent : clair.
19 " .	2	..	18	....	15	.....	O....	" " "
20 " .	....	3	18	...	18	...	O....	" léger "
21 "	8	.....	27	....	28	....	N.-O.	" " "
22 " .	8	....	27	..	28	...	N.-E.	" violent "
23 " .	15	....	30	....	30	....	N.-E.	" " nuageux.
24 " .	12	.....	20	.....	20	..	N....	" " neige dans l'après-midi.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., AVRIL 1848 — *Suite.*

DATE.	MATIN.		MIDI.		SOIR.		VENT.	REMARQUES.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
25 avril.	14	.....	22	.....	24	.....	N....	Matinée neigeuse ; vent violent ; deux réflections du soleil et halo autour de celui-ci dans l'après-midi.
26 " .	18	......	33	.....	43	......	N...	Calme; clair puis nuageux
27 " .	28	...	49	......	52	. .		Calme ; matin nuageux ; soirée claire.
28 " .	28	......	52	.....	54	......	N.-E.	Clair ; brise agréable.
29 " .	34	.....	48	......	45	......	O....	Clair ; brise agréable ; nuageux le soir.
30 " .	35	.....	45	......	48	.....	E....	Clair ; vent violent.

ÉTAT DE L'ATMOSPHÈRE, ETC., MAI 1848.

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus.	Au-dessous.	Au-dessus.	Au-dessous.	Au-dessus.	Au-dessous.		
1er mai	30	....	45	..	42	.....	N.-E.	Vent violent; nuageux puis clair.
2 " ..	28	..	45	.	39	...	N.-E.	Vent léger; clair.
3 " ..	28	....	46	.	47	...	N.-E.	Vent tres léger; clair.
4 " .	30	...	39	....	34	....	E....	Vent violent; clair.
5 " .	18	......	33	...	30	......	E....	" " soirée calme.
6 " ..	24	.....	30	....	31	....	E....	Vent violent; clair.
7 " ..	23	......	30	....	30	...	N.-E.	" " un peu de neige durant toute la journée.
8 " ..	26	....	32	...	33	.....	N.-E.	ent violent; neige abondante; calme à 7 h. p.m.
9 "	30	...	43	..	47	....	S.-O. au N E	Vent léger et variable; clair; la rivière s'élève.
10 " ..	30	...	40	....	42	....	N.-E.	Vent modéré; clair; la rivière s'élève.
11 " ..	26	....	39	......	40	......	N.-E.	Vent violent; clair; la rivière s'élève.
12 " .	24	.....	33	...	30	....	N.-E.	Bourrasque; nuageux; la rivière baisse.
13 " .	29	...	45	....	48	..	S.-O.	Vent très léger; clair; la rivière s'élève.
14 " ..	41	...	51	...	49	.....	N.-E.	Vent violent, matin nuageux; soirée claire; la rivière s'est dégagée cet après-midi.
15 " ..	41	....	54	.	51	....	N.-E.	Vent léger; clair.
16 " ..	33	.....	45	....	42	...	O....	Vent violent; nuageux.
17 " ..	34	....	43	....	44	.....	O. ..	" " clair puis nuageux.
18 " ..	39	....	53	..	50	.....	O. à E	Clair; rafale.
19 " ..	42	....	54	.....	55	....	E....	Vent léger; clair.
20 " ..	46	.	57	..	63	...	....	Calme; clair; nuageux le soir.
21 " ..	49	..	68	.	66	.....	E....	Vent léger et variable; 72 degrés à 3 h. p.m.
22 " ..	50	.	66	..	63	.....	N.-E.	Vent violent; clair.
23 " ..	48	..	67	....	67	.....	N.-E.	Vent modéré; clair.
24 " ..	47	.....	58	......	57	.....	N.-E.	Vent violent; clair.

ETAT DE L'ATMOSPHERE, ETC., MAI 1848.—*Suite.*

Date.	Matin.		Midi.		Soir.		Vent.	Remarques.
	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous	Au-dessus	Au-dessous		
25 mai..	44	....	50	.....	46	....	N.-E. à E.	Vent variable ; clair ; soirée calme.
26 "	40	.....	50	......	49	......	E....	Vent violent ; clair.
27 "	44	.....	56	......	54	......	E...	Brise agréable ; clair ; soirée calme.
28 "	44	......	54	....	49	......	E....	Vent violent ; nuageux puis clair.
29 "	45	.....	56	.....	62	......	S. ...	Vent très léger ; nuageux puis clair; légère averse à 2 h. p.m
30 "	51	....	62	....	68	......	S.-E..	Bourrasque puis calme ; averse.
31 "	52	......	70	.....	66	.....	S.-E..	Bourrasque ; pluie abondante dans l'après-midi



